

UNIVERSITÉ DE LYON — FACULTÉ DE DROIT

LYON

ET LE

COMMERCE DE LA SOIE

THÈSE

SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

le Vendredi 15 Juin 1923, à 15 heures

POUR LE DOCTORAT ÈS SCIENCES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES

PAR

Louis GUENEAU

Agrégé de l'Université

Docteur ès Lettres



LYON

IMPRIMERIE L. BASCOU

42-44, Rue Sala, 42-44

—
1923

LYON

ET LE

COMMERCE DE LA SOIE

UNIVERSITÉ DE LYON — FACULTÉ DE DROIT

LYON

ET LE

COMMERCE DE LA SOIE

THÈSE

SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

le Vendredi 15 Juin 1923, à 15 heures

POUR LE DOCTORAT ÈS SCIENCES POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES

PAR

Louis GUENEAU

Agrégé de l'Université

Docteur ès Lettres



LYON

IMPRIMERIE L. BASCOU

42-44, Rue Sala, 42-44

1923

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ DE DROIT

MM.

- APPLETON (Charles), *, ☉ I., professeur honoraire.
GARRAUD (René), *, ☉ I., ✕, professeur honoraire, correspondant de l'Institut.
BOUVIER-BANGILLON, *, ☉ I., professeur honoraire.
JOSSEMERAND, *, ☉ I., doyen, professeur de Droit civil.
PIC (Paul), * O., ☉ I., professeur de Droit international public.
APPLETON (Jean), *, ☿, ☉ I., professeur de Droit administratif.
LAMBERT, ☉ A., professeur de Droit comparé.
BOUVIER, ☉ I., professeur de Science financière et de Législation française des finances.
LAMEIRE, ☉ I., professeur d'Histoire de Droit public et de Droit administratif.
HUVELIN, *, ☉ I., professeur de Droit romain, assesseur du doyen.
LÉVY, *, ☉ I., professeur de Droit civil.
GONNARD, ☿, ☉ I., professeur d'Economie politique.
PICARD, ☉ A., professeur de Droit civil.
ANTONELLI, *, ☿, ☉ I., professeur d'Histoire des doctrines économiques.
PERROUD, ☿, ☉ I., professeur de procédure civile.
COHENDEY (Georges), ☉ A., professeur de Droit commercial général.
GARRAUD (Pierre), ☿, professeur de Droit criminel.
LEFÈVRE, ✕, professeur d'Histoire du Droit.
BECQ, ☉ I., secrétaire.

MEMBRES DU JURY

M. ANTONELLI, Président.

MM. GONNARD et PIC, Assesseurs.

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

A TOUS MES MAITRES

DE LA FACULTÉ DES LETTRES

DE DIJON

(1905-1908)

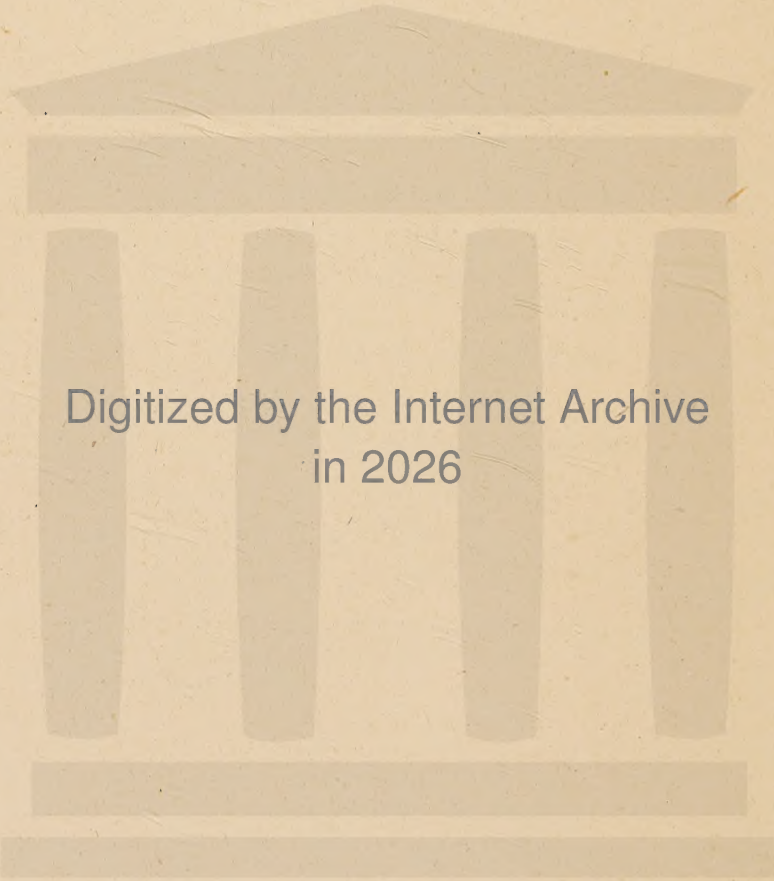
DE LA FACULTÉ DES LETTRES

(1908-1910)

ET DE LA FACULTÉ DE DROIT

(1919-1923)

DE LYON



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553208_0054

Lyon et le Commerce de la Soie

AVANT-PROPOS

Les études sur la soie ou les soieries forment une littérature abondante, en français, et dans toutes les langues. Certains de ces ouvrages sont devenus classiques, mais ils paraissent aujourd'hui un peu démodés et décrivent un âge qui ne correspond plus aux conditions modernes du commerce de la soie.

C'est pourquoi la présente étude insistera moins sur le passé que sur l'état actuel du marché de Lyon et son rôle dans le commerce mondial. Pas de longs exposés d'histoire qui répéteraient ce qui a déjà été dit en excellents termes. Les considérations historiques n'interviennent sous une forme résumée que dans la mesure où elles sont nécessaires à l'intelligence de ce qui se passe aujourd'hui.

La comparaison des années d'avant-guerre et des années d'après-guerre, l'étude des transformations commerciales, déjà très avancées avant 1914 et qui se poursuivent sous nos yeux, tel est l'objet essentiel du présent ouvrage. Mais je n'ai pas cru devoir écarter la période de guerre, car si les perturbations qu'elle a provoquées ne sont pas toujours très logiques en apparence, ni très conformes aux lois ordinaires de l'économie politique, son histoire économique n'a pas moins d'intérêt que son histoire militaire proprement dite.

Il m'a semblé que les considérations théoriques générales devaient passer au second plan derrière la recherche des faits, dont l'ensemble constitue le caractère, la vie et le fonctionnement du marché lyonnais. Toutefois les statistiques,

fastidieuses pour le lecteur, et dont la sincérité est souvent suspecte, ont été réduites au minimum. Le texte n'a pas été alourdi par des notes multiples. Quant aux références, elles méritent quelques explications. Les sources orales étant nombreuses, comme on en jugera d'après l'énumération des sources, il n'était guère possible de les signaler au cours des développements. De même les emprunts au Bulletin des Soies et aux publications syndicales sont si fréquents, qu'il aurait fallu à chaque page multiplier les indications. Je me suis borné à citer les auteurs, dont je reprenais certaines opinions personnelles et dont la liste figure dans une bibliographie, établie autant que possible sous forme critique. Le lecteur, désireux de se documenter, trouvera toujours, aux dates indiquées, dans le Bulletin et les brochures syndicales, tous les développements nécessaires.

Enfin j'espère n'avoir pas écrit cet ouvrage à la louange particulière de certaines maisons lyonnaises du commerce de la soie, et malgré toutes les sympathies, que mérite un négoce qui contribue si puissamment à la grandeur nationale, je crois avoir gardé entre le marché de Lyon et les marchés étrangers une impartialité suffisante.

SOURCES

I. — ECRITES

A) En langue française.

I. — DOCUMENTS INÉDITS

La Chambre de Commerce a conservé toute la série de ses registres de délibérations depuis son origine, en 1702. Elle possède également quelques dossiers et documents anciens sur la soie. Mais les faits essentiels ont passé dans l'ouvrage de Pariset : *La Chambre de Commerce de Lyon*, ainsi que dans les autres études du même auteur ou dans celles de Natalis Rondot et de Marius Morand, qui seront signalées plus loin.

II. — OUVRAGES ET PUBLICATIONS

1° Périodiques lyonnais

Bulletin des Soies et Soieries et Moniteur des Soies, in-4, hebdomadaire.

Cette publication est la source essentielle pour tout travail concernant le marché lyonnais de la soie, la fabrique lyonnaise et le commerce des soieries. Elle fait une large place aux renseignements d'origine étrangère. Elle accueille des communications de tendances souvent différentes et même opposées, laissant au lecteur impartial le soin de se faire une opinion.

Bulletin du Syndicat général français du Moulinage de la soie, hebdomadaire, bien moins important.

2° Périodiques non lyonnais

Bulletins des Chambres de Commerce françaises de Milan, de Turin, de Constantinople, de Londres, de Barcelone, d'Athènes et du Japon.

Ces bulletins passent en revue toutes les questions politiques et économiques intéressant les influences françaises. Les articles les plus caractéristiques sur la soie passent d'ordinaire dans les bulletins lyonnais ou les publications syndicales, qui suivent.

3° Publications annuelles

Rapports ou Comptes rendus de l'Union des Marchands de soie de Lyon, du Syndicat des Fabricants de soieries, du Syndicat général de la filature de la soie en France, du Syndicat général français du Moulinage de la soie. Ces rapports donnent, année par année, les principales fluctuations de ces diverses branches de l'activité soyeuse, avec l'indication des questions et des difficultés qui ont plus spécialement attiré leur attention.

Statistique de la production de la soie en France et à l'étranger. (Union des Marchands.)

Dernière étude, parue en 1921, sur les récoltes de 1910-1917-1918-1919.

Comptes rendus annuels des travaux de la Chambre de Commerce de Lyon.

Publication volumineuse et mine précieuse de statistiques et de renseignements sur toute la vie économique lyonnaise, sur les questions générales de douanes, de législation industrielle, commerciale, fiscale, sociale ou coloniale.

Comptes rendus de la situation commerciale et industrielle de la circonscription de Marseille. Peu de choses sur le marché marseillais de la soie.

Direction générale des douanes. — *Commerce de la France avec ses colonies et les puissances étrangères*, Paris, Imp. Nat., in-4, dernière année, 1920.

Documents statistiques sur le Commerce de la France : années 1920, 1921, 1922, Paris, Imp. Nat., in-8, 1923.

Annales du Commerce extérieur (Ministère du Commerce).
Paris, Imp. Nat., in-8, dernière année, 1917.

*Rapports annuels de la Commission permanente des valeurs
de douanes.*

Rapports sur la soie, de MM. Henri Chamonard et
Louis Guérin; dernière année, 1921.

Annuaire économique et financier du Japon, dernière année,
1921.

4° Ouvrages généraux

Evaluation de la production française. (Ministère du Com-
merce.) Paris, Imp. Nat., 1917-1919. 3 vol. in-4. Situation
d'avant-guerre. A utiliser avec prudence, car les erreurs
ou confusions de détail et de chiffres ne sont pas rares.

F. AYNARD, *Lyon en -1889*, in Rapports, Notes et Documents
de la Section d'Economie sociale et d'Assistance. (Expo-
sition universelle de 1889.) Lyon, 1889, in-8.

Quelques pages saisissantes sur le caractère lyonnais
et l'activité économique de la ville.

E. PARISET. — *Histoire de la Soie*. Paris, 1862-65. 2 vol. in-8.

E. PARISET. — *Les Industries de la soie*. Lyon, 1890, in-8.

Natalis RONDOT. — *L'Art de la soie*, 2^e édition. Paris, Imp.
Nat., 1885 et 1887. 2 vol., in-8.

Natalis RONDOT. — *Les Soies*. (Exposition universelle inter-
nationale de 1878.) Paris, Imp. Nat., 1885, in-8.

Albert RONDOT. — *Essai sur le commerce de la soie en France*.
Lyon, 1883, in-8.

Marius MORAND. — *La Fabrique Lyonnaise et l'Industrie de
la soie en France (1789-1889)*, Lyon, 1894, in-4.

Marius MORAND. — *Le Commerce des soies*. In Lyon, en
1906 (avec tableaux et graphiques). Lyon, 1906, in-4.

Sauf l'ouvrage d'Albert Rondot, qui est très super-
ficiel, toutes ces publications conservent un grand inté-
rêt pour l'étude rétrospective de la soie et des soieries.

BEAUQUIS. — *Histoire économique de la soie*. Grenoble, 1910,
in-8.

Ouvrage très documenté, mais qui est une histoire plu-
tôt technique de la soie et de ses industries.

VIGNON et BAY. — *La Soie au point de vue scientifique et
industriel*. (Encyclopédie industrielle), 2^e édit., Paris,

1922, in-16. Excellente mise au point de toutes les questions scientifiques.

MAURETTE. — *Les grands marchés de matières premières*. Paris, 1922, in-16.

Le chapitre consacré à la soie expose la situation d'avant-guerre beaucoup plus que la situation actuelle.

5° Ouvrages spéciaux

SERICICULTURE

L. CLUGNET. — *Géographie de la soie*. Lyon, 1877, in-8., très vieilli.

V. GROFFIER. — *La production de la soie dans le monde*. In *Annales de Géographie*, mars 1900.

V. GROFFIER. — *Carte séricicole de la France au 600.000^e*, 1901.

M. MORAND. — *Carte séricicole de la région italique*. Lyon, 1877.

P. CLERGET. — *La Géographie des Textiles*. In *Géographie*, Tome XXIII, 1911.

Etudes intéressantes, bien que très concises ; cartes très sérieusement établies.

MOZZICONACCI. — *Sériciculture. Instruction relative à l'éducation des vers à soie*. Alais, in-12, 1921.

MOZZICONACCI. — *Les Educations familiales*. Alais, in-8, 1921.

Petites brochures de propagande, qui donnent un exposé saisissant du problème séricicole.

P. VIEIL. — *Sériciculture*. (Encyclopédie agricole.) Paris, 2^e édit., in-12, 1920. Excellent résumé de toutes les connaissances concernant le ver à soie.

LAFONT et RABINO. — *L'Industrie séricicole en Perse*. Montpellier, 1910, in-8. Bon exemple de monographie régionale.

D. LEVRAT. — *La Sériciculture au Maroc*, son état actuel et son avenir. In *Laboratoire d'études de la soie*, 1918.

J. PELOSSE. — *Rapport sur la Sériciculture en Syrie*. Lyon, in-8, 1923.

PELOSSE et VANEY. — *La Soie et la Sériciculture en Indo-Chine*. In *Lyon Colonial*, août 1920.

A. COTTE. — *Rapport sur la Sériciculture et l'Industrie de la soie en Indo-Chine*. In Congrès de la production coloniale. Marseille, 1922.

H. TERRAIL. — *Développement de la sériciculture en France et dans nos colonies*. Rapport de la Chambre de Commerce de Lyon. Séance du 8 mars 1923.

Ces mémoires et rapports donnent des indications très utiles sur la politique soyeuse de l'avenir.

FILATURE ET MOULINAGE

LAGARD. — *Etude sur les conditions du travail dans la filature et le Moulinage de la soie pendant l'année 1900*. Paris, Imp. Nat., in-12, 1902.

LALLEMAND. — *La crise de la filature et la crise de la sériciculture*. Un remède efficace : L'organisation coopérative de la filature de la soie. Alais, in-16, 1914.

E. ANTONELLI. — *Les primes à la filature de la soie en France*. In *Revue Economique internationale*, mars 1910.

J. PAYEN. — *Les primes à la sériciculture et à la filature de la soie*. Lyon, in-8, 1910.

Etudes intéressantes sur la valeur réelle des primes et la crise des industries de la soie.

TISSAGE

R. GONNARD. — *La Soierie lyonnaise et ses principales concurrentes*. In *Société d'Economie politique de Lyon*, 1905-1906.

Excellent tableau des fabriques mondiales à cette date.

COMMERCE

BOURGAUD. — *Lyon et le Commerce des soies avec le Levant*. Lyon, 1905, in-8.

Adrien PERRET. — *Monographie de la Condition des Soies de Lyon*. Lyon, in-8, 1878.

J. TESTENOIRE. — *La Condition publique des Soies*. In Lyon en 1906, tome II.

La Condition publique des Soies. Lyon, 1914, petit in-8, sans nom d'auteur.

Lois, décrets et règlements relatifs à la Condition des Soies de Lyon (de 1779 à 1920). Lyon, in-4, 1920.

Extraits des registres des délibérations de la Chambre de Commerce de Lyon (1913-1919) concernant la Condition des soies. Lyon, in-4, 1920.

Notice sur le Laboratoire d'études de la soie. Lyon, in-8, 1910.

Annales du Laboratoire d'études de la soie de Lyon. 15 volumes, de 1884 à 1919. Lyon, in-4.

Toute l'histoire de la Condition et de ses Annexes est ainsi exposée dans ses moindres détails.

Codification des usages de la place de Lyon pour la vente des soies. Lyon, in-8, 1920.

DIVERS

La Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine (1895-1897), avec cartes, plans et gravures. Lyon, in-4, 1898.

ZIMMERMANN. — *Lyon Colonial*. In *Lyon en 1906*, tome II.

LÉON GALLE. — *Natalis Rondot, sa vie et ses travaux*. Lyon, 1902.

E. FOUGÈRE. — *L'effort industriel de Lyon pendant la guerre*. In Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Paris, in-4, 1919.

Elie REYNIER. — *La Soie en Vivarais*. Largentière, in-8, 1921.

B) En langue italienne

Périodiques

Bolletino di Sericoltura. (Organe de l'Association des soies de Milan.)

Informazione seriche. (Publication du ministère italien de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce).

Ces deux bulletins représentent à peu près l'équivalent de notre *Bulletin des Soies et Soieries*, avec un point de vue qui est souvent très différent du point de vue français.

Ouvrages

COLUMBO. — *Sunto delle lezioni di Merceologia e tecnologia dei bozzoli e della seta*, tenute dal Dott. Guido Columbo. Milano, 1917. Synthèse très complète de la science séricicole italienne.

C) En langue anglaise

Ratan C. RAWLEY. — *The Silk industry and trade*. London, in-12, 1919.

Les préoccupations anglaises d'utilisation de l'Inde dominant cette brève étude.

Publications de la Silk Association of America.

LÉO DURAN. — *Raw Silk. A practical Hand Book for the Buyer*. New-York, in-12, 1921.

Bon résumé de la technique commerciale actuelle. Appréciations sympathiques d'un Américain, français d'origine.

Outlines of the raw silk industry in Japon. Tokio, 1920.
Tableau précis et clair de la production japonaise.

D) En langue allemande

H. SILBERMANN. — *Die Seide, ihre Geschichte, Gewinnung, und verarbeitung*. Dresden, 2 vol., in-4, 1897.

Compilation un peu confuse.

Docteur SUWERN. — *Die Künstliche Seide*. Berlin, 2^e édit., 1922.

Etude surtout technique.

II. — ORALES

Tout économiste, qui veut étudier l'état actuel d'une industrie ou d'un commerce, doit, en dehors de sa documentation écrite, procéder à des enquêtes personnelles. C'est ainsi qu'il a chance de réunir les notions et les théories les plus originales, quand il ne se heurte pas à la défiance, assez naturelle, des intéressés.

Au cours de ces enquêtes, sauf de très rares exceptions, j'ai rencontré dans tous les milieux l'accueil le plus favorable. Je citerai d'abord M. de Tarlé, secrétaire général de la Chambre de Commerce, et M. de Mendiry, secrétaire, qui m'ont fait profiter de leur connaissance approfondie de la vie économique de Lyon. MM. Louis Guérin, Henri Terrail,

Ennemond Morel, Auguste Dargent, Albert Cotte, de l'Union des Marchands ; MM. Léon Payen et Blanchon, du Syndicat de la Filature ; M. Béranger, du Syndicat du Moulinage ; M. Bonnat, du Syndicat des Mouliniers de Lyon ; M. Robert Laugier, de la Société Française de Sériciculture, à Marseille ; M. Testenoire, du Syndicat des Courtiers ; MM. Sicard et Dufour, de la Société Anonyme des Filatures de schappe ; MM. Gillet m'ont donné les indications les plus précieuses sur tout ce qui concerne la soie, les soieries, la schappe, la soie artificielle. Je tiens à signaler spécialement le concours empressé et l'obligeance inépuisable de M. Auguste Dargent, qui fut pour moi un guide précieux dans toutes ces questions, où j'étais profane. Je dois aussi des remerciements à MM. Crétin, Calamand, Boucharlat, secrétaires de l'Union des Marchands, des Syndicats de la Filature et du Moulinage, ainsi qu'à M. Larbitray, bibliothécaire de la Chambre de Commerce.

M. Berthiot, inspecteur divisionnaire du travail, a bien voulu me faire connaître les chiffres d'une statistique toute récente sur les industries de sa circonscription. M. de la Condamine, directeur de l'Office du Commerce extérieur, m'a communiqué des documents et statistiques se rapportant aux nations étrangères. M. le Consul du Japon m'a confié divers ouvrages concernant les ressources soyeuses de son pays. M. Levrat, directeur du Laboratoire de la Condition des Soies, MM. Vaney et Pelosse, professeurs à la Faculté des Sciences, M. Clerget, directeur de l'Ecole supérieure de Commerce, ont mis à ma disposition des notes et documents manuscrits, qui m'ont évité des investigations longues et difficiles.

Le concours amical de mes collègues du Lycée du Parc, MM. Camugli, agrégé d'italien, Grivet, agrégé d'allemand, Bonnoront et Mollon, agrégés d'anglais, m'a permis de parcourir avec plus de rapidité et de certitude, les nombreux textes en langues étrangères.

Enfin, je tiens à rappeler les bienveillants conseils de M. Zimmermann, professeur à la Faculté des lettres, et de M. Antonelli, professeur à la Faculté de droit. Je les prie d'agréer, ainsi que toutes les personnes, dont j'ai cité les noms, l'expression de ma gratitude.

CHAPITRE PREMIER

NOTIONS TECHNIQUES GÉNÉRALES

Lyon est le grand centre français de l'activité soyeuse. Cette expression englobe trois éléments distincts, mais que l'on confond d'ordinaire : Commerce de la soie, fabrication des tissus, commerce des soieries. Nous n'avons à étudier que le commerce de la soie, c'est-à-dire des matières premières nécessaires à la confection de ces riches étoffes qui, depuis quatre siècles, font la gloire de Lyon.

§ 1. — LA SOIE ET LES AUTRES TEXTILES

La soie, a-t-on dit et répété, est le premier des textiles (1). On se plaît à vanter ses incomparables qualités, qui lui valaient autrefois les faveurs exclusives du « trône » et de « l'autel ». Mais ce que l'on dit moins, c'est qu'aujourd'hui, avec la démocratisation des régimes politiques et des modes, elle a dû se mettre à la portée d'une clientèle, à la fois plus nombreuse et moins riche, et que l'expression générale de soie englobe maintenant des matières très diverses. La soie naturelle, à peu près seule employée sous l'ancien régime, reste l'élément fondamental, mais comporte déjà des variétés nombreuses, de valeur très inégale. Depuis un demi-siècle, les déchets de soie, avec les fils de schappe, qui en dérivent,

(1) Valérien Groffier : La production de la soie dans le monde.

constituent un appoint chaque jour plus important, qui permet aux tissus d'avoir un éclat analogue à celui de la soie pure, sans en avoir ni la valeur ni le prix. Enfin, cette contrefaçon de soie, que l'on est convenu d'appeler soie artificielle, a achevé de démocratiser et de vulgariser un textile, qui se mélange d'ailleurs de plus en plus avec le coton et la laine. Toutefois, ces éléments, dont le rôle ne cesse pas de grandir et dont l'influence est qualifiée, suivant les milieux, tantôt d'heureuse et tantôt de néfaste, restent considérés comme étrangers. Le commerce de la soie est essentiellement celui de la soie naturelle ou soie véritable.

La soie est un textile d'origine animale, sécrété par la chenille de certains lépidoptères, dits séricigènes, sous la forme d'un fil extrêmement fin, qui sert à la construction d'un cocon, où cette chenille s'enferme pour subir ses métamorphoses en chrysalide, puis en papillon. Les insectes séricigènes sont nombreux, mais il en est un, dont l'importance est capitale, c'est le ver à soie proprement dit, ou bombyx mori, ainsi appelé parce qu'il se nourrit des feuilles du mûrier. Depuis longtemps, le bombyx ne vit plus qu'à l'état domestique. La production des vers, dits sauvages, est très inférieure, en quantité et en qualité.

Au point de vue chimique (1), la soie se range dans la classe des albuminoïdes, classe qui compte parmi les plus compliquées des substances entrant dans la composition des êtres vivants, et dont on commence à peine à entreprendre la synthèse. La connaissance chimique de la soie est encore très imparfaite. Ce n'est donc pas dans un avenir très prochain que la fabrication d'une véritable soie synthétique sera possible.

Au point de vue physique, la soie possède un certain nombre de qualités, qui ne se rencontrent pas au même degré chez les autres textiles, d'origine animale ou végétale. Vue au microscope, une bave de ver à soie apparaît comme une fibre très mince, avec, au milieu, une rainure en forme de gouttière. Cette fibre comprend en réalité deux fils, collés l'un à l'autre et provenant des deux glandes qui, chez l'insecte, servent à la sécrétion. La rainure médiane correspond

(1) D'après L. Vignon et I. Bay : La soie au point de vue scientifique et industriel.

à la soudure des fils. Chacun de ces deux brins comprend lui-même deux éléments, d'abord une partie interne, solide et brillante, la soie proprement dite ou fibroïne, puis une enveloppe externe, formée d'une sorte de gomme blanche, dorée ou légèrement verdâtre, suivant les espèces, et que l'on appelle le grès. Il est relativement facile de faire disparaître ce grès. On peut alors séparer les deux fils, qui deviennent d'une extrême finesse.

Cette structure est celle de la soie ordinaire, ou soie du bombyx. L'aspect des soies, dites sauvages, est un peu différent. Les fibres sont sensiblement plus grosses, et moins lisses, avec de fortes stries longitudinales et même des nodosités. Les brins de laine apparaissent au microscope sous forme de fibres encore beaucoup plus volumineuses, analogues à des reptiles à la peau écailleuse. Les brins de coton sont des filaments aplatis, à bords épais, souvent enroulés en spirale. Ceux du lin ressemblent à des tiges de roseaux, avec des nœuds très apparents. Les textiles végétaux diffèrent ainsi profondément des textiles animaux.

La finesse extrême de la soie n'exclut pas des qualités précieuses, comme la ténacité et l'élasticité. La ténacité des fils de soie est prodigieuse, et ne peut être comparée qu'à celle des fils d'acier, pour une section qui serait équivalente. La soie possède également des propriétés isolantes. C'est une excellente protection contre les variations de température. C'est aussi l'une des meilleures substances que l'on connaisse contre la conductibilité électrique ou contre le feu, de là certains emplois de caractère militaire. Ses facultés d'absorption n'ont pas de rivales. Elle fonctionne véritablement comme un corps poreux, ce qui présente à la fois de grands avantages et de gros inconvénients. Elle peut, en effet, au cours des opérations de teinture ou, comme on dit, de finissage des étoffes, s'imprégner ou, comme on dit encore, se charger de couleurs et de sels de métaux lourds, d'étain par exemple, ce qui permet à certains tissus, quelquefois assez pauvrement garnis, de prendre du « corps » et de doubler leur poids. Mais, par contre, la soie absorbe aussi la vapeur d'eau de l'atmosphère, au point que cette quantité d'eau, incluse dans les fibres, est capable de varier, sans que l'aspect de ces fibres en soit aucunement modifié, de 10 à 25 et même 30 pour 100. Enfin, la soie a des qualités optiques incom-

parables, surtout quand elle est débarrassée de son grès. Quant aux soies sauvages, elles sont d'ordinaire brunes et sans grand éclat, avec une élasticité et une ténacité moindres.

Aucun autre textile ne peut être rapproché de la soie. Le lin a pour lui sa finesse relative, mais il manque d'apparence. La laine protège presque aussi bien que la soie contre les variations de température, mais ce n'est qu'un textile banal et lourd. Le coton, au contraire, est trop léger et ne défend pas suffisamment contre le froid. Le chanvre n'est qu'une fibre grossière. C'est pourquoi l'on peut dire que toutes ces substances sont des textiles communs, tandis que la soie est un textile de luxe. Sous un faible volume, avec un très faible poids, la soie représente des valeurs considérables, et c'est ce trait qui domine tout son commerce. Il explique les sacrifices énormes et l'extraordinaire ténacité, qui ont été dépensés dans la production de cette précieuse substance, les transformations délicates et compliquées que suppose sa préparation en vue du tissage des étoffes, les distances qu'elle peut parcourir et les obstacles qu'elle est capable de surmonter, sans que ces dépenses supplémentaires soient très sensibles dans le prix de revient.

§ 2. — LA PRODUCTION ET LA CONSOMMATION DE LA SOIE

Quand on parle de la soie en général, on entend la soie naturelle et plus spécialement celle du bombyx. La production suppose trois étapes successives : sériciculture, filature et moulinage,

L'éducation ou élevage du ver, en vue de la production de la soie, est ce qu'on appelle la sériciculture. Ce n'est pas chose arbitraire. C'est un problème de caractère agricole, étroitement subordonné à des conditions géographiques de sol et de climat, et qui a pour base l'étude précise des aires de répartition du bombyx et du mûrier à la surface du globe (1).

Le mûrier, l'arbre d'or des historiens de la soie, comporte plusieurs variétés, qui ne conviennent pas toutes à la séri-

(1) Cf. P. Vieil : Sériciculture.

ciculture. Les espèces les meilleures sont le mûrier noir, probablement originaire de Perse, et surtout le mûrier blanc, originaire de Chine. Celui-ci se développe plus rapidement, avec des feuilles plus larges et plus nutritives. Il se subdivise lui-même en types nombreux, comme le mûrier multicaule et le mûrier lhou.

Bien qu'originaire des pays chauds, le mûrier s'accommode de la plupart des climats, du tropique au cercle polaire, puisqu'on le rencontre même en Suède et dans le nord de la Russie. Mais son utilité en vue de la soie diminue rapidement, à mesure que le climat devient plus froid. Sous les tropiques ou dans les zones subtropicales, on peut, en toute saison, pratiquer la cueillette des jeunes pousses, nécessaires à l'élevage des vers. Dans la zone méditerranéenne, on ne peut déjà plus faire qu'une cueillette de feuilles tendres au printemps. Plus au nord, le mûrier ne se maintient, sauf circonstances favorables, qu'à la condition de ne pas être défeuillé. Cela revient donc à dire que dans les régions septentrionales la sériciculture est pratiquement impossible et que dans les régions méditerranéennes il n'y aura qu'une récolte de soie par an. C'est seulement dans les régions plus chaudes que les récoltes s'échelonnent pendant toute l'année. Comme d'ordinaire, on plante le mûrier moins pour ses fruits qu'en vue de la sériciculture, la zone d'élection de cet arbre ne dépasse pas, en pratique, le 45° degré de latitude. C'est à peu près la limite de la vigne.

Autre trait commun entre le mûrier et la vigne, c'est le peu d'exigence à l'égard du sol. Le mûrier se plaît mieux dans les sols sablonneux ou rocheux que dans les terres trop fortes et trop humides. Il s'accommode de parcelles impropres à toute culture. Le mûrier des collines et des montagnes est préféré à celui des plaines. Il donne une feuille moins aqueuse et plus nourrissante. L'élevage du ver à soie peut donc se pratiquer aussi bien et mieux dans les pays pauvres que dans les pays riches, dans les montagnes aussi bien que dans les plaines. De même, le mûrier se prête volontiers aux diverses formes que les sériciculteurs lui imposent. Il pousse en haute tige, comme un arbre ordinaire, ou, ce qui est plus commode pour la cueillette des feuilles, sous forme d'arbrisseaux nains et de haies-taillis. Enfin, il se multiplie facilement, par semis, boutures ou marcottes. Il

subsiste, abandonné à lui-même et sans soins. Toutefois, une culture rationnelle conserve l'arbre plus longtemps. Elle augmente les quantités de substances sucrées et résineuses qui, dans la feuille, importent plus au ver à soie que la substance fibreuse. De même, le mûrier greffé est supérieur au mûrier sauvage.

Par suite du régime auquel on le soumet, effeuillage continu, tailles fréquentes, le mûrier apparaît d'ordinaire nouveau, comme les vieux saules, et effroyablement ravagé. On peut s'étonner qu'il résiste à de pareils traitements. Toutefois, malgré son endurance, il n'est pas exempt de maladies parasitaires, comme la rouille des feuilles et le pourridié des racines, et il craint les gelées printanières.

Le Bombyx mori est originaire de Chine, où il vivait dans des temps lointains à l'état sauvage. Il serait issu du Théophila mandarina, qui existe encore aujourd'hui à l'état naturel dans les campagnes chinoises. Le bombyx est un insecte délicat, beaucoup plus exigeant que l'arbre qui sert à sa nourriture. Durant toute la période des mues successives, qui va de l'éclosion des œufs à la confection des cocons, les températures ne peuvent sans danger s'abaisser au-dessous de 15°. Le ver à soie ne s'accommode pas mieux des chaleurs trop humides de la zone équatoriale. L'éducation en plein air n'est donc praticable que dans la zone tropicale. Dans la zone tempérée, l'élevage est encore possible, mais dans des locaux fermés ou chauffés.

Même ainsi restreinte aux régions tropicales et tempérées, surtout tempérées chaudes, l'aire d'élection du ver à soie est encore immense. Il est donc naturel qu'il prenne, suivant les climats et les régions, des aspects particuliers. Il existe des races de vers à soie, comme il existe des races humaines ou animales. Le bombyx mori se répartit en types innombrables, qui ne présentent ni la même apparence, ni surtout les mêmes modes d'évolution, de telle sorte que les méthodes d'éducation présentent aussi des différences notables. Certaines races sont annuelles, d'ordinaire dans les régions tempérées, c'est-à-dire qu'elles donnent une seule récolte de cocons par an, au printemps, saison de la cueillette des jeunes feuilles de mûrier. Les œufs sont mis en incubation, par exemple en avril. En juin, le ver a terminé son cocon. Les œufs de cette nouvelle récolte n'évolueront

que l'année suivante. Le printemps est donc la seule saison séréricole. Avec un chômage aussi prolongé, l'élevage du ver à soie ne peut être qu'un appoint passager. Au contraire, dans les régions chaudes, les races sont bivoltines ou polyvoltines, c'est-à-dire qu'elles donnent deux ou plusieurs récoltes, qui s'échelonnent pendant toute l'année et trouvent un aliment facile dans le feuillage sans cesse renouvelé des mûriers. La température accélère l'évolution du ver et permet l'incubation immédiate des œufs. La sérériculture peut alors devenir une occupation fondamentale et nationale.

A plus forte raison, les différences de races apparaissent-elles dans les différences de forme, de couleur et de structure des cocons.

Les cocons et la soie qu'ils produisent peuvent être blancs, légèrement verdâtres ou plus ou moins jaunes. A l'inverse des races humaines, l'Asie est surtout le domaine d'élection des soies blanches, et l'Europe celui des soies jaunes. Les beaux cocons jaunes de nos pays sont plus gros que ceux des races polyvoltines asiatiques, avec, par conséquent, une longueur de fil plus considérable. Il semble donc que les races polyvoltines, avec leurs élevages multiples, perdent ainsi dans le détail une partie de l'avantage qu'elles gagnent sur l'ensemble. Pour les mêmes raisons, le fil de soie présente, suivant les espèces, des différences très sensibles d'éclat, de finesse, de ténacité. Il serait d'ailleurs imprudent d'établir des classifications trop rigoureuses au point de vue de la qualité. Tout dépend, en effet, du genre d'étoffe que cette soie servira à tisser.

Enfin, le ver à soie, par ce fait même qu'il a été domestiqué depuis une lointaine antiquité et qu'il a accepté docilement de « parcourir sous la loi de l'homme toutes les phases de son existence », est un insecte très affaibli, sujet à des maladies multiples et rapidement mortelles, qui ont pour causes la mauvaise hygiène des éducateurs, la qualité defectueuse des feuilles de mûrier, les variations de température, et qui semblent d'autant plus fréquentes que l'on s'éloigne des pays d'origine du bombyx. On peut citer la redoutable pébrine, qui tue le ver en le couvrant de taches noires et dont les effets sont d'autant plus terribles qu'elle est éminemment contagieuse et au surplus héréditaire ; la flacherie, également

contagieuse et héréditaire et qui rend le ver mou et flasque ou, comme on dit, « flat » ; la muscardine, qui enveloppe l'insecte de moisissures blanches, maladie contagieuse, mais non héréditaire ; la grasserie, qui gonfle le ver, mais qui ne paraît être ni contagieuse, ni héréditaire. Il faut, enfin, surtout dans les régions très chaudes, défendre le bombyx contre de nombreux ennemis, qui cherchent à le dévorer, ou contre certaines mouches, dont la piqure et les larves ne sont pas moins dangereuses.

Ces maladies ont pris, surtout depuis un demi-siècle, une intensité toute nouvelle. Elles ont agi à la façon de véritables épidémies. Elles ont détruit la sériciculture dans certaines régions, où les conditions de climat n'étaient pas très favorables, et réduit très sensiblement la zone d'extension du bombyx. On a même pu croire un instant que la carrière glorieuse de l'insecte était terminée et qu'il était condamné à disparaître. Heureusement, Pasteur a vaincu la « maladie du ver à soie », distingué la pébrine et la flacherie, propagé les méthodes de prophylaxie et d'hygiène, de grainage cellulaire et de sélection microscopique des œufs du bombyx, couramment appelés graines de ver à soie. Le nom de Pasteur est vénéré dans tous les milieux séricicoles et soyeux. Lyon a pieusement participé aux fêtes du centenaire, en 1922 et 1923. (1)

On peut même dire que la grande calamité de la maladie du ver à soie et les travaux de Pasteur ont été le point de départ d'une révolution scientifique, qui a fait entrer la sériciculture dans une phase nouvelle, où le déterminisme géographique est passé au second plan, derrière les éléments d'ordre biologique. Les lois de l'hérédité dominent l'évolution du bombyx, comme de tous les êtres vivants. Non seulement les maladies graves sont héréditaires, mais tous les caractères de l'espèce : vigueur de la chenille, forme et structure du cocon, richesse en soie, se transmettent d'une génération à l'autre.

(1) Cependant certains traités étrangers affectent encore, sans doute par patriotisme, d'ignorer les travaux de Pasteur ou du moins de lui associer des savants obscurs. C'est ainsi que le récent ouvrage de Columbo en Italie met sur le même plan que le chimiste français des hommes tels que Bassi et Crivelli, qui étudièrent la muscardine, le zoologiste Cornalia et l'agronome Cantoni, qui étudièrent la pébrine,

Aujourd'hui, la sériciculture ne se conçoit plus sans le grainage. Les graineurs procèdent à une double sélection. A l'aide du microscope, ils séparent les papillons qui présentent des tares quelconques et ne laissent aux éducateurs que des œufs parfaitement sains, capables de produire des vers robustes, avec un rendement élevé de cocons, une soie abondante et de bonne qualité. C'est ce qu'on appelle le grainage industriel. D'autre part, les graineurs travaillent à sélectionner non plus les individus, mais les espèces. Ils pratiquent des croisements. Ils transforment des races indigènes. Ils acclimatent des races exotiques. C'est le grainage de reproduction. Dans ce double travail, les graineurs sont d'ailleurs sollicités en sens contraire par l'éducateur et le filateur. Celui-là veut un fort rendement. Celui-ci réclame la qualité plutôt que la quantité, des cocons réguliers, donnant une soie facile à dévider. Enfin, les méthodes elles-mêmes d'éducation ont été transformées et soumises à une hygiène rigoureuse.

Aujourd'hui, pas de sériciculture sérieuse sans le secours de la science. Sans doute, il n'est pas possible, comme on l'avait pensé quelquefois, de créer une race unique, universelle, dont les qualités s'imposeraient partout. Telle espèce donne des résultats excellents dans une région, médiocres dans une autre. D'ailleurs, le commerce de la soie s'accommoderait très mal d'un type uniforme. Ce qu'il faut chercher, c'est créer des variétés qui s'adaptent aux principaux types de climat, de même que l'on a sélectionné certaines races de moutons, comme les mérinos, pour obtenir, dans des conditions déterminées, des qualités supérieures de laine. La science n'a même pas réussi à élargir la zone de production de la soie. Mais elle en a déjà singulièrement accru la quantité et la qualité. Elle a permis à certaines régions d'acquérir une supériorité écrasante sur les autres.

Enfin, la sériciculture, comme toute question agricole, doit tenir compte des conditions économiques et sociales. On fait intervenir quelquefois des éléments d'ordre moral. Par exemple, étant donné qu'il est impossible de dévider le cocon, sans étouffer le chrysalide, la sériciculture se heurte aux croyances de certains peuples, comme les Hindous, pratiquant le brahmanisme, à qui leur religion interdit de tuer les animaux. En réalité, le sériciculteur hindou peut laisser au fila-

teur européen le soin d'étouffer la chrysalide. Si la production de la soie domestique ou sauvage a toujours été faible dans l'Inde, et si elle décline encore, cela tient à des causes plus économiques que morales. Pour d'autres raisons d'ordre psychologique, toutes les populations paysannes ne sont pas disposées à pratiquer la sériciculture. Elles peuvent, par excès de civilisation, considérer les soins incessants qu'exige le ver à soie dans ses mues successives, comme une véritable servitude. Elles peuvent, au contraire, par excès de routine et d'ignorance, être rebelles aux méthodes scientifiques actuelles, trop contraires aux habitudes de négligence et de malpropreté de certains peuples.

Il faut aussi, à l'époque des éducations, une main-d'œuvre nombreuse et à bon marché. Il est vrai que femmes, enfants et vieillards peuvent s'y employer, la force musculaire et l'adresse n'étant pas nécessaires. Mais la présence de nombreux enfants suppose une densité de population qui ne se rencontre pas dans toutes les régions agricoles.

Il faut encore, pour que la sériciculture puisse exister ou se maintenir, qu'elle n'ait pas à subir la concurrence d'autres occupations, agricoles ou industrielles, plus lucratives. Partout où il n'existe qu'une récolte par an, il est nécessaire qu'au printemps, la main-d'œuvre ne soit pas accaparée par des travaux, qui constituent la principale source de l'existence. Autrement, le choix n'est pas possible. Il faut sacrifier le ver à soie. C'est ce qui s'est produit dans certaines contrées méditerranéennes, avec la vigne, que l'on a appelée avec juste raison « la sœur ennemie » de la sériciculture. Au printemps le façonnage des vignobles accapare toute la population. Comme on espérait de plus gros revenus avec les vendanges qu'avec les récoltes de cocons, l'élevage du ver à soie a disparu. Même dans les régions, où la sériciculture n'est pas un simple appoint, et peut donner du travail toute l'année, elle ne résiste pas toujours à la concurrence de certaines cultures alimentaires ou industrielles, comme le riz ou le tabac. C'est pourquoi on admet généralement qu'elle est une occupation de pays pauvre ou de pays de montagne, bien qu'il y ait une certaine contradiction entre la notion de pays peuplé et celle de pays pauvre.

Enfin on a remarqué que les grands domaines agricoles étaient peu favorables au ver à soie. Propriétaires et fermiers

s'intéressent plus aux grands travaux agricoles qu'à la sériciculture. Les métayers au contraire s'accommodent fort bien de l'élevage du ver à soie. Dans toutes les petites exploitations la sériciculture est un complément précieux du produit peu abondant de la terre et permet d'occuper les loisirs nombreux que laisse la culture proprement dite. En somme les pays riches et de civilisation très avancée ne sont pas propices aux éducations.

La sériciculture se borne à donner des cocons, la seule matière soyeuse, qui soit véritablement brute. Pour obtenir des fils, quelques opérations industrielles de caractère élémentaire sont obligatoires. On les groupe souvent sous le nom d'industries de la soie, bien que cette expression expose à des confusions avec celles de la soierie. Il vaudrait mieux les appeler industries de préparation. La filature est la première de ces opérations élémentaires. Après l'étouffage des cocons, il faut d'abord procéder au battage dans l'eau bouillante. On sépare ainsi de l'enveloppe extérieure le véritable fil de soie. Mais comme ce fil serait par lui-même trop fin pour être utilisé, on dévide plusieurs cocons à la fois, dont on réunit les brins. On obtient ainsi diverses catégories de soie grège, de grosseur différente et dont la qualité varie également suivant les diverses espèces de vers ou les procédés employés. La filature « à l'européenne » ou à vapeur, grâce au matériel perfectionné qu'elle utilise, donne des fils beaucoup plus réguliers. Les filatures « indigènes » des pays primitifs donnent des grèges irrégulières et souvent inutilisables. La filature indigène est étroitement unie à la sériciculture, la filature européenne en est toujours séparée.

Pour obtenir cette soie grège il faut des quantités considérables de cocons. On estime généralement que 100 kilogrammes de cocons frais donnent en moyenne 30 kilogrammes de cocons secs. Or, pour diverses raisons, beaucoup de ces cocons sont défectueux. On ne peut les employer que sous forme de déchets (1). Les autres n'ont eux-mêmes qu'un faible rendement. En moyenne, 100 kilogrammes de cocons secs donnent 40 kilogrammes de matière soyeuse, et suivant les procédés de filature, 20 à 25 kilogrammes de grège, le reste constituant de nouveaux déchets. Il faut, en somme,

(1) Cf. Chapitre 8, § 1 : Les déchets de soie.

15 kilogrammes de cocons frais pour 1 kilogramme de soie. Etant donné que les cocons frais de nos pays, qui comptent parmi les plus beaux, pèsent environ 2 grammes, on imagine l'ampleur extraordinaire que les éducations doivent atteindre dans une région, pour que la quantité de grège obtenue puisse se chiffrer par milliers ou par millions de kilogrammes.

Cette soie grège elle-même n'est pas immédiatement utilisable dans l'industrie. Avant le tissage elle subit toujours un nouveau dévidage, au moyen de tavelles. Enfin les soies destinées à certaines étoffes passent au moulinage, c'est-à-dire qu'elles subissent des torsions, qui peuvent aller de 40 à 3.600 tours. L'outil essentiel de cette opération est le fuseau, primitivement actionné par des moulins. Les torsions les plus faibles sont dites ouvraisons à faibles apprêts et les autres, ouvraisons à apprêts forcés. On obtient ainsi les diverses catégories de soies ouvrees, par opposition aux soies grèges, par exemple les trames, ainsi appelées, parce qu'on les emploie à la trame des tissus ; les organsins, qui servent à faire la chaîne ; les grenadines ; les crêpes... Le moulinage a une grande importance dans la fabrication des tissus. Les genres d'ouvraisons varient à l'infini. Or certaines fabriques savent renouveler sans cesse l'aspect et la souplesse de leurs étoffes rien que par l'ingéniosité qu'elles apportent dans la torsion des fils.

Pendant longtemps il n'a existé aucun rapport proportionnel et direct entre ces trois opérations : sériciculture, filature, moulinage. Certaines régions séricicoles, de civilisation peu avancée, étaient mal outillées pour la filature et le moulinage. Leurs cocons étaient transformés dans d'autres pays, de civilisation plus raffinée, plus aptes à préparer la soie qu'à la produire.

Aujourd'hui des réactions se produisent, à mesure que les grands centres séricicoles se haussent à notre niveau. Il est évident qu'il est plus simple de filer sur place les cocons que de les expédier au loin, d'autant plus que les cocons, même à l'état sec, constituent des masses encombrantes et qui peuvent se détériorer. Depuis quelque temps, la filature décline dans les pays de faible sériciculture et ne cesse de faire des progrès dans les régions de grande production. Pour des raisons particulières, il n'en était pas tout à fait de même du moulinage, qui restait directement commandé par

les centres de tissage et les variations de la mode. Or on constate maintenant que les grands pays producteurs, favorisés souvent par des prix de main-d'œuvre très bas, ne se contentent plus d'expédier leur soie à l'état grège, mais aussi à l'état ouvré.

Tout ce qui précède ne concerne que le bombyx mori. On appelle vers sauvages des chenilles, généralement plus grosses que celles du bombyx, et qui ne se nourrissent pas forcément de feuilles de mûrier, mais aussi bien de feuilles de chêne ou même de ricin. Elles vivent en plein air et d'ordinaire s'accommodent mal de la domesticité. La plupart ont reçu le nom général d'*Antheræa*, qui s'accompagne d'autres appellations plus précises suivant les régions. Leurs cocons sont volumineux, de couleur variable, mais le plus souvent bruns, beaucoup plus durs que ceux du bombyx et quelquefois montés sur un pédoncule.

La soie sauvage est couramment appelée soie tussah. Les opérations de filature ont été longtemps difficiles ou même impossibles et la plupart des cocons ne pouvaient servir qu'à l'industrie des déchets. On a perfectionné aujourd'hui les méthodes de préparation et de traitement de ces soies tussah, de telle sorte qu'elles se rapprochent des soies ordinaires, avec des prix sensiblement plus bas. Il vaut mieux cependant les considérer comme des fibres spéciales, permettant aux fabriques de soieries d'obtenir d'autres effets.

On les emploie surtout dans les costumes d'été avec leur couleur brune naturelle. L'absence de teinture leur donne une grande résistance et une longue durée. Leur usage est d'ailleurs subordonné à la mode, ce qui explique la variabilité de la production.

Ces vers sauvages sont beaucoup plus robustes que le bombyx. On les rencontre dans des régions tantôt plus chaudes, tantôt plus froides. Avec eux la sériciculture se borne à la cueillette des cocons, de telle sorte qu'elle est compatible avec des peuplades de civilisation même très arriérée. Toutefois on constate que par suite du grand développement pris par les soies tussah, les vers de certaines contrées ont cessé d'être complètement sauvages. Il s'est créé une sorte de grainage et une demi-éducation. Les habitants mettent les œufs en incubation dans leurs logis. Ils dispersent sur les arbres des environs les vers, une fois éclos, les surveillent

et les protègent même contre les oiseaux ou les autres animaux et recueillent les cocons en temps opportun.

La production d'un textile ou d'une denrée quelconque ne peut être active que s'il existe une consommation correspondante et au moins égale. La soie, ainsi produite, domestique ou sauvage, est employée par les fabricants de soieries.

Cette fabrication est parfois locale. Il est peu de pays séricicoles, qui n'essaient pas de tisser des étoffes de soie. Cette consommation locale est souvent imparfaite, mais dans certaines régions elle est considérable, bien qu'elle soit mal connue et difficile à évaluer. Cette consommation peut également être extérieure et lointaine. La séparation, que nous avons constatée entre la production et la préparation de la soie, existe à plus forte raison entre la production de la soie et la fabrication des soieries. Le tissage, la composition des dessins exigent un goût, une habileté technique, une organisation usinière et financière, qui ne se rencontrent que dans les types de civilisation supérieure, alors que la plupart des pays de sériciculture sont encore à un stade moins avancé. De plus les questions de transport sur de grandes distances ne se posent plus ici dans les mêmes termes que s'il s'agissait de substances encombrantes et de faible valeur. La soie, surtout quand elle est transportée à l'état grège, occupe des volumes très restreints pour des valeurs énormes, de telle sorte que ce fret ne saurait accroître le prix de la soie, au point de le rendre prohibitif. Ces circonstances expliquent pourquoi de grandes fabriques mondiales de soieries fonctionnent aujourd'hui dans des régions qui ont fort peu ou même qui n'ont pas du tout de sériciculture.

Cependant, ici comme dans la préparation de la soie, les méthodes actuelles de concentration et d'intégration commandent de rapprocher autant que possible la production et la transformation, de manière à réduire les frais généraux, à rendre la concurrence plus difficile. C'est ainsi que les Américains ont commencé à travailler sur place leur coton au lieu de l'envoyer à Liverpool et à Manchester. Une évolution identique se dessine dans certaines régions séricicoles, mais elle n'est qu'à ses débuts et ne présente aucun danger immédiat.

§ 3. — LE COMMERCE DE LA SOIE

Le commerce de la soie, comme tous les commerces, est un intermédiaire entre une production et une consommation, sériciculture d'un côté, fabrication des soieries de l'autre. C'est un commerce plus compliqué que celui des autres textiles.

Le coton par exemple est un produit à peu près fixe (1). Sans doute, il n'est pas absolument identique dans toutes les régions du monde. Les gros cotons des pays de moussons ne sont pas les mêmes que les cotons moyens des Etats-Unis ou les cotons fins d'Egypte. Mais ces quelques variétés correspondent à des types bien définis, dont le nom seul est une indication sûre et sur lesquels les acheteurs ne peuvent être trompés, même à distance. Le commerce du coton est donc relativement simple. Avec la laine, les choses sont déjà plus complexes. On distingue des laines fines et des laines fortes, ainsi que des laines croisées. La matière première varie non plus seulement avec la région, mais avec la race des moutons producteurs. Elle subit aussi des préparations, lavage et dégraissage, qui donnent plus ou moins de textile utilisable. On ne peut donc acheter des laines, sans les avoir vues, au moins sur échantillons. Avec la soie, c'est bien autre chose encore, en raison des variétés innombrables qui correspondent aux régions séricicoles et aux insectes séricigènes. Un fabricant de soieries, en vue d'une étoffe déterminée, ne peut prendre une soie pour une autre. De plus, en raison des prix très élevés de la matière première, la moindre erreur ou la moindre fraude causerait des préjudices considérables.

On pourrait imaginer que le producteur vint lui-même offrir sa marchandise au fabricant de soieries. C'est un procédé qui est possible dans certaines contrées méditerranéennes. Il commence même à apparaître de la part de certaines régions exotiques, cependant très lointaines, ce qui est une perturbation considérable du commerce de la soie. Mais, sauf ces exceptions, les pays producteurs ne sont pas suffi-

(1) Maurette : les grands marchés de matières premières,

samment organisés au point de vue commercial et comme la demande est, nous le verrons, très supérieure à l'offre, ils n'ont pas besoin d'aller au devant de la clientèle.

En sens inverse, les employeurs peuvent-ils acheter eux-mêmes leurs matières premières ? S'il n'existait qu'une espèce de soie, ou s'il suffisait, comme il y a un demi-siècle, de négocier dans des pays très voisins, le procédé serait possible. Mais, dans les conditions actuelles, on voit mal les fabricants, déjà si occupés par ailleurs, dispersant leurs efforts dans toutes les régions séricicoles. On cite seulement quelques fabricants lyonnais qui fassent eux-mêmes leurs achats de soies grèges et ouvrées, ce qui les oblige d'ailleurs à organiser des services spéciaux, avec un personnel d'achat. Les autres maisons ne songent guère à suivre cet exemple. La division du travail s'impose ici, plus que la concentration ou l'intégration. Il est plus facile à un tisseur de vendre lui-même ses étoffes et de pratiquer ainsi le commerce des soieries, que d'acheter lui-même ses fils. Un intermédiaire est donc indispensable, le marchand de soie, pourvoyeur des fabriques, de même que le commissionnaire en soieries est un intermédiaire commode entre ces fabriques et leurs clients de la couture.

Le marchand de soie doit fournir aux fabricants toutes les catégories de grèges et ouvrées, dont ils ont besoin. Cette formule simple reçoit des applications très diverses. Il arrive que certaines fabriques se contentent de quelques types uniformes. La tâche du marchand de soie est alors aisée. Ailleurs, au contraire, la confection des belles étoffes exige des fils très variés, de nature et d'origine différente. « Il y a, si l'on peut dire, dans le dosage des soies pour la fabrication de telle faille ou de tel broché, le même genre d'opération que dans le dosage et le mélange des différents crus de champagne pour la fabrication d'une cuvée » (1). Avec les variations si changeantes de la mode, il faut, pour créer et lancer ces nouveautés qui, dans certaines fabriques de soieries, se succèdent sans interruption, comme un feu d'artifice, pouvoir puiser dans des stocks sans cesse renouvelés et élargis. Dans ce dernier cas, la tâche du marchand de soie est des plus

(1) Maurette : les grands marchés de matières premières, p. 117.

ardues. Il doit réunir et classer les matières premières, de manière qu'elles correspondent à toutes les variétés commerciales connues.

Ce travail de recensement et de classement est lui-même plus ou moins difficile et délicat, suivant que la production livre au commerce de la soie des matières premières bien ou mal préparées. L'action du marchand de soie n'est donc pas du tout la même, suivant l'état d'avancement des régions séricicoles. Elle oscille autour de ces trois termes : simple achat de la matière première, préparation de cette matière, enfin intervention dans la sériciculture elle-même.

Avec les régions de sériciculture scientifique, la soie arrive toute prête à passer au tissage, grège ou moulinée. Le rôle du marchand de soie se réduit alors à celui d'un simple intermédiaire. Avec les régions rétrogrades, au contraire, le marchand doit suppléer aux maladresses et aux insuffisances de la production et de la préparation. La soie lui arrive tantôt sous forme de cocons, c'est-à-dire de substance tout à fait brute, qu'il faut filer, tantôt en flottes de toute nature et de tout aspect, qu'il faut classer, ou même redévider. Non seulement, le marchand est, à ses heures, filateur et moulinier, mais il est souvent obligé d'intervenir dans la production elle-même. Aiguillonné par les besoins sans cesse croissants des fabriques mondiales, il a dû à tout prix trouver de la matière première, et, en quelque sorte, la créer, quand elle n'existait pas. On a vu le commerce de la soie ramener à la sériciculture des régions qui l'avaient à peu près abandonnée. On a vu certains marchands se substituer à des gouvernements défaillants, prendre en main l'organisation séricicole, installer des filatures et des grainages, vulgariser les méthodes scientifiques. Ainsi, le commerce de la soie ne peut guère se séparer de la production. Il intervient aussi, mais moins directement, dans la fabrication des soieries, qu'il fait bénéficier de tous les progrès réalisés dans la fourniture et la préparation des matières premières.

A d'autres points de vue, le marchand de soie n'est pas davantage un intermédiaire inutile. Son rôle financier est énorme. Il met en action, en raison même du prix élevé des substances qu'il traite, des capitaux considérables, qui courent sans cesse de grands risques. En dehors de la solvabilité des

producteurs et des consommateurs, le commerce de la soie est, par définition même, hasardeux, car ses opérations d'achat et de vente, dispersées aujourd'hui dans toutes les régions du monde, sont séparées par des intervalles de temps, qui peuvent porter les prix de vente au-dessous des prix d'achat. C'est pourquoi, pour être marchand de soie, il est nécessaire d'avoir non seulement de gros capitaux, mais encore de grandes qualités de prudence. Nulle part l'esprit de spéculation n'est plus néfaste. Mais nulle part aussi la prévision des grands faits économiques n'est plus nécessaire. Par suite de son caractère mondial, le commerce de la soie doit être en état de connaître et surtout d'interpréter tout ce qui se passe au dehors.

Enfin, les marchands de soie interviennent dans la création et le fonctionnement de toute la hiérarchie des marchés qui s'intercale entre la production et la consommation. Sans leurs comptoirs, les sériciculteurs ne sauraient où vendre leurs produits, ni les employeurs s'adresser pour leurs achats. Dans cette hiérarchie, on peut d'abord citer les marchés locaux et régionaux, qui constituent la première étape de rassemblement. Ces centres commerciaux sont individuellement sans grande importance, mais ils sont très nombreux. Pour qu'une région puisse donner des quantités appréciables de soie, on sait que la sériciculture doit y couvrir des étendues considérables. Il faut donc, surtout dans les pays où les communications sont difficiles, que le commerce de la soie, par cette multiplicité de marchés, se mette à la portée de la multiplicité des éducateurs.

Ensuite, la centralisation étant faite, la soie se rassemble dans les marchés d'exportation qui, eux, au contraire, sont très importants, mais très peu nombreux, un ou deux seulement par grande région séricicole. Cette concentration est possible en raison du faible volume de la matière première. Elle facilite aussi le choix des acheteurs.

C'est de là que la soie se dirige vers les marchés de consommation, destinés à l'alimentation des fabriques. Dans l'état actuel des choses, les marchés de consommation les plus importants ou les plus réputés, non seulement ne coïncident pas avec les régions de production, mais sont séparés d'elles par d'énormes distances. Ces marchés, établis à proximité

des fabricants à desservir, sont également peu nombreux.

Certains sont aussi des centres de répartition et de redistribution, d'où la matière première, au lieu de se consommer entièrement sur place, repart à destination de fabriques étrangères, plus ou moins lointaines. Ces places doivent leur supériorité à des causes diverses : ancienneté de leur installation, avantages géographiques de leur site, sécurité des transactions, résultant soit de l'honnêteté des maisons locales, soit de la sûreté des instruments commerciaux, et surtout choix plus varié et plus complet des matières premières. Les fabriques étrangères, plus récentes ou plus mal outillées, peuvent, au lieu d'amorcer avec les centres de production des relations difficiles et coûteuses, se fier aux techniciens de ces grandes places commerciales et leur demander toutes les variétés de fils dont elles ont besoin.

Il ne faut pas naturellement exagérer la netteté de ces classifications. La plupart des marchés de production sont en même temps des centres de consommation, qui alimentent des tissages locaux. De même, certains marchés, dits de consommation, peuvent aussi rassembler le produit d'une récolte régionale. On voit même des formes plus inattendues encore s'enchevêtrer. Enfin, rien n'est immuable. Les caractères d'un marché se transforment avec les années. Telle place, qui faisait une large part à la production locale, est ensuite obligée de recourir à des séricicultures lointaines. Après avoir distribué à tous ses voisins les soies de la production mondiale, elle voit les manufactures étrangères échapper à son courtage.

C'est entre ces divers échelons commerciaux que circulent les matières soyeuses. Chacun de ces échelons a ses agents, qui sont eux-mêmes autant d'intermédiaires entre producteurs et consommateurs. Mais les négociants de nos grands marchés de consommation ou de redistribution conduisent, de loin comme de près, toutes ces opérations et contrôlent en somme tous les rouages du commerce de la soie.

C'est une organisation complexe. Toutefois le commerce du coton, lui-même, se pratique avec une superposition d'intermédiaires au moins aussi nombreux et dont l'utilité est beaucoup plus contestable, puisque ce textile est de caractère simple. Dans le mécanisme commercial de la laine le

rôle des grands marchés d'exportation est également dominé par celui des marchés de répartition, plus considérables encore et situés à portée des centres manufacturiers. Les laines, qui arrivent des régions australes, s'entassent ou s'entassaient dans les docks de Londres, pour alimenter non seulement les filatures et les tissages du Yorkshire, des Midlands ou du bassin de la Tamise, mais toutes les industries riveraines de la mer du Nord : Allemagne, Flandre belge ou Flandre française.

Le commerce de la soie a des procédés techniques, qui lui sont plus ou moins particuliers. Avec la soie, plus encore qu'avec les autres textiles, la sécurité des achats et des ventes n'est assurée que par la pratique de l'essai ou du conditionnement. Les fibres textiles, végétales ou animales, ont un grand pouvoir hygrométrique, c'est-à-dire qu'elles peuvent se charger d'une grande quantité d'eau, quand on les mouille, ou simplement quand l'air est humide. Pour la même raison, elles abandonnent, quand l'air devient chaud et sec, une forte dose de cette humidité, ce qui provoque des variations de poids, fâcheuses avec les textiles communs, désastreuses avec un textile de luxe, car on s'expose à acheter de l'eau au prix de la matière soyeuse. Or, comme il est impossible de reconnaître à l'œil ou au toucher si une soie est trop humide, certains vendeurs, peu scrupuleux, pourraient être tentés d'abuser du procédé. Le commerce deviendrait impossible.

Il ne faut pas, d'ailleurs, envisager seulement le simple passage de la soie des vendeurs aux acheteurs, mais aussi les manipulations nombreuses, moulinage, dévidage, teinture, que le textile doit subir avant de se transformer en tissu véritable. Rien n'est plus facile aux ouvriers ou commis, chargés de ces façons, que de dérober quelques longueurs de fils sur les écheveaux et de rendre invisible cette indélicatesse au moyen d'un mouillage, qui rend aux soies leur poids approximatif. Si l'opération se répète sur plusieurs manipulations successives, le préjudice devient important. Ces manœuvres frauduleuses, que l'on a toujours appelées, à Lyon, « piquage d'once », car elles consistent à prélever quelques « onces » sur les flottes de soie, ne constituent pas seulement un vol, mais un abus de confiance. Ce fut, pendant

longtemps, un fléau du commerce de la soie, fléau d'autant plus redoutable qu'il ne pouvait pas être combattu.

Il a fallu bien des tâtonnements et des recherches pour vaincre ces difficultés : d'abord simples conventions verbales entre particuliers, puis procédés empiriques, enfin procédés scientifiques. La science elle-même n'est pas arrivée du premier coup à une solution satisfaisante. Aujourd'hui, grâce à des appareils perfectionnés, le problème est posé et résolu de la manière suivante : déterminer d'abord quelle est la proportion d'eau que l'on peut, dans la soie ou dans tout autre textile, considérer comme « normale » et comme « eau de constitution ». Ensuite, ramener à cet état normal absolu n'importe quels écheveaux ou flottes, quel que soit l'état hygrométrique de l'air et le degré d'humidité du textile. On obtient ainsi le poids « bien conditionné », c'est-à-dire loyal et marchand, donnant toute sécurité aux achats ou aux manipulations.

Les établissements, où se pratiquent ces vérifications, s'appellent, en France, *Conditions*, à l'usage des soies, bureaux de conditionnement, à l'usage des textiles communs. Ces mots sont d'origine italienne, ce qui n'est pas surprenant, car le procédé est venu d'Italie, comme le commerce de la soie lui-même et la fabrication des soieries (1).

Ces instituts ne peuvent être des organismes privés, car ils n'inspireraient pas confiance. Pour être au-dessus de tout soupçon, ils doivent avoir un caractère officiel. En France, ils dépendent des Chambres de Commerce ou des municipalités et constituent des services publics de poids et mesures, dont les méthodes et règlements doivent être approuvés par décret et dont le fonctionnement est régi par la loi du 21 août 1900.

À côté de l'opération fondamentale de pesage, qui fut longtemps la seule usitée et qui vise uniquement la quantité, les Conditions se sont outillées de manière à renseigner

(1) Ces mots dérivent de *condizione* (conditionnement) et *condizionare* (conditionner, établir les conditions normales d'humidité de la soie). Mais en Italie on donne à ces établissements le nom de *Stagionatura delle Sete*, du verbe *stazionare*, qui signifie mettre la soie en son état naturel, sens très voisin de *condizionare*. Dans les pays germaniques on dit *Seidentrocknungs Anstalt* et dans les pays anglo-saxons *Conditioning office*, expression directement inspirée des mots italiens et français.

aussi le commerce sur la qualité des soies, leur composition chimique et leurs qualités physiques.

Au point de vue chimique, la vérification a pour but de déterminer les qualités intrinsèques de la soie, qualités qui varient beaucoup suivant les origines, ou de contrôler certaines opérations de tissage, de préparation, comme le moulinage, de finissage, comme la teinture. Dans le premier cas, c'est une précaution contre les vendeurs ; dans les autres, une précaution contre les mises en main. Le contrôle chimique le plus usité est le décreusage, destiné à séparer la soie de son grès, ainsi que des matières étrangères, collées au grès, soit par accident, soit par fraude. Ce grès est soluble dans certaines solutions, comme l'eau de savon bouillante, qui n'attaque pas la fibroïne. La proportion pour 100 de perte subie s'appelle perte au décreusage. Elle est plus forte avec les soies jaunes (de 22 à 26 %), plus faible avec les soies blanches (de 16 à 22 %). Par là-même, les soies jaunes deviennent généralement plus fines que les blanches, après les opérations de finissage. Une perte excessive au décreusage indique la présence de matières étrangères et permet de rectifier le contrat de vente, car certains marchés se font avec cette garantie que la perte au décreusage ne dépassera pas les chiffres d'un tableau qui, pour chaque catégorie de soie et chaque provenance, indique la perte moyenne. De la même manière, le décreusage vérifie les travaux de teinture et de moulinage.

L'analyse chimique de la soie, qualitative et quantitative, complète ce contrôle et permet d'isoler et de doser tout ce que le décreusage ne sépare pas, certaines matières minérales, par exemple: L'analyse chimique des soies ouvrées est une garantie de plus contre le moulinage. Les mouliniers, en effet, dans le but de faciliter le dévidage, baignent leurs écheveaux dans diverses solutions qui peuvent altérer la qualité des fibres. Mais, inversement, ils trouvent dans l'analyse préalable des soies grèges une garantie contre des accusations de malfaçons.

Il est relativement plus facile d'apprécier les qualités physiques de la soie. La netteté du fil ou ses défauts, duvets, bavures et bouchons, se vérifient à l'œil nu. Mais des instruments sont nécessaires pour préciser la ténacité, l'élasticité et la finesse ou le titre. On évalue la ténacité au nombre

de grammes que peut supporter un fil de soie de 1 mètre sans se rompre. Elle varie d'ordinaire de 4 à 13 grammes. L'élasticité se mesure à l'allongement en millimètres, d'ordinaire de 8 à 18, sur cette même unité de longueur. Le « titrage de la soie » consiste à peser une longueur fixe de fil pour juger ainsi de sa finesse. Le « numérotage » des textiles communs cherche au contraire la longueur de fil nécessaire pour un poids donné. Les méthodes sont donc inverses. Une soie du titre 20 est plus grosse qu'une soie du titre 10, puisqu'elle pèse davantage. Au contraire, dans les autres textiles, un numéro 40 est plus fin qu'un numéro 20, puisqu'il représente 40.000 m. de fil au kilo, au lieu de 20.000. Le titrage est important dans les transactions journalières. Plus la soie est fine, plus son prix est élevé. Les vendeurs auraient donc intérêt, s'il n'y avait pas de garantie, à livrer de la soie plus grosse. D'autre part, la connaissance exacte du titre est fondamentale pour les fabricants. Elle leur permet de juger si le fil proposé convient à l'emploi qu'ils ont en vue. De même, ils ne peuvent calculer leur prix de revient que s'ils savent à l'avance le poids véritable de soie qu'ils obtiendront dans une étoffe.

Le titrage contrôle plus spécialement la filature. Un fil de grège est, comme on sait, la réunion de plusieurs fils de cocons. Pour produire un titre déterminé, le filateur doit les réunir en un faisceau plus ou moins gros. Le titrage indique si le travail a été bien fait. Les Conditions vérifient également le dévidage et même les ouvraisons. Elles comptent le nombre des tours de torsion donnés par mètre aux divers fils, soit séparément, soit ensemble. Il est de toute évidence que ces multiples vérifications ne portent pas sur toute la masse des soies qui passent dans un marché, mais seulement sur des échantillons.

Le commerce de la soie donne ainsi l'impression d'un organisme à la fois compliqué et savant. Mais il ne faut rien exagérer. L'usage de ces procédés scientifiques, qui suivent la soie dans toute la filière des étapes par lesquelles elle passe, du cocon à la fabrique de soierie, n'est pas toujours aussi rigoureux qu'il en a l'air. De plus, il est très inégalement répandu dans le monde.

Enfin, par suite de ses allures internationales, le commerce

de la soie doit tenir compte des questions de douane, de communications et de change. Si les premières restent, dans l'ensemble, peu importantes, il n'est pas excessif de dire que, dans certains pays, comme le nôtre, le change est devenu le facteur prépondérant et tyrannique du commerce de la soie, comme d'ailleurs de toutes les industries et de tous les commerces, qui ne vivent pas uniquement de la production ou de la consommation intérieure.

CHAPITRE II

NOTIONS HISTORIQUES GÉNÉRALES

§ 1^{er}. — LA PRODUCTION

L'apparition de la soie dans le monde semble moins ancienne que celle de certains textiles communs, comme le lin ou la laine, dont on retrouve des débris jusque dans les stations préhistoriques. Il est vrai que les traditions chinoises font remonter à 27 ou 29 siècles avant Jésus-Christ la filature de la soie. Mais il est possible que, sur ce point, comme sur bien d'autres, les Chinois aient exagéré l'antiquité de leur civilisation. D'ailleurs, quand bien même ces légendes seraient authentiques, il n'en resterait pas moins vrai que la soie serait restée, pendant de longs siècles, un textile spécial aux civilisations jaunes alors que la laine et le lin s'étaient répandus dans toutes les régions occidentales.

En elle-même, l'origine chinoise de la soie n'est pas discutée. On a remarqué avec raison qu'aucune langue n'est plus riche que les dialectes chinois en mots désignant ce textile dans ses divers états de transformation. Le mot chinois « sse », qui signifie soie, est passé comme radical dans la plupart des langues asiatiques et européennes (1). De même que la péninsule du Chantoung aurait été la grande patrie de la civilisation chinoise, de même elle aurait nourri à l'état sauvage les variétés les plus anciennes de Bombyx.

(1) Cf. Sur toutes ces questions, Pariset : *Histoire de la Soie*. Tome I,

D'après les légendes orientales, c'est la divine Si-lung-shi, femme d'un empereur du Céleste Empire, qui, vers l'an 2650, aurait initié ses sujets à l'éducation des vers à soie, à la filature et même au tissage. Avec la littérature beaucoup plus moderne de Confucius, la soie apparaît déjà comme le textile national de la Chine. Dans certaines provinces, comme le Seu-Tchouan, l'impôt, au iv^e siècle après Jésus-Christ, aurait été levé en soie fine et en soieries. Plus tard, le fil du bombyx était devenu si abondant qu'il aurait été, au contraire, avili et déprécié. Une étoffe de coton aurait, aux dires des Arabes, valu plusieurs tissus de soie.

Pendant longtemps, la sériciculture fut jalousement gardée en Chine. Pour s'assurer le monopole de cet admirable textile, les souverains auraient interdit, sous peine de mort, la sortie hors de l'empire des graines de vers à soie et des graines de mûriers. Ils se bornaient à exporter de belles étoffes qui, par l'intermédiaire de l'Asie occidentale, se répandirent chez les peuples méditerranéens, Grecs et Latins, et concurrencèrent la pourpre phénicienne. On cultivait le mûrier en Europe, mais uniquement pour ses fruits. Les auteurs qui parlent de la soie la prennent souvent pour un textile d'origine végétale ou la confondent avec certaines fibres animales, comme le byssus, extrait d'un coquillage marin (1), plus ou moins analogue à celui qui donnait la pourpre.

La soie aurait été propagée par des émigrants chinois, d'abord dans la direction de l'Est, en Corée, quelques siècles avant Jésus-Christ, puis au Japon. Ensuite, la sériciculture se serait propagée vers l'Ouest, à travers l'Asie centrale, en suivant uniquement les routes continentales. Elle apparaît à Khotan, dans le Turkestan, vers le iv^e et le v^e siècle de notre ère, en Perse et dans les régions iraniennes, au vi^e siècle. Quant aux régions maritimes de l'Asie méridionale qui, sous le nom général d'Indes orientales, symbolisent souvent la richesse en or, en pierres précieuses et en soieries, elles ne pratiquèrent la sériciculture qu'à des dates tardives, ix^e siècle en Indo-Chine, xiii^e, xviii^e siècles et même plus tard, dans les diverses provinces de l'Inde proprement dite.

(1) Un mollusque bivalve, la *Penna nobilis*, qui vivait sur les côtes de la Méditerranée et de la Mer Rouge, d'après Columbo,

D'après les traditions, deux moines grecs ou persans, vers l'année 552, auraient caché des graines de ver à soie dans des cannes de bambou et les auraient apportées à l'empereur Justinien. Celui-ci favorisa la sériciculture, comme une nouvelle source de grandes richesses. A cette époque, en effet, la soie était d'un prix plus élevé que l'or lui-même, en raison des dangers que les caravanes couraient en traversant les déserts de l'Asie occidentale et centrale. Aux ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles, l'éducation du ver à soie était répandue dans tous les pays du Levant. Avec les Arabes, la soie accomplit une nouvelle grande étape vers l'ouest, mais, cette fois, par les régions maritimes et les côtes méridionales de la Méditerranée. En même temps que l'invasion arabe, la sériciculture s'installe dans l'Afrique du nord et en Sicile, au ^{ix}^e siècle ; en Espagne, au ^x^e.

Les côtes méditerranéennes du nord, les régions continentales de l'Europe sont initiées en dernier lieu : l'Italie à la fin du ^{xii}^e siècle, la France, au ^{xvi}^e. C'est seulement à l'époque d'Olivier de Serres et de Barthélemy Laffemas, c'est-à-dire au début du ^{xvii}^e siècle, que la sériciculture se développe en France pour donner un aliment plus sûr aux fabriques de Tours et de Lyon.

Ainsi, la sériciculture, née sur les bords du Pacifique, semble avoir, à l'exemple des migrations humaines, reflué progressivement, mais avec une extrême lenteur, vers l'ouest. Un grand déplacement en longitude s'est effectué, limité d'ailleurs à l'hémisphère boréal et à l'ancien continent : Asie, Afrique, Europe. La zone séricicole, actuellement exploitée et d'ailleurs très inégalement mise en valeur, comprend une large bande de territoires qui, partant du Japon, traverse l'Asie et l'Europe, pour finir dans la péninsule ibérique, sur les bords de l'Atlantique, entre le 25° et le 48° degré de latitude, avec quelques avancées plus méridionales en Asie. Hors de cette zone, les régions climatiques correspondantes du nouveau monde et de l'hémisphère austral, bien que très capables de produire de la soie, n'ont, pour l'instant, aucune importance.

Dans son ensemble, la carte séricicole se présente aujourd'hui ainsi : la France, l'Espagne et l'Italie, avec des territoires détachés de l'ancienne Autriche-Hongrie, forment ce

que les statistiques lyonnaises appellent *l'Europe occidentale*. Les pays du Danube et des Balkans, c'est-à-dire le reste de l'Autriche-Hongrie, l'ancienne Turquie d'Europe, les territoires qui appartiennent ou appartenaient à la Turquie d'Asie, le Caucase, la Perse, le Turkestan, constituent un deuxième groupe, dit de *l'Europe orientale, du Proche et du Moyen Orient*. *L'Extrême-Orient* enfin, avec l'Inde, l'Indo-Chine, la Chine et le Japon, constitue un troisième groupe. Le ver à soie est donc loin de couvrir toutes les régions où il pourrait prospérer. Ceci n'a rien de surprenant, si l'on songe à l'importance que les facteurs économiques et humains ont prise à côté des conditions naturelles de sol et de climat.

Comparée à celle du coton, la sphère de la soie est plus étendue. Le coton, étroitement subordonné à certains facteurs physiques : humidité abondante au moment de la formation de la graine, sécheresse absolue à l'époque de la maturation, est limité à la zone tropicale ou à la zone désertique, quand celle-ci peut être irriguée. Trois centres d'importance d'ailleurs très inégale : le *cotton belt* des Etats-Unis, l'Inde et l'Égypte fournissent à eux seuls tout le coton employé dans le monde. Par contre, la production de la laine a subi des fluctuations qui rappellent davantage celles de la soie. Un véritable déplacement des centres producteurs s'est également effectué au cours des âges, déplacement non plus en longitude, comme celui de la sériciculture, mais en latitude et sur une échelle beaucoup plus vaste. Les vieux centres de production : flamands, anglais, allemands, français ou espagnols, ont été supplantés, au xix^e siècle, par l'Argentine, l'Afrique du Sud et surtout l'Australie. L'hémisphère austral l'emporte aujourd'hui sur l'hémisphère boréal.

Il ne suffit pas de préciser l'étendue de la production soyeuse. Il faut encore et surtout déterminer les quantités produites, si l'on veut avoir une physionomie exacte de la sériciculture mondiale. Cette physionomie n'a pas toujours été la même au cours des siècles. Dans les temps primitifs, la part de l'Extrême-Orient fut longtemps prépondérante. Puis, la soie trouva en Perse, dans toutes les provinces qui avoisinent la Caspienne, le Ghilan, par exemple, une seconde patrie. L'Extrême-Orient s'étant fermé à toutes les influences étrangères, la Perse est, au xvii^e siècle, avec une production

annuelle de 2 millions de kilos de soie, la grande ressource du commerce mondial. Enfin, par suite du déclin des régions du Proche et du Moyen Orient, l'Europe occidentale devient à son tour un groupe considérable. Vers le milieu du siècle dernier, alors que les canons anglais, dans la guerre de l'opium, procédaient à l'ouverture des premiers ports chinois et que les canons américains se préparaient à ouvrir les ports japonais, la sériciculture européenne atteignait son apogée (25 millions de kilos de cocons et 2 millions de kilos de soie grège en France).

Ce fut l'âge d'or de l'élevage français, âge d'or que Pasteur a dépeint en quelques phrases si caractéristiques : « Jadis, l'époque de la récolte des cocons était un temps de fête et d'allégresse. Malgré la fatigue des derniers jours de l'éducation, où l'appétit des vers ne peut être satisfait qu'au prix d'un travail qui ne connaît de repos ni le jour ni la nuit, des chants joyeux retentissaient partout dans les campagnes, sur les arbres où se faisait la cueillette, près des tables où le précieux insecte, le corps rempli de soie, montait avec prestesse sur la bruyère pour y construire sa prison dorée. Un seul trait dira la place qu'occupait dans la vie des populations la récolte du précieux textile : Les paiements de l'année entière, tous les règlements d'affaires avaient lieu quelques jours après l'achèvement des éducations. Cet usage antique et respecté n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir » (1).

Alors se produit une prodigieuse rupture d'équilibre. La pébrine attaquait les chambrées françaises et commençait des ravages qui gagnaient lentement toutes les régions du monde, mais en diminuant d'intensité à mesure que l'on se rapprochait des pays d'origine du bombyx. En 1876, la production tombait, chez nous, à 2.396.000 kilos de cocons et 155.000 kilos de grège, et si une reprise se dessinait ensuite, avec 10.584.491 kilos de cocons et 896.000 kilos de grège, vers 1894, c'était désormais un déclin ininterrompu. Une véritable famine de la soie avait éclaté, analogue à celle du coton, que la guerre américaine de Sécession venait de provoquer, en 1860. Mais de nouvelles relations se nouaient avec l'Extrême-Orient, définitivement ouvert au commerce

(1) Pasteur : Traité sur la maladie des vers à soie.

européen et dont le percement de l'isthme de Suez diminuait de moitié les distances. Mûriers et vers à soie reparaissaient ou se développaient dans les pays du Levant. C'était une évolution inverse de la précédente. Depuis une vingtaine d'années, la question soyeuse a complètement changé d'aspect.

Le tableau qui suit (1) donne les chiffres de la production mondiale dans la période tout à fait actuelle, avec la part qui revient à chacun des groupes énumérés plus haut :

SOIE GRÈGE : en 1.000 kilos

<i>Années</i>	<i>Europe occid.</i>	<i>Europe orient. Proche et moyen Orient</i>	<i>Ext. Orient</i>	<i>Total</i>
1871-1875	3.700	700	5.200	9.600
1891-1895	5.500	1.100	8.700	15.300
1901-1905	5.200	2.400	11.500	19.100
1908	5.450	2.800	15.800	24.050
1913	4.100	2.460	20.760	27.320
1914	4.700	1.900	15.600	22.200
1915	3.150	1.100	19.400	23.650
1916	4.000	—	22.000	27.100
1917	3.200	—	22.500	26.800
1918	3.100	—	21.350	25.550
1919	2.200	—	24.000	27.300
1920	3.655	750	16.425	20.830
1921	3.460	550	22.950	26.960

Avant de discuter ces chiffres, il importe d'en préciser le sens. Ils expriment, avec une approximation satisfaisante, le résultat des éducations dans le premier groupe. Mais dans le second, ils deviennent beaucoup plus incertains. De 1915 à 1919, ils se bornent même à répéter par convention le total de 1.100.000 kilos, car la guerre fait échapper toutes ces régions à notre contrôle. Enfin, ceux du troisième groupe ne représentent que la production « visible », l'exportation, ce qui a été mis à la disposition des principales fabriques mondiales, soit comme récolte de l'année, soit comme réserve des années antérieures. A ces chiffres d'Extrême-Orient de-

(1) Emprunté aux publications de l'Union des Marchands.
Cf. Aussi documents annexes. Graphique I. La production mondiale de la soie.

vrait s'ajouter tout ce qui est consommé à l'intérieur. On peut dire, au Japon, avec quelque certitude, que cette consommation représente des quantités égales à 30 ou 40 % de l'exportation. En Chine, les stocks retenus pour les besoins des tissages locaux sont très mal connus. D'après les négociants et voyageurs européens, qui ont parcouru les diverses provinces chinoises, ces quantités seraient 4 ou 5 fois supérieures aux exportations.

Cela posé, la lecture du tableau suggère diverses remarques. Ce qui frappe d'abord, c'est la continuité dans la progression. La production de la soie a constamment augmenté depuis un demi-siècle, sauf pendant la période décennale, 1876-1885, qui marque un temps d'arrêt. Mais, à partir de 1886, nouveaux progrès, qui ne se ralentissent plus jusqu'en 1914. La guerre elle-même, contrairement à tout ce que l'on pourrait supposer, n'a provoqué que des perturbations sans importance, puisqu'en 1921 apparaît le plus fort total qui ait jamais été atteint.

Sans doute, ces chiffres sont peu de chose, si on les compare à ceux des textiles communs. Le coton est aujourd'hui au premier rang, avec environ 5 millions et demi de tonnes. La laine vient ensuite avec 1 million et demi. Il n'est pas encore nécessaire de calculer la production soyeuse en tonnes. Les kilogrammes lui suffisent. Ce serait d'ailleurs une manière d'assimilation un peu irrévérencieuse avec l'antracite, par exemple. En un siècle, les chiffres de la soie ont pour le moins quadruplé. Or, la masse de coton brut jetée dans le monde est 22 fois plus forte qu'il y a cent ans. L'évolution de la soie est tout de même impressionnante pour un textile que l'on est convenu de classer parmi les produits de luxe.

En dehors de cette progression régulière et à peu près ininterrompue, un autre fait n'est pas moins frappant, c'est la disproportion de plus en plus sensible dans la part des régions productrices. En 1871-1875, l'Europe occidentale arrivait encore à contrebalancer l'Extrême-Orient, malgré la formidable secousse de l'épidémie de pébrine. Ensuite, après quelques progrès, qui faisaient espérer un redressement, ce fut l'effondrement total. Le Proche et le Moyen Orient, qui étaient en bonne voie dans les premières années de notre siècle, se trouvent momentanément hors de cause, par suite

de guerres qui ne s'apaisent point. Mais l'Extrême-Orient a réalisé des progrès fantastiques. Ses chiffres sont devenus cinq fois plus considérables en un demi-siècle, de telle sorte que ce groupe, à lui seul assure la prospérité et le progrès de l'activité soyeuse tout entière. Etant donné qu'il représente 85 % de l'ensemble, il ne faut pas hésiter à dire que nos éducations occidentales sont maintenant chose misérable à côté des résultats obtenus sur les rivages du Pacifique. La soie est redevenue le monopole de l'Asie orientale. C'est un véritable retour de la soie au berceau de ses origines.

Si l'on ajoute que sur les 27 millions de kilos de l'année 1921, la part des exportations japonaises était de 18 millions et demi, c'est-à-dire près de 70 %, on ne peut s'empêcher d'être frappé de ce phénomène de concentration, encore plus actuel et plus sensible que celui qui fit pendant longtemps du coton un monopole des Etats-Unis. Il est impossible que cette suprématie japonaise à la production ne soit pas un facteur essentiel du commerce actuel de la soie.

§ 2. — LA CONSOMMATION

La fabrication des soieries a suivi, au cours des âges une évolution sensiblement identique. Elle fut d'abord limitée aux régions chinoises. Ses secrets furent difficiles à surprendre ou même simplement à imiter. Toute fabrique de soieries suppose, en effet, une succession interminable d'opérations savantes et délicates, dont les principales phases correspondent au tissage et au finissage des étoffes et qui nécessitent non seulement un outillage plus complet que celui dont se contentent les textiles communs, mais surtout une habileté technique et un sens artistique, qui ne s'improvisent pas. C'est pourquoi aujourd'hui encore il est si difficile de concurrencer les grands centres de fabrication, de grouper les techniciens et les artistes nécessaires au travail de la soie.

Toutefois, on est obligé de constater qu'en Occident la fabrication des soieries a précédé la sériciculture. La consommation a précédé la production. C'est ainsi qu'en France les premiers tissages, venus d'Italie, apparaissent à Avignon,

sous la protection des papes, dès le ^{xiv}^e siècle, puis à Lyon, au ^{xv}^e et surtout au ^{xvi}^e, le grand siècle de l'histoire lyonnaise.

Louis XI fut, au ^{xv}^e siècle, l'initiateur de la fabrique de Lyon. Il est vrai que ses lettres patentes de 1466 ne portèrent pas immédiatement leurs fruits et que François I^{er} dut reprendre cette œuvre en 1536. Une telle création n'était d'ailleurs possible qu'avec le concours des Italiens. Ce sont deux Piémontais, Etienne Turquetti et Paul Nariz, qui installent les premiers métiers. Débuts modestes et qui se limitent d'abord aux velours et aux taffetas, les belles étoffes venant d'Italie comme par le passé. D'autres centres, dans le Comtat ou à Nîmes, à Tours, où Louis XI avait transféré la fabrication, à Paris, à Rouen ou dans le Nord, seront pendant quelque temps aussi actifs que Lyon.

Dans les siècles qui suivent, les progrès de la fabrique lyonnaise sont rapides, en dépit de crises nombreuses, mais inévitables, comme dans toutes les industries de luxe, qui dépendent de la mode. Le ^{xviii}^e siècle est dans l'ensemble une période brillante. Puis la Révolution ruine les tissages et leur fait perdre avec les classes privilégiées leurs principaux clients. Le nombre des métiers tombe de 15.000 à 2.500 (1).

Mais le régime impérial, avec le retour à la sécurité, ainsi qu'aux habitudes de luxe, ramène une nouvelle période de grande prospérité, que les crises de 1830, de 1848 et les insurrections Croix-Roussiennes interrompent à peine et qui se développe encore sous le second Empire, quand les traités libre-échangistes de 1860 ont anéanti certaines fabriques étrangères, privées de protections douanières. Le chiffre des métiers atteint 100.000.

Depuis cette époque les problèmes de localisation ou d'intégration ont reçu des solutions quelque peu contradictoires. D'abord une double évolution s'est produite. Les tissages ont émigré hors de Lyon. Le canut de la Croix-Rousse, chef d'atelier travaillant à façon, a été dépossédé par de véritables usines, dispersées dans les diverses localités de la plaine ou de la montagne. En même temps, le métier méca-

(1) Cf. Les statistiques de Marius Morand sur la fabrique lyonnaise. Compte rendu de la Chambre de Commerce, année 1914.

nique supplantait le métier à bras, à mesure que les concurrences étrangères redevenaient plus sérieuses, et que les soieries communes l'emportaient sur les soieries de luxe, en conséquence du nivellement des fortunes et de l'égalité démocratique. On voyait même divers fabricants, pour augmenter leur chiffre d'affaires et sauvegarder le secret de leurs nouveautés, prendre des usines à leur compte au lieu de faire travailler à façon.

Mais aujourd'hui, avec l'aggravation des conflits sociaux, un mouvement en sens contraire a commencé, avec retour aux ateliers de famille, dont les exigences sont moindres. La Croix-Rousse, ancienne citadelle des métiers à bras, se peuple maintenant de petits ateliers, avec métiers mécaniques, ainsi que les villages d'alentour.

La fabrique lyonnaise forme un ensemble imposant. A sa tête viennent les fabricants, très nombreux, 372 en 1920, et dont les uns sont usiniers, tandis que les autres, en dépit de leur nom, se bornent à faire travailler à façon. En raison des spécialités multiples qu'ils représentent, ils se divisent en 15 groupes : dorure, mouchoirs et châles, nouveautés, tissus légers teints en pièces, tissus lourds, tissus teints en fils unis, tulles, dentelles, velours, tissus pour parapluies et ombrelles, tréfileries, ameublement, laine pure ou mélangée, filets-cheveux, enfin groupe des usiniers.

La main-d'œuvre, extrêmement nombreuse, comprend tous ceux qui de près ou de loin, travaillent au tissage (tisseurs ou canuts, mécaniciens et garçons, dessinateurs et liseurs de dessins) ou au finissage (teinturiers, blanchisseurs, imprimeurs).

Le tissage est surtout dispersé hors de Lyon. En principe le nombre des métiers a diminué, mais cette diminution est largement compensée par l'extension des métiers mécaniques, dont le rendement est plus considérable. En 1914, on l'évaluait à 62.000 (1). Aujourd'hui, d'après les enquêtes de l'Inspection divisionnaire du Travail (2), si le chiffre des métiers en usines diminue, par contre celui des métiers à domicile ou en petits ateliers ne cesse pas de croître. Il y

(1) Statistique de Marius Morand. Compte rendu de la Chambre de Commerce, année 1914.

(2) Communication de M. Berthiot, inspecteur divisionnaire.

aurait en usines 50.000 métiers, occupés, soit aux étoffes proprement dites, soit aux rubans, tulles et dentelles, à la passementerie et à la bonneterie, contre 20.000 métiers à domicile ou en petits ateliers. Ce tissage est réparti en trois groupes principaux : le moins considérable dans l'Ain, à proximité du Jura, avec environ 1.000 métiers, le second dans les plaines de l'Isère, avec quelques ramifications le long des Alpes, vers la Savoie et la Haute-Savoie d'un côté, la Drôme de l'autre, soit plus de 20.000 métiers. Enfin le long du Massif Central, de l'Ardèche au département de Saône-et-Loire, en passant par la Haute-Loire, la Loire, le Rhône et Lyon, le groupe le plus important, près de 50.000 métiers.

Le finissage au contraire est resté beaucoup plus concentré à Lyon. Il comprend aujourd'hui plus de 250 usines, avec 17.000 ouvriers. Son rôle est plus important que jamais, car les soieries communes ou mélangées doivent surtout leur belle apparence aux procédés de teinture et d'apprêt.

Au total on peut dire que plus de 300.000 personnes collaborent à la fabrique lyonnaise. Cet ensemble a cessé d'être le plus considérable du monde. Mais, en 1914, il conservait encore 17.000 métiers à bras. Aucune fabrique au monde ne pouvait opposer un chiffre équivalent. Or, c'est avec le métier à bras que se fabriquent tous les tissus artistiques. De même la réputation des industries de finissage reste universelle (1).

Dans la période tout à fait actuelle, la fabrique lyonnaise a traversé deux crises passagères et qui ne lui sont nullement spéciales. La première a coïncidé avec l'ouverture des hostilités. L'industrie soyeuse, industrie de luxe, s'adaptait mal aux fabrications de guerre. Elle a donc été abandonnée à ses propres moyens. La mobilisation lui enleva la plus grande partie de la main-d'œuvre, qui lui était nécessaire, en même temps que l'interruption des communications extérieures, surtout maritimes, lui faisait perdre la plupart de ses clients. La seconde crise a été une crise d'après-guerre, à peu près universelle, mais qui a sévi avec une intensité toute particulière sur l'Europe, les traités de paix de 1919 se trouvant modifiés par de nouveaux conflits avec les Turcs, ou se heur-

(1) Léo Duran (Raw Silk) écrit que les teinturiers millionnaires de Lyon n'ont pas honte de salir leurs doigts et de travailler parmi leurs ouvriers.

tant aux résistances et à la duplicité des autres vaincus. De 470 millions environ en 1913, le chiffre d'affaires de la fabrique lyonnaise est tombé à 320 millions en 1915, mais il s'est relevé bientôt pour atteindre en 1920 le plus haut chiffre qui ait jamais été obtenu, 2 milliards 375 millions environ. Il est vrai que malgré cette inflation, le poids des étoffes sorties des tissages n'était pas sensiblement supérieur à celui de 1913. En 1921, le total n'a été que de 1 milliard 700 millions, mais en 1922 il remontait déjà à 2 milliards 300 millions. La fabrique lyonnaise, aujourd'hui comme dans les siècles précédents, fait preuve d'une incomparable vitalité, que l'on a pu apprécier tout récemment encore avec la belle exposition de soieries, présentée au public à la dernière foire lyonnaise de printemps.

Le détail de l'année 1920 était le suivant (1) :

Tissus de soie et de bourre de soie unis.....	630 millions	
Tissus de soie et de bourre de soie façonnés ou brochés	140	—
Tissus de soie et de bourre de soie mélangés d'or et d'argent	30	—
Tissus de soie et de bourre de soie d'autres matières unis	322	—
Tissus de soie et de bourre de soie façonnés ou brochés	32	—
Velours et peluches en soie pure	37	—
Velours et peluches en soie mélangée	134	—
Mousselines, gazes et crêpes	740	—
Tulles et dentelles	70	—
Tissus de bourrette pour ameublement	4	—
Passementeries métalliques, guimperies et dorures	83	—
Passementeries textiles	3	—
Tissus entièrement en soie artificielle	80	—
Tissus divers	18	—

Cette énumération n'est pas inutile au point de vue qui nous intéresse. Elle montre en effet l'extrême variété de la fabrique lyonnaise. C'est la seule fabrique au monde qui con-

(1) D'après le compte rendu annuel de la Chambre de Commerce.

tinue à donner les tissus riches aussi bien que les tissus ordinaires, et qui emploie avec la schappe, la soie artificielle ou les textiles communs, toutes les catégories connues de soies grèges et ouvrées. On a pu, grâce au métier mécanique, dépasser les chiffres de la fabrique de Lyon. On n'égalerà jamais la diversité ni la profondeur de son inspiration artistique, qui est comme le génie, inimitable.

La fabrique de Saint-Etienne est inséparable de celle de Lyon, bien que ses spécialités soient différentes et qu'elle travaille surtout le ruban. Son chiffre d'affaires a subi des fluctuations analogues. Il est passé de 103 millions en 1913 à 470 millions en 1920.

Dans le même temps les exportations de soieries françaises à l'étranger passaient de 430 millions à 2 milliards 140 millions, pour fléchir ensuite à 1 milliard 375 millions en 1921 et remonter à près de 2 milliards en 1922. On voit par là toute l'importance nationale de ces industries de luxe, qui depuis la guerre contribuent plus que toute autre à améliorer notre balance commerciale, à diminuer les inconvénients du change.

Lyon et Saint-Etienne dominent de très loin les autres centres français de fabrication soyeuse. On fait encore un peu de bonneterie à Nîmes et dans les Cévennes, quelques tissus d'ameublement à Tours, Paris déploie une certaine activité dans la passementerie, la broderie et la soie à coudre, ainsi que Saint-Quentin. Amiens, Crépy, Breteuil ont quelques métiers, qui traitent les velours d'ameublement; Calais et Caudry fabriquent des dentelles et des tulles; Roubaix et Tourcoing des tissus mélangés. Toutefois, même avant la guerre qui a cruellement éprouvé les tissages du nord de la France, toutes ces localités réunies ne consommaient que des quantités de soie insignifiantes, à côté de Saint-Etienne et de Lyon. C'est l'une des rares industries de luxe où Paris ait abdiqué devant un centre provincial.

Si l'on excepte les tissages italiens, les concurrences étrangères sont nées surtout de l'imitation de Lyon. La révocation de l'Edit de Nantes dispersa quelques protestants lyonnais en Suisse, en Allemagne, en Angleterre (1). La Révolution

(1) D'après Natalis Rondot le nombre de ces protestants semble avoir été très exagéré.

poussa de même à l'émigration de nombreux industriels, qui s'établirent à l'étranger.

Les tissages italiens, plus anciens que ceux de Lyon, favorisés par une production séricicole abondante, une main-d'œuvre nombreuse et à bon marché, des forces hydrauliques, faciles à capter, étaient néanmoins en décadence depuis longtemps. Ils apparaissaient comme une industrie « rachitique », dont la faiblesse contrastait fort avec la prospérité des industries de préparation de la soie : filature et moulinage (1). Ils ne consommaient qu'une faible partie de la production locale. Varèse et Côme, en Lombardie, étaient les seuls centres importants de la péninsule, avec quelques milliers de métiers, et une fabrication à peu près exclusive d'articles unis. L'après-guerre et la dépréciation de la monnaie italienne leur ont donné un nouvel élan. Ils trouvent aujourd'hui des clients en Angleterre à cause du change, en Orient à cause de leurs couleurs un peu criardes, bien adaptées à des pays de grand soleil.

Les exportations, qui avant la guerre ne dépassaient pas 100 millions de lire, étaient de 330 millions en 1920 et de 230 millions en 1921.

L'évolution des tissages anglais a été tout autre. Ils atteignaient leur apogée vers le milieu du xix^e siècle, en même temps qu'affluaient à Londres les soies asiatiques, après l'ouverture de la Chine. On pouvait se demander si la fabrique lyonnaise n'allait pas être distancée par quelque nouveau Manchester. Il y eut jusqu'à 50.000 tisseurs à Spitafields, le quartier soyeux de Londres. Mais les traités libre-échangistes de 1860, s'ils favorisaient la métallurgie et les cotonnades britanniques, permirent aux industries lyonnaises, plus artistiques et mieux assises, de ruiner leurs concurrents anglais. Dès lors c'est un véritable effondrement. De 1851 à 1907 le nombre des ouvriers tombe de 130.000 à 30.000 (2). La dernière guerre, en paralysant les relations commerciales, même entre France et Angleterre, a donné une vie momentanée aux soieries anglaises, mais le chômage d'après-guerre les a de nouveau si fortement éprouvées, que les industriels réclament, pour se maintenir, de lourds tarifs protecteurs.

(1) Gonnard. La soierie lyonnaise et ses principales concurrentes.

(2) D'après Ratan G. Rawley : *The silk industry and trade*.

Maintenant Spitafields ne compte plus. Les tissages se répartissent en trois petits groupes : celui de Macclesfield et de Bradford, avec quelques tissus riches ou mélangés, celui de Norwich, avec des tissus légers, celui de Leek et de Nottingham avec des tulles, de la broderie, de la passementerie et de la bonneterie. L'Angleterre consomme aujourd'hui, sous forme d'énormes quantités de soieries françaises importées, la plus grande partie de ce qu'elle recevait autrefois sous forme de soie grège ou moulinée.

L'Allemagne, au contraire, n'apparaît qu'après 1870, mais dans cette industrie comme dans les autres elle devenait une concurrente redoutable. De Berlin les tissages avaient émigré dans la région rhénane, à Elberfeld, à Barmen, à Dusseldorf, à Plauen, et surtout à Crefeld. Chemnitz et la Saxe fabriquaient de la bonneterie. De 1870 à 1914, les progrès furent rapides et inquiétants. Il suffira de dire que l'Allemagne avant 1914 comptait 80.000 ouvriers en soie, avec un chiffre d'affaires de 450 millions de marks. Il est vrai que ces soieries allemandes étaient peu variées, surtout des velours et des tissus mélangés. La guerre a provoqué dans les empires centraux une véritable famine de la soie. Ensuite la dépréciation du mark a rendu très onéreux les achats de matières premières. Il y avait avantage à leur substituer la soie artificielle.

La Suisse soyeuse est essentiellement la Suisse allemande. Les soieries proprement dites sont travaillées à Zurich, les rubans à Bâle. Ces industries ont eu avec l'Allemagne des affinités non seulement de langage, mais de méthodes et de finances. La Suisse, comme l'Allemagne, précéda Lyon dans l'emploi intensif du métier mécanique et l'organisation en grand du tissage. Bien que le prix de la main-d'œuvre fût élevé, et la politique du gouvernement fédéral plutôt agraire, les industries suisses obtenaient avant 1914, dans leur fabrication de tissus mécaniques ordinaires, des résultats très honorables et des chiffre d'exportation qui atteignaient les trois quarts du chiffre d'affaires. Avec la guerre elles ont connu des fortunes diverses : d'abord grande prospérité au milieu des peuples belligérants, puis contingentement de plus en plus strict des matières premières, enfin change trop élevé. De là une crise économique prolongée : émigration des

ouvriers et des métiers dans les régions voisines ou même jusqu'en Amérique, arrêt des principales usines. Les exportations, qui avant 1914 oscillaient autour de 150 millions, ont atteint 520 millions en 1920 pour retomber à 230 millions en 1921.

En Europe on peut encore citer l'Espagne, qui a profité de la guerre pour monter des tissages dans la région de Barcelone et produire des articles courants. Par contre les centres soyeux de l'Autriche ou de l'ancienne Autriche : Vienne, Liberec (Reichenberg), sont comme les industries allemandes dans une situation difficile. De même les établissements jadis prospères, que les Français avaient fondés en Russie, à Moscou, à Vladimir... sont arrêtés pour la plupart et hors d'état de consommer la production soyeuse des territoires russes.

En somme, la fabrique lyonnaise mise à part, l'industrie européenne des soieries est loin d'avoir retrouvé après la guerre la prospérité qu'elle avait en 1914. On n'entrevoit même pas une reprise prochaine d'activité. Cet état de crise contraste avec le formidable essor de la fabrique américaine. L'impérialisme américain s'affirme de plus en plus dans le domaine économique. Les Etats-Unis tendent à constituer un monde à part, qui en raison de son étendue, de la variété de ses ressources, du chiffre de sa population, essaiera de dominer le globe. Ils n'en sont encore qu'à la phase d'organisation. A l'abri de barrières douanières prohibitives, ils créent ou développent les industries qui leur manquent. Ils ont seulement aujourd'hui la prétention de se passer des autres peuples, en attendant le jour où ils pourront prendre l'offensive et submerger l'étranger sous le flot de leur fabrication. La soie est un exemple caractéristique de cette politique. L'essor des tissages américains ne date guère que de 1890, c'est-à-dire qu'il coïncide avec la politique protectionniste des Etats. Or dès l'année 1902 ils avaient rejoint la fabrique lyonnaise. Ils l'ont bientôt largement dépassée. La dernière guerre leur a permis de réaliser une nouvelle et prodigieuse étape.

D'après des statistiques officielles (1) le nombre des établissements, dépendant de la fabrique américaine de soie-

(1) De la Silk Association of America.

ries, était de 624 en 1904, de 902 en 1914 et de 1.369 en 1919. Le nombre des métiers, exclusivement mécaniques, passait aux mêmes dates de 50.449 à 73.504 et 87.215, pour les soieries proprement dites, de 9.609 à 11.554 et 9.223 pour les rubans. La force motrice, qui était de 71.760 HP en 1904, atteignait 116.974 H P en 1914 et 176.825 en 1919. Le capital engagé passait de 109.556.621 dollars à 210.071.679 et 532.732.163. Le personnel, qui à des titres divers assurait la mise en marche, comprenait 34.153 personnes en 1904, 115.571 en 1914 et 147.709 en 1919. Les traitements et salaires, toujours dans la même période, s'élevaient de 31.510.213 dollars à 57.615.374 et à 134.597.292. Le chiffre d'affaires atteignait des proportions toujours plus grandioses : 133.288.072 dollars en 1904, 254 millions en 1914, près de 700 millions en 1919.

La répartition géographique de la soierie américaine était à peu près la suivante en 1919. Elle occupait une zone assez restreinte, sur la côte atlantique, autour de New-York, surtout dans les Etats qui suivent : Massachussets, 3.200 métiers ; Rhode Island, 5.200 ; Connecticut, 5.100 ; New-York, 7.400 ; New-Jersey, 34.700 ; Pennsylvania, 37.500. Ainsi les deux Etats de New-Jersey avec Paterson, de Pennsylvania, avec Scranton, Wilkesbarre, Easton, Allenstown dominant de beaucoup les autres, et malgré la réputation de Paterson la province de Pennsylvania a pris la tête dans la production des soieries comme dans celle de la houille, du pétrole et de l'acier. La soierie, industrie de luxe, y fait un curieux ménage avec les grosses industries, spécialistes de substances lourdes, malpropres et peu artistiques. Les femmes y font marcher les tissages, pendant que les hommes sont à la mine ou à l'usine. Sur les 147.000 personnes occupées à la soierie, on comptait 85.000 femmes et 62.000 hommes, la prépondérance féminine étant une conséquence inévitable de l'emploi du métier mécanique.

Dans l'ensemble, cette énorme fabrication des Etats-Unis est très américaine, en ce sens que c'est en général de la soierie « au kilomètre », comme dans les textiles communs. Les tissages cherchent la quantité plus que la qualité. Ils produisent par masses énormes, sans grande variété de types et sans caractère artistique. Ils donnent des unis ou travaillent pour la bonneterie de soie, qui a pris même dans

les classes ouvrières un développement prodigieux. Le point de vue et les méthodes sont donc inverses de ceux qui caractérisent la fabrique lyonnaise. La meilleure preuve de l'infériorité des Etats-Unis, c'est qu'ils viennent acheter à Lyon la plupart des beaux tissus qui leur sont nécessaires et que ces achats ont approché 9 millions de dollars en 1912, 11 millions en 1920.

Les Etats-Unis travaillent surtout pour l'intérieur, mais ils commencent à exporter en Australie, au Canada et dans tout le continent américain. Toutefois pendant la guerre le Brésil s'est mis à fabriquer quelques soieries, velours et rubans et il songe lui aussi à protéger ces industries naissantes, derrière des barrières de douane.

Dans l'Afrique du Nord et l'Asie Occidentale le tissage est aussi arriéré que la sériciculture. La Chine elle-même ne compte guère dans le commerce mondial des soieries. Par contre le Japon veut devenir exportateur non seulement de soie, mais de tissus, afin d'augmenter ses bénéfices. Les éléments de succès ne lui manquent pas : stocks inépuisables de matières premières à bon marché, bon goût et ingéniosité de la main-d'œuvre. D'abord il s'est borné à exporter des tissus spéciaux, appelés pongées ou habutaï, qui expédiés écrus, venaient en grande quantité à Lyon et grâce à diverses opérations de finissage y subissaient des métamorphoses complètes. C'était un appoint commode pour la fabrique lyonnaise. Mais voici que le Japon prétend fabriquer des articles nouveaux, imités de l'Europe, mouchoirs, taffetas, satins ou serges, dont la décoration est originale et dont les prix, défiant toute concurrence, peuvent franchir toutes les barrières de douane.

Les progrès semblent rapides. La fabrication des tissus de soie pure n'était encore en 1915 que de 120 millions de yens. En 1919 elle atteignait 675 millions, pour fléchir légèrement en 1920 et descendre à 470 millions. En 1920 les exportations étaient de 160 millions de yens, avec prépondérance des habutaï et pongées, originaires surtout des provinces de Fukui et d'Ischikawa (1). Si les Japonais apportent à ces industries les mêmes qualités de méthode qui leur ont si bien

(1) D'après l'*Annuaire économique et financier* du Japon.

réussi dans la sériciculture, on peut prévoir qu'elles ne tarderont pas à réduire les quantités de soies grèges, mises à la disposition du commerce mondial.

Cette énumération rapide des fabriques de soieries produit déjà cette impression un peu surprenante que les centres de consommation de la soie sont plus nombreux que les centres de production. Des conclusions encore plus caractéristiques se dégagent des chiffres globaux de la consommation. Leur accroissement, lent dans la première moitié du XIX^e siècle, s'accélère dans la seconde, pour devenir vertigineux à l'époque actuelle. Vers 1890 on évaluait la consommation mondiale de la soie à 12 millions et demi de kg. Elle était de 18 millions et demi en 1900. Elle approchait 28 millions en 1912. On admet une moyenne de 25 millions pour les années 1919-1921. Il y a donc un parallélisme frappant avec les chiffres de production. Parfois même la consommation dépasse la production, ce qui s'explique par les stocks mis en réserve dans les années précédentes. D'ailleurs, pour être exact, il faudrait dire que l'ensemble des tissus vendus sous le nom de soieries, représente aujourd'hui un poids supérieur à 75 millions de kg. La production de soie grège est donc bien loin de suffire aux besoins des fabriques mondiales. Il faut suppléer à l'insuffisance des soies grèges et ouvrées par des quantités notables de schappe, de soie artificielle, de laine et de coton. Ainsi les forces de consommation apparaissent plus formidables encore que les capacités de production.

Ce développement prodigieux de l'industrie des soieries pendant cette dernière période de cinquante ans, a-t-il atteint sa limite ? C'est peu probable. L'usage de l'étoffe de soie pure ou mélangée est destiné à s'étendre encore dans une large mesure, car il se crée toujours de nouveaux débouchés, soit par la diffusion de la richesse dans les masses populaires, soit par la pénétration de nos habitudes sociales dans des régions nouvelles.

Si la consommation tend ainsi à marcher plus vite que la production, il est impossible que les prix des matières soyeuses ne soient pas fortement influencés vers la hausse. C'est une première indication qui a son importance.

D'autre part, ici comme dans la production, l'équilibre est

loin d'être parfait, suivant que l'on examine les diverses régions du monde. A vrai dire, avant 1912, la progression, très rapide aux Etats-Unis, était beaucoup plus lente ailleurs, mais elle était tout de même universelle. En 1912 les premières perturbations apparaissent. Légère diminution en Autriche et en Russie, avec le contrecoup des événements d'Orient. A partir de 1914 perturbation complète dans tout le groupe européen, et diminution presque générale des fabriques, de telle sorte que si le total de la consommation continue à faire des progrès, c'est le résultat du prodigieux essor de la fabrique américaine, dont l'élan ne peut se comparer qu'à celui de la sériciculture japonaise.

Voici quelles ont été dans la période tout à fait actuelle les quantités de soie consommées aux Etats-Unis. Ces chiffres sont impressionnants (1) :

1890 : 2.800.000 kg.	1918 : 14.800.000 kg.
1900 : 4.700.000 —	1919 : 20.300.000 —
1913 : 12.675.000 —	1920 : 13.500.000 —
1917 : 16.500.000 —	1921 : 20.400.000 —

La progression est continue, sauf deux légers temps d'arrêt, d'abord avec l'entrée en guerre des Américains, puis avec la crise mondiale d'après-guerre. Mais ce qu'il faut souligner surtout, c'est que les Etats-Unis consomment aujourd'hui les deux tiers de la soie produite dans le monde et qu'ils essaient de tout accaparer. En face de cette formidable fringale de soie qui est le fait essentiel de la période actuelle et qui s'explique moins par l'accroissement de la population américaine que par l'augmentation du pouvoir d'achat des classes populaires, on imagine combien doit être difficile et incertain le sort des autres fabriques et des autres marchés de consommation. Entre l'offre japonaise et la demande américaine le commerce de la soie oscillera comme entre deux pôles (2).

(1) Les comptes rendus de la Chambre de Commerce de Lyon publient sur les Etats-Unis des statistiques très complètes.

(2) Cf. Documents annexes. Graphique I. Production mondiale de la soie.

§ 3. — LE COMMERCE

Le commerce de la soie ne peut se développer qu'après la création de fabriques de soieries. Un lien étroit existe entre les différentes formes de l'activité soyeuse : commerce de la soie, fabrication et commerce des soieries. Dans la vie économique actuelle, le commerce de la soie est l'opération préliminaire, sans laquelle les deux autres ne seraient pas possibles, et sans aucun doute en Chine il en a toujours été ainsi. Mais dans les autres régions du monde l'évolution fut généralement inverse. Les peuples ont d'abord travaillé la soie avant de la produire, et tout d'abord ils se bornèrent à acheter les étoffes qu'ils ne savaient pas tisser.

A Lyon, c'est le commerce des soieries qui apparaît le premier. Comme il n'y avait dans la France du moyen âge aucune fabrique et qu'il n'y avait pas davantage de sériciculture, il ne pouvait y avoir aucun commerce de la soie. Mais il y eut de bonne heure à Lyon un trafic de tissus, venant des régions italiennes ou musulmanes. Ce commerce était favorisé par les avantages géographiques de la position de Lyon, à la croisée de deux grands fleuves, dans un temps où les cours d'eau, même les moins navigables d'aujourd'hui, étaient encore les voies de communication les plus commodes et les plus fréquentées. Lyon était une ville frontière, donc une ville d'échanges, sur les confins du « Royaume » et de « l'Empire », à portée d'une série de centres prospères, qui des Flandres à l'Italie du nord, en passant par Genève, semblaient se succéder sur l'emplacement de l'ancienne Lotharingie. Le grand axe économique du monde passait alors par l'Europe centrale. C'est cet ensemble de circonstances historiques et géographiques, jointes à l'activité du trafic des soieries, qui fit la fortune des foires de Lyon, organisées d'abord en 1420 avec le dauphin Charles, le futur Charles VII, puis surtout avec Louis XI et les ordonnances de 1463, et qui supplantèrent celles de Champagne et du Lendit, ruinées par la guerre de Cent ans. Lyon pouvait, dès lors, se parer du titre ambitieux de « Maximum totius Europæ emporium ». Le confluent du Rhône et de la Saône était

devenu un véritable entrepôt des soieries d'Italie, de Sicile ou d'Espagne.

Ce commerce des soieries explique pourquoi Louis XI eut l'idée de créer à Lyon une fabrique. Cette fabrique étant définitivement organisée au xvi^e siècle, un commerce de la soie devenait indispensable. Le fait essentiel, c'est que dès les origines il y eut seulement un marché de la soie en France, le marché de Lyon, alors qu'il y avait plusieurs fabriques dispersées dans tout le royaume. Les mêmes raisons agirent, qui avaient situé à Lyon de grandes foires et un grand marché des soieries.

Mais surtout François I^{er} en décida ainsi, et cette circonstance historique n'eut pas moins d'importance que les éléments géographiques (1). Au lieu de procéder comme Charles VIII, qui pour favoriser les industries naissantes avait prétendu prohiber l'entrée dans le royaume des soieries étrangères, prohibition que la contrebande rendait inefficace, et qui pouvait, en provoquant des représailles, paralyser les foires de Lyon, François I^{er}, en 1542, préféra mettre sur les étoffes et matières de soie importées de l'étranger, des taux modérés : 2 ½ % sur les grèges, 5 % sur les soies teintées et les étoffes. Ce qui fit l'originalité de sa politique, c'est que ces droits, au lieu d'être perçus aux frontières, devaient être levés à Lyon, dans un Bureau de douane spécial, où les marchandises seraient obligatoirement présentées, « sans pouvoir être dépliées ni entreposées » avant l'arrivée à Lyon, sous peine de confiscation, quelle que fût leur origine, et à condition de suivre des routes « certaines », c'est-à-dire conformes aux édits royaux, pour éviter les fraudes. Désormais les soies venant d'Italie passeront par Pont-de-Beauvoisin, à la frontière de Savoie. Elles entreront à Lyon par la porte du Rhône. Les soies d'Espagne iront à Narbonne et de là à Lyon par les portes de Saint-Just et de Saint-Georges. C'est également par la porte du Rhône qu'entreront les soies du Comtat Venaissin, pays pontifical et par conséquent étranger, de même que celles des trois provinces de Languedoc, Provence et Dauphiné, qui dans l'ancien système de douanes sont réputées étrangères.

(1) Cf. Sur toute cette histoire, Marius Morand : Le Commerce des soies, in Lyon en 1906.

On ne saurait trop insister sur l'importance d'un tel privilège. Les Lyonnais d'aujourd'hui admettent volontiers qu'il était « véritablement léonin » (1). Il fit la fortune du marché de Lyon, comme il contribua à la supériorité de la fabrique lyonnaise sur les autres fabriques du royaume, que cette tyrannie de la Douane de Lyon mettait en état d'infériorité. Il était surtout vexatoire pour les régions méditerranéennes et alpestres, où les tissages de Nîmes, par exemple, furent obligés de faire passer par Lyon, en payant les frais d'un double voyage inutile, toutes les soies, qu'ils reçurent des alentours après la propagande séricicole d'Olivier de Serres, ou qui arrivaient d'Orient par Marseille.

Au cours de luttes incessantes, les provinces séricicoles et les fabriques rivales arrachèrent quelques concessions. A partir de 1670, les soies des Trois Provinces, consommées sur place, sont exemptées du passage à Lyon, puis en 1720 même faveur est accordée aux soies d'Orient, que les navires de la Compagnie des Indes amènent dans les ports de l'Océan, à destination des tissages de l'Ouest ou du Nord. Ces dérogations, qui ne dispensaient pas du paiement des droits, ne furent pas étendues. Souvent on parla de supprimer le privilège du marché de Lyon, mais les rois le confirmèrent toujours. Ils y trouvaient leur avantage. Aux droits primitifs s'étaient ajoutés des suppléments nouveaux, sous les noms les plus variés, « tiers sur taux, quarantième ». C'était aussi un moyen commode de pression et presque de chantage, pour imposer au consulat lyonnais une fiscalité de plus en plus lourde. Le marché de la soie profita de cette complicité jusqu'à la fin de l'ancien régime.

Aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, il est devenu le premier marché de l'Europe. Il rassemble toutes les variétés connues de soies. De Grenade arrivent, en dépit de la fiscalité espagnole, des grèges que la régularité de leur filature désigne pour la fabrication des lacets et des fils à coudre. Le Piémont envoie, non pas des grèges, dont la sortie est prohibée, mais des organsins, dont la qualité est déjà incomparable, par suite de la bonne organisation du moulinage. Les autres provinces italiennes et la Sicile donnent des variétés nombreuses de

(1) Cf. Marius Morand, *op. cit.*, p. 162.

soies grèges et ouvrées, qui ne trouvent plus sur place d'emplois suffisants.

Par l'intermédiaire de l'Italie ou de Marseille, arrivent les produits de la sériciculture orientale. Les Echelles du Levant fournissent des soies blanches ou jaunes, baptisées de noms bizarres, « cherbassiss, ardattes, tripolitines, choufs, barutines », mais dont la qualité est souvent médiocre. Le port le plus fréquenté est Smyrne, où se rassemblent non seulement les soies locales, mais celles des bords de la Caspienne. Sur les 22.000 balles, qui représentent alors la production moyenne de la Perse, 1.000 balles seulement sont employées sur place. Le reste se partage entre plusieurs points d'embarquement, Smyrne, en direction de la Méditerranée occidentale ; Bender-Abbas, sur le Golfe Persique, en direction du Cap de Bonne-Espérance ; Astrakan, en direction de l'Europe centrale.

Quant aux anciennes routes de la soie chinoise, elles ont beaucoup perdu de leur importance. La principale, partant de la Chine du nord, traversait l'Asie centrale, par les régions actuelles du Turkestan chinois et du Turkestan russe, Khotan et Kachgar. Elle aboutissait à la Caspienne et, de là, à la Mer Noire ou à la Méditerranée. Il y eut aussi une route maritime par l'Océan Indien, la Mer Rouge et les pays du Levant, où Vénitiens et Génois recevaient les précieuses marchandises par l'intermédiaire des Musulmans. Marco Polo, dans son voyage célèbre au pays de Cathay, suivit la route continentale à l'aller, la route maritime au retour. Mais les navigations de Vasco de Gama et des Portugais ont substitué à ces itinéraires la route du Cap de Bonne-Espérance. D'ailleurs l'arrivée en Chine de la dynastie des Ming au ^{xiv}^e siècle, et de la dynastie Mandchoue au ^{xvii}^e, l'une et l'autre hostiles aux étrangers, ont rendu très difficiles les relations commerciales avec l'Extrême-Orient. Dans toute cette première phase de l'histoire du marché de Lyon l'Extrême-Orient a peu de place.

Lyon est un centre de consommation à l'usage de la fabrique lyonnaise. C'est aussi un centre de répartition à l'usage des autres fabriques françaises, plus importantes alors qu'au-

(1) D'après Marius Morand, *op. cit.*, p. 163.

jourd'hui. Il ravitaille enfin des fabriques étrangères, qui à cette époque se localisent surtout en Italie et dans les régions méditerranéennes. Il est le grand marché international européen. C'est à peine si la concurrence d'Amsterdam est sensible. Les soies du Proche et du Moyen Orient parviennent en Hollande par des routes surtout fluviales et continentales, Astrakan, la Volga, le Don, Saint-Petersbourg, la Mer du Nord. Cette route est incommode. Vainement Pierre le Grand et ses successeurs essaieront de l'organiser et de faire du commerce de la soie un monopole de la Russie. Les Hollandais, héritiers des Portugais, utilisent aussi la route du Cap dans leurs échanges avec l'Extrême-Orient, ainsi que les Compagnies anglaise et française des Indes. Mais la Méditerranée est toujours la voie essentielle, et cet état de choses est tout à l'avantage de Lyon.

La Révolution marque un temps d'arrêt, ainsi qu'un changement d'orientation complet dans la politique du marché de Lyon. Avec la ruine passagère de la fabrique lyonnaise et le développement d'autres fabriques européennes, des marchés concurrents vont apparaître, cercle menaçant autour de la France, en Italie, Milan ; en Suisse, Zurich ; en Allemagne, Crefeld ; en Angleterre, Londres, marchés de consommation, qui essaieront non seulement d'alimenter leurs fabriques, mais de supplanter Lyon dans son rôle de répartition.

D'autre part, les temps nouveaux sont hostiles à tous les privilèges, économiques aussi bien que politiques. Avec la suppression de son ancienne douane, Lyon perd tous ses avantages. Les soies étrangères sont désormais admises partout en France avec des droits légers : 1 fr. 02 par kg sur les grèges, 2 fr. 04 (c'est-à-dire le double) sur les ouvrées. De l'ancien régime ne subsiste d'abord que la prohibition de sortie. Elle est maintenue en 1791, mais on refuse de l'étendre. Au temps où le Piémont est rattaché à l'Empire, avec toute la sériciculture du nord de l'Italie, Lyon essaie d'accaparer cette production et demande que la prohibition à la sortie soit appliquée aux régions italiennes comme à la France. Le gouvernement impérial se contente de favoriser Lyon en abaissant de 25 % les droits, perçus à destination de la France dans les bureaux de Gênes et de Nice. En 1883

cette prohibition elle-même disparaît et fait place à un simple droit de sortie, plus élevé sur les grèges que sur les ouvrées, pour favoriser les moulinages et la main-d'œuvre en France, 3 francs par kilo sur les grèges et 2 francs sur les ouvrées.

Enfin les circonstances géographiques générales cessent d'être favorables à Lyon. L'Atlantique a supplanté la Méditerranée. La route de la soie, comme la route du thé, passera par le Cap de Bonne-Espérance. Si la concurrence hollandaise disparaît, cette fois encore, comme au temps de Louis XIV, c'est moins au profit de la France que de l'Angleterre. Londres remplace Amsterdam. A mesure que les Hollandais reculent en Extrême-Orient, les Anglais avancent. De 1786 à 1819 ils fondent les Etablissements des détroits et le port de Singapour. Puis c'est la guerre de l'opium en 1840 et l'occupation de l'îlot de Hong-Kong, véritable porte de la Chine du Sud. Le marché de Londres accapare les soies de l'Inde, puis celles de la Chine, après l'ouverture du Céleste Empire au traité de Nankin (1842). Il essaiera d'en faire autant au Japon après les événements de 1853. La maladie du ver à soie favorisait encore l'action anglaise. A défaut des soies d'Europe, anéanties, il fallait faire appel aux soies moins bonnes, mais plus abondantes et moins chères d'Extrême-Orient. De 1850 à 1870 les Docks de Londres accumulent des stocks énormes de soies asiatiques alors que les entrepôts de Lyon sont dégarnis.

Ainsi vers le milieu du siècle dernier, les séricicultures orientales tombaient sous la dépendance des Britanniques, de leurs comptoirs, de leurs agents, de leurs navires, à l'époque où les séricicultures occidentales avaient cessé d'exister. L'Angleterre appesantissait sa suprématie économique sur la soie comme sur toutes choses. Tandis que les tissages anglais prenaient une redoutable extension, Londres devenait le marché répartiteur mondial de la soie, comme il était celui de la laine et Liverpool celui du coton.

Ce fut une heure critique dans l'histoire du marché de Lyon, mais il sut réagir et éviter l'écrasement. D'abord le relèvement rapide de la fabrique lyonnaise au xix^e siècle avait été pour lui une garantie de stabilité. D'autre part, le commerce lyonnais prit son parti des avantages séculaires qu'il avait perdus. Avant même que la maladie du ver à soie

eût éclaté, il optait hardiment pour le libre échange. Alors que sous l'ancien régime il avait vécu de privilèges, il puisera désormais sa force dans les doctrines libérales. Sa politique libre-échangiste apparaît avec le traité de commerce de 1852, qui amène à Lyon les soies du Piémont. Elle devient générale avec les traités de 1860 et facilite l'afflux des soies du dehors. Ce libre échange fera la grandeur de la fabrique lyonnaise, aussi bien que du commerce de la soie, et l'écrasement des tissages anglais sera le premier coup porté aux Docks de Londres.

A l'extérieur commence la grande phase d'activité, qui a conduit les marchands de Lyon à rénover la sériciculture dans les pays du Levant, à nouer des relations directes avec l'Extrême-Orient, le principal réservoir de l'avenir. C'est le temps, où les grandes compagnies de navigation françaises s'organisent et concurrencent la marine anglaise. En 1862, les *Messageries Maritimes*, rivales de la *Peninsular and Oriental*, créent le premier service régulier français à destination de la Chine puis du Japon. De Yokohama, via Shanghai, Canton et Calcutta, elles ramènent vers le marché de Lyon, par le port de Marseille, cocons et soies grèges d'Extrême-Orient.

Le second Empire, qui avait déjà tant fait pour Lyon avec sa politique de libre échange, faisait plus encore en aidant Ferdinand de Lesseps à percer l'isthme de Suez, que les lignes françaises et anglaises utilisaient déjà au moyen de transbordements. Dès lors tous les avantages du port de Londres tombaient avec ce nouveau déplacement de la route de l'Inde, et la Méditerranée reprenait sa suprématie. L'activité des docks de Londres décline rapidement sous la pression de ce fait inéluctable. Bientôt Londres n'est plus qu'un marché local pour une industrie en décadence. Au contraire, les progrès de Lyon sont ininterrompus. Déjà sensibles dans la période décennale, 1861-1870, ils deviennent écrasants dans la période décisive, 1871-1880. Lyon est dès lors le principal entrepôt des soies asiatiques. Il est une fois de plus le grand marché européen de la soie. Il s'accompagne maintenant de deux satellites, le marché de Marseille, tourné surtout du côté de la production, le marché de Paris, du côté de la consommation. Il distribue les soies grèges et ouvrées aux

fabriques étrangères, surtout actives désormais dans l'Europe centrale et septentrionale.

Cependant cette suprématie ne sera pas longtemps contestée comme celle du XVIII^e siècle. A mesure que le marché lyonnais grandissait aux dépens de Londres, un concurrent avançait dans son propre sillage. Milan est aussi bien placé que Lyon pour faire du commerce avec les régions orientales. De bonne heure les compagnies anglaises, de Londres à Yokohama par le canal de Suez, firent de Brindisi une escale importante. Puis les paquebots allemands du Norddeutscher Lloyd touchèrent à Gênes à partir de 1887. Dans ces conditions, les soies asiatiques arrivèrent à Milan aussi vite ou plus vite que sur les marchés français. On vit même les paquebots allemands débarquer à Gênes les soies à destination de Lyon (1).

En même temps l'ouverture des grands tunnels alpins achevait de transformer les conditions d'existence des ports italiens. Toute une série de voies ferrées : Mont-Cenis, Simplon, Saint-Gothard, Brenner, Tauern, Tarvis, Pyhrn, Semmering, a percé la ceinture montagneuse, qui autrefois bloquait l'Italie continentale et mis le marché de Milan en communications directes avec les diverses fabriques de l'Europe centrale, Vienne et Reichenberg, Zurich et Bâle, Chemnitz, Crefeld et Elberfeld. C'est surtout le tunnel du Saint-Gothard, ouvert en 1882, qui a fait du tort à Lyon, comme il a nui au port de Marseille, car plus que tout autre il a contribué à déplacer vers l'est l'axe commercial de l'Europe, qui auparavant empruntait le couloir du Rhône et de la Saône, l'antique route de l'Etain. Les distances étant désormais plus courtes, il était naturel que les fabricants de l'Europe centrale fussent tentés d'aller à Milan plutôt qu'à Lyon.

D'autres éléments, en liaison plus étroite avec le commerce de la soie, ont encore favorisé le marché de Milan. D'abord le relèvement de la sériciculture italienne lui a donné une matière première immédiate et abondante. Puis la supériorité des industries de préparation de la soie : fila-

(1) Ils faisaient, en effet, des conditions plus avantageuses que les Compagnies françaises et prenaient à leur charge la surtaxe d'entrepôt (3 fr. 60 par 100 kg) qui grève les soies n'arrivant pas en provenance directe du pays d'origine.

ture et moulinage, a attiré en Italie les cocons du Levant et de l'Asie centrale, les grèges de l'Extrême-Orient. Enfin, malgré les résistances du commerce lyonnais, la politique douanière de la France est devenue moins libérale. Si les tarifs douaniers de 1892 respectaient la franchise des soies grèges, ils frappaient les soies ouvrées à la demande des mouliniers français. Une telle mesure écartait du marché de Lyon les soies ouvrées italiennes. Quant aux grèges qui, arrivant en France, étaient destinés à subir des transformations en Italie, elles prirent l'habitude d'aller directement à Milan.

Ainsi s'expliquent les progrès si rapides de ce marché à la fin du siècle dernier. Deux étapes sont à retenir : Milan apparaît en 1882, date d'ouverture du Saint-Gothard. Il se développe à partir de 1892, date des tarifs douaniers français. En 1914, les Italiens pouvaient prétendre qu'ils avaient distancé Lyon.

Les Lyonnais ripostaient en disant que le marché de Milan était en grande partie sous leur contrôle. Milan achetait les grèges asiatiques en francs, usages de Lyon, tandis que les soies italiennes s'y vendent en lires, net et au comptant. La plupart de ces soies asiatiques appartenaient à des Lyonnais qui, pour gagner du temps et économiser des frais de transport, dirigeaient sur Milan les matières premières vendues d'avance à leurs clients de l'Europe centrale, ou même constituaient des stocks en Italie, à la disposition d'acheteurs éventuels. Milan était donc, à certains égards, un entrepôt, plutôt qu'un véritable marché (1). Les maisons lyonnaises avaient leurs succursales en Lombardie. Elles accaparaient une bonne partie des soies italiennes, grèges et ouvrées. Elles intervenaient dans la filature et le moulinage. Il n'en est pas moins vrai qu'avant la guerre les Italiens, à l'école des Lyonnais et avec le concours de leurs moyens financiers, déménageaient lentement chez eux le marché de Lyon.

Quant aux marchés de l'Europe centrale, ils s'efforçaient aussi de vivre d'une existence indépendante en mettant à profit les facilités que le commerce trouvait dans l'amélioration générale des communications et des transports, mais ils n'avaient aucun rayonnement international.

(1) Maurette : Les grands marchés de matières premières.

C'est alors qu'un autre marché, celui de New-York, nouveau venu dans la bataille économique, a mis d'accord Lyon et Milan et pris la première place. Le commerce de la soie, qui jusqu'alors avait gravité autour des centres européens, transporte ailleurs ses principaux comptoirs. Une phase nouvelle du commerce de la soie a commencé.

CHAPITRE III

LES MARCHANDS DE SOIE DE LYON

§ 1. — L'UNION DES MARCHANDS DE SOIE

L'arrivée des marchands de soie à Lyon remonte au xvr^e siècle. A cette époque ils étaient Italiens plus encore que Français. Lyon avait en effet de nombreuses colonies étrangères, surtout italiennes : Florentins, Génois, Milanais. Ces marchands, français ou étrangers, n'étaient pas généralement spécialisés dans l'achat et la vente de la soie. La plupart étaient banquiers. A l'origine, la banque et le commerce de la soie vont ensemble, la banque fournissant au commerce les gros capitaux, qui lui sont nécessaires. Il n'y avait pas non plus de séparation marquée entre le commerce de la soie, l'industrie et le commerce des soieries.

Dans les siècles qui ont suivi, la division du travail s'est établie entre les diverses branches de l'activité soyeuse. De même le commerce de la soie s'est très sensiblement séparé de la banque, bien que celle-ci continue à jouer un rôle important dans les opérations commerciales.

Tandis que la Fabrique a de bonne heure constitué une sorte de corps, avec des métiers nettement hiérarchisés, où les fabricants pouvaient avoir une politique d'ensemble, les marchands de soie restèrent plus longtemps isolés. Au siècle dernier le mouvement syndical apparaît chez les ouvriers en soie dès la Restauration et la Monarchie de juillet sous des formes plus ou moins déguisées, de telle sorte que la Cham-

bre syndicale des tisseurs de la Croix-Rousse est un des ancêtres des syndicats ouvriers français. Chez les fabricants et les marchands de soie, il faut attendre la fin du second Empire. L'Association de la fabrique lyonnaise s'organise en 1868. L'année suivante les marchands de soie décident de suivre cet exemple.

Dans une réunion du 7 décembre 1869 (1), les représentants de 95 maisons, pratiquant le commerce de la soie, adoptent et signent la motion suivante : « Les soussignés, marchands de soie à Lyon, convaincus qu'ils auraient un grand avantage à unir dans une action commune leurs efforts individuels, soit pour réaliser des améliorations particulières à leur profession, soit pour assurer à leurs opinions une plus grande influence dans l'adoption des mesures générales intéressant le commerce lyonnais, s'engagent à former un syndicat, ayant mission de les représenter.

A cet effet ils promettent de s'assembler le mercredi 15 décembre, pour nommer, à la simple majorité des suffrages, une chambre syndicale, composée de 9 membres. Cette chambre, ainsi élue, désignera son président, son vice-président, son secrétaire et son trésorier : elle préparera et soumettra dans un bref délai à la sanction d'une nouvelle assemblée un règlement, qui deviendra obligatoire, s'il est adopté par les deux tiers des marchands de soie soussignés ! »

Ainsi s'organisa l'Union des Marchands. Le premier bureau ou Chambre syndicale fut présidé par Philippe Testenoire, qui semble avoir joué dans ces circonstances un rôle important. La première assemblée régulière se réunit le 27 juillet 1870.

La création de l'Union coïncide donc avec deux événements importants : le percement de l'isthme de Suez et la guerre franco-allemande. C'est à l'heure où le canal va permettre de détourner sur Marseille et Lyon le trafic, qui allait à Londres, que le commerce lyonnais comprend la nécessité de rouages collectifs. D'autre part, la première assemblée était tenue en pleine guerre, puisque la déclaration des hostilités est du 19 juillet. Cette coïncidence est d'autant plus tragique, que la confiance était alors générale, et que l'on allait au-devant des plus cruelles désillusions.

(1) D'après les registres de l'Union des Marchands.

Le 27 juillet les marchands avaient délibéré dans une parfaite quiétude. Il n'en fut plus de même ensuite. Non seulement le commerce de la soie se trouvait désarmé, mais les Allemands arrivaient à Dijon et menaçaient Lyon. Quelle attitude auraient-ils à l'égard des stocks de soie ? Ne seraient-ils pas tentés d'accaparer une marchandise aussi précieuse ? On sait ce que sont devenus, pendant la dernière guerre, les stocks de laine et de coton emmagasinés à Roubaix ou à Tourcoing. De nouvelles assemblées, convoquées d'octobre 1870 à janvier 1871, décidèrent l'envoi à Beaucaire de 1100 balles de soie, et envisagèrent la possibilité d'autres expéditions sur Turin et sur Londres, si les circonstances l'exigeaient. Heureusement, comme chacun sait, Lyon fut préservé. C'est donc seulement après la guerre franco-allemande que l'Union des Marchands put réellement fonctionner.

Depuis cette époque les statuts ou règlements n'ont reçu que des modifications ou additions légères (1). La dernière revision, en 1921, les a rendus conformes à la loi du 12 mars 1920, en interdisant, au cas de dissolution, la dévolution et le partage des biens entre les membres adhérents (art. 25).

D'après ces statuts, une association, intitulée « Union des marchands de soie de Lyon », a été constituée (art. 1) et son siège social établi rue Puits-Gaillot, où il est encore aujourd'hui, c'est-à-dire en plein centre du quartier soyeux de Lyon. « L'Association a pour but : 1° de resserrer entre ses membres les liens de confraternité ; 2° de concentrer leurs efforts pour obtenir la réalisation de toutes les mesures utiles à leur profession ; 3° d'aplanir amiablement, lorsque les intéressés lui en font la demande, toutes les contestations dérivant d'opérations sur la soie ; 4° de rechercher et de communiquer à tous les sociétaires les renseignements propres à augmenter la sécurité de leurs transactions, à les éclairer sur les ressources des pays producteurs ou consommateurs de soie, en un mot d'aider le plus possible au développement et à la prospérité du marché lyonnais. » (Art. 3) (2).

(1) Dans les assemblées générales du 19 janvier 1886, du 11 avril 1911, du 17 septembre 1913 et du 16 mars 1921. Cf. édition de ces statuts : Lyon, Rey, 1921.

(2) Le Syndicat des Fabricants de soieries, constitué en 1916-17 par la fusion de l'ancienne Association de la Fabrique lyonnaise et d'une autre organisation dissidente, créée en 1893, l'Association de la Soierie lyonnaise, s'exprime à peu près dans les mêmes termes,

Tout marchand de soie, patenté à Lyon, peut, même s'il est de nationalité étrangère, faire partie de l'Association (art. 4). L'Union des marchands est ainsi plus libérale que le Syndicat des Fabricants, rigoureusement fermé aux étrangers. Mais cette différence se conçoit, les marchands n'ayant pas comme les fabricants, même pour ce qui est de la préparation de la soie, de véritables secrets à sauvegarder. Toutefois les étrangers sont exclus de la Chambre syndicale. On suppose en effet qu'ils seraient mal à l'aise pour discuter des questions douanières ou arbitrer des difficultés commerciales avec leurs pays d'origine.

Malgré cet appoint du dehors, les effectifs de l'Union sont très inférieurs à ceux de la Fabrique. Ils étaient en 1920 de 79 adhérents. Il y a donc eu diminution depuis 1870, mais si des maisons peu importantes ont disparu, les autres sont devenues plus puissantes et le commerce lyonnais dans l'ensemble n'y a rien perdu (1). En raison de ces effectifs peu considérables, les marchands, bien qu'ils soient loin d'avoir, comme nous le verrons, le même rôle et les mêmes spécialités, n'ont jamais cru nécessaire de subdiviser leur association, comme cela se passe à la Fabrique ou dans certains marchés étrangers, à Zurich par exemple, où les importateurs de soies asiatiques constituent un groupe séparé.

La cotisation, qui était primitivement de 150 fr. a été portée à 300, puis à 500 fr. Ces chiffres élevés sont nécessaires pour permettre à l'Union de faire face aux lourdes charges qu'elle s'impose (2).

Durant les cinquante années, qui ont passé depuis sa création, l'association des marchands a réalisé une œuvre féconde. Elle s'est efforcée d'organiser le commerce lyonnais de la soie, et ses principaux instruments techniques, tels que la Condition. Dès sa première assemblée générale du 27 juillet 1870, elle entrait en négociations avec la Chambre syndicale des soieries, pour améliorer les essais de soie, et maintenir ainsi l'accord entre les deux groupements de ven-

(1) Dans l'impossibilité où je suis de signaler toutes ces maisons, je préfère n'en citer aucune.

(2) Chez les fabricants, les taux sont encore bien plus élevés et s'échelonnent en cinq classes, de 200 à 1.200 fr., proportionnelles à l'importance des établissements.

deurs et d'acheteurs (1). De même, à peine organisée, elle commençait son travail de documentation sur les diverses branches françaises de la production soyeuse : sériciculture, filature, moulinage.

Les investigations de l'Union se sont étendues à l'univers entier, comme le commerce de la soie lui-même. Elle a pris l'habitude d'établir chaque année la statistique de la production de la soie dans le monde. C'est une source commode, où les économistes ne manquent pas de puiser. Pour mener à bien ces études mondiales, elle reçoit toutes les principales publications françaises et étrangères, concernant les questions soyeuses. De même chaque année, au printemps, elle publie des bulletins hebdomadaires de récoltes, qui ont des allures de bulletins météorologiques ou de bulletins de santé. On peut y suivre la marche des éducations, plus ou moins favorable, suivant que le temps lui-même est plus ou moins beau, avec des détails sur le rendement des mûriers en feuilles et l'appétit des vers à soie, ce qui permet des prévisions sur la quantité ou la qualité des cocons et par suite sur la hausse ou la baisse des prix (2).

Enfin, presque au jour le jour, l'Union tient ses membres au courant de toutes les questions politiques, juridiques, sociales, économiques, qui peuvent de près ou de loin les intéresser. Le secrétariat leur adresse des bulletins hebdomadaires, qui sont résumés chaque année dans un rapport général. C'est d'ailleurs un procédé également employé au Syndicat des Fabricants de soieries.

Les marchands de soie peuvent aussi revendiquer pour une large part l'œuvre de Marius Morand, qui fut leur secrétaire, avant d'être secrétaire général de la Chambre de Commerce. « Personne ne connaissait mieux que lui les questions si complexes, dont l'ensemble pourrait s'appeler l'économie de la soie » (M. Isaac). La liberté commerciale n'avait pas de

(1) Pour ne citer qu'un exemple, l'Union a fait dresser le tableau, qui indique les tolérances de décreusage, admises pour les diverses catégories de soies.

(2) Dans le Bulletin du 7 janvier 1922 on lit par exemple : de Brousse, à la date du 27 mai. Les nouvelles de la récolte continuent à être satisfaisantes. Après quelques journées de pluie, le temps semble maintenant s'être remis au beau et l'on ne signale aucune plainte. La feuille est abondante et magnifique. Les chambres sont en général autour de la quatrième mue. Sur le littoral, à Moudania, Ghemlek et localités voisines, la montée des vers a la bruyère va commencer incessamment.

plus fidèle partisan, et « dans les débats provoqués par le retour de l'opinion aux idées protectionnistes, il fut de ceux qui ne voulurent jamais amener leur pavillon ». Dans un style précis et clair, avec une documentation minutieuse, qui n'excluait pas les idées générales, il a étudié les tarifs douaniers, la soie et les soieries lyonnaises. Mais surtout il s'est consacré à une grande œuvre, le *Bulletin des Soies et Soieries*, qu'il fondait en 1877. Il n'existait alors qu'une publication assez médiocre, le *Moniteur des Soies*. Le nouveau bulletin ne tarda pas à devenir l'organe et le guide du commerce et des industries de la soie. Il compta des abonnés dans toutes les régions soyeuses du monde. Il est d'ailleurs resté une propriété privée, contrairement à la plupart des publications étrangères du même genre, qui émanent des gouvernements, ou des organisations de la soie. Aujourd'hui encore il appartient à la famille de Marius Morand, qui a d'ailleurs racheté aussi et supprimé le *Moniteur*. On ne peut donc le considérer comme un organe officiel ni des Syndicats, ni de la Chambre de Commerce, et c'est une situation qui lui assure son indépendance.

Dans l'intérêt du commerce de la soie, l'Union possède aussi un service de renseignements sur les moyens financiers et les garanties de solvabilité de ceux qui fréquentent le marché de Lyon. En 1921 ces fiches étaient au nombre de 10.000, ainsi réparties : maisons lyonnaises, 17 % ; maisons de Paris et des départements, 39 % ; maisons étrangères, 44 % (1). L'Union, de même que la Fabrique, possède aussi un service du Contentieux. Mais comme les opérations des marchands ne soulèvent pas d'ordinaire de grandes difficultés, ce service est surtout appliqué à la vérification des feuilles d'impôts.

De l'avis même des étrangers (2), l'Union des marchands de Lyon est l'organisation la plus active du commerce mondial de la soie. A plus forte raison est-elle l'un des groupes les

(1) En 1870, l'Union avait commencé avec 800 fiches. (Lyon, 360. Saint-Etienne, 218. Paris, 34. Milan, 111. Zurich, 38. Bâle, 29.)

Au Syndicat de la Fabrique lyonnaise le nombre des fiches de renseignements est encore plus considérable, car la clientèle est plus nombreuse. Au 31 décembre 1920 la Fabrique pouvait mettre à la disposition de ses adhérents plus de 63.000 fiches. (Lyon, 5.000. Paris, 17.600. Province, 19.000. Etranger, 22.000.)

(2) Léo Duran, *Raw Silk*. Cf. le chapitre consacré à Lyon, cité de la soie.

plus puissants du commerce lyonnais. Elle est étroitement liée au Syndicat des Fabricants et l'on ne peut qu'admirer cette entente, qui laisse supposer que le commerce de la soie s'acquitte le mieux possible de son rôle de pourvoyeur de la fabrique. Marchands et fabricants forment à Lyon une même classe sociale, avec des intérêts identiques. C'est pourquoi, dès l'année 1873, ils fondaient en commun une caisse générale de secours des Fabricants de soieries et des Marchands de soie. On sait que les risques sont plus grands qu'ailleurs dans ce commerce et cette industrie, et les crises économiques plus dangereuses. L'esprit de charité, qui est si caractéristique de la mentalité lyonnaise, n'a pas voulu laisser dans la gêne des familles qui avaient connu l'opulence et qui avaient contribué à la prospérité locale.

L'Union a suivi la Fabrique dans l'organisation d'autres œuvres économiques et sociales, dont plusieurs sont nées de la guerre, coopérative de consommation, groupement charbonnier, assurances collectives. Elle a adhéré à la Société immobilière de la soie, qui se propose d'acquérir certains immeubles de la place Tolozan, dans le quartier soyeux, pour y édifier le Palais de la soie, siège de la Fédération de tous les groupes se rattachant à ce textile, avec installation commune de tous les services, exposition permanente de soies et de soieries, salles d'études et salles de conférences, grande pensée, dont la guerre a retardé la réalisation.

De même, l'activité économique de Saint-Etienne étant inséparable de celle de Lyon, l'Union est en relations constantes avec les groupements stéphanois, qui représentent les mêmes intérêts. Le Syndicat des marchands de soies, schappes et cotons de Saint-Etienne est l'équivalent de l'Union lyonnaise. On peut remarquer que son titre est plus moderne et qu'il fait, à côté de la soie proprement dite, une place importante aux déchets et aux textiles communs, qui entrent aujourd'hui pour une si grande part dans les soieries. La Chambre syndicale des tissus et matières textiles est l'équivalent du Syndicat lyonnais de la soierie.

En dehors de ces groupements locaux, l'Union des Marchands est affiliée à l'Union des Syndicats patronaux des industries textiles de France, dite Union Textile. Cette organisation, très forte, puisqu'elle réunit à peu près tous les groupes textiles de France, soie, coton, laine, lin, jute, et

dont le comité central siège à Paris, évite au commerce lyonnais bien des démarches et des déplacements.

En dehors de sa sphère professionnelle, l'Union des Marchands n'est pas davantage isolée à Lyon au milieu des autres groupements industriels et commerciaux. Elle est une unité importante de l'Union des Chambres syndicales lyonnaises. Cette Union, créée d'abord en vue des élections au Tribunal de Commerce, a établi entre les Syndicats patronaux adhérents un centre de relations permettant d'étudier en commun les questions générales et spéciales, locales ou nationales, qui peuvent intéresser le commerce et l'industrie. Cette puissante association, qui groupe 65 Syndicats avec 10.000 adhérents, est actuellement sous la présidence d'un marchand de soie, qui fut président de l'Union des Marchands et qui est en même temps membre de la Chambre de Commerce. Ce cumul est en effet de tradition, afin que toutes les initiatives économiques soient coordonnées au lieu d'aller en ordre dispersé.

La Chambre de Commerce est l'aboutissement logique et hiérarchique. Dans l'une de ses quatre sections, figurent la soie, les soieries et les industries annexes. Depuis longtemps la présidence a échappé à la soie et même à la soierie, au profit des industries chimiques. Mais il n'est pas d'usage qu'un marchand de soie ne figure pas au bureau. La Chambre de Commerce de Lyon a une réputation qui est très méritée. Elle intervient activement auprès des pouvoirs publics dans l'intérêt des organisations locales. Depuis 1914 surtout elle a dû faire des démarches incessantes en faveur du commerce de la soie et des industries de la soierie, qui en raison même de leur caractère international, avaient plus que d'autres à souffrir des complications de la guerre mondiale.

De même on ne saurait passer sous silence l'action des autorités municipales, ni les interventions constantes de M. Herriot, comme député, sénateur et ministre, en faveur du marché lyonnais de la soie.

§ 2. — LES MAISONS DE COMMERCE

Parmi les 79 adhérents, que comptait en 1920 l'Union des

Marchands, on peut être surpris de voir figurer une douzaine de grandes banques.

En réalité, comme on le verra plus loin, les banques sont étroitement liées au commerce de la soie et même font acte de commerce. D'autre part elles ont intérêt à s'affilier à l'Union, pour puiser dans ses fiches de renseignements des indications sur les garanties, que présentent les principaux clients du commerce de la soie, français et étrangers. On peut citer ainsi les principales banques lyonnaises ou françaises, comme le Crédit du Rhône, la Société Lyonnaise, le Crédit Lyonnais, le Crédit Commercial de France, la Société Générale, le Comptoir National d'Escompte, la Banque Nationale de Crédit, la Banque Industrielle de Chine. Les banques étrangères n'ont pas un rôle moins important. Si les maisons allemandes ont disparu, des banques anglaises sont restées très actives comme la banque Cox, la London County Westminster et la Hong-Kong and Shanghai Corporation et même une banque japonaise, la Yokohama Specie Bank. Au premier coup d'œil, le caractère international de la soie apparaît. Comme au temps des foires du xvi^e siècle et de la Loge du Change, Lyon est une grande place financière.

Les maisons de commerce proprement dites sont au nombre d'une soixantaine environ. La plupart sont non seulement françaises, mais lyonnaises, car elles ont eu avantage, même quand elles n'étaient pas d'origine locale, à s'installer d'une manière complète et définitive dans la capitale de la soie. Une seule a son siège social à Paris. D'autres ont leurs principales installations dans des centres souvent lointains de production séricicole. Enfin certains comptoirs sont des succursales de maisons étrangères, italiennes, suisses, japonaises. Le caractère international n'est pas moins net que dans l'organisation bancaire.

Avec des allures extérieures un peu identiques, les maisons françaises sont loin de pratiquer les mêmes opérations. Quelques-unes étendent leurs investigations à toutes les soies grèges et ouvrées du monde entier. De leur siège social rayonnent partout des succursales et des agences pour l'achat et la vente de tous les produits soyeux. L'une d'elles était ainsi représentée non seulement en France à Saint-Etienne, à Marseille, à Roubaix, dans les Cévennes ou en Alsace, mais aussi en Algérie, en Tunisie, en Italie, en Suisse, dans les

provinces rhénanes, en Saxe, en Autriche, en Turquie, à New-York, à Shanghai, à Canton, à Yokohama. Une autre avait des succursales à Lyon, Calais, Roubaix, Turin, Milan, Crefeld, Moscou, Brousse, des agences à Saint-Etienne, Bâle, Chemnitz, Berlin, Lodz, Varsovie, Manchester, Barcelone, Beyrouth. L'une réunit toutes les spécialités pour tissages, tulles, dentelles, bonneterie, et fait la vente des soies artificielles. L'autre rassemble n'importe quel genre de soies, de déchets et de cocons. Elle vend aux fabricants les cotons filés nécessaires aux tissus mélangés, et même elle pratique l'importation et l'exportation de toutes marchandises. Le commerce de la soie devient ainsi du grand commerce en général dans les régions séricicoles ou ailleurs. Les maisons se divisent alors en « sections » et en « départements », qui correspondent aux divers pays étrangers et aux différents genres d'affaires.

La guerre a provoqué des perturbations importantes. Des comptoirs, situés en pays ennemi ou dans des régions dévastées ont disparu, mais d'autres ont été créés ou développés, si bien qu'en définitive la guerre a été plutôt un stimulant.

D'autres marchands sont plus spécialisés. Leurs opérations se limitent soit à l'Europe occidentale, soit à la Turquie, à la Perse, au Turkestan, soit encore et plutôt à l'Extrême-Orient. On appelle à Lyon « importeurs », de l'anglais « importer », ceux qui se spécialisent ainsi dans l'importation des soies asiatiques de Chine et du Japon. Toutefois, comme cette matière première est devenue le principal élément de fourniture du marché de Lyon, les relations avec Canton, Shanghai, Yokohama sont à peu près générales.

Tout ne se borne pas, comme on sait, aux opérations d'achat. Il faut encore préparer la matière première et la mettre en état de servir au tissage. La plupart des marchands sont restés simplement « ouvriers », c'est-à-dire qu'ils font transformer cocons ou soies grèges par des filateurs et des mouliniers à façon, ou en compte à demi, ce qui est peut-être plus conforme au principe de la division du travail, mais ce qui met les uns et les autres dans une dépendance réciproque. Depuis un demi-siècle les méthodes d'intégration ont fait des progrès sensibles. Certains marchands, au lieu d'être seulement acheteurs de cocons ou de

grèges, sont devenus filateurs et mouliniers. Ils sont propriétaires de filatures et de moulins, ou du moins leur part de capitaux dans ces entreprises est prépondérante. Inversement certains filateurs ou mouliniers, en possession de gros capitaux, sont devenus marchands de soie.

Dans la préparation industrielle, comme dans la production agricole de la soie, le rôle du marché de Lyon est volontiers international. On sait que la filature est étroitement liée à la sériciculture et qu'il y a intérêt à procéder sur place à ce genre d'opérations. De même pour le moulinage, les marchands n'ont pas hésité à prendre à leur compte ou à créer des entreprises dans des régions étrangères comme l'Italie, où les conditions économiques et sociales permettaient de fournir aux fabriques des ouvrees moins chères ou de meilleure présentation.

Telle maison, sans compter les nombreuses usines, dont elle achète la production, ou qu'elle fait travailler à façon, exploite elle-même 21 filatures de soie, dont 7 en France, 9 en Italie, 4 en Syrie, 1 en Espagne, soit au total 1900 bassines, produisant environ 220.000 kg. de soie grège. Telle autre maison est plutôt spécialisée dans le moulinage. Elle possède deux groupes industriels importants, l'un en France, spécialement organisé pour l'alimentation de sa clientèle française, l'autre en Italie, établi surtout en vue de la clientèle étrangère. En France, le centre de la production est Taulignan dans la Drôme, avec les usines annexes du Béal, créée en 1850, de Faujas-Saint-Fond, transformée en 1869, du Pont-du-Lez, construite en 1880, de Brézem-Livron. Ce groupe représente une production annuelle, supérieure à 200.000 kg d'ouvrees. La production italienne n'est pas moins importante. Elle remonte à l'année 1878. Elle s'est développée surtout à partir du jour où des barrières de douanes se sont élevées entre France et Italie. Les principales usines sont celles de Senago, de Bergame et surtout de Castelletto Ticino, en Lombardie et Piémont. La dernière compte à elle seule 26.000 fuseaux.

Ici encore la guerre n'a pas été sans causer de graves perturbations. Le commerce lyonnais a vu détruire ou accaparer les installations qu'il avait fondées, par exemple dans les pays musulmans. De même la politique de protectionnisme féroce, qui a marqué l'après-guerre, complique

singulièrement l'existence de ce négoce international, obligé de se diviser en plusieurs tronçons.

Parmi les maisons étrangères, les établissements japonais surtout attirent l'attention. L'un d'eux est un consortium colossal, au capital de 388 millions de yens. Ses spécialités sont aussi multiples qu'inattendues. La soie y voisine avec les fabriques de conserves, les raffineries d'huiles ou graisses et les mines d'or. Il y a là des formes ultra-modernes de la vie économique, formes vraiment germaniques ou américaines et qui contrastent fort avec les habitudes lyonnaises. D'autres maisons japonaises, avec une façade moins extraordinaire, ont plus d'importance encore dans le commerce de la soie. L'une d'elles, au capital de 100 millions de yens, possède plus de 60 succursales, qui se répartissent dans le monde entier et qui offrent directement aux consommateurs les soies grèges du Japon ou de Chine, les soies tussah, et même les étoffes d'Extrême-Orient, pongées ou habutaï, crêpes ou mousselines. L'un de ces comptoirs orientaux de Lyon fonctionne avec un personnel français, mais les autres ont maintenant un personnel à peu près exclusivement japonais.

Si l'on met de côté la main-d'œuvre ouvrière, occupée dans les usines des marchands industriels, les opérations commerciales proprement dites n'occupent en dépit de leur variété et de leur ampleur, qu'un personnel très restreint, moins de 600 personnes pour l'ensemble de la place de Lyon, les banques exceptées. Comme dans toutes les maisons de commerce, ce personnel comprend des comptables et des caissiers. De même la correspondance est assurée par des employés, au courant des langues étrangères. La connaissance de l'italien est très répandue, en raison de la parenté, qui depuis tant de siècles unit les deux nations dans les questions soyeuses. L'enseignement de la langue italienne s'est propagé dans toutes les écoles de la région lyonnaise, de même que les éléments de population d'origine transalpine. Mais il faut ajouter que tous les Italiens, qui s'occupent de soies et de soieries, parlent et écrivent en français. La place de l'espagnol tend à grandir, à mesure que la vie économique de l'Espagne semble se réveiller et qu'elle envoie, même à Lyon, des émigrants plus nombreux. Quant à l'allemand, il n'a jamais eu beaucoup d'importance, ce qui est au

premier abord surprenant dans une ville si proche des régions germaniques, et qui entretient avec la Suisse allemande des relations économiques très suivies. De Suisse ou d'Allemagne viennent beaucoup d'hommes d'affaires, mais qui parlent le français mieux que nous ne parlons l'allemand. L'anglais, au contraire, a toujours été considéré comme beaucoup plus nécessaire. La connaissance de cette langue facilite aux fabricants la vente de leurs soieries chez les Anglo-Saxons, leurs principaux clients. Elle n'est pas moins utile aux marchands de soie dans leurs opérations d'achat en Extrême-Orient, les plus importantes de toutes aujourd'hui. Dans les bibliothèques, par exemple à la Chambre de Commerce, les textes anglais sont singulièrement plus nombreux que les textes germaniques. Même avant la guerre, la vie économique, pourtant si intense, de l'Allemagne n'intéressait que médiocrement les milieux d'affaires lyonnais. Au contraire, les moindres palpitations de la vie anglaise ou américaine les tenaient en éveil (1).

Ce personnel de secrétaires et d'employés n'a rien de spécial au commerce de la soie. Il en est tout autrement des magasiniers, hommes de confiance, chargés de toutes les manipulations des matières soyeuses, ainsi que des vendeurs, qui visitent la clientèle des fabricants et jouent le rôle de placiers. Enfin il ne faut pas oublier les directeurs, administrateurs ou fondés de pouvoir, qui dans certains cas doivent compter comme de véritables marchands. Quand une maison pratique les opérations de banque, ou bien quand elle s'est annexée des filatures et des moulins, sa comptabilité devient compliquée et son personnel financier nombreux. Au contraire, chez les simples « importateurs » la simplification est grande.

Le commerce lyonnais de la soie atteint des chiffres annuels énormes, et d'ailleurs très variables, comme les quantités et les prix de la soie elle-même. En 1920, année qui commença bien et finit mal, on l'évaluait à 1 milliard 600 millions. Comme ces chiffres se divisent seulement entre un nombre assez restreint de maisons, il ne faut pas s'étonner que certaines d'entre elles atteignent ou dépassent 100 millions d'affaires par an.

(1) Zimmermann. In Lyon et la région lyonnaise. (Société des Etudes locales.) Lyon, 1913.

Pour soutenir une pareille activité, des capitaux considérables sont nécessaires, et déjà avant la guerre on ne comptait que par millions. La carrière n'a donc rien de démocratique. Ceux qui entreprennent ce commerce, sans avoir des fonds importants, se trouvent à la merci des banques qui les soutiennent de leur crédit. Ils risquent fort d'être emportés à la première crise. Seuls quelques heureux triomphent. Il est vrai que les marchands de soie n'hésitent pas à gratifier de situations brillantes les collaborateurs dont ils apprécient les qualités commerciales, et même à les prendre comme associés. On connaît ainsi des parvenus, qui, après les débuts les plus modestes, ont gravi tous les échelons. Ces méthodes intelligentes corrigent cette prédominance, un peu choquante, de l'argent. Il n'en est pas moins vrai que, par la force même des choses, le commerce de la soie est l'apanage d'une très petite minorité. On s'explique aussi que ces marchands constituent, à côté des fabricants et des commissionnaires en soieries, un élément essentiel de l'aristocratie lyonnaise des « soyeux ». Cette aristocratie est la seule qui compte dans une ville, qui a toujours été un centre d'affaires, qui n'a jamais eu de seigneurs en dehors de ses archevêques et de ses chanoines, qui n'a jamais connu « ni gens de robe, ni gens d'épée, ni parlement, ni chevaliers » (1). Toutefois certains grands fabricants, dont les locaux sont vastes et le personnel nombreux, sont des figures encore plus brillantes et plus connues du public.

Le commerce de la soie tient en effet peu de place à Lyon, de même que le textile qu'il traite. Les marchands sont étroitement rassemblés dans le quartier, qui va des pentes de la Croix-Rousse à la Bourse du Commerce, entre les quais du Rhône et les Terreaux. C'est là, dans un périmètre des plus restreints, que s'alignent leurs enseignes, que stationnent ou circulent les camions, chargés de balles de soie. L'étranger, non prévenu, pourrait parcourir Lyon sans trouver le quartier des soyeux et passer à côté des camions, sans se douter de la précieuse marchandise qu'ils portent.

L'étranger remarquerait d'autant moins ce quartier que la plupart des rues qui le composent sont antiques, fort laides

(1) Edouard Aynard. Lyon en 1889.

et peu dignes du commerce qu'elles abritent. Claude Farrère a parlé de la rue Terraille, qui « morne et terne, se serre entre d'immenses maisons laides, gluantes d'humidité ». Il ajoute que « ces casernes sont les entrepôts de la soie. Derrière les murs revêches, marbrés de salpêtre et de suie, elle se repose de ses voyages ». Toutes les rues des soyeux ne sont pas comme la rue Terraille, mais il est exact que la plupart sont des évocations du vieux Lyon.

Sauf d'heureuses exceptions, les maisons ont une apparence médiocre, qui contraste fort avec l'importance des transactions qu'elles abritent, et le caractère grandiose de certaines installations intérieures (1). Les bureaux des négociants, comme d'ailleurs ceux de l'Union, s'abritent tant bien que mal sous des voûtes basses, dans des salles obscures, quelquefois dans des cours. Cependant les écritures, ainsi que la manipulation d'une substance précieuse, auraient tout intérêt à se faire au grand jour. De même le camionnage n'est pas toujours facile dans ces rues étroites. Mais le caractère lyonnais, dont ces marchands sont l'une des incarnations les plus vivantes, avec les atténuations que comporte un commerce international, a le mépris de toutes les contingences extérieures. Plus les affaires sont prospères, et plus on néglige la façade. Quelques fabricants se sont décidés à passer le Rhône pour émigrer aux Brotteaux et aménager des installations spacieuses, claires et commodés. Les marchands sont plus conservateurs. Ils restent fidèles à leur vieux quartier, qui est plus central, plus rapproché de la Condition des Soies, plus lyonnais aussi, car ce qui est au-delà du Rhône n'est plus Lyon. Toutefois, quand la Condition sera établie dans son nouveau terrain des Brotteaux, il est possible que les marchands de soie finissent eux-mêmes par émigrer.

La plupart de ces maisons sont de fondation très ancienne. Elles appartiennent à de vieilles familles lyonnaises, dont le nom a traversé les siècles et qui forment de véritables dynasties, comme les imprimeurs du xvr^e siècle. La maison Guérin, par exemple, peut remonter de génération en génération jusqu'à Guillaume Guérin, qui en 1464 était notable bour-

(1) Léo Duran (Raw Silk) oppose l'aspect modeste et vieillot de ces immeubles aux véritables palais, que possèdent les soyeux de New-York.

geois d'Annonay. Le premier soyeux de la famille semble avoir été Dominique I Guérin, qui à la date du 13 août 1661 est qualifié de « molinier en soie de la ville d'Annonay », dans un acte, où il loue pour un an un « moulin à tirer la soye, garni de tours prêts à tourner, avec quatre cents roquets ». Dominique I devait ensuite s'établir à Saint-Chamond. En 1693 un acte le qualifie de marchand de soie. Son fils Dominique II est reçu bourgeois de Lyon en 1698. Il est choisi en 1703 comme recteur de la Charité.

Dans ces généalogies les femmes occupent souvent une place d'honneur. Il n'est pas rare de voir des veuves prendre la direction commerciale, à la suite de leurs maris. C'est ainsi que trois veuves apparaissent, en 1726, en 1756, en 1871, au cours de la longue histoire de la maison Guérin, qui aujourd'hui encore est connue sous la raison sociale Veuve Guérin et Fils.

Ca caractère familial explique l'organisation au point de vue du droit commercial. C'est la société en nom collectif qui est le mode le plus ordinaire, ou la commandite simple. La société anonyme est rare. Toutefois elle tend à se développer chez les fabricants. C'est en effet un moyen de diminuer les capitaux et les risques individuels.

De même, conformément à une habitude qui est très lyonnaise, les marchands de soie, ainsi que la plupart des autres négociants de la région, marchent avec un capital nominal aussi restreint que possible. A Lyon on ne cherche pas, comme dans certains pays étrangers, à éblouir la clientèle. A ce capital initial les comptes courants ajoutent sans cesse l'argent nécessaire aux achats. Les maisons se préoccupent de constituer de fortes réserves plutôt que de répartir de gros dividendes. C'est ce qu'on appelle quelquefois conduire une affaire à la lyonnaise.

Le commerce de la soie est encore très lyonnais à d'autres points de vue. De génération en génération les marchands se transmettent, comme un flambeau sacré, un certain nombre de qualités et de principes. Au premier rang de ces qualités traditionnelles, il faut mettre la probité, indispensable d'ailleurs dans un commerce qui met en jeu des intérêts si considérables. Le négociant lyonnais a la religion de sa signature et le plus haut souci de sa réputation. Il est comme sa ville natale, un peu froid et d'abord un peu distant. La

première impression de l'étranger est souvent défavorable, mais il n'est pas exposé ici aux surprises désagréables qui l'attendent ailleurs dans des milieux d'affaires, qui ont l'élégance, le trait d'esprit et la carence de scrupules. Chez les marchands de soie le « pot de vin » paraît une indélicatesse aussi blâmable que le « piquage d'once ». Quiconque a donné prise à de simples soupçons est immédiatement tenu à l'écart.

Cette probité n'est pas seulement individuelle. De même que les générations sont solidaires à travers les siècles, toute la famille fait front en cas de danger, pour éviter le déshonneur des catastrophes commerciales. Cette solidarité existe encore entre maisons concurrentes. Les marchands de soie forment un cercle étroit, où chacun connaît et apprécie parfaitement son voisin, où les liens d'amitié se développent à travers les âges. Dans toutes les harangues, qui se prononcent au Syndicat, les paroles de solidarité sont les plus ordinaires (1). Ces sentiments rendent faciles la vie et la discipline de l'Union. Ils constituent pour le marché de la soie une grande force.

Cette honnêteté et cette solidarité sont volontiers à base religieuse. Lyon est toujours la grande métropole chrétienne, la ville du primat des Gaules. Le mysticisme oriental, que les disciples de saint Polycarpe apportèrent autrefois, n'est pas mort. Il a grandi au milieu de cette race de « travailleurs pensifs » (E. Aynard), qui, dans l'humble obscurité des rues de Lyon, devaient se créer « à défaut du monde un paradis moral de doux songes et de visions » (Michelet). Il revit chez ces négociants, qui fréquentent les pays du Levant et la Terre Sainte. La Société de la Basilique de Fourvière compte des marchands de soie parmi ses membres les plus actifs et ce monument de la piété lyonnaise est en grande partie le fruit de l'activité soyeuse. Mais ce mysticisme, atténué par le contact de tant de peuples étrangers, se double d'un libéralisme indulgent à l'égard des opinions des autres.

(1) « Notre commerce est difficile et dangereux. Nous sommes tous exposés aux mêmes risques, aux mêmes vicissitudes. N'oublions pas que la prospérité de tous est le gage de la prospérité de chacun. » Rapport de l'année 1920, p. 39.

Les marchands de soie se transmettent aussi des qualités de labeur opiniâtre, de prudence et de pondération. « Rien sans peine », telle est la belle devise de l'une des principales maisons, et chacun sait que Lyon est une ville austère et travailleuse. De même ils ne comprennent le mot spéculation que dans son sens propre, qui ne signifie pas autre chose que tentative de prévision rationnelle du commerce. Tout ce qui se rapproche du jeu leur paraît non seulement dangereux, mais immoral. On a pu leur reprocher de manquer d'imagination et d'audace. Aynard lui-même déclarait que « l'ordre et la prévoyance, un bon sens un peu plat, sont les maîtres ordinaires des affaires lyonnaises ». Mais par une de ces contradictions, si habituelles au caractère local, ces marchands ont su pratiquer à certaines heures dans les régions les plus lointaines la politique la plus originale et la plus hardie. On oublie aussi que le trafic de la soie est aléatoire et incertain. Grâce à cette modération naturelle, le commerce lyonnais a pu maintenir sans peine, dans les circonstances les plus difficiles, l'honneur du marché.

Le sens des affaires et l'esprit pratique n'excluent pas les considérations théoriques. Plusieurs maisons n'hésitent pas à faire, pour leur propre compte, le travail de documentation que le secrétariat de l'Union et le *Bulletin des Soies et Soieries* exécutent de leur côté. Par exemple l'une d'elles publie depuis plus de trente ans des tableaux statistiques et graphiques, qui permettent de suivre année par année les fluctuations du cours des soies, les apports des récoltes du monde entier, les progrès parallèles de la consommation dans les diverses fabriques de soieries, et en général tous les faits principaux, de nature à exercer une influence sur le commerce de la soie. Elle fait paraître depuis 1848 une circulaire hebdomadaire sur le courant d'affaires du marché de Lyon, et depuis 1851 une revue annuelle. Tous ces documents sont traduits en anglais et consultés à l'étranger aussi bien qu'en France.

Les marchands de soie ont sur les questions soyeuses, et sur toutes les questions économiques en général, une doctrine. C'est, aujourd'hui comme hier, la théorie libérale, dont le lyonnais Jean-Baptiste Say fut l'un des premiers docteurs. L'expression de libre-échange revient constamment dans leur histoire. Tandis que la Fabrique lyonnaise a évolué

vers le protectionnisme, et réclamé des tarifs douaniers, qui ne sont en somme qu'une juste contrepartie des conditions rigoureuses, qu'elle trouve dans la plupart des pays étrangers, le commerce de la soie au contraire est resté fidèle au libre-échange et ne cesse pas de revendiquer le libre accès de toutes les matières premières soyeuses, sous quelque forme que ce soit. Les marchands de Lyon sont ainsi de plus en plus des isolés en France. Leur politique, survivance de l'école manchestérienne et des traités de 1860, est redevenue originale. Ils comptent parmi les promoteurs et les plus actifs soutiens de la Société lyonnaise d'économie politique, qui débute il y a 30 ou 40 ans par de simples causeries au domicile de quelques négociants et industriels, et qui aujourd'hui, dans ses séances, passe en revue les principaux faits économiques de l'année, discute les grands problèmes de l'heure présente.

Les marchands de soie enfin suivent de très près tout ce qui est science, littérature et art. En raison même de leur profession, qui les conduit souvent en Italie et en Orient, c'est-à-dire dans des contrées qui conservent des trésors artistiques si nombreux, ils sont grands collectionneurs. Ils ont enrichi le Musée historique des tissus, qui donne de si beaux modèles à la fabrique de soieries. Ils comptent parmi ceux qui organisent aujourd'hui le nouveau Musée lyonnais des Arts Décoratifs. C'est un marchand de soie qui a longtemps présidé la Société des Amis de l'Université. Ils constituent vraiment une élite, aussi bien intellectuelle que financière et marchande. Ils ne ménagent pas leur concours pécuniaire à toutes les créations qui intéressent la région et ce rôle de Mécène, qui leur est très habituel, honore au plus haut point la corporation.

Cette philanthropie prend également une forme charitable, conformément aux traditions locales, et se concilie parfaitement avec des habitudes, non moins lyonnaises, d'ordre et d'économie. Les souscriptions sont incessantes dans les bureaux des marchands, pour des œuvres soit religieuses, soit laïques. Elles sont toujours bien accueillies. Pendant la guerre on ne saurait passer sous silence que marchands et fabricants ont organisé et entièrement subventionné l'Hôpital de la Soie, installé dans un local de la Croix-Rousse, appartenant à un fabricant. En 1918, les cinq souscriptions

successives, lancées parmi les marchands de soie, avaient produit 250.000 francs, avec participation de groupes lointains, comme la Chambre de Commerce française de Shanghai et l'Association des marchands étrangers de Yokohama. A la même date, ils avaient donné près de 20.000 francs aux hôpitaux italiens de la région. Mais sur toutes ces questions ils « n'aiment pas à faire connaître leurs affaires et surtout à montrer le bien qu'ils font » (Aynard) et cette modestie excessive est très lyonnaise.

L'action des marchands de soie n'est pas seulement locale. En raison des relations qu'ils entretiennent avec l'étranger et de la connaissance qu'ils ont de toutes les questions mondiales, ils rendent de précieux services comme conseillers du commerce extérieur. On les a vu figurer à la Chambre de Commerce internationale, à la Conférence parlementaire internationale du Commerce, à l'Association nationale d'expansion économique, à la Société d'encouragement pour le commerce français d'exportation, ainsi que dans les divers groupements destinés à favoriser nos intérêts chez les puissances étrangères.

Comment les marchands de soie se préparent-ils à ce grand rôle économique et social ? Leur profession comporte d'abord un certain nombre de questions techniques : connaissance approfondie des diverses catégories de soies et de cocons ; ensuite et surtout des connaissances générales à différents points de vue : géographique, juridique, commercial, avec étude des langues et des nations étrangères.

La mode est aujourd'hui aux divers enseignements techniques. Depuis longtemps, d'ailleurs, les Lyonnais avaient manifesté une certaine défiance à l'égard des études ordinaires qui, à leur gré, n'étaient pas une préparation suffisante au commerce et à l'industrie (1). Lyon est ainsi devenu l'un des centres français les mieux outillés au point de vue de l'enseignement technique. Les marchands de soie ne sont pas restés étrangers à ce mouvement. Toutefois, rien n'a été spécialement organisé à leur usage. On a souvent parlé d'un Institut de la Soie. Ce projet n'a jamais abouti,

(1) Cf. Les pages assez dures qu'Ed. Aynard consacrait en 1889 à l'enseignement secondaire classique, *Op. cit.*, p. 38.

et les marchands eux-mêmes ne semblent pas en avoir ardemment souhaité la réalisation (1).

L'Ecole Supérieure de Commerce, fondée en 1872, et qui vient de fêter son cinquantenaire, donne à la fois des connaissances techniques et des connaissances générales. Cette école, organisée sous la forme d'une société par actions, reconnue par l'Etat et placée sous le patronage de la Chambre de Commerce, comprend deux sections : la soierie, avec une technologie des textiles et des cours de tissage ; le commerce général et la banque, avec tous les enseignements nécessaires au commerce.

Les marchands de soie ont toujours témoigné à cette école, contemporaine de leur Union, le plus grand intérêt. Ils ont contribué à sa fondation et c'est un marchand de soie qui, depuis longtemps, préside avec un inlassable dévouement le Conseil d'administration. Entre ces administrateurs et le corps enseignant, qui a compris des hommes tels que Valérien Groffier, auteur d'études sur la soie et d'une grande carte séricicole de la France, une collaboration constante s'est établie, pour le plus grand profit des études. Celles-ci s'efforcent d'être pratiques et d'habituer les élèves à des recherches personnelles, en leur imposant tour à tour des exposés oraux, suivis de discussion, et des mémoires écrits ou véritables thèses.

Marchands et fabricants sont passés en grand nombre par cette école. Les futurs fabricants de soieries entrent dans la première section, les futurs marchands négligent au contraire la technologie de la soie et préfèrent la seconde. C'est ainsi qu'Albert Rondot, sorti avec une bourse de voyage, rédigea, en 1883, à la suite de ses observations, son *Essai sur le Commerce de la soie en France*.

Cependant, on peut dire que les marchands se forment surtout eux-mêmes. Contrairement à des idées très répandues aujourd'hui, ils tiennent à honneur de faire de solides études classiques dans les lycées de Lyon ou dans les collèges

(1) La Chambre de Commerce a suppléé dans une certaine mesure à cet Institut en organisant les cours de sériciculture et de séricologie de MM. Pelosse et Vaney à la Faculté des Sciences et à l'Institut colonial. Le cours technique de la soie du docteur Levrat, fondé en 1917, est surtout destiné au personnel du commerce de la soie et de la fabrique de soieries.

libres, et, bien que ces « humanités » n'aient qu'un rapport lointain avec la soie, il est aisé de comprendre que dans une élite elles conservent non seulement leur charme, mais leur utilité. Après le baccalauréat, ils entrent à l'Ecole de Commerce ou dans les Facultés. En dehors de cette préparation intellectuelle générale, ils commencent leur instruction professionnelle dans la maison familiale. En manipulant sans cesse les écheveaux de soie grège et ouvrée, ils apprennent à distinguer les qualités et les défauts de la matière première, aussi bien et mieux que dans un cours théorique. Des séjours dans les régions séricicoles, dans des filatures et des moulinsages, complètent admirablement cette éducation technique. Les voyages à l'étranger les familiarisent avec les langues vivantes et les habitudes commerciales des autres pays. L'Italie fut d'abord le principal terrain d'initiation. Puis, à mesure que les horizons du commerce de la soie s'étendaient, l'habitude s'est propagée de parcourir les pays du Levant. Enfin, avant la guerre, quelques jeunes « soyeux » avaient fait des stages en Extrême-Orient, à Canton ou à Shanghai.

Les marchands de soie s'instruisent donc comme ils se recrutent, surtout dans leur propre milieu, ce qui accentue encore leur caractère de classe sociale un peu à part.

§ 3. — QUELQUES GRANDES FIGURES DE MARCHANDS DE SOIE

On a souvent prétendu que, dans l'histoire lyonnaise, les noms qui se détachaient étaient rares. « Lyon a montré souvent un grand peuple, rarement de grands hommes », a dit Lamartine. D'après Edouard Aynard, « il semble que la grandeur véritable de Lyon soit une œuvre anonyme, collective et non individuelle », où chacun travaille « obscurément pour la gloire de la communauté ». Il est également vrai que Lyon, ville de commerce, carrefour de routes internationales, fut très accueillante aux étrangers et que ces enfants d'adoption furent souvent de brillants serviteurs de leur nouvelle cité.

Dans le commerce lyonnais de la soie, nous trouverons,

au premier plan, quelques figures étrangères, et parmi les éléments locaux, se relayant à la présidence de l'Union, comme autrefois au consulat municipal, des familles plutôt que des individualités. Une génération surtout attire les regards, celle qui a fait le marché de Lyon, tel qu'il est aujourd'hui, et qui a dépossédé Londres.

Arlès Dufour, né à Cette, d'une famille de protestants rentrés en France à la Révolution, non seulement n'était pas lyonnais d'origine, mais ne ressemblait guère au type que nous avons défini. C'est pourquoi sa personnalité, qui domine le commerce de la soie sous le second empire et qui se détachait avec tant d'éclat sur le fond un peu terne du caractère lyonnais, fut âprement discutée. Sa grande générosité de cœur et d'intelligence, sa soif immodérée de l'innovation, firent de lui un ardent protagoniste de l'Eglise Saint-Simonienne et d'autres chimères, comme celle de la paix universelle, qui lui valut, à la fin de sa vie, de si cruels déboires. On l'avait surnommé, avec quelque ironie « le tambour-major de l'humanité ».

Mais tout ne fut pas chimérique dans son existence. De même que la plupart des Saint-Simoniens, il était dévoré par « le feu sacré des grandes choses » (1). Non seulement il développa le commerce lyonnais de la soie, en fondant partout des comptoirs, mais rien ne se fit pendant 40 ans, à Lyon, en France ou à l'étranger, sans qu'il y prît part : enseignement professionnel et technique, banques, chemins de fer, mutualité, participation aux bénéfices, liberté commerciale. « Il était partout, à Lyon, à Paris, à Londres, poussant tout le monde à l'action. » Un tableau, que ses successeurs conservent, le représente en bonne compagnie, parmi les auteurs des traités libre-échangistes de 1860, c'est-à-dire avec les Anglais : Cobden, Gladstone, Palmerston ; les Français : Rouher, de Persigny, Michel Chevalier, Pereire, Dollfus, Fould. Il fut l'ami personnel de tous ces chefs du mouvement politique et économique (2).

(1) *Salut Public*, 30 janvier 1872. Notice publiée lors des obsèques d'Arlès-Dufour.

(2) Lettre de Cobden à Arlès-Dufour. (Communiquée par la maison Chabrières-Morel.)

« Paris, 23 janvier 1860. (Personnelle.)

« Mon cher ami,

« Je vous écris à la table du Ministère des Affaires Etrangères,

Un autre nom, complètement étranger, symbolise le caractère international du commerce de la soie. Sigismond Lilienthal (1834-1919), attiré par l'activité commerciale de Lyon, comme autrefois Jean Kléberg, les Médicis, les Gadagne, fut commissionnaire en soieries, avant d'être marchand de soie, et cumula divers négoce. Il joua un rôle décisif dans le commerce d'Extrême-Orient. Ce rôle commence au lendemain de la grande révolution japonaise de 1868. Lilienthal fut chargé d'équiper la nouvelle armée du Mikado. Il reçut, en échange, des soies, dont il vulgarisa l'emploi et transforma la filature. Ce fut lui, en effet, qui désigna au gouvernement japonais Paul Brunat, le célèbre organisateur de la filature impériale de Tomiouka. Sa grande intelligence commerciale et sa grande loyauté en affaires avaient fait oublier ses origines. En 1877-1878, il était président de l'Union des Marchands.

Ulysse Pila (1), dont le nom est beaucoup plus connu du grand public, symbolise mieux encore les entreprises lointaines du marché de Lyon. C'était un méridional, devenu lyonnais d'adoption. Né à Avignon, mais venu de bonne heure à Lyon, il fit son apprentissage de la soie à la Croix-Rousse et entra au service d'une maison d'importation. « Fils de ses œuvres, rencontre qui n'est d'ailleurs pas rare dans cette aristocratique industrie de la soie » (2), il unissait en lui « l'ardeur entraînant d'un enfant du midi et la réflexion britannique, qui a plus d'un point de ressemblance avec le caractère lyonnais » (3). Il avait du Midi l'optimisme contagieux et le don de la persuasion. Il tenait de Lyon une extraordinaire puissance de travail. Il fut toute sa vie en mouvement.

où je viens de signer le traité de commerce entre la France et l'Angleterre, traité qui, je l'espère, fera beaucoup dans quelques années pour augmenter le commerce et la prospérité des deux pays et nous procurera une garantie (peut-être la seule garantie possible) pour une paix durable.

« Notre cher ami Chevalier était présent au moment où la signature fut apposée à ce bon travail. Il doit être content, et moi aussi. Et de votre côté vous devez partager cette satisfaction.

« Ma femme et moi irons, dans deux ou trois jours, à Cannes, où je dois rester un mois. Serez-vous à Lyon ?

« Sincèrement vôtre.

« R. COBDEN. »

(1) Décédé en 1909.

(2) D'après le *Bulletin des soies et soieries*, 13 mars 1909.

(3) *La Quinzaine coloniale*, 10 avril 1909.

De 1864 à 1866, on le trouve à Shanghaï comme inspecteur des soies. Devenu chef d'une maison de commerce à Marseille, il entreprend encore, de 1866 à 1870, trois grands voyages en Extrême-Orient, malgré la difficulté et la lenteur des communications. En 1873, quand le percement du canal de Suez eut fait du marché lyonnais le grand marché mondial de la soie, il se fixe définitivement à Lyon. Il sera, en 1892, l'un des défenseurs du libre-échange et de la franchise des grèges étrangères. Représentant de la soie à la Chambre de Commerce, à partir de 1889, il est président de l'Union des Marchands, de 1892 à 1895.

D'ailleurs, le commerce de la soie ne suffisait pas à absorber toute son énergie. Il était entré dans les Conseils d'administration de plusieurs grandes entreprises financières ou industrielles, et surtout, il se faisait, avec passion, le promoteur d'entreprises coloniales. Membre du Conseil supérieur des colonies, il sut, avec une habileté et une souplesse toutes méridionales, mettre à profit l'amitié de certains hommes d'Etat : Paul Bert et de Lanessan. Une colonie surtout attirait son attention, à cause de sa proximité avec la Chine, c'était le Tonkin. Au cours de nouveaux voyages, Ulysse Pila mit sur pied les premières grandes organisations administratives et économiques du pays : la Société des Docks d'Haïphong et la Compagnie Lyonnaise Indo-Chinoise. Pour la pénétration de la Chine, il risqua des capitaux importants et fut l'un des promoteurs de la grande mission lyonnaise de 1895.

Cette mission est l'événement capital de la propagande du marché de Lyon dans les régions lointaines. Elle se place au lendemain de la guerre sino-japonaise et du traité de Shimonoseki (1895). La Chine, vaincue par un adversaire minuscule, semblait un empire en décomposition, et diverses puissances, en particulier l'Allemagne, se disposaient à la démembrer. Une mission commerciale arrivait à son heure. Il était urgent de connaître les possibilités économiques d'un territoire, dont le Tonkin et le Fleuve Rouge étaient l'une des principales portes.

En 1843, alors que la Chine venait à peine de s'ouvrir aux étrangers et que la xénophobie des populations rendait toute pénétration dangereuse, M. de Lagrenée avait dirigé une première entreprise de ce genre.

La Chambre de Commerce de Lyon, à l'instigation du commerce de la soie, prit l'initiative d'une mission nouvelle. Procédant avec la grande largeur d'esprit, qui caractérisait son président Aynard, et faisant passer avant toutes choses les intérêts généraux du commerce français, elle pressentit les autres Chambrès de Commerce.

Elle obtint le concours des régions maritimes et des régions textiles, plus directement intéressées à la découverte de débouchés nouveaux : Marseille, Bordeaux, Lille, Roubaix, Roanne. A côté des spécialistes lyonnais, chargés d'étudier les questions soyeuses, d'autres spécialistes devaient s'occuper des textiles communs, des ressources minières et commerciales. Divers ministères (affaires étrangères, marine, colonies) accordèrent leur concours à l'entreprise, qui d'ailleurs ne fut pas officielle et resta une mission d'initiative privée. Ulysse Pila fut le commissaire général de ce grand voyage et Henri Brenier le principal chef.

Partis de Marseille en septembre 1895, les explorateurs ne rentrèrent que deux ans après, à la suite de pérégrinations, qui s'étaient déroulées sur une distance de 20.000 km. Le volumineux compte rendu de la mission a donné de ces voyages à travers la Chine du Sud une description pittoresque. Des rapports régionaux, annexés à cette relation précisent les ressources de certains pays, Tonkin, Yunnan, Kouitchéou, Seu tchouan, ou de certaines villes, Hong-Kong, Canton, Hankéou. Des rapports techniques étudient la soie, les cotonnades, les mines, la monnaie...

Cette œuvre énorme fut la révélation d'une civilisation mal connue. Elle posait une foule de problèmes, que la génération suivante devait chercher à résoudre. Elle provoqua à l'étranger l'organisation d'entreprises analogues, qui furent loin d'avoir la même envergure : missions japonaise, anglaise, américaine, allemande...

A côté de ces figures, qui ont attiré l'attention, peut-être justement parce qu'elles n'étaient pas strictement lyonnaises, les vieilles familles de Lyon sont volontairement plus effacées. Elles se tiennent plus à l'écart des sphères politiques. Elles énoncent moins haut les résultats d'une activité qui

(1) La Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine (1895-1897).

n'est pas moindre. Certains de ces noms caractérisent plutôt la soie, sous sa forme industrielle, filature et moulinage, tandis que ceux qui précèdent représentent davantage la forme commerciale.

Les Payen ont été surtout des filateurs. Charles Payen (1816-1910) est l'une des figures les plus caractéristiques de la famille. A 17 ans il s'embarque à bord d'un voilier pour les Etats-Unis, dans un temps où la traversée de l'Atlantique était presque un acte de courage. Il fait son apprentissage de la vie des affaires au milieu de ces *business men* américains, véritables professeurs d'énergie et de confiance dans l'avenir. Rentré en France, il conservera au cours de sa longue carrière, jusqu'à l'aurore de sa 95^e année, l'activité et l'optimisme qu'il avait puisés dans le nouveau monde. Passé du commerce des soieries au commerce de la soie, il fondait au Bengale, à partir de l'année 1853, un groupe industriel, qui devait comprendre jusqu'à 18 filatures. Des installations analogues existaient ou furent créées en France, au Piémont, en Espagne (Murcie) et contribuèrent à la rénovation des procédés de filature.

Les Armandy ont travaillé surtout aux progrès du moulinage. David Armandy père était en 1850 un modeste moulinier de Taulignan (Drôme), qui s'éleva au rang de marchand de soie et dont l'œuvre fut continuée par ses fils David et Gratien. C'est surtout Gratien (1) qui a développé à partir de 1868 les groupes industriels français et italiens de la maison. Non seulement il modernisa l'outillage, mais il imagina dans le recrutement de la main-d'œuvre des procédés qui font le plus grand honneur à son esprit d'initiative et d'humanité. La population rurale de la Drôme étant trop peu nombreuse pour assurer un personnel régulier, il reçut des jeunes filles du dehors, que plaçaient leurs familles, les administrations hospitalières et les œuvres de bienfaisance. Depuis un demi-siècle 3.000 jeunes filles sont ainsi passées par les usines de Taulignan. Non seulement elles ont, avec leur salaire journalier, amassé un pécule, mais elles se sont confectionné des trousseaux dans des écoles de couture, elles ont complété leur instruction dans des cours d'adultes, elles

(1) Décédé en 1897.

ont appris dans des écoles ménagères à conduire une maison, de telle sorte que Taulignan fut pour elles une pension autant qu'un atelier.

Avec le reste du personnel même esprit de philanthropie. Des œuvres ouvrières nombreuses ont attaché à la maison une main-d'œuvre plus fidèle et plus expérimentée : gratifications et primes, participation aux bénéfices, caisses de secours, logements et soins médicaux, médailles de collaborateurs, médailles trentenaires.

Gratien Armandy eut aussi le mérite d'être l'un des premiers à mettre en rapports directs la production des fils de soie et la fabrication des tissus, de manière à mieux adapter l'une à l'autre. De même, en dépit de toutes les difficultés d'exécution, il entreprit l'ouvraison des soies asiatiques et des soies tussah, qui ont ouvert un champ d'action beaucoup plus vaste à la fabrique, trop limitée jusque-là aux soies ouvrées, d'origine occidentale.

Ferdinand Guérin (1847-1921), qui fut presque un contemporain, est cependant une figure un peu patriarcale, qui personifie le commerce lyonnais dans sa forme la plus ancienne, en union intime avec la Banque. D'ailleurs cette persistance de formes antiques ne signifiait pas routine et manque d'initiative. Ferdinand Guérin donna une vive impulsion à sa maison, la plus ancienne de la place. Il créa de nombreuses succursales à l'étranger, en Italie, en Russie, en Amérique, acheta et réorganisa des filatures. Président de l'Union des Marchands à deux reprises, en 1876, en 1886-87, il représenta la soie à la Chambre de Commerce pendant 17 ans.

La soie n'était du reste qu'une des formes de son activité. Durant sa longue carrière, le financier qu'il était aussi, inspira à l'épargne lyonnaise une confiance illimitée. Il apporta le concours de son expérience à des entreprises commerciales et industrielles variées, dont quelques-unes étaient lointaines, comme les Aciéries de St-Petersbourg, et d'autres au contraire locales, comme la Société de la rue Impériale, qui aménagea la rue de la République actuelle. Admirateur du passé, il aimait la terre et dans son château de Sérézin (Isère), s'occupait d'agriculture. Il était commandeur de St-Grégoire-le-Grand et président de la Commission de Fourvière.

Enfin il serait injuste de ne pas rappeler la mémoire d'un homme, dont le rôle fut un peu différent, publiciste et écri-

vain plutôt qu'homme d'action. Natalis Rondot (1821-1900) (1) n'était pas originaire de Lyon. Né à Saint-Quentin, d'une famille dont le berceau était à Troyes et comptait toute une lignée d'orfèvres et d'artistes, il s'occupa d'abord du textile champenois par excellence, la laine. De 1844 à 1846, bien qu'il eût à peine une vingtaine d'années, il fit partie de la première mission française en Chine, comme délégué de la Chambre de Commerce de Reims pour les laines.

C'est alors que commencent les premières relations de Rondot avec le commerce de la soie. Il entrevit au cours de cette mission la possibilité d'utiliser les soies chinoises et d'établir un courant d'affaires entre Shanghai et Lyon. Il représenta à Paris des maisons lyonnaises et même il fut, comme certains délégués de l'ancien régime, désigné par la Chambre de Commerce de Lyon, pour suivre auprès des ministères et des administrations centrales toutes les affaires lyonnaises.

Chargé de missions à l'étranger, membre des jurys à toutes les grandes expositions françaises ou étrangères, membre de la Commission permanente des valeurs de douane, Natalis Rondot fut un écrivain d'une incroyable fécondité, qui écrivit sur tous les sujets, et surtout sur la soie, car la soie l'intéressait non seulement comme textile, mais à cause de son caractère artistique. Cette passion pour toutes les choses de l'art, qu'il puisait sans doute dans son ascendance, fit de lui l'organisateur du Musée historique des tissus et l'historien des anciennes corporations de graveurs, médailleurs, imagiers... à Lyon et à Troyes. « Il était de la bonne manière, un louangeur du temps passé ». Sa prodigieuse facilité d'écrivain n'avait d'égale que son incomparable puissance de travail. On a pu dire de lui que « la paresse et l'inaction lui étaient odieuses. Le travail, qui mûrit les jeunes hommes, prolonge, quand il répond si bien à leurs goûts et à leurs aptitudes, la jeunesse des vieillards » (2). C'étaient là des qualités, qui faisaient de Natalis Rondot un autre Lyonnais d'adoption, dans cette ville où il devait mourir.

Ainsi définie, l'action de tous ces soyeux apparaît immense. Elle dépasse même le cadre du marché de Lyon et du com-

(1) Cf. Léon Galle : Natalis Rondot, sa vie et ses travaux.

(2) Marius Morand : *Bulletin des soies et soieries*.

merce de la soie, car tout en cherchant dans des régions lointaines les matières premières, dont la fabrique avait besoin et qu'elle ne trouvait plus en France, ils furent partout les premiers pionniers des influences françaises. De même leur intervention a été féconde dans la filature et le moulinage. La transformation et l'amélioration de ces industries fut en partie leur œuvre. Ils ne furent pas à l'égard de la fabrique lyonnaise des intermédiaires inutiles. Ils avaient conscience du rôle qu'ils avaient à remplir. S'initier à tous les besoins des employeurs pour y adapter sans cesse leur activité, et d'autre part les faire bénéficier de tous les perfectionnements et de tous les progrès, dont ils pouvaient avoir l'idée première, tel fut le double programme qu'ils se tracèrent et qui fut bien réalisé.

La génération actuelle ne leur est pas inférieure. La plupart des hommes d'aujourd'hui se rendent compte qu'ils ont des noms glorieux, qui sont lourds à porter et qui leur imposent des devoirs.

CHAPITRE IV

LA PRODUCTION FRANÇAISE

§ 1^{er}. — SERICICULTURE. — FILATURE. — MOULINAGE

La production française de soie passe à peu près entière sur le marché de Lyon, dont elle était, il y a 75 ans, l'élément essentiel. Aujourd'hui elle est presque devenue quantité négligeable. On est obligé cependant de lui consacrer des développements, qui sont hors de proportion avec ce qu'elle donne.

En raison de la multiplicité des renseignements (1) qui la concernent, il est possible de préciser assez exactement : 1° la répartition géographique des éducations ; 2° le nombre des sériciculteurs ; 3° les quantités de graines mises en incubation ; 4° les quantités de cocons récoltés, ainsi que le rendement par once et les prix de vente ; 5° la soie grège obtenue.

Un tableau préliminaire et partiel de comparaison entre l'année 1908, relativement bonne, et l'année 1919, franchement mauvaise, donnera une idée aussi nette que possible du caractère de l'évolution actuelle :

1908			
Départements	Sériciculteurs	Onces de graines mises en incubation	Cocons récoltés en kg.
Ain	559	414	20.614
Basses-Alpes	3.357	3.365	157.211
Hautes-Alpes	606	456	25.376
Alpes-Maritimes ...	278	384	20.603

(1) Empruntés surtout aux statistiques de l'Union des Marchands.

Départements	Sériciculteurs	Onces de graines mises en incubation	Cocons récoltés en kg.
Ardèche	22.900	41.983	1.926.285
Aude	3	30	1.033
Aveyron	123	193	8.293
B.-du-Rhône	5.049	7.255	276.952
Corse	958	1.451	80.221
Drôme	25.940	31.893	1.490.406
Gard	25.239	52.280	2.251.361
Hte-Garonne	4	6	258
Hérault	2.190	3.943	172.026
Isère	8.354	8.212	363 846
Loire	62	67	2.895
Lot	1	4	57
Lozère	1.848	2.885	138.192
Pyr.-Orientales	321	788	31.576
Rhône	7	8	375
Savoie	779	603	33 253
Tarn	272	178	8.337
Lot-et-Garonne	125	101	3.764
Var	8.279	10.356	450.794
Vaucluse	16.550	20 218	945.611
	123.804	187.073	8.409.299

Départements	Sériciculteurs	Onces de graines mises en incubation	Cocons récoltés en kg.
Ain	47	30	1.333
Basses-Alpes	1.162	873	40.013
Htes-Alpes	276	190	10 167
Alpes-Maritimes	76	74	3.812
Ardèche	12.181	15.372	659.616
Aude	1	1	31
Aveyron	2	3	119
B.-du-Rhône	1 625	1.247	50.620
Corse	148	204	10.842
Drôme	9.683	7.609	339.283
Gard	13.689	19.349	727.689
Haute-Garonne	Néant.		
Hérault	762	765	31.718

Départements	Sériciculteurs	Onces de graines mises en incubation	Cocons récoltés en kg.
Isère	1.080	971	46.911
Loire	1	2	79
Lot	Néant.		
Lozère	1.246	1.686	59 607
Pyr.-Orientales	73	69	5.307
Rhône	Néant.		
Savoie	34	25	1 183
Tarn	Néant.		
Tarn-et-Garonne	Néant.		
Var	4.405	4.048	166 290
Vaucluse	5.910	4.557	166.927
	52 401	57.075	2.321.547

Après 1919, la décadence a continué, sauf dans quelques départements, où le chiffre des récoltes, sinon celui des sériciculteurs, a quelque peu augmenté.

Alpes-Maritimes ...	72 sériciculteurs	4.204 k. de cocons	
Aveyron	2	192	—
Lozère	1.274	74.615	—
Basses-Alpes	1 611	64.407	—
Corse	333	21.324	—

Par contre le département de l'Aude est à rayer en 1922.

Au point de vue géographique (1) la zone séricicole forme un triangle, dont le sommet se localise dans le département de l'Ain, tout en laissant Lyon en dehors, et dont les côtés se prolongent à l'Est et à l'Ouest du Rhône en bordure du Massif central et des Alpes, jusqu'aux Pyrénées-Orientales d'une part, les Alpes-Maritimes et la Corse de l'autre. Elle coïncide donc avec les pays méditerranéens et rhodaniens. Elle comprend des localités nombreuses, qui sont à la fois de petits centres de production et de petits marchés régionaux de vente. Dans le seul département du Gard, le plus important de tous, il faut citer Alais, Saint-Ambroix, Anduze, Le Vigan, Saint-Hippolyte-du-Fort, Sumène, Lasalle, Valleraugue, Man-

(1) Cf. en annexe, la Carte Séricicole de la France. Carte I.

dagout, Uzès, Bagnols-sur-Cèze, Pont-Saint-Esprit. Ailleurs on peut se borner à citer Privas, Aubenas, Largentière, Joyeuse, dans l'Ardèche ; Morestel, Rives, Saint-Marcellin, dans l'Isère ; Romans, Die, Nyons, dans la Drôme ; Avignon, Cavaillon, Vaison, Pertuis, dans la Vaucluse ; Saint-Rémy, Salon, dans les Bouches-du-Rhône ; Manosque, dans les Basses-Alpes ; Vidauban, Draguignan, dans le Var ; Ganges, Gornîès, Saint-Bauzille-de-Putois, dans l'Hérault. En dehors de cette zone, la sériciculture disparaît ou a disparu des départements aquitains, Lot, Aveyron, Tarn, Tarn-et-Garonne, Haute-Garonne, Aude. Elle se meurt, même à proximité de Lyon et de Saint-Etienne, dans les départements du Rhône et de la Loire.

Dans la zone séricicole elle-même la décadence est partout.

Le nombre des sériciculteurs n'est plus aujourd'hui que la moitié ou même le tiers de ce qu'il était en 1908, car après s'être relevé à 65.592 en 1920, il est retombé à 48.924 en 1921, et 48.052 en 1922. Les éducations s'affaiblissent dans les riches plaines qui bordent le Rhône et se retirent de part et d'autre vers les montagnes. Il ne subsiste plus que deux groupes importants, l'un relativement compact, dernière citadelle de la sériciculture française, sur les pentes des Cévennes, dans l'Ardèche, la Lozère et le Gard, l'autre formant plutôt une chaîne discontinue au débouché des vallées alpestres et jurassiennes, avec certains cantons de la Drôme, de la Vaucluse et du Var, comme centres principaux.

Diminution encore plus sensible dans les graines mises en incubation. Le nombre des boîtes de 25 gr. (une once) est passé de 187.073 en 1908 à 57.075 en 1919, 72.826 en 1920, et seulement 54.153 en 1921, 56.256 en 1922.

Le poids des cocons frais est tombé de 8 millions et demi de kilos en 1908 à 2.321.547 en 1919. Il est remonté à 3.202.904 en 1920, pour retomber à 2 524.149 en 1921, et 2.571.915 en 1922. Par contre le rendement à l'once de graines a fait de sérieux progrès depuis un demi-siècle. De 15 à 20 kilos vers 1870, il s'est élevé à 40 kg. vers 1900, et il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer des rendements de 60 kg. C'est une conséquence des progrès scientifiques et du développement des méthodes pasteurienues. Cela tient peut-être aussi à ce fait que les sériciculteurs, qui persistent à faire des éducations, sont justement les plus habiles et les plus soigneux.

Quant aux prix de vente de ces cocons, ils n'avaient pas cessé de s'avilir depuis un demi-siècle, passant de 8 francs le kg. en 1872 à 3 fr 20 pour les espèces les meilleures en 1908. Le minimum a été atteint en 1915, au milieu des perturbations produites par l'entrée en guerre, avec des prix dérisoires de 2 fr. 25 à 2 fr. 60. Mais depuis, l'ascension a été rapide et inespérée. Dès l'année suivante, les cours se relevaient à 4 et 5 francs, pour atteindre 7 et 9 francs en 1919, 12 et 15 francs en 1920 et même 15 ou 17 francs en 1922. De toute cette statistique, c'est le seul élément qui soit en progrès. Mais il n'a pas réussi, comme on l'espérait, à entraîner les autres.

La soie produite en France est d'excellente qualité, surtout dans les districts montagneux des Cévennes. C'est une soie jaune, provenant soit de races pures, soit plutôt de croisements chinois à base de races françaises. Les chiffres de la production de la soie grège résument en quelque sorte toute l'histoire actuelle de notre sériciculture :

1908	656.000 kilos	1917	205.000 kilos
1913	350.000 —	1918	245.000 —
1914	405.000 —	1919	180.000 —
1915	130.000 —	1920	250.000 —
1916	220.000 —	1921	195.000 —

Il y a, dans cette histoire, deux points particulièrement critiques. Ils correspondent au début et à la fin de la guerre. En 1915, avec la désorganisation des campagnes, la dernière heure de la sériciculture semble arrivée. En 1919, on se remet au travail, mais à d'autres travaux que l'élevage du ver à soie. Quant à la réaction favorable, qui semblait se dessiner à la suite du relèvement très sensible des prix et de la grande prospérité de la fabrique lyonnaise, elle n'a été que passagère.

Une seule branche de sériciculture française a conservé une grande activité, c'est le grainage. Les sériciculteurs-graineurs, travaillant d'après les méthodes de Pasteur et sous le contrôle de l'Etat français, dirigent des éducations qui se dispersent dans un certain nombre de départements : au premier rang, le Var, puis les Alpes-Maritimes, les Basses et les Hautes-Alpes, les Pyrénées-Orientales, où la plupart des chambrées sont réservées au grainage. Ils forment des associations prospères, à Marseille, à Vidauban (Var). Ils four-

nissent tous les genres de graines : races indigènes et exotiques, pures et croisées.

Le grainage rencontre dans nos régions méditerranéennes des conditions très favorables à tous égards. D'abord, il faut signaler le climat et le sol, qui donnent une feuille de mûrier excellente et sont aussi propices aux éducations, qu'ils peuvent l'être aux pépinières et aux semences végétales ; ensuite la conscience et l'habileté professionnelle des graineurs, secondés par l'intelligente discipline des éducateurs, qu'ils savent choisir. Toutes ces circonstances expliquent pourquoi les produits français sont rigoureusement garantis contre toute maladie héréditaire et d'un fort rendement.

L'action de nos graineurs dépasse de beaucoup les limites de la sériciculture française. Ils ont dû chercher au dehors la clientèle qui leur échappait en France. Dans l'année, qui a précédé la guerre, le nombre des boîtes (d'une once ou de 25 grammes) banderolées par le Service de Contrôle et de Surveillance a dépassé 500.000 à l'exportation. L'Italie était de beaucoup le principal client, car elle absorbait à elle seule 250.000 boîtes. Le reste se partageait entre les autres états de l'Europe occidentale et orientale, du Proche, du Moyen et même de l'Extrême Orient, plus spécialement la Grèce, la Bulgarie, la Serbie, la Roumanie, la Russie, la Turquie, la Syrie, la Perse et le Turkestan. La guerre n'a fermé que temporairement une partie de ces débouchés.

Le commerce international de ces graines présente diverses modalités. D'abord absence de toute convention spéciale, et application pure et simple des règlements locaux, en usage dans les régions de sériciculture. C'est le cas le plus habituel. Mais les graineurs trouvent plus de garantie dans les conventions internationales officielles. Des statuts de ce genre existent avec l'Espagne, l'Italie, la Bulgarie par exemple.

A vrai dire, quelques difficultés se sont produites avec l'Italie. Non seulement il y a toujours eu une forte exportation de graines françaises au delà des Alpes, mais des graineurs italiens sont venus s'établir en Provence pour profiter des conditions si favorables de climat et du sol. C'est en somme une situation inverse de celle que l'on verra dans la filature et le moulinage. Mais cette solidarité franco-italienne a provoqué les jalousies des graineurs, établis exclusivement

dans la péninsule. Un décret italien du 19 mai 1918, sous prétexte de réglementer la vente des graines, a entravé l'importation. A la suite des réclamations du gouvernement français, une conférence s'est réunie à Nice et une convention a été signée le 27 août 1920, autorisant l'entrée en Italie des graines françaises égrenées ou en cellules. Mais cet accord n'est que temporaire. Il a été très attaqué en Lombardie et Piémont, ce qui rend l'avenir très incertain. On peut espérer toutefois que le gouvernement italien, dans l'intérêt même de sa production séricicole, continuera à favoriser le grainage français, très supérieur à celui de la péninsule.

La convention, conclue en 1906 entre la France et la Bulgarie, est particulièrement intéressante. Elle a constitué une nouveauté dans ce commerce international. D'ordinaire les clients étrangers des graineurs français se réservent le droit de confier à des experts nationaux la vérification des fournitures qui leur sont faites, avec recours à leurs propres tribunaux en cas de fraudes. La Bulgarie a dérogé à cet usage et considéré comme probante et définitive l'attestation du Contrôle de l'Etat français. En conséquence, elle a privé ses ressortissants du droit de revendiquer des expertises à l'arrivée et de faire appel à la justice bulgare. C'est un acte de foi qui fait le plus grand honneur au grainage français et dont la sériciculture bulgare n'a pas eu à se plaindre.

Il n'est pas exagéré de dire que la banderole officielle de notre grainage est comme un véhicule des influences françaises en Orient et qu'elle y montre nos couleurs, comme notre flotte les déploie le long des côtes. Elle touche de très près au commerce de la soie et favorise l'action de nos marchands, car dans certaines régions, si l'on veut avoir des cocons, il faut commencer par fournir des graines aux indigènes.

Quant aux sériciculteurs proprement dits, ils se désintéressent de plus en plus d'une tradition pourtant lointaine et glorieuse. On a beaucoup écrit sur les causes de cette décadence (1). Le point de départ doit évidemment être cherché dans les maladies qui ravagèrent toutes les éducations, au siècle dernier, et provoquèrent dans notre production sérici-

(1) Cf. surtout les publications de M. Mozziconacci, directeur de la Station séricicole d'Alais, et de M. Lambert, directeur de la Station de Montpellier.

cole des ravages qu'il n'est pas exagéré d'évaluer à deux milliards. « Il faut avoir assisté, dit Pasteur, à ces désastres, pour comprendre leur étendue et les misères qui en sont la conséquence. Après avoir donné son temps et sa peine à son cher *bétail* (expression d'Olivier de Serres), dépensé sa feuille, payé ses ouvriers, le malheureux éducateur ne recueille que des cadavres en putréfaction. »

A la même époque, le prix des cocons, après avoir atteint 7 à 8 francs, diminuait de moitié, par suite de la concurrence des soies asiatiques, qui se vendaient à des prix très inférieurs à ceux des soies occidentales et que la fabrique lyonnaise avait donc avantage à employer pour la confection des tissus à bon marché, devenus nécessaires avec la démocratisation des modes. Découragés, les paysans des régions rhodaniennes cherchèrent d'autres ressources, partout où le sol le permettait. La première idée qui venait à l'esprit était d'arracher les mûriers pour planter des vignobles, mûrier et vigne s'accommodant à peu près du même sol et du même climat. A vrai dire, les malheureux paysans n'échappaient à la pébrine que pour aller au devant du phylloxera. Un deuxième fléau, plus terrible encore que le premier, les attendait. Puis, quand cette maladie fut à son tour vaincue, il fallut compter avec les crises de surproduction comme celle de 1907 et l'avalissement des prix. On peut se demander quel bénéfice la vigne a pu donner aux anciens éducateurs. Il est vrai que, depuis 1907, le cours des vins est devenu beaucoup plus avantageux.

Mais d'autres cultures étaient d'un rendement plus assuré. Précisément l'accélération des transports, le développement des voies ferrées ouvraient des débouchés nouveaux et de plus en plus lointains à certains produits de l'agriculture, fruits et primeurs. Avec ses irrigations, la vallée du Rhône devenait un immense jardin, un immense verger. Toutes ces plantations donnaient de gros revenus et ne laissaient plus de loisirs pour l'éducation des vers à soie.

Dans les montagnes, la sériciculture n'avait pas ces concurrences à craindre, mais on lui trouvait des inconvénients plus sensibles qu'autrefois. A défaut de la pébrine, les autres maladies du ver guettent aujourd'hui les magnaneries, profitant des moindres troubles météorologiques, des moindres négligences des éleveurs. La sériciculture est devenue, sinon

plus aléatoire, du moins plus assujettissante. Elle exige des méthodes plus scientifiques. De l'aveu même de ses plus ardents champions, elle réclame, surtout dans la dernière période des éducations « une continuité absolue, non seulement pendant le jour, mais aussi, bien souvent, pendant la nuit ». Elle « ne souffre ni oubli ni indifférence » (Mozziconacci). C'est donc un véritable esclavage. Le paysan français n'est pas inaccessible aux méthodes scientifiques, mais les mœurs actuelles s'accommodent mal d'occupations qui exigent tant de précautions et portent une si grave atteinte à la liberté.

Enfin, la guerre, avec toutes les transformations économiques et sociales qu'elle a déchainées, a porté le dernier coup : familles agricoles décimées, exode vers les villes dans les régions pauvres, hausse formidable des produits de la terre dans les régions riches. Il y a bien, il est vrai, la hausse du prix des cocons. C'est un facteur important, car à prix d'argent, on peut tout obtenir, même ressusciter les éducations. Nous ne sommes plus au temps où il fallait faire de la sériciculture à 3 francs le kilo. Mais cette hausse est en partie neutralisée par l'augmentation générale des denrées agricoles et l'incertitude de l'avenir. Ainsi s'explique une désaffection complète, qui contraste avec les efforts opiniâtres de certains peuples pour prendre rang parmi les producteurs de soie.

Par suite de la division du travail, qui s'établit toujours dans les régions très avancées de production, les éducateurs français ne filent plus eux-mêmes leurs cocons. Ils préfèrent les vendre aux filateurs, et ceux-ci vendent leur soie aux marchands, quand ils ne sont pas marchands eux-mêmes.

La filature, en France, a traversé les mêmes vicissitudes que la sériciculture (1). D'abord largement alimentée par les éducations locales, elle fut prospère malgré les imperfections de son outillage : croisure à la Chambon, filature à un ou deux bouts, battage et rattachage des fils à la main. Vers 1850, on comptait plus de 600 filatures et de 30.000 bassines, avec une production de 2 millions de kilos de soie grège, entièrement française. La filature avait alors un caractère nettement familial et rural. C'était une très petite indus-

(1) Cf. BEAUQUIS : Histoire économique de la Soie.

trie, intimement liée aux éducations et qui se dispersait à travers toutes les campagnes séricicoles. La zone de répartition coïncidait avec celle de la sériciculture et se trouvait donc assez éloignée de Lyon.

La maladie de ver à soie lui enleva toute sa matière première. Elle essaya bien de « tirer » dans ses bassines des cocons secs, venus d'Italie, du Levant ou même d'Extrême Orient. Mais ces cocons, de races étrangères, étaient d'un travail souvent difficile et surtout, avec le matériel rudimentaire et les rendements extraordinairement faibles dont on se contentait à cette époque, il était impossible de lutter contre l'afflux des grèges asiatiques, soies mal filées sans doute et de mauvaise qualité, mais dont le prix de revient était beaucoup plus faible. Ainsi la production asiatique accablait les filatures aussi bien que les séricicultures occidentales. Dans la seconde moitié du xix^e siècle, beaucoup de filateurs, n'ayant plus rien à filer, disparaissent. Vers 1885, on ne comptait plus en France que 400 installations, avec moins de 20.000 bassines et une production qui ne dépassait pas 750.000 kilos.

L'Italie réagit la première, pour des raisons que l'on verra plus loin, et prit sur la France une avance décisive. Elle organisa une grande industrie moderne de la filature, avec un outillage perfectionné. Le maximum de rendement permit d'abaisser au minimum le prix de revient et de produire la soie filée à des conditions de prix, qui n'étaient plus sensiblement supérieures à celles des soies d'Extrême Orient. Elle draina toute la production italienne, redevenue considérable, et attira vers elle, par suite des avantages qu'elle leur offrait, la plus grande partie des cocons du Levant.

En France, sauf exception (1), on se mit à l'œuvre un peu tard. La tâche était d'ailleurs plus malaisée. Le problème de la filature est devenu double. S'il est nécessaire d'avoir un outillage aussi moderne que possible, il n'est pas moins indispensable d'avoir des cocons à filer. En général, la transformation du matériel, le passage du travail familial à la véritable usine, se firent chez nous avec une extrême lenteur. Dans quelques localités seulement, la croisure française ou à la Chambon fit place à la croisure italienne ou à

(1) Dans la Drôme, quelques filatures modernes, avec bassines à 6 bouts, apparaissent dès l'année 1841.

la tavelette, le battage à la main au battage mécanique, l'ancien rattachage aux jette-bouts automatiques, la vieille roue hydraulique à la vapeur et à l'électricité, avec des bassines à 6 et même 8 bouts et une division du travail plus rigoureuse. Ailleurs, les anciens usages persistèrent. Filateurs et fileuses des campagnes rhodaniennes refusaient de changer leurs méthodes. Ils accueillaient avec défiance et même avec colère les bassines à bouts multiples, grosses mangeuses de cocons. Ces résistances, singulières en apparence, trouvent leur explication dans l'état de la production. Les récoltes françaises fléchissaient en effet chaque année, au lieu de prendre un nouvel essor comme en Italie. Les cocons du Levant allaient à Milan, au lieu de se diriger sur Marseille. Le manque d'approvisionnement faisait croire que l'outillage perfectionné était contraire aux intérêts des filateurs. On tournait en somme dans un cercle vicieux. Il aurait fallu un matériel moderne pour attirer les cocons étrangers, et d'autre part, faute de matières premières locales, on n'osait pas transformer les installations. D'ailleurs, l'influence de certaines mesures législatives s'exerçait plutôt, comme on le verra, dans un sens rétrograde, et l'avisement général des prix, dont souffrait tout le commerce français, ne favorisait guère les initiatives. C'est pourquoi les quantités de soie filée diminuèrent encore au lieu d'augmenter.

Les dernières statistiques annuelles du ministère du Commerce et de l'Industrie datent de 1913. Elles indiquent 166 filatures avec 8.167 bassines principales, dont 2.908 à plus de 5 bouts, 3.118 bassines accessoires, dont 1.837 également à plus de 5 bouts, 430 services de noueuses ou rattacheuses, et une production de 654.013 kilos de soie grège, dont 511.832 kilos dérivant de cocons français. Le Gard est au premier rang avec 81 filatures, 250.000 kilos environ de soie grège ; ensuite l'Ardèche avec 33 filatures et 168.000 kilos. La Drôme et les Bouches-du-Rhône se disputent le troisième rang avec respectivement 14 filatures et 63.000 kilos de grège, 7 filatures et 71.000 kilos. Ensuite l'Hérault accuse 12 filatures et 45.000 kilos ; la Vaucluse également 12 filatures, mais seulement 25.000 kilos. Avec la Lozère, le Var, le Tarn et la Garonne, les chiffres deviennent insignifiants.

Si l'on rapproche ces quantités de ce qui est nécessaire à l'approvisionnement de la fabrique lyonnaise, on perçoit tout

le déficit. Si on les rapproche de la production mondiale de soie grège, on voit encore mieux à quelles proportions infimes est réduite cette branche de l'industrie française, qui, il y a un demi-siècle, fournissait la dixième partie des grèges mises dans le commerce international.

Depuis la guerre, les renseignements d'ensemble font défaut, mais on sait fort bien que la décadence continue, parallèle à celle de la sériciculture. Il existe un certain nombre de belles usines qui n'ont rien à envier aux installations italiennes, pour cette excellente raison qu'elles appartiennent parfois aux mêmes propriétaires. Mais ces usines sont trop peu nombreuses et en face d'elles, les vieilles filatures en retard de cent ans et plus, comme on l'a dit dans certains débats parlementaires, achèvent de mourir. Ce n'est pas uniquement leur faute. La sériciculture française ne donne plus rien. La guerre a désorganisé tous les pays du Levant. A l'heure où l'Italie elle-même doit réduire son organisation industrielle, comment s'étonner que la filature française ne soit pas prospère ?

De 1913 à 1920, dans la seule région du Vivarais (1), les chiffres sont tombés de 33 à 18 filatures, de 2.796 à 960 bassines, avec un rendement moindre, car la production intensive des bassines à bouts multiples est souvent enrayée par le manque de matière première et ne suffit plus à compenser la disparition des installations familiales, autrefois si nombreuses. Le Gard et l'Ardèche viennent toujours en tête, puis, loin en arrière, la Drôme, les Bouches-du-Rhône, l'Hérault et la Vaucluse. C'est dans l'Ardèche et les Bouches-du-Rhône que l'outillage est le plus modernisé. C'est, au contraire, dans le Gard, à côté des éducations familiales, que subsistent le plus grand nombre de petites installations.

L'influence de Marseille est très sensible dans les départements du Midi, mais ailleurs, c'est Lyon qui domine. Bien qu'il n'y ait pas une seule filature dans le département du Rhône, c'est Lyon qui tend de plus en plus à diriger cette branche de l'industrie française. A l'issue de la guerre, en 1919, dans le but d'amorcer un programme de réformes, un *Syndicat général de la filature de la soie en France* a été constitué à Lyon par dessus les Syndicats locaux (2).

(1) D'après E. Reynier, *la Soie en Vivarais*.

(2) D'Alais et de Valence par exemple.

Le moulinage (1), bien que très apparenté à la filature, a une situation différente. Il dépend moins des sériciculteurs que des marchands de soie et surtout des fabricants de soieries. Le travail à façon, pour le compte des marchands et fabricants, est un procédé très employé. Les soies ouvrées ne conviennent qu'à des tissus déterminés, dont la vogue est instable. Seuls, les employeurs peuvent connaître les quantités qui leur seront nécessaires ou fournir les indications techniques utiles, sur les genres de torsions, qu'ils préfèrent. Dans ces marchés avec Lyon, les contrats sont « à grande ou à petite façon », selon que le moulinier est responsable ou non du déchet, quand il rend un poids d'ouvrée, inférieur au poids de grège qu'il a reçu. Le contrat à grande façon est le plus ordinaire, tempéré par la tolérance de charge, c'est-à-dire que le moulinier est autorisé à employer, pour faciliter son dévidage, des huiles et savons, dont le poids s'ajoute à la grège, de telle sorte que la soie ouvrée, pesant plus que la soie grège, peut donner un excédent au lieu d'un déchet.

Cette dépendance du moulinage à l'égard du commerce de la soie et des industries de la soierie est d'ailleurs plus ou moins sensible suivant les circonstances. Dans toute la période qui a précédé la guerre, le moulinage, comme la filature, se trouvait atteint dans ses moyens financiers. La plupart des mouliniers avaient cessé d'être des industriels indépendants et travaillaient à façon. Une partie des installations était tombée aux mains ou dans la clientèle pécuniaire des marchands de Lyon. Les fabricants s'étaient lancés dans la voie de l'intégration. Ils annexaient des moulinages à leurs tissages, ce qui leur permettait non seulement d'être servis quand et comme ils voulaient, mais de contrôler plus facilement des opérations en elles-mêmes très embrouillées et de vérification difficile. Enfin, les tisseurs mécaniques à façon devenaient également entrepreneurs d'ouvrasons.

Depuis la guerre, le moulinage s'efforce d'être plus indépendant. Il s'est enrichi, comme toutes les industries. Certains mouliniers vendent directement leur production ou n'acceptent les services des marchands de soie qu'à titre de simples intermédiaires.

A d'autres points de vue encore, le problème de l'existence

(1) Cf. BEAUQUIS : Histoire économique de la soie.

ne se pose pas dans les mêmes termes que chez les filateurs. Jusqu'à présent, les soies asiatiques n'arrivent des centres de production que sous la forme de grèges, en raison même de la liberté d'action, qu'il est préférable de laisser aux employeurs, il est clair que les mouliniers français ont la possibilité de travailler ces soies asiatiques, et toutes les grèges étrangères en général, aussi bien que les soies des Cévennes, et que la crise de nos régions séricicoles ne les atteint pas directement.

Toutefois, le moulinage a d'autres ennuis, car il dépend de la mode. Quand celle-ci est favorable à des tissus qui exigent des chaînes très tordues, les mouliniers sont très occupés et peuvent réclamer des prix élevés de façon. Au contraire, si les tissus en vogue n'exigent que peu ou pas d'ouvraisons, c'est le chômage ou le travail au rabais. Il en est des mouliniers comme des ouvriers tisseurs, travaillant aussi à façon pour le compte de la fabrique ; les tarifs et les conventions n'ont qu'une valeur théorique. La loi de l'offre et de la demande domine tout. Suivant les circonstances, l'une ou l'autre des deux parties impose ses volontés. Avant la guerre, les prix étaient tombés à des chiffres très bas : 3 francs pour certaines trames, 5 francs pour certains organsins. Après la guerre, les organsins Japon 2 bouts 13/15 sont montés à 19 et 20 francs à la fin de l'année 1919, puis une baisse rapide les a ramenés à 6 et 8 francs en 1921. Ils sont revenus à 13 et 14 francs en 1922. Les crêpes de Chine ont eu des variations identiques.

Le moulinage est ainsi passé par des alternatives pénibles de surproduction et d'arrêt. Avant la guerre et pendant la guerre, ralentissement du travail et avilissement des prix. En 1919, au contraire, période de surmenage. D'après une enquête lyonnaise, les mouliniers, travaillant à plein avec des prix d'ouvraisons, qui étaient 5 ou 6 fois plus élevés qu'en 1914, ne suffisaient même plus à la demande, car les principaux articles du jour, les crêpes de tous genres, exigeaient des apprêts forcés. Enfin, en 1920, crise et marasme, arrêt de nombreux moulins. Mais comme les conditions sont les mêmes à l'étranger, le moulinage français a beaucoup moins d'excuses que la filature. La question de l'outillage doit être au premier plan.

Ici encore, on a laissé prendre aux Italiens une avance

fâcheuse, et l'on s'est plus préoccupé de leur opposer des barrières de douanes que de rivaliser avec eux. Il est possible d'ailleurs que les conditions économiques et sociales soient plus favorables en Italie qu'en France et que la loi de 8 heures soit une institution trop rigide pour une industrie aussi instable. Dans le moulinage, comme dans la filature, les deux extrêmes se rencontrent chez nous. Les grandes installations de la Drôme et de l'Ardèche sont aussi belles que celles d'Italie. On les dit même supérieures. Mais l'ancien moulinage semi-agricole disperse encore ses moulins archaïques le long des torrents du Massif central.

Dans l'ensemble, le moulinage français, sans être en décadence comme la filature, a tout de même sensiblement fléchi. En 1889, les statistiques accusaient 708 moulins et plus de 2.100.000 fuseaux avec une production de soie ouvrée, qui dépassait 3 millions de kilos (1). En 1909, il ne restait plus que 590 moulins et 1.100.000 fuseaux. On estime aujourd'hui le nombre des fuseaux à 750.000, dont 400.000 aux mains des mouliniers proprement dits et 350.000 aux mains des marchands, fabricants et tisseurs à façon, avec une production de soie ouvrée de 1 million et demi de kilos (2).

La répartition des moulinages est un peu différente de celle des filatures. Ils se dispersent non seulement dans la zone séricicole, mais encore bien en dehors de ses limites. On les rencontre dans les départements de l'Hérault, du Gard, de l'Ardèche, de la Haute-Loire, du Puy-de-Dôme, de la Corrèze, de la Loire, du Rhône, de l'Ain, de la Savoie, de la Drôme. D'autre part, ils forment à proximité des fabriques lyonnaise et stéphanoise, dont ils dépendent directement, des groupes compacts. L'Ardèche est toujours le département le plus actif. De 1889 à 1920, il y aurait même eu un léger progrès. Le chiffre des moulins serait passé de 264 à 274 (3). Dans la Loire, il aurait également progressé de 113 à 141, avec 2.593 ouvriers, dont 2.352 femmes et enfants, 181.836 fuseaux et plus de 1 200 HP, dont 732 hydrauliques. Il y aurait aussi 130 ateliers de dévidage, avec 1.441 ouvriers, dont 1.331 femmes et enfants, et 50.000 tavelles, sans compter

(1) D'après Marius Morand : La fabrique lyonnaise de soieries et l'industrie de la soie en France, 1789-1889.

(2) D'après le Syndicat général français du moulinage de la soie.

(3) D'après E. Reynier, op. cit., p. 176.

les ateliers de familles, qui ne sont pas assujettis au contrôle de l'inspection du travail. Le département du Rhône ne compterait plus que 6 grands moulins, avec 248 ouvriers, dont 211 femmes et enfants, 22.000 fuseaux, 17 HP hydrauliques et 158 HP électriques (1). Mais il existe toujours à Lyon une industrie mixte, très active, de dévidage et de moulage.

Autrefois, la Croix-Rousse comptait non seulement des tisseurs, mais des mouliniers. Ceux-ci, comme ceux-là, ont généralement émigré à la campagne. Les ateliers qui subsistent ne sont pas tous restés groupés sur le « Plateau ». On les rencontre aussi dans les Brotteaux et les autres quartiers de Lyon. La plupart n'ont conservé que le dévidage, mais quelques-uns font aussi les ouvraisons à faibles apprêts, ne dépassant pas 500 tours. Ces ateliers, au nombre de 80 environ, occupent un effectif de 1.500 personnes, surtout des femmes. Le moulage proprement dit ne fait guère travailler que 200 personnes.

Toutes ces petites installations, malgré la faiblesse de leurs moyens, rendent des services. La fabrique est bien aise de les trouver sur place pour des tâches urgentes et de faible volume. C'est ce qui explique leur maintien. Cependant, les conditions matérielles sont plutôt dures. La force motrice, qui ne peut être qu'électrique, n'est pas à bon marché comme la force hydraulique des montagnes. Les locaux industriels, trop coûteux, sont également trop restreints. La main-d'œuvre ne peut se contenter de salaires aussi faibles qu'à la campagne. Enfin, comme les tâches sont toujours très morcelées, les « retirages » fréquents occasionnent aux dévideurs des pertes de temps préjudiciables, dont ils devraient en bonne logique être dédommagés.

Enfin 200 ou 300 dévideuses à domicile, avec des machines mues par l'électricité ou tournant au pied, comme le tour des potiers, préparent aussi les soies pour le tissage, surtout les soies « cuites », c'est-à-dire teintées en flottes (2). Ces dévideuses sont surtout groupées à la Croix-Rousse, près des tissages mécaniques.

Dans les autres régions, le moulage a vu diminuer à la

(1) D'après les statistiques de M. Berthiot, inspecteur divisionnaire du travail.

(2) Teintes en écheveaux, par opposition aux soies teintées en pièces, c'est-à-dire après le tissage.

fois le nombre de ses usinés et celui de ses fuseaux. Il conserve partout un esprit très particulariste. Dans les divers départements existent un certain nombre de Syndicats régionaux. De même les mouliniers-dévideurs de Lyon constituent un groupe indépendant. Par dessus ces petites associations existe, en principe, depuis longtemps, un *Syndicat général du moulinage de la soie*, dont le siège est à Lyon, mais qui est loin d'englober toutes les entreprises. Son activité fut, jusqu'à la guerre, plutôt faible. Il s'est réorganisé avec l'après-guerre, les mouliniers s'étant considérés comme sacrifiés dans la législation qui a suivi les traités de paix. Le but de ce Syndicat général est le même que celui des autres grandes associations de la soie, défendre les intérêts de ses adhérents auprès des pouvoirs publics ou même à l'égard de la Fabrique lyonnaise, dont il veut bien être le collaborateur et l'auxiliaire, mais non le subordonné. « Le moulinage est une industrie comme les autres et le travail à façon ne doit pas entraîner avec lui une idée de dépréciation » (1).

A cette action se rattache le *Bulletin du Syndicat du moulinage et du tissage mécanique*, qui, sous des formes diverses, paraît depuis l'année 1891. C'est d'ailleurs une entreprise privée, comme le *Bulletin des soies et soieries*, avec lequel il fait un peu double emploi. La feuille des mouliniers tient ses abonnés au courant du marché de Lyon. Elle donne les cotes des soies et le mouvement de la Condition. Mais, malgré son titre, elle ne s'occupe plus guère de tissage. Elle cherche surtout à établir un cours des prix de façon et s'efforce de les maintenir à un taux raisonnable dans les périodes de crise, pour éviter l'exploitation des petits mouliniers.

L'une des principales personnalités locales du moulinage et de la filature en France fut Josué Chabert, de l'Ardèche, qui eut, de son temps, c'est-à-dire vers le milieu du siècle dernier, une grande popularité parmi les populations soyeuses. Il créa de véritables marques de soie filée et moulignée, qui portent encore aujourd'hui son nom et que fabricants et marchands préfèrent à beaucoup d'autres.

(1) Rapport du Syndicat, 1918-1920.

**§ 2. — L'ACTION DU MARCHÉ DE LYON. — TARIFS
DOUANIERS FRANÇAIS. — PRIMES
A LA PRODUCTION**

En face de la décadence qui a frappé depuis un demi-siècle la production française, soit dans sa forme agricole, soit dans sa forme industrielle, quelle a été l'attitude du marché lyonnais de la soie ?

A l'influence de Lyon s'ajoute celle d'un autre marché. Marseille, centre de grainage, intervient plus directement que Lyon dans la sériciculture ; de même le marché marseillais, centre d'arrivée et de répartition des cocons du Levant, est sollicité par un grand nombre de filatures. Toutefois, on verra (1) que le rôle de Marseille dans le commerce de la soie est de plus en plus subordonné à celui de Lyon. C'est en somme Lyon qui a les initiatives et par suite les responsabilités.

A vrai dire, le commerce lyonnais a une mauvaise presse dans nos régions séricicoles. On l'accuse volontiers de tout le mal. C'est lui qui aurait tué la sériciculture française en jetant sur le marché des stocks toujours plus considérables de soies asiatiques. C'est lui encore qui aurait écrasé la filature en créant dans tous les centres étrangers de production des usines à l'européenne, qui permettent d'amener des soies grèges à la place des cocons. C'est lui enfin qui aurait mis le moulinage dans le marasme, en prenant à son compte ou en organisant ces moulins italiens, qui ouvrent les soies de la fabrique lyonnaise à la place de nos moulins. Le marché de Lyon aurait pratiqué une politique abusive d'internationalisme aux dépens des intérêts français.

Il est exact que, depuis la maladie du ver à soie, le marché de Lyon a négligé la production française. C'est avec sérénité qu'il l'a vue disparaître. Il trouvait ailleurs des produits plus abondants et moins chers. Il a fallu la guerre et tous ses bouleversements, pour qu'il comprît le danger qu'il y avait

(1) Cf. chapitre 7, § 1. Marchés français et marchés étrangers.

à laisser disparaître une source nationale d'approvisionnement.

A l'égard de la filature et du moulinage, les critiques sont moins fondées. Sans doute les marchands de Lyon ont créé des filatures dans les centres de production. Mais il était plus pratique d'amener de la soie grège toute préparée, plutôt que des cocons, lourds, encombrants et qui risquaient de se détériorer. Si les marchands de Lyon s'étaient abstenus, ces filatures se seraient créées sans eux. De même, ils avaient raison de profiter des avantages économiques et sociaux qui se rencontrent de l'autre côté des Alpes, au lieu d'en laisser tout le bénéfice aux Italiens.

D'ailleurs, les mêmes hommes ont essayé de rénover la filature et le moulinage dans les régions rhodaniennes et de faire ici ce qu'ils avaient fait à l'étranger. Ce qu'il y a de mieux en France leur appartient ou fonctionne avec leur appui financier et si leurs initiatives n'ont pas eu plus d'ampleur, c'est qu'elles se heurtèrent souvent aux résistances de populations rurales un peu routinières. Le président du Syndicat général de la filature est un marchand de soie-filateur de Lyon. Le siège social du Syndicat est installé dans les bureaux de l'Union des Marchands, ce qui prouve les liens étroits qui unissent aujourd'hui le commerce de la soie à la filature française et les excellents rapports qu'ils entretiennent.

Toutefois, on a toujours été d'avis à Lyon que les sacrifices à faire en faveur de la production française ne devaient pas être hors de proportion avec le but à atteindre. Les branches de l'agriculture ou de l'industrie, pour lesquelles on réclamait des secours, devaient d'abord s'aider elles-mêmes, sans que leur consolidation s'opérât aux dépens d'industries ou de commerces en pleine activité. C'est ce que les producteurs des campagnes rhodaniennes n'ont pas toujours compris.

La protection de la sériciculture française et des industries qui en dérivent a été souvent demandée à la protection douanière. Mais un tel procédé heurtait les doctrines libre-échangistes du marché lyonnais et soulevait des difficultés inextricables. Cette question a provoqué entre le Midi et Lyon des polémiques passionnées. Un premier conflit avait éclaté sous la Restauration. Un second conflit, plus grave en-

core, s'est produit à l'époque des grandes transformations douanières de 1892. Enfin, depuis la guerre, le problème a pris une nouvelle actualité avec le déchaînement de protectionnisme qui caractérise toutes les nations.

La sériciculture veut des droits prohibitifs contre tout l'ensemble des productions étrangères : soies et cocons. La filature, au contraire, demande la franchise en faveur des cocons étrangers, qui lui sont nécessaires en l'absence de bonnes récoltes françaises, et la prohibition à l'égard des grèges étrangères, qui lui font concurrence. Le moulinage, de son côté, ne veut pas de taxe sur les soies grèges, car sans elles il chômerait la plus grande partie de l'année. Il est impitoyable par contre à l'égard des soies ouvrées. Il suffit d'énumérer ces revendications pour montrer combien elles sont contradictoires et ridicules. Lyon n'avait pas de peine à démontrer que la franchise douanière était la seule politique possible. Les tissages, ayant besoin de matières premières aussi variées qu'abondantes, tout droit de douane aurait pour conséquence de gêner le commerce de la soie et de provoquer, de la part de certaines puissances, des représailles dangereuses. Or, l'ensemble des intérêts que représentent les fabriques de Lyon, de Saint-Etienne et des autres centres nationaux, est supérieur à ce que représentent la sériciculture, la filature et le moulinage et ne peut leur être sacrifié.

Ce fut toujours l'avis du Parlement, sauf vers 1888. A cette époque, excédé par les réclamations du Midi et d'ailleurs entraîné dans une guerre de tarifs contre l'Italie, il accorda aux sériciculteurs un droit de 0 fr. 25 par kilo sur tous les cocons étrangers, et de 1 franc sur la soie grège d'origine italienne. Ces droits, très inférieurs à ceux qui étaient demandés (1 franc sur les cocons, 7 francs sur la soie grège) ne produisirent aucun effet utile. L'hostilité de Lyon les fit tomber, quand on discuta la législation de 1892. Depuis cette époque, le marché lyonnais a toujours sauvegardé la franchise des cocons et des soies grèges contre les sériciculteurs et même les filateurs.

La guerre a provoqué toutefois des perturbations momentanées. Le décret du 22 mars 1917 prohibait en principe l'entrée en France des marchandises d'origine ou de provenance étrangère. Mais l'Union des Marchands et la Chambre de Com-

merce obtenaient, avec l'arrêté du 13 avril, un régime de dérogation générale, qui fut remis en question le 13 juillet et définitivement subordonné le 13 août à des questions de contingentement à bord des navires (1). Ce régime a duré jusqu'au début de l'année 1919. Puis une taxe générale de 1,10 % à l'importation a frappé, à partir du 25 juin 1920, les cocons et les soies, comme toutes les marchandises étrangères.

Le moulinage a été plus heureux. En 1888, il avait eu déjà sa part de protection, 2 francs par kilo. En 1892, avec le concours du ministre du Commerce de ce temps-là, Jules Roche, député de l'Ardèche, le pays par excellence des moulins, il obtenait que ce droit fût porté à 3 francs sur toutes les ouvrées étrangères. L'un des principaux arguments que l'on invoqua, fut que le moulinage était une industrie de caractère agricole et familial et qu'il fallait le protéger pour lutter contre le dépeuplement déjà si grand des campagnes. En fait, l'Italie était seule atteinte et visée, car à cette époque le moulinage y était complètement reconstitué, tandis qu'en France, il était en pleine crise.

Cette politique souleva à Lyon des protestations véhémentes. Il est aisé de comprendre dans quelle situation pénible elle mettait les marchands lyonnais, propriétaires d'installations en Italie. Mais c'était eux précisément que l'on cherchait à atteindre. Pour ne pas avoir à payer de taxes sur leurs propres produits, ils furent obligés de couper en deux leur organisation industrielle. La fabrique lyonnaise cessa de recevoir les ouvrées du Piémont et de la Lombardie. Depuis lors, les importations ont constamment fléchi. Dans les années antérieures à 1888, c'est-à-dire avec la franchise, elles atteignaient une moyenne annuelle de 715.000 kilos. De 1888 à 1892, avec le droit de 2 francs, elles n'étaient déjà plus que de 234.000 kilos. Enfin, avec le droit de 3 francs, elles déclinent rapidement et tombent à 4.400 kilos en 1907 (2).

C'était alors, pour l'Italie, un préjudice important et d'autant plus fâcheux que notre politique tendait à la détacher de la Triplice. En 1913, les Italiens sollicitèrent, en raison de leur attitude amicale, la suppression des 3 francs, mais aussitôt les mouliniers français protestèrent, affirmant que le maintien des droits était pour eux une question de vie ou

(1) Cf. chapitre VII, § 4, les transports.

(2) D'après Beauquis : Histoire économique de la soie.

de mort. En 1915, l'Italie avait demandé, parmi les avantages destinés à payer son alliance et son intervention, la suppression des droits pour la période d'après-guerre. C'est pourquoi, à partir de 1919, de nouvelles polémiques ont éclaté. Non seulement les mouliniers français ont refusé d'abandonner leurs avantages, mais ils ont prétendu que, par suite de l'élévation considérable du prix des soies grèges, le droit de 3 francs devenait inopérant, que la barrière de douanes avait pratiquement cessé d'exister et qu'il fallait la renforcer. A cette époque, en effet, les importations d'ouvrées, à peu près nulles précédemment, avaient fait un bond énorme, passant de 1.800 kilos en 1915 à 57.800 kilos en 1917, 171.900 en 1918, 410.600 en 1919, et même 170.000 pendant les quatre premiers mois de 1920, ce qui faisait présager une importation totale de plus de 500.000 kilos dans l'année. La suractivité de la fabrique lyonnaise, la liquidation d'un gros stock gouvernemental italien et la chute des changes expliquaient aussi ces chiffres. Avec la grande crise de 1920, la situation n'allait pas tarder à se modifier. Le dernier trimestre n'accusait plus guère que 40.000 kilos aux importations contre 105.000 aux exportations.

Tant que la prospérité d'après-guerre avait duré, le moulinage français ne s'était pas trop ému. Quand la crise eut commencé, malgré le caractère universel de l'arrêt des affaires, les mouliniers accusèrent de tout le mal la concurrence italienne, et appelèrent les pouvoirs publics à leur secours. En 1920, une grande réunion de mouliniers, convoquée à Valence, réclamait le coefficient 3, c'est-à-dire que les droits de douane devaient être triplés et portés à 9 francs. La Chambre de Commerce de Lyon, appelée à donner son avis, consulta l'Union des Marchands et le Syndicat des Fabricants, et, sur leur avis, se prononça pour le strict maintien du *statu quo*, dans sa séance du 3 juin.

La question fut ensuite portée devant le Parlement. Le ministre du Commerce n'était plus alors un député de l'Ardèche, mais un député du Rhône, M. Isaac, président honoraire de la Chambre de Commerce, ancien fabricant de tulles. Il représentait donc le parti opposé aux mouliniers, situation délicate et pénible, comme il l'a fait remarquer lui-même, car les jugements les plus équitables de sa part pouvaient être interprétés comme dictés par des intérêts personnels ou

corporatifs. Au cours de la discussion, on a constaté que les conditions de main-d'œuvre et de revient en Italie n'étaient plus sensiblement inférieures à ce qu'elles sont en France, car les salaires avaient beaucoup augmenté en raison de l'industrialisation très avancée des usines. Quant à la journée de 8 heures, elle ne pouvait tarder à s'implanter partout, à la suite des revendications de tous les prolétaires européens. Les chiffres d'importation d'après-guerre se trouvaient en partie enflés d'une manière factice, par suite du rattachement de l'Alsace-Lorraine à la France, des localités comme Saint-Louis et Huningue étant des succursales de la fabrique de Bâle et recevant jusqu'à 95.000 kilos d'ouvrées par an. La discussion la plus intéressante a porté sur la valeur exacte du droit de douane. On a fait remarquer avec raison qu'il fallait tenir compte des prix de façon plutôt que de la valeur des soies. Le prix de l'ouvrison étant en 1892 de 3 francs environ, la protection douanière atteignait 100 %, ce qui était inouï et n'avait son équivalent dans aucune autre industrie. Avec les prix de 18 francs qui, en moyenne, étaient pratiqués dans la première moitié de l'année 1920, la protection devenait 6 fois moins forte, mais elle était encore supérieure à bien d'autres droits de douane. Enfin, des raisons de politique étrangère et de diplomatie obligeaient à des concessions envers l'Italie. Bref, le coefficient 3 ne fut pas accepté.

Mais les mouliniers ont continué à s'agiter et il a fallu leur accorder quelques avantages. Des négociations ardues se sont poursuivies à Paris, au ministère du Commerce, à Lyon, auprès des marchands de soie et des fabricants. Des conférences franco-italiennes ont même été réunies. Les marchands de soie, d'abord hostiles à toute augmentation de coefficient, par crainte de représailles de la part de l'Italie, ont fini par céder. La Chambre de Commerce, dans sa séance du 14 avril 1921, a offert aux mouliniers le taux de 1,5. Ceux-ci ont d'abord protesté et réclamé le coefficient 2,4 (celui des soies à coudre). Puis le 18 avril, au ministère du Commerce, ils l'ont admis et fait accepter le chiffre 2. Le décret portant revision du coefficient était signé le 29 juin.

Mais alors l'Italie a fait des difficultés. Elle a laissé entrevoir qu'une entente entre les deux pays, pour l'élaboration de nouvelles conventions douanières, concernant les soies

et les soieries, ne pourrait aboutir que moyennant des concessions réciproques. L'agent commercial de France en Italie, M. Craponne, a été chargé de négocier une entente et d'organiser une conférence dans une ville italienne. Il fut convenu que l'on remplacerait en France le droit unique sur les soies ouvrées par un double droit au tarif général et au tarif minimum, ce dernier applicable seulement à l'Italie. Le 19 février 1923, mouliniers français et italiens se rencontraient à Turin. L'Italie conservait la franchise aux soies ouvrées importées de France. De son côté, la France établissait les droits suivants : trames, 1 fr. 25 par kilo ; organsins, 1 fr. 75 ; apprêts spéciaux, 3 fr. 50 ; droits de base, majorés d'un coefficient 2, qui se modifierait avec les fluctuations favorables ou défavorables des changes.

L'accord semblait fait, quand une intervention inattendue des mouliniers italiens, désavouant leurs délégués, a rendu caduques toutes ces conventions. Mais une nouvelle conférence, réunie à Rome le 14 mai, adoptait les chiffres de 1 fr., 1 fr. 50, 2 fr. 40, avec coefficient 2, et ratifiait définitivement toutes ces clauses, qui marquent le début d'un nouveau régime, à la fois dans la vie du moulinage français et dans les relations franco-italiennes.

Si, à l'encontre du moulinage, la sériciculture et la filature ont perdu, en 1892, tout avantage douanier, en raison de l'hostilité irréductible, mais justifiée, de Lyon, elles ont, à la même époque, obtenu des compensations.

En 1892, la sériciculture française recevait, pour une durée de 6 ans, une prime de 0 fr. 50 par kilo de cocons frais. Puis, en 1898, la prime a été portée à 0 fr. 60 pour une durée de 10 ans, et renouvelée encore en 1909 pour 20 ans. Les sériciculteurs demandaient que le taux fût élevé à 0 fr. 75. On s'est contenté de le maintenir au même chiffre et il faut bien avouer que les résultats obtenus alors n'encourageaient pas à faire des concessions plus grandes, puisque la décadence continuait avec 0 fr. 60, aussi bien qu'avec 0 fr. 50. On entend dire souvent, dans les milieux séricicoles, qu'avec les prix actuels de 17 francs le kilo, une prime aussi faible n'a plus aucune signification. C'est exact, mais on peut répondre que précisément elle ne devrait plus être nécessaire. Le budget de l'Agriculture prévoyait pour 1923, au Service des primes, une somme de 2 millions, avec un supplément de

90.000 francs pour la surveillance et le contrôle du grainage.

Les mêmes lois ont donné à la filature des avantages identiques. Mais ici, le mécanisme législatif est beaucoup plus complexe, car ces primes ne sont plus de simples droits compensateurs ; elles ont la prétention d'être des encouragements à la transformation du matériel.

Des primes horaires de 0 fr. 1333 ont été accordées aux bassines à 2 bouts et plus, en 1892 ; à plus de 3 bouts, en 1898 ; à 6 bouts au moins, en 1909. En réalité, ces avantages étant basés sur le temps de travail et non sur les quantités produites, les filatures avaient intérêt à ne pas dépasser respectivement, aux dates indiquées, 3, 4 et 6 bouts, car leur production horaire devenant alors plus forte, le taux de la prime était diminué d'autant. Avec le régime de 1892, on a cité des filateurs qui, ralentissant le plus possible le travail de leurs bassines à 2 bouts, touchaient jusqu'à 13 francs de gratification au kilo de soie, pour une production journalière de 100 grammes à la bassine, alors que des appareils plus perfectionnés auraient donné 500 grammes. Même avec le régime de 1909, on a démontré qu'il est moins avantageux de travailler avec une bassine à 8 bouts qu'avec une bassine à 5 bouts, car avec la première le filateur encaisse une prime de 2 fr. 76 au kilo, pour un prix de revient de 2 fr. 75, soit un bénéfice de 0 fr. 01 seulement, tandis qu'avec la seconde, il encaisse 3 fr. 36, pour un prix de revient de 3 fr. 10 (1), soit un bénéfice de 0 fr. 16. Ce système législatif est donc en réalité un encouragement au mauvais matériel et à l'exploitation de la prime.

Il y a plus. Par suite de phénomènes d'incidence, la prime a profité non pas aux filateurs, mais à leurs clients, les marchands de soie. Pour lutter contre la concurrence des soies asiatiques, les filateurs, surtout dans la période d'avant-guerre étaient obligés de faire des sacrifices. Alors, ils déduisaient de leurs factures le montant des gratifications d'état.

Avec la hausse énorme du prix des cocons et de la soie filée, qui a suivi la guerre, toutes ces primes à la production sont devenues manifestement inutiles. En janvier 1921 le gouvernement prétendit les supprimer immédiatement, ce

(1) L'exposé très documenté et très convaincant de M. Antonelli : Les primes à la filature de la soie en France.

qui était une violation manifeste des promesses faites en 1909. Sur les protestations des filateurs et des sériciculteurs, de nouveaux crédits ont été prévus : 1.300.000 francs en 1923 pour la filature et 18.500 francs de frais accessoires, mais il est peu probable qu'en 1929 cette politique soit continuée. A supposer que des primes à la filature redeviennent nécessaires, une seule base serait rationnelle : le rendement en quantité et non pas le temps de travail.

CHAPITRE V

LA PRODUCTION MONDIALE

Les marchands de soie ont dû chercher au dehors ce qu'ils ne trouvaient plus en France. D'ailleurs on sait que la fabrique de Lyon n'est pas de celles qui se contentent de quelques types déterminés et uniformes de tissus. Il faut à ses innombrables variétés d'étoffes des catégories de soies multiples, empruntées à tous les pays du monde. La presque totalité des matières soyeuses du marché de Lyon est aujourd'hui d'origine étrangère.

La soie, qui s'entasse dans les magasins lyonnais, ne vient pas seulement des pentes languedociennes, où l'olivier se mêle à la vigne, elle vient aussi de loin, de très loin. « Elle est née en Syrie ou à Brousse, dans les champs tures hérissés de minarets blancs et de cyprès noirs, — ou dans la Perse ceinte de falaises à pic, — ou dans le Turkestan nomade, — ou dans le Kouang tOUNG chinois, tout parfumé de menthe sauvage, — ou sur les rives plates du Fleuve Bleu grouillant de jonques, — ou parmi les vallons japonais, harmonieusement coupés de gaves et de lacs. » (Claude Farrère.)

§ 1^{er}. — L'EUROPE OCCIDENTALE

La décadence, qui atteint l'ensemble de la production française, est également très sensible en Espagne. De l'anti-

que sériciculture espagnole il ne subsiste plus que quelques débris, échelonnés le long des côtes méditerranéennes. Le principal centre actuel est la plaine de Murcie et d'Orihuela, qui donne les trois quarts de la récolte. Ensuite on peut à peine citer celles de Valence et de l'Aragon. Les régions d'Almería, Grenade et Séville ont abandonné à peu près complètement le ver à soie. Comme dans notre vallée du Rhône, les éducations cèdent le pas aux cultures intensives des huertas. La production est tombée de 1.015.000 kilos de cocons frais (1) en 1908 (75.000 kilos de grège) à 880.000 en 1919 (70.000 kilos) et 755.000 en 1921 (60.000). Les prix ont subi une hausse, qui serait moins sensible qu'en France, s'il ne fallait pas faire intervenir le change. De 3 pesetas avant la guerre, ils étaient montés à 6,25 et 6,75 en 1922, mais avec un change moyen de 173 francs pour 100 pesetas. La plus grande partie de ces cocons est filée sur place dans des filatures, où dominent les intérêts français. La plupart des graines viennent de France. Elles appartiennent à nos races jaunes (2).

En 1913 l'Espagne expédiait à Marseille et à Lyon 52.900 kilos de cocons et 51.500 kilos de soie grège. En 1915 la guerre abaissait ces chiffres à 34.300 et 32.400. L'importation des cocons remontait à 66.000 kilos en 1919 et à 74.400 en 1922, mais les quantités de soie grège se maintenaient aux environs de 35.000 kilos, les industries catalanes absorbant aujourd'hui des stocks de matières premières, qui passaient précédemment en France (3).

L'Italie (4) a beaucoup mieux résisté. Contrairement à ce qui se passait en France et en Espagne, elle a réalisé le tour de force de revenir dans la période d'avant-guerre aux chiffres qui avaient caractérisé la belle époque de prospérité, antérieure à la pébrine, et même de les dépasser : 57 millions de kilos de cocons frais en 1907 contre 53 millions. Puis la guerre a contrarié comme partout les éducations. En 1917 elle a provoqué l'invasion des provinces séricicoles de

(1) Les chiffres de cocons, donnés sans autre indication, au cours de ce chapitre, se rapportent à des cocons frais.

(2) Tous ces chiffres sont empruntés à l'Union des Marchands.

(3) Tous les chiffres d'importation ou d'exportation sont empruntés aux statistiques des douanes.

(4) D'après les statistiques de l'Union des Marchands et Columbo: *Tecnologia dei bozzoli e della seta*.

la Vénétie et du Frioul. Magnaneries, filatures et autres établissements industriels ont été détruits dans la province de Trévise, le long de la rivière Piave. En arrière du front, surtout dans la province d'Udine, les installations furent démenagées en Autriche ou fonctionnèrent pour le compte des empires centraux, sous la direction d'un comité de techniciens, qui imposa à la production italienne de ces régions une discipline rigoureuse. Tous ces événements provoquèrent une véritable débâcle des statistiques italiennes : 20.561.500 kilos en 1919. Mais les chiffres remontaient à plus de 38 millions en 1920, à près de 40 millions en 1922, ce qui, même en dehors de l'annexion à l'Italie des anciennes éducations autrichiennes du Trentin, de Gorizia, de Gradisca, de l'Istrie, suppose une reprise très sensible.

En principe la sériciculture existe partout en Italie, mais elle est très inégalement répartie. Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, ce sont les régions péninsulaires et insulaires, où le climat est le plus nettement méditerranéen, qui sont à cet égard les plus pauvres. Les éducations sont surtout actives dans l'Italie continentale du nord, véritable dépression entre les Alpes et l'Apennin, communiquant mal avec la mer, où le climat, caractérisé par ses grands écarts de température, ses hivers très froids, ses étés brûlants, est plus continental que maritime. A l'exception de quelques provinces, comme celles de Reggio, en Calabre, et de Messine, en Sicile, dont la production reste abondante et dont les soies sont aussi réputées que celles du Piémont, l'Italie du sud est à peu près hors de cause, comme nos régions méditerranéennes. La plupart des districts n'arrivent plus à donner 100.000 kilos de cocons. Une organisation sociale trop arriérée, une population de paysans misérables dans des latifundia, où sévit l'absentéisme des grands propriétaires, ne leur ont pas permis de résister aux crises. Dans l'Italie du nord, au contraire, où l'organisation est plus moderne et les méthodes agricoles bien supérieures, les propriétaires ont imposé aux métayers les procédés scientifiques ; ils ont maintenu l'élevage du ver à soie comme un appoint à côté des cultures.

On peut ainsi distinguer trois zones, dont l'importance diminue rapidement du nord au sud : d'abord la zone de grande production, qui s'étend à l'intérieur de l'arc montagneux

des Alpes, avec les provinces de Ligurie, Piémont, Lombardie, Trentin, Vénétie, Frioul, Istrie, et qui représente à elle seule les trois quarts de la production italienne. Les deux circonscriptions de Milan en Lombardie et de Cunéo en Piémont donnant plus de 3 millions de kilos chacune. Ensuite, de part et d'autre de l'Apennin septentrional, les provinces d'Emilie, des Marches, de Toscane et d'Ombrie, déjà moins actives, mais où certaines circonscriptions donnent encore de 1 à 2 millions de kilos. Enfin le reste de la péninsule et les îles (1).

Les marchés de cocons sont, comme en France, extrêmement nombreux. Les prix avant la guerre atteignaient à peine 3 liras. La hausse a été en apparence plus accentuée qu'en France, puisque les cours étaient de 10 liras en 1918, de 28 et 30 liras en 1922. Il est vrai qu'à l'inverse de l'Espagne le change était tombé jusqu'à 56/57 environ. Les transactions prennent généralement comme base ce qu'on appelle la *Moyenne de Milan* ou *Moyenne de référence*, calculée sur les prix de la région lombarde. Il existe aussi d'autres moyennes sur d'autres places, à Bergame, à Brescia, à Crémone, à Vérone, à Rovereto.

Les quantités de grège produite étaient de 4.820.000 kilos en 1907, de 2.880.000 en 1915, de 1.835.000 en 1919, de 3.325.000 en 1920, de 3.205.000 en 1921. Elles ont atteint 3.500.000 kilos en 1922. C'est une évolution, qui ne ressemble guère à celle de la France. Les soies italiennes sont toutes des soies jaunes, mais elles comportent des variétés nombreuses, par suite de la diversité des conditions locales et de la multiplicité des races et des croisements (2). Les soies du Piémont (Turin, Cunéo) sont très réputées. Ces soies de montagnes sont à l'Italie ce que celles des Cévennes sont à la France. On les classe d'ordinaire en cinq groupes : exquis, extra, classique, sublime, réaline. Les deux premières catégories s'exportent surtout à Lyon comme grèges, les autres comme organsins. Elles doivent leur mérite à la qualité de leur filature et de leurs cocons jaune pur. En Lombardie les meilleures variétés viennent de Côme, Varèse et Briançe. Ce sont des grèges fines, très employées dans le tissage en écru, ainsi que les

(1) Cf. la carte séricicole de l'Italie. Annexes, carte II.

(2) Cf. Columbo : *Tecnologia dei bozzoli e della seta*.

variétés du Frioul (Udine et Trévisé). Certaines espèces de Toscane sont très recherchées pour les organsins. Les soies de Messine passent pour avoir beaucoup de nerf.

Si le grainage est encore mal organisé en Italie, par contre la sériciculture est profondément entrée dans les mœurs. Les interventions administratives et financières de l'Etat, et surtout les habitudes de coopération ont permis de créer des assurances contre l'échec des éducations, d'organiser des locaux de désinfection, des chambres d'incubation, des séchoirs communs. Des initiatives audacieuses ont été prises. Par exemple on a tenté une deuxième récolte en Lombardie, au mois d'août, avec des graines de race blanche bivoltine du Japon. Les premiers résultats ont été plutôt faibles, avec des rendements qui ne dépassaient pas 20 kilos à l'once. Mais si le procédé peut se perfectionner et se généraliser, ce sera un avenir nouveau pour la production italienne, car la feuille de mûrier ne manque pas. On peut dire qu'ici la sériciculture a conservé une importance vraiment nationale et que l'Italie est la seule nation d'Europe, qui fasse encore figure de pays producteur de soie.

Ces circonstances permettent de comprendre l'importance du marché de Milan, ainsi que l'activité des filatures et des moulinsages italiens. Ces industries ont trouvé dans la sériciculture locale un appoint qui n'existe pas en France et dans les populations rurales une main-d'œuvre plus nombreuse et plus docile que chez nous. Elles purent ainsi de bonne heure s'adapter aux conditions nouvelles d'existence, que déterminait la rupture d'équilibre entre l'Occident et l'Orient, le flot toujours croissant de la production asiatique. Elles se transformèrent en grandes industries. Elles produisirent ces organsins du Piémont et ces trames de Lombardie, dont la réputation est européenne. Elles montèrent en grand la filature et l'ouvraison des cocons et des soies, venus de l'étranger.

La concentration géographique est plus sensible qu'en France. Filatures et moulinsages se groupent surtout à proximité du marché de Milan, dans les provinces du nord, où la matière première est plus abondante, les densités de population plus considérables, la force hydraulique ou électrique plus facile à capter au débouché des montagnes. De 1868 à 1913, si le nombre des filatures italiennes est passé

de 4.800 à 1.800, par suite de la concentration industrielle et de la disparition des installations familiales, celui des bassines est monté de 62.000 à 120.000. Les quantités filées atteignaient presque 5 millions de kilos et les ouvraisons 4 millions.

La guerre a diminué ces chiffres, comme elle a restreint la production de matière première. Les conditions industrielles sont également devenues plus difficiles. Les salaires se sont élevés. En 1920, sauf les corrections indispensables de change, ils étaient de liras 7,60 à 8 pour les ouvrières fileuses, avec 8 heures de travail effectif, de 7,35 à 7,75 pour les ouvrières de tors. Les quantités de soie filée en 1919 n'étaient plus que de 2.135.000 kilos, dont 1.835.000 tirés de cocons indigènes et 300.000 de cocons secs importés. En 1920, avec la crise du tissage, la moitié des filatures était arrêtée et le moulinage réduit de 40 %. Mais en 1921 les chiffres de soie filée étaient déjà remontés à 3.900.000 kilos, dont 400.000 de cocons étrangers. Ce sont des résultats qui distancent de très loin les nôtres.

Sauf l'appoint du grainage provençal, la sériciculture italienne n'a rien à envier aux organisations françaises, mais on sait qu'une partie de l'outillage industriel, de même qu'une partie des opérations du marché de Milan, est aux mains de Français. Les soies italiennes grèges représentent sur le marché de Lyon des quantités bien supérieures aux soies de France : 1.075.000 kilos en 1913, 575.000 en 1915, 1.090.000 en 1919, 916.000 en 1922. Les importations italiennes tendent à dépasser celles du Japon et à prendre le second rang après la Chine. C'est une conséquence de la guerre, de la hausse formidable des prix de revient en Extrême Orient et de l'accaparement du Japon par d'autres puissances soyeuses. L'Italie nous envoie aussi des quantités d'ouvrées qui, faibles avant la guerre, ont atteint en 1919 le chiffre de 321.000 kilos, mais se trouvaient réduites à 53.000 kilos en 1922.

§ 2. — L'EUROPE ORIENTALE. — LE PROCHE ET LE MOYEN ORIENT

A côté de l'Europe occidentale en décadence, le sort de

l'Europe orientale, du Proche et du Moyen Orient a été très mouvementé. Dans la période de calme relatif, qui va de la guerre franco-allemande aux guerres balkaniques de 1912 la production de soie grège était montée de 700.000 kilos aux environs de 3 millions. Les plantations de mûriers se développaient sur les bords du Danube moyen et inférieur, de la Drave et de la Save, de la Maritza, dans les rares plaines de la Grèce continentale et dans les Iles, avec les marchés d'exportation de Salonique, d'Andrinople et du Pirée. De l'autre côté des détroits les progrès n'étaient pas moins rapides : territoires turcs d'Anatolie avec Brousse et Smyrne, de Syrie avec Beyrouth et Tripoli ; territoires du Caucase avec Noukha et Koutaïs ; province du Ghilan en Perse avec le marché de Rescht ; plaines du Turkestan russe ou chinois avec Boukhara et Kachghar. Partout ici les soies blanches apparaissaient à côté des soies jaunes, et comme l'outillage local était encore très rudimentaire, l'exportation se faisait sous forme de cocons secs, autant que de soie grège.

En 1912, la production totale des cocons dans la Turquie d'Europe et d'Asie était évaluée à 17 millions de kilos, dont 5 millions en Anatolie, 5 millions et demi en Syrie, 1 million dans le vilayet d'Andrinople, 2 millions en Macédoine : soit l'équivalent de 1.200.000 kilos de soie. La population musulmane, aussi bien que les Arméniens et les chrétiens, s'adonnait à ce travail, que les Arabes avaient d'ailleurs vulgarisé autrefois, et pratiquait des méthodes d'éducation souvent très judicieuses, comme l'élevage au rameau. Les revenus des dîmes de la soie s'étaient élevés à 150.000 livres turques (la livre = 23 francs). La Banque Impériale Ottomane faisait des prêts importants et facilitait les transactions. Des filatures modèles étaient prospères à Brousse et Guevguéli.

Ces régions, qui furent autrefois les débouchés des « routes de la soie », sont revenues à la sériciculture grâce aux influences françaises. Mettant à profit les anciennes traditions d'amitié, qui remontent aux Capitulations, graineurs provençaux et négociants lyonnais ont accompli dans tous les territoires turcs du Levant depuis un demi-siècle une œuvre économique considérable (1). C'est la France qui a monté à

(1) Cf. BOURGAUD : Lyon et le commerce des soies avec le Levant.

Brousse vers 1845 les premières filatures à vapeur. C'est elle qui, après l'invasion de la pébrine, réorganisa vers 1880 avec des graines sélectionnées la sériciculture ottomane. C'est sur le modèle de l'institut de Montpellier que le service de la Dette publique, en partie composée de Français, créa en 1888 l'institut sérîcicole de Brousse. Des capitaux français faisaient marcher la plupart des filatures. Cocons et grèges se dirigeaient surtout sur Marseille et Lyon. En même temps l'alliance russe nous facilitait la pénétration des régions du Moyen Orient.

A la veille des guerres balkaniques, la situation était devenue moins favorable aux influences françaises. L'administration ottomane, de plus en plus germanisée, tendait visiblement à s'émanciper. Un véritable grainage turc, imité du grainage français, arrivait à produire 400.000 boîtes, banderolées par le Service de la Dette, et qui propageaient dans le Proche et le Moyen Orient les races blanches de Bagdad aux dépens des produits occidentaux. La concurrence italienne devenait aussi très sérieuse à Salonique et dans les autres ports du Levant.

En 1912 et 1913 les guerres balkaniques ont jeté la perturbation dans l'Europe orientale, puis en 1914 la grande guerre a coupé toute relation avec le Levant, enfin la Révolution russe a fermé les routes de l'Asie centrale. Pendant plusieurs années, la production est passée dans les fabriques des empires centraux ou s'est arrêtée en Russie. D'ailleurs les opérations militaires qui se déroulèrent en territoire turc et tout récemment encore les hostilités entre Grecs et Ottomans en Asie-Mineure ont eu des conséquences désastreuses : mûriers coupés ou arrachés, sériciculteurs arméniens et grecs massacrés, installations détruites ou incendiées, tel est le bilan de ces 10 ans de guerre. Au lieu de replanter les mûriers, les paysans de certaines régions trouvent plus avantageux de cultiver les céréales et le tabac.

Les quelques renseignements que nous possédons aujourd'hui montrent que toutes ces régions ne se remettent à la production de la soie qu'avec lenteur, au milieu d'une situation toujours troublée. L'Autriche-Hongrie a vu partager entre les divers états, issus de son démembrement, les installations déjà très complètes de sériciculture et de filature, qu'elle avait organisées avant la guerre. En Tchéco-Slovaquie, le

centre de Liberec, désormais privé des cocons autrichiens et hongrois, s'efforce de créer une sériciculture locale. Une grande association de la soie a distribué déjà plus d'un million de plants de mûriers. La récolte de 1922 a donné 8.000 kilos de cocons frais dans le groupe tchèque (Bohême, Moravie, Silésie), 20.000 kilos dans le groupe slovaque. Certaines vallées des montagnes slovaques offriraient des conditions idéales: climat très salubre, feuilles de mûriers très nutritives. Ce n'est évidemment qu'un début. Mais il est bon de souligner les tentatives de ces nouveaux états, pour s'émanciper au point de vue économique aussi bien que politique.

Le groupe autrichien de l'Adriatique, déjà fortement constitué avant la guerre, est passé sous le contrôle de l'Italie. En 1914 il donnait plus de 2 millions de kilos de cocons. La Hongrie, qui produisait à la même date 1 million et demi de kilos, a dû céder la plupart de ses installations à la Yougo-Slavie et à la Roumanie. Elle n'en a conservé qu'une faible partie, avec des filatures comme celles de Mohacs. En 1920 elle n'a pas obtenu plus de 150.000 kilos de cocons.

La Yougo-Slavie compte aujourd'hui deux groupes séricicoles importants, celui de la Croatie-Slavonie qui, en 1922, a produit 150.000 kilos et celui de la Voïvodina, c'est-à-dire du Banat et des plaines voisines de Belgrade, qui a donné 700.000 kilos. La Yougo-Slavie a hérité de la Hongrie quelques filatures d'installation toute moderne, dont les plus importantes, à Pancevo et à Novi-Sad, sont devenues établissements d'Etat. Toute une législation récente, qui dénote un désir très net d'émancipation, a mis aux mains de l'Etat ou de Sociétés concessionnaires un véritable monopole. Chaque année les filatures nationales procéderont à la vente de leurs grèges aux enchères publiques (1). Un grand programme d'extension séricicole, concernant surtout la Croatie-Slavonie, a été arrêté en 1920 au ministère de l'Agriculture, avec le concours de la Banque agricole croate et de l'Association des syndicats de paysans. Le travail doit commencer par l'extension

(1) Par exemple, à la fin de l'année dernière, le gouvernement yougo-slave faisait savoir à Lyon qu'il procéderait le 28 décembre 1922 à la vente aux enchères de 3.700 kg. de soie grège extra-clas-sique (1^{er} et 2^e ordres) et 2.570 kg. de déchets de filature, à l'usine de Pancevo, de 3.900 kg. de grège et 2.900 kg. de déchets, à celle du Novi-Sad. — Annonces au *Bulletin des Soies et Soieries*.

du mûrier et l'établissement d'un véritable cadastre des plantations.

La Roumanie a recueilli les installations que la Russie lui a laissées en Bessarabie, et surtout la Hongrie en Transylvanie ou dans le Banat de Temesvar. Dans les provinces Moldo-Valaques la sériciculture, ruinée au temps de la pébrine, se reconstituait avec le concours de la France et de l'Italie. Dans les anciennes provinces russes, la production de la soie reste familiale et arriérée. Les femmes se réservent ces travaux et les jeunes filles se constituent de petites dots en filant. Dans les anciennes provinces hongroises, la production a été modernisée. Certaines grandes filatures, comme celle de Lugos, occupent 400 ouvrières. En 1921 on escomptait dans la seule Bessarabie 150.000 kilos de cocons, alors qu'avant la guerre la moyenne de la Roumanie était à peine supérieure à 200.000 kilos.

Le relèvement semble rapide en Bulgarie avec 1 million et demi de kilos en 1921. De même en Grèce, malgré le contre-coup d'événements politiques fâcheux, la récolte des cocons aurait donné 2 millions de kilos en 1922 contre 1.300.000 en 1921 et 900.000 en 1920. En 1922 les principaux districts étaient ceux de Thrace Occidentale : 640.000 kilos, — Macédoine : 640.000 kilos, — Thessalie : 320.000, — Laconie : 128.000, — Messénie : 76.000, — Eubée : 38.000..... Ainsi les anciens territoires turcs, malgré les ravages des guerres balkaniques et de la campagne de Salonique gardent leur prépondérance. La localité de Soufli est le principal centre séricicole de la Thrace et est l'un des plus importants de toute la Grèce. Les éducateurs emploient des graines indigènes et des graines françaises. Le prix des cocons frais qui, en 1920, était déjà monté à 15 et 20 drachmes, atteignait en 1922 une moyenne de 30 à 36. Les Grecs expédient aussi sous le nom de Morée quelques soies grêges, très analogues à celles de Syrie.

C'est surtout dans les territoires ottomans que la situation reste incertaine. Une sériciculture pleine de promesses en 1912 est aujourd'hui pour longtemps compromise. Malgré leurs défaites et de nouveaux démembrements, les Turcs semblaient prêts en 1919 à reprendre la tradition séricicole. Dans le vilayet de Brousse 72 filatures sur 120 étaient encore en état de travailler et l'on est vraiment surpris de

constater qu'en 1921, en pleine guerre avec les Grecs, cette région a produit 1.350.000 kilos de cocons frais contre 950.000 en 1920. Mais l'offensive, puis la débâcle des armées grecques ont une fois de plus saccagé le pays, exaspéré le nationalisme turc et déterminé un courant d'opinion hostile à tous les étrangers.

Toutefois il est peu probable qu'une tradition, déjà si ancienne chez les Musulmans, soit abandonnée. Quand l'ordre sera rétabli, il y aura là une place à prendre pour la nation soyeuse, qui saura se concilier le gouvernement turc, et faire les avances de fonds nécessaires. En Syrie, où la paix s'est trouvée, grâce au mandat français, plus rapidement assurée, les progrès sont déjà sensibles et cependant le mal n'était pas moins profond. La production était tombée presque à rien ; 1.500 bassines de filature subsistaient seulement sur 11.000 ; de telle sorte que la sériciculture en Syrie semblait frappée d'un coup dont elle ne se relèverait pas et qu'une véritable campagne antiséricicole fut d'abord conduite parmi nos administrations. Or la récolte remontait déjà à 1.100.000 kilos en 1921, à 2 millions en 1922, ce qui prouve à quel point ces occupations sont entrées dans les mœurs des habitants et combien les conditions de sol et de climat sont favorables.

En Syrie la soie produite est de couleur jaune foncé, avec des races très apparentées à celles des Cévennes. Partout ailleurs c'est la race de Bagdad qui domine aujourd'hui, avec de gros cocons blanc verdâtre. Le prix des cocons frais qui, avant la guerre, variait en moyenne de 2 fr. 50 à 3 fr. 50, et qui, pendant la guerre, était tombé à 2 francs et moins, était en 1922, à Beyrouth, de 11 et 12 francs ; à Brousse, de 180 à 230 piastres, c'est-à-dire de 12 à 16 francs suivant les qualités.

Avant la guerre les régions russes du Caucase avaient produit jusqu'à 6 et 7 millions de kilos. Les principaux centres étaient l'Azerbeïdjan et la Géorgie. La Révolution russe a d'abord causé des perturbations graves et des mouvements séparatistes. Aujourd'hui les républiques soviétiques transcaucasiennes qui dominent ces territoires s'efforcent de relever la sériciculture. L'arrêt des tissages en Russie les a obligées à chercher des débouchés en Europe. Elles ont établi des comptoirs de vente à Rome et à Marseille. Pour la cam-

pagne 1923 elles auraient acheté en France 150.000 boîtes de graines, ce qui supposerait une reprise très sensible des éducations (1).

Sur les bords de la Caspienne, la Perse a été autrefois un grand pays séricicole (2). Après une première décadence la production était remontée vers 1850 à 10 ou 15 millions de kilos de cocons. Puis la pébrine a provoqué une nouvelle chute. Aujourd'hui les récoltes sont évaluées à 5 millions de kilos. Ces cocons forment le principal article des exportations persanes. Les anciennes races indigènes ont presque partout disparu devant les races jaunes des graineurs français et surtout la race de Bagdad qui, pendant la guerre, parvenait seule aux pays d'Orient.

Le principal centre est le Ghilan, sur le versant occidental de la Caspienne. A lui seul, il donne les 9/10 de la production. Le Mazandéran, sur le versant oriental, et le Khorassan, aujourd'hui négligeables, pourraient redevenir aussi des centres importants. Le reste du plateau de l'Iran est désertique et inhospitalier. Quant au Ghilan avec son climat chaud et humide, les nuées de la Caspienne se déversant sur les pentes de l'Elbourz, il ne semble pas à première vue très favorable aux éducations. Cependant les mûriers sont nombreux et les élevages actifs.

La sériciculture est pratiquée de la manière suivante : l'incubation des graines commence dans les maisons avec la seconde quinzaine d'avril. Puis les jeunes vers sont élevés sur des kalébis, ou petits plateaux creux, faits de crottin de vache pétri avec un peu de boue et séchés au soleil. La nuit on empile ces kalébis les uns sur les autres, pour empêcher les insectes de manger les vers. Après la deuxième mue on transporte les vers dans les magnaneries ou tilimbars, simples hangars de chaume montés sur poteaux, au milieu des mûriers. Il y aurait dans le Ghilan 90.000 tilimbars de ce genre. Les vers sont mal tenus et les maladies fréquentes. Les paysans ou rayats, cultivent pour le compte de seigneurs, que représentent des intendants, avides et tyranniques. En principe le rayat a droit au tiers des cocons produits, ce qui est une proportion honorable, mais

(1) Renseignements communiqués par les représentants des R. S. T. à la foire de Lyon 1923.

(2) Cf. LAFONT et RABINO : L'Industrie séricicole en Perse.

il est souvent dépouillé de ce qui devrait lui revenir et obligé d'emprunter à des usuriers au taux de 30 ou 40 %. Il cultive l'éducation du ver à soie avec la culture du riz et les cultures potagères et ne pratique bien ni les unes ni les autres.

La sériciculture est ainsi très arriérée. C'est pourquoi le gouvernement persan avait chargé le Français Lafont de la réorganiser (1). Les procédés industriels ne laissent pas moins à désirer. L'étouffage indigène des cocons se pratiquait au soleil ou dans des chambres chauffées avec des fagots. Les marchands de soie qui travaillent dans ces régions, et en particulier des négociants lyonnais, ont installé dans ces dernières années des étouffoirs et des séchoirs perfectionnés. La filature est en grande partie indigène. Elle tire jusqu'à 10 kilos de grège avec 100 kilos de cocons frais. C'est dire qu'elle sépare très mal les déchets de la soie proprement dite. Une filature européenne fonctionne à Rescht depuis une trentaine d'années, sous une direction française, avec un matériel de 150 bassines fileuses et de 75 bassines batteuses. Mais ces méthodes de filature européenne ont encore peu d'importance. Les tissages locaux se contentent de grèges très inférieures. L'exportation, à destination de la Russie et surtout de Marseille et de Milan, se fait sous forme de cocons secs. Cette exportation représentait avant la guerre un million de kilos. Les prix, très variables, oscillaient autour de 25 krans, soit 2 francs le kilo de cocons frais. Pendant la guerre, les voies du Caucase étant interrompues, la Perse ne pouvait plus communiquer avec l'Europe occidentale que par les routes difficiles et incertaines de l'Inde.

Le Turkestan russe et le Turkestan chinois exportaient avant 1914 un million de kilos de cocons secs, où dominait depuis quelques années la race blanche de Bagdad. La Révolution russe a porté un coup sensible à ce trafic, mais les Soviets prétendent aujourd'hui procéder à une réorganisation séricicole complète du Turkestan russe.

La part de toutes ces régions orientales dans le commerce français a beaucoup varié à l'époque actuelle. Il faut distinguer ici les fournitures de cocons et de grèges. En 1913 la Russie

(1) LAFONT, professeur à l'Ecole d'agriculture de Montpellier, est décédé à Rescht pendant la guerre, au cours de cette mission.

nous envoyait de ses possessions orientales 153.400 kilos de cocons, la Grèce 8.500, la Turquie 231.200. En 1919 la Grèce a donné 46.500 kilos et la Turquie 38.300. En 1921, les importations turques rejaillissent à 174.800 kilos et la Russie reparait avec 28.700 kilos.

En 1913 la Turquie envoyait près de 60.000 kilos de soie grège. En 1919 ses envois sont réduits à 25.180 kilos. En 1922 le total des importations venues de l'Europe orientale, du Proche et du Moyen Orient n'atteignait pas 40.000 kilos.

Dans l'ensemble, ces contrées sont loin de produire tout ce qu'elles devraient donner. Ce sont des possibilités d'approvisionnement pour l'avenir plus que pour le présent, à condition toutefois que le marché de Lyon sache lutter contre la concurrence de Milan.

§ 3. — L'EXTREME ORIENT

La grande source actuelle de l'approvisionnement mondial est l'Extrême Orient.

Toutefois il faut mettre à part les Indes. Le Bengale, où des maisons françaises avaient fait de 1853 à 1913 des efforts considérables pour organiser la sériciculture et la filature, a cessé d'être un pays producteur. La cause en est moins dans les croyances religieuses des indigènes et les répugnances qu'ils peuvent avoir à étouffer l'insecte dans le cocon, que dans certains éléments d'ordre physique et économique. Le climat est trop humide. Les races locales, polyvoltines à cocons jaunes, disparaissent, décimées par les maladies et la mouche oudji. Les vers sauvages eux-mêmes, comme l'*Antherœa mylitta*, ont été abandonnés. Les habitants, absorbés par la culture du riz et du jute, ne s'intéressent plus à la sériciculture. Calcutta a cessé d'être un port d'exportation de la soie. Il est vrai que le Mysore expédie quelques faibles quantités par Madras et que les Anglais, aidés du marché de Lyon, tentent aujourd'hui un sérieux effort dans les vallées himalayennes du Cachemire. Des races jaunes annuelles, empruntées à nos Cévennes, ont été acclimatées. En 1912, le Cachemire donnait à lui seul 200.000 kg. de soie,

dont une partie s'exportait par Kouratchi et Bombay (1). Mais l'ensemble de l'exportation hindoue était tombé en 1921 au chiffre misérable de 85.000 kg. de grège. On est loin des 2 millions de kg. que les Indes fournissaient, il y a un siècle. La consommation intérieure a d'ailleurs beaucoup augmenté. Non seulement elle absorbe la plus grande partie des soies de Mysore et de Cachemire, mais elle importait de Chine 600.000 kg. en 1921. L'Inde avait envoyé en France, au cours de l'année 1913, 3.400 kg de cocons et 210.000 kg de grège. En 1919 elle ne donnait pas 56.000 kg. de soie.

L'Indo-Chine française est au contraire en grand progrès. La sériciculture, venue de Chine, s'y développa dès le moyen âge, trouvant des conditions de sol et de climat très favorables. Les diverses variétés de mûriers blancs s'y accommodent de tous les terrains même en bordure des cours d'eau et dans les rizières, sans que cet excès d'humidité semble nuisible. Les races de vers à soie sont à cocons jaune doré et peuvent donner jusqu'à 6 et 8 récoltes par an. Mais ces cocons ne sont pas avantageux. Ils sont petits, pointus et légers. Il en faut de 1.200 à 1.500 au kilo. Une vingtaine de kilos de ces cocons est nécessaire pour un kilo de soie. Toutefois le brin est l'un des plus fins que l'on connaisse. S'il est difficile à dévider, il peut donner, avec une bonne filature, une soie d'une qualité remarquable, très régulière et très brillante.

La population indo-chinoise est nombreuse, surtout dans les plaines et le long des côtes. Elle est souvent contrainte à l'émigration. L'extension de la sériciculture serait pour elle un complément de ressources précieux. Mais les méthodes d'élevage sont très arriérées. Elles restent dominées par des superstitions grossières et un fatalisme tout oriental. L'indigène respecte et craint le ver à soie, qu'il appelle « Monseigneur » ou « Excellence », au lieu de le garantir contre les maladies, ou contre les atteintes de la mouche con lang (2). La production est donc faible et de mauvaise qualité.

Un caractère particulier de l'Indo-Chine, c'est la séparation qui existe entre les cultures de mûriers et les éducations. La plupart des indigènes, qui élèvent des vers à soie

(1) Cf. Ratan-C. Rawley : The silk industry and trade.

(2) Cf. d'après Bui-Quang-Chieu : Contribution à l'étude de la sériciculture en Indo-Chine. *In* Laboratoire d'études de la soie, 1918.

ne possèdent pas de mûriers. Ils achètent des feuilles aux propriétaires de mûraies, ou s'adressent à des ramasseurs de feuilles, qui servent d'intermédiaires. Il y a là un fait, qui complique le problème soyeux, car l'extension de la sériciculture n'est possible qu'à la condition de recruter à la fois des éducateurs et des planteurs de mûriers. Or, il est plus difficile de trouver ceux-ci que ceux-là, car la propriété étant très morcelée, et les plantations n'étant pas immédiatement productives, les paysans, propriétaires ou fermiers, obligés de vivre au jour le jour, ne peuvent entreprendre des transformations de ce genre, et les exemptions d'impôts se sont révélées inopérantes, en raison de la mauvaise foi des notables, chargés de la répartition.

Quant aux industries de la soie, bien que très anciennes aussi dans le pays, elles sont très rudimentaires. Pour filer, les indigènes se servent d'une marmite en terre, en guise de bassine. Les cocons sont tirés par groupes de 20, 30 et même 40. La grège, résultant de l'assemblage de tous ces fils, s'enroule directement sur un volet, sans passer ni par une filière, ni par une croisure. Elle ne peut donc être présentée sur les marchés européens. Elle n'est utilisable que pour le tissage indigène qui, disposant seulement de métiers archaïques, ne confectionne que des étoffes grossières.

La production de l'Indo-Chine, comme d'ailleurs tout le commerce, était tombée sous le contrôle des Chinois et surtout des Cantonais. Mais ceux-ci ne se souciaient pas de développer ni d'améliorer une sériciculture qui pouvait leur faire concurrence. Les soies indo-chinoises servaient comme balance d'échange pour les places de Hong-Kong et de Singapour en contrepartie des importations de cotonnades, de soieries et d'autres produits.

La décadence était très sensible avant l'occupation française. Le mandarinat absorbait toutes les forces vives du pays et considérait la sériciculture comme une occupation aussi vile que l'agriculture ou l'industrie. Cette décadence sembla tout d'abord se poursuivre avec la domination française. En ouvrant largement l'Indo-Chine au commerce international, notre intervention accéléra l'importation des cotonnades européennes parmi les classes populaires, tandis que les classes aisées demandaient à la Chine les beaux tissus de soie qu'elles ne trouvaient pas sur place. Le développe-

ment des rizières, avec leurs récoltes nombreuses et abondantes, causait à la sériciculture du Tonkin ou des bords du Mékong le même préjudice que les primeurs ou la vigne dans la vallée du Rhône. Contre ce déclin les gouverneurs essayaient de lutter, mais les méthodes furent longtemps peu cohérentes. C'est seulement dans la période tout à fait actuelle que le péril a été enrayé et que des progrès sensibles ont été réalisés.

Le marché de Lyon s'est attelé de bonne heure au travail de rénovation, mais des difficultés de toutes sortes et des hasards malheureux contrarièrent longtemps ses initiatives (1). Dans la filature les premières tentatives remontent à Ulysse Pila et à Bourgoin Meiffre, qui, vers 1892, créaient à Hanoï avec du matériel, sorti des chantiers de la Buire, à Lyon, la première usine à vapeur. En 1902, la mission Dadre aboutit à la création de la Société française de filature de soie au Tonkin. Bien que cette entreprise se soit heurtée à des difficultés d'approvisionnement et à la mauvaise qualité des cocons, un groupement lyonnais estimait en 1906 qu'il fallait lui donner plus d'ampleur et lui consacrer des capitaux plus importants. La Société du Tonkin devint la Société française de sériciculture et de filature de l'Indo-Chine. Mais la crise de 1907 l'arrêta presque aussitôt. Cependant M. Emery, confiant dans le succès, reprenait à son compte une partie des organisations de la Société française, avec le concours du marché de Lyon. En 1920, cette collaboration aboutissait à la création de la Société Franco-Annamite textile d'exportation, qui, sous une direction lyonnaise, dispose d'un groupe industriel complet, pourvu du matériel le plus moderne : filature, moulinage à grande vitesse, tissage, teinture et station électrique. Enfin, en 1922, une autre société lyonnaise s'est constituée pour la mise en valeur de l'Indo-Chine et plus spécialement du Cambodge.

Ce travail, souvent laborieux et ingrat, d'organisation industrielle, s'est accompagné d'une transformation séricicole, avec création de grainages, de magnaneries modèles, de pépinières de mûriers. M. Vieil a montré qu'il ne fallait pas chercher à introduire en Indo-Chine des races étrangères de

(1) Cf. surtout l'exposé de la Mission lyonnaise en Chine et les chroniques du *Bulletin des Soies*.

bombyx plus riches en soie, ni même essayer des croisements. Seules, les races locales peuvent résister à l'atmosphère humide de ces contrées. Ce qu'il faut, c'est améliorer le rendement au cocon par des sélections rigoureuses et des méthodes d'élevage rationnelles. Quelques mesures officielles, surtout au Tonkin, ont encouragé les indigènes : en 1905, exonération d'impôt en faveur des terrains plantés en mûriers ; en 1907, prime de 2 francs par kilo à l'exportation vers la métropole des soies filées à l'européenne ou redévidées.

En somme, la France est maintenant sortie du domaine de l'hypothèse. L'Indo-Chine possède aujourd'hui un organisme séricicole déjà important, mais dont les anneaux sont de moins en moins serrés à mesure que l'on va du Nord au Sud et que l'on s'éloigne de la Chine. La récolte des cocons dans la colonie du Tonkin, la plus productive de toutes, est de 2 millions et demi à 3 millions de kg., soit de 130 à 150.000 kg. de soie, dont le quart environ est travaillé à l'européenne. Le reste est filé par les procédés indigènes et consommé sur place. 10 à 15.000 kg. seulement sont exportés en Chine. Dans l'Annam les récoltes atteignent 2 millions. La soie indo-chinoise, filée à l'européenne, est supérieure à celle de Canton. Elle est déjà très connue et bien classée sur le marché de Lyon. Si les quantités actuelles ne dépassent guère 20.000 kg., il ne faut pas oublier que c'est un simple début et qu'en 1911 il n'était pas encore question de ces provenances dans les statistiques lyonnaises.

Restent la Chine et le Japon. La Chine proprement dite (1), même séparée de ses possessions extérieures, est un immense territoire, qui s'étend du 20° au 50° degré de latitude et où l'on trouve des formes de climat très variées, depuis le climat du Nord, rendu souvent glacial par le courant froid de l'Oya Chivo et les vents violents de l'Asie centrale, jusqu'à celui de la Chine du Sud, nettement tropical et que les moussons rendent très humide.

Le bombyx et les autres insectes séricigènes semblent s'être accommodés facilement de toutes ces conditions naturelles, car on les rencontre dans toutes les provinces, bien qu'on ait

(1) Cf. Mission lyonnaise en Chine et P. Vieil : *Sériciculture*, pp. 41 et 85.

l'habitude de signaler surtout celles du Kouang Toung, autour des bouches du Si Kiang, du Yunnan et du Seu Tchouan sur le cours supérieur du Yang-Tsé, du Kiang Sou et du Tche Kiang de part et d'autre de l'embouchure, territoires plus accessibles et mieux connus.

Par suite de cette extension immense et de l'antiquité de la domestication, le nombre des races s'est multiplié à l'infini. Chaque district a les siennes. Il existe des vers de toutes formes, unis, lisses, bossus ou même avec de véritables cornes, comme cette variété intitulée Cornes de dragon. Les uns sont polyvoltins, dans les régions tropicales du Si Kiang, les autres sont bivoltins ou annuels, à mesure que le climat devient moins chaud. La plupart des soies chinoises sont blanches. Cependant celles du haut Yang Tsé et de certains districts septentrionaux sont jaunes. Les soies verdâtres sont en voie de disparition.

Le mûrier se rencontre partout, à toutes les latitudes, et sous tous les aspects, soit greffé, soit abandonné à lui-même et complètement sauvage. Dans certaines provinces, comme le Seu Tchouan, on emploie même un succédané du mûrier, l'arbre tcha, qui dans les premiers âges des éducations, peut suppléer le mûrier, quand les chambrées sont trop nombreuses.

L'histoire de la Chine et celle de la soie se confondent. Nulle part la sériciculture n'est à ce point entrée dans les mœurs. Mais le peuple chinois, traditionaliste et indolent, plein de respect pour les habitudes ancestrales, de défiance ou même de haine pour toutes les nouveautés que les étrangers introduisent, pratique aujourd'hui les éducations comme au temps de Si Lung Shi. Aucune théorie, seulement des usages routiniers, une saleté repoussante et passée à l'état de seconde nature, une ignorance absolue, en un mot l'inverse de ce que doit être une bonne sériciculture. Il faut d'ailleurs distinguer les régions côtières, voisines de Canton et de Shanghai, où les influences européennes ont eu déjà des résultats heureux et les provinces de l'intérieur. Mais un trait est commun. Partout l'élevage a un caractère essentiellement familial. Pas de grandes magnaneries avec main-d'œuvre étrangère. Rien que des éducations de quelques onces de graines, avec le concours de tous les membres de la famille, jeunes ou vieux.

Dans les provinces de l'intérieur, les méthodes sont pitoyables, et provoquent un gaspillage prodigieux de richesses soyeuses. Pas de grainage organisé, ce qui entraîne une dégénérescence des races. Pas d'hygiène. Les vers s'entassent sur de véritables litières, dans la fumée du foyer domestique, sous des toits mal clos, qui ne les protègent pas contre la pluie ou la fraîcheur des nuits. Quand ils meurent, c'est qu'ils n'étaient pas destinés à vivre. Les maladies sont fréquentes et font de grands ravages. Cependant malgré l'ignorance et l'incurie incroyables des éducateurs, il n'y a pas eu en Chine jusqu'à présent de catastrophe comparable à l'épidémie européenne de pébrine. Le bombyx chinois a traversé les siècles sans incident notable, en raison de sa robustesse, qui s'explique sans doute par ce fait qu'il est ici dans son pays d'origine. Mais les rendements sont très faibles. Il suffirait donc d'améliorer ces méthodes pour augmenter démesurément l'immense production chinoise.

Dans les régions côtières, où le contact entre Chinois et Européens est déjà ancien, le Chinois commence à comprendre qu'il a intérêt à procéder comme l'Occidental. Il est surtout très impressionné par les progrès du Japon, qu'il déteste, et qui malgré sa faiblesse numérique fait la loi en Extrême Orient, précisément en imitant l'Europe. Méthodes européennes et coutumes chinoises font ici un singulier ménage. On accroche à une poutre du plafond les cartons ou sachets qui contiennent les graines. Les 14 janvier, jour de la déesse du ver à soie, on les plonge dans un bain d'eau salée ou d'eau de chaux, auquel on attribue les effets les plus salutaires. Ensuite les femmes les mettent en incubation entre leurs seins et les hommes sous leur coiffure. Les vers éclos sont abondamment nourris de feuilles hachées. Les délitages, fréquents, se font au moyen de filets, pour ne pas blesser les chenilles. On désinfecte à la chaux éteinte. On assainit avec des balles de riz grillé. C'est également sur des claies recouvertes de cônes de paille de riz que se fait la montée. On reconnaît à tous ces détails la proximité des rizières. Dans ces conditions les résultats sont un peu meilleurs.

Cette transformation est essentiellement l'œuvre des étrangers. Ce furent d'abord les Anglais, qui après la guerre de l'opium, pénétrèrent en Chine et firent ce qu'ils voulurent. Ils accumulèrent sur Londres les stocks de soie, imposèrent

leur langue, leurs usages, leurs unités de poids et mesures. Ensuite les autres nationalités ont essayé de se faire une place, Allemands, Suisses, Français, enfin Américains et Japonais. Tous ces étrangers se groupent dans deux centres principaux : Shanghai et Shameen. A Shanghai, les concessions française, anglaise, américaine s'alignent à côté de la ville chinoise (Native city), sur les bords du fleuve Hoang Poo. Le véritable port est à Ousoung, près de l'embouchure. Shanghai est aujourd'hui une grande ville cosmopolite, qui évoque les villes neuves d'Amérique plus encore que les cités occidentales. Shameen est une autre concession internationale, surtout franco-anglaise, que les Européens ont aménagée en 1859 dans un îlot à côté de Canton.

En raison de la supériorité qu'ils avaient dans la technique de la soie, il était naturel que les Français prissent bientôt la direction des réformes. La Chambre de Commerce française de Shanghai a créé des grainages, d'abord à Shanghai même, puis dans les trois provinces voisines. Tche Kiang, Kiang Sou et Ngan Hoeï. Des magnaneries annexes ont permis aux éducateurs chinois de constater la supériorité des méthodes européennes et de s'y adapter. Ces établissements ont distribué gratuitement les graines, après sélection microscopique d'après les principes de Pasteur, et ce qui donnera une singulière idée de la qualité des éducations locales, c'est que dans les premiers lots réunis en vue du grainage, il fallut généralement écarter 50 % de cocons défectueux, puis, après examen, éliminer encore 70 % de graines corpusculeuses. On voit par là dans quelle proportion l'élevage chinois, abandonné à lui-même, peut réussir.

Des institutions analogues fonctionnent sous la direction d'autres puissances : par exemple le Tche-Kiang séricicultural college, établi dans une île du golfe de Hang-Tchéou, et dont l'enseignement est aux mains des Anglais et des Japonais. De leur côté, les Américains ont installé à Nankin et à Canton des instituts, à demi civils, à demi religieux, que dirigent des missionnaires techniciens, anciens élèves des écoles d'agriculture d'Amérique, méthode ingénieuse, qui met la religion au service des intérêts économiques.

Tous ces efforts ont été récemment coordonnés. La Chambre de Commerce anglaise et la Chambre américaine se sont jointes à la Chambre française. Elles ont formé ensemble un

Comité international pour l'amélioration de la sériciculture en Chine, dont le président est un Français, marchand de soie à Shanghai, M. Madier, et le principal agent technique, un autre Français, dont le nom fait autorité en matière séricicole, M. Vieil (1).

Enfin il fallait intéresser les Chinois eux-mêmes à ce programme. L'ancien gouvernement impérial était resté hostile ou indifférent. Sa chute a provoqué de grandes crises politiques. Si la Chine n'a pas connu les horreurs de la dernière guerre, elle a traversé et traverse encore des bouleversements redoutables. Les troubles révolutionnaires, les luttes entre Sudistes et Nordistes ont paralysé toute la production. Le gouvernement s'est dédoublé. Il faut maintenant s'adresser tantôt à Pékin, tantôt à Canton. Cependant la Chambre de Commerce chinoise de Shanghai s'est ralliée aux Chambres étrangères. Certains gouverneurs de provinces, même assez loin dans l'intérieur, comme à Hankéou, ont organisé des rudiments d'enseignement séricicole, et les gouvernements de Pékin et de Canton, malgré leurs désaccords, ont consenti des subventions importantes, dont le montant, pour plus de sûreté, est prélevé sur le produit des douanes.

De même que la sériciculture, la filature et le moulinage conservent un caractère familial et archaïque. Les éducateurs filent eux-mêmes ou donnent leur cocons à des filateurs ambulants, qui travaillent avec une sorte de tour, actionné au pied, comme nos rémouleurs ambulants. Les appareils de filage sont d'une extrême simplicité. Les cocons sont tirés souvent à raison de 15 ou 20 à la fois. Les fils, humides, mal nettoyés, s'agglomèrent en flottes grossières, et d'un emploi difficile. De même les ouvraisons se font dans les provinces de l'intérieur avec de méchants métiers à tordre.

L'action des Européens était plus facile ici que dans la sériciculture. Vers 1871 et 1872 des Français installaient à Canton les premières filatures à l'européenne. D'autres usines étaient créées bientôt à Shanghai. Il y aurait aujourd'hui 200 filatures à vapeur dans chacune de ces deux régions. Elles figurent avec leurs diverses spécialités et leurs marques ou *chops* sur les catalogues de la production chinoise, que les maisons d'exportation publient chaque année à l'usage de

(1) Déjà cité à propos de la sériciculture indo-chinoise.

leur clientèle des marchés de consommation (1). Il est important de signaler qu'un certain nombre de ces usines appartiennent à des Chinois, qui se sont assimilés à tel point les méthodes européennes, qu'on ne les distingue plus aujourd'hui des industriels européens ou américains. La filature chinoise de Soy Lun, à Shanghaï, a, dans une petite brochure (2), publiée à l'occasion de l'Exposition internationale de la soie de 1920 à New-York, retracé son histoire, qui est typique. Fondée en 1893, elle compte aujourd'hui 600 bassines, 2.000 ouvrières, et 10 stations d'achat de cocons, réparties dans les provinces de TchéKiang et de Kiang Sou. Elle a pris comme « chops » non seulement des désignations à la chinoise, comme l'Ancre d'or, mais le portrait de Pasteur. Parmi les photographies, qui illustrent cette brochure, trois surtout sont caractéristiques. Elles représentent Woo Sao Ching, le fondateur, son fils Woo Ton Yng et son petit-fils Woo Sung Puh. Alors que le premier a toutes les allures d'un Chinois de la vieille époque, le dernier a toute la distinction d'un Européen. Cette évolution en dit long sur les transformations possibles de la Chine.

Depuis un demi-siècle l'aspect des soies exportées de Chine s'est heureusement modifié. A l'origine, on ne pouvait rassembler que des soies, dites « natives » ou tsatlées, c'est-à-dire filées d'après les procédés indigènes, et qui le plus souvent n'étaient utilisables qu'à la condition d'être redévidées. Ensuite sont apparues les soies dites « filatures », sortant des usines européennes et dont la part est aujourd'hui prépondérante à l'exportation, car elles présentent une régularité satisfaisante et un bon dévidage. On commence même à monter en Chine des moulinages à l'italienne. En raison des faibles exigences et de l'habileté relative de la main-d'œuvre, on obtiendra des trames et des organsins, que leur bon marché acclimatera en Europe, même s'ils ne correspondent pas exactement à tout ce que réclament les fabricants de soieries. Sous la même impulsion, les tissages, les broderies et den-

(1) Parmi ces marques de filature, qui figurent sur les paquets de soie, on voit par exemple l'Eléphant bleu, le Centaure, le Dragon, l'Aigle et le Léopard d'or, le Mûrier, le Rayon d'or, la Cigogne, l'Arc de triomphe, le Buffle, le Condor, le Géranium....

(2) Soy Lun Filature. Shanghaï, China, 1920.

telles se transforment dans les régions du Si Kiang et du Yang Tsé:

Enfin il ne faut pas négliger en Chine la production des vers sauvages, en particulier du Théophila Mandarinina et de l'Antherœa Pernyi, qui se rencontrent surtout dans les provinces du nord et du centre, de la Mandchourie et du Chantoung au Seu Tchouan. Le Théophila Mandarinina, qui vit sur le mûrier, a peu d'importance. Plus petit que le bombyx, dont il serait l'ancêtre, il ne donne guère au cocon qu'un fil de 200 mètres, de couleur café clair, et que les Chinois utilisent pour les mousselines et autres étoffes très légères. C'est l'Antherœa Pernyi, ver sauvage du chêne, qui donne tout le tussah exporté. Ver bivoltin comme le précédent, il est tombé dans une demi-domesticité. La première récolte a lieu en juin, la seconde en septembre.

Les soies de ces vers sauvages ont d'abord été travaillées avec les méthodes indigènes. Les cocons, durs et difficiles à tirer, étaient ramollis et décreusés dans des lessives, faites de cendres de bois ou de paille de riz. Les fils obtenus étaient irréguliers et grossiers. Mais on s'est efforcé d'obtenir aussi des soies tussah « filatures ». C'est vers 1907 que les premières usines se sont installées. On en comptait 60 en 1922.

Il est impossible d'évaluer la production soyeuse de la Chine. On estime que la soie tussah représente au moins 30.000 piculs (de 60 kg). Les provinces méridionales donneraient à elles seules 300.000 piculs de soie ordinaire. La Chine serait donc, aujourd'hui comme autrefois, le premier pays producteur du monde. Mais la consommation intérieure absorbe la plus grande partie des récoltes.

Les deux marchés d'exportation sont Shanghai et Canton. C'est là que se fait tout le trafic extérieur. Shanghai est le plus important. Il expédie sous le nom de soies de Chine les grèges des provinces du Yang Tsé, ainsi que les soies tussah du Chantoung et de la Mandchourie. Canton donne son nom aux grèges des provinces méridionales.

Ces exportations sont stationnaires depuis quelques années. La campagne 1910-1911 (1) avait donné les chiffres suivants : Shanghai 5.200.000 kg. (dont 3.600.000 kg. de soies blanches

(1) En Chine les campagnes d'exportation sont comptées du 1^{er} juin au 31 mai de l'année suivante. En fait, il s'agit ici de l'année 1910 par comparaison avec nos usages.

ou jaunes, et 1.600.000 kg de soies tussah). Canton : 2.600.000 kg. Les chiffres de la période actuelle, dont les fluctuations correspondent à celles des grandes fabriques mondiales, ne sont pas très différents (1) :

	En kg.	1919	1920	1921	1922
		—	—	—	—
Shanghai	5.500.000	3.550.000	4.100.000	3.300.000	
(dont 1.000.000 de tussah)		(570.000 kg. de tussah)			
Canton	3.200.000	1.900.000	2.600.000	2.550.000	
		—	—	—	—
	8.700.000	5.450.000	6.700.000	5.850.000	

Il reste à préciser les prix. Les achats, comme les exportations, se font uniquement sous forme de grèges. L'unité de vente est la balle, qui pèse 60 kg. à Shanghai, 48 kg. à Canton. La monnaie usuelle est le taël à Shanghai et le dollar mexicain à Canton. La grège de Shanghai filature 1^{er} ordre, que l'on peut prendre comme type, valait par balle de 60 kg., en 1914, 850 taëls au change de 3,50 ou 4. Avec la guerre commença la hausse du change, mais, pendant toutes les hostilités et immédiatement après il n'y eut pas de hausse sensible des matières premières en monnaie indigène, car la consommation mondiale étant très réduite, une augmentation des prix, jointe à l'augmentation déjà formidable des changes, aurait expulsé les principaux acheteurs européens. Les Chinois ne profitèrent donc pas du mouvement pourtant universel de hausse. Il y eut même quelques crises financières à Shanghai. En 1920, le change était ainsi monté à 15, mais les prix n'avaient pas dépassé 800 et 900 taëls. Par contre, en 1921, le change tombait à 9, et les prix s'élevaient à 1.000. Les Chinois commencèrent à gagner de l'argent, alors que les beaux jours des marchands de Lyon étaient finis. En 1922, on constate à la fois la montée des prix, de 1.100 à 1.500 taëls, et celle des changes, de 9 à 12, car la consommation mondiale a grandi et l'Amérique, n'ayant pas à tenir compte du change, peut supporter sans difficulté une forte augmentation des prix en monnaie indigène.

Les fluctuations de la grège de Canton, type best 1 13/15 (balles de 48 kg.) sont à peu près identiques. En 1914 : 900

(1) Statistiques de l'Union des Marchands,

dollars, avec un change de 2,50. En 1920 : 950 dollars, avec un change de 12. En 1921, les prix atteignent 1.000 et 1.200 dollars, tandis que le change faiblit à 6. En 1922, ils continuent leur ascension jusqu'à 1.900 dollars et le change remonte à 7 et à 8.

Dans ce trafic, Lyon est en bon rang. Il a importé 3.813.000 kg. en 1913, 2.519.000 en 1915, 2.826.400 en 1919, 2.950.000 en 1922. Ces chiffres, qui représentent presque la moitié des exportations chinoises, sont de beaucoup les plus importants de notre marché. La Chine est la grande pourvoyeuse du commerce français et Lyon est avant tout un centre de distribution de soies chinoises.

Mais cette supériorité lui est maintenant disputée par l'Amérique, dont l'activité devient de plus en plus grande sur les bords du Fleuve Bleu et du Si-Kiang. Non seulement elle a créé des organisations sérícicoles, mais elle a monté à Shanghai une Condition des Soies, l'*International testing house*. Elle est parvenue à obtenir des Chinois des types déterminés de soie, présentés en flottes d'un type standard uniforme. Une société américaine, la *Federal Telegraph Co*, installe, également à Shanghai, un poste de T. S. F. à grande puissance, capable d'envoyer et de recevoir des messages d'un bout à l'autre du monde.

Contre cette concurrence, les Français luttent non seulement en Chine, mais aussi, peut-on dire, en France. Lyon a créé un enseignement de la langue chinoise, à la Faculté des Lettres et à la Chambre de Commerce (1). Il a organisé dans l'ancien fort Saint-Irénée un Institut franco-chinois, pour travailler au rapprochement intellectuel des deux nations. Avec le concours financier, plus ou moins effectif, des gouvernements de Canton et de Pékin, des étudiants jaunes ont entrepris chez nous des études littéraires ou scientifiques. Ils propageront en Chine les influences françaises, à côté des influences anglo-saxonnes, que rapportent tous ceux qui ont fréquenté les universités américaines, moins éloignées et par suite plus commodes. Enfin des délégations chinoises ont visité Lyon, par exemple en 1920 celle que conduisait Ting, membre du Comité international de la Séríciculture, de la

(1) Avec M. Maurice Courant.

Chambre chinoise et de la Guilde des marchands de Shanghai.

A l'heure présente, la Chine souffre de l'instabilité politique, où elle se trouve. Elle est loin de donner tout ce qu'elle peut produire. Une disproportion fantastique existe entre les incubations de graines et les exportations soyeuses. Mais dans l'avenir, comme dans le passé, cet immense territoire doit être le grand réservoir mondial de la soie.

Si l'on tient compte seulement des quantités livrées au commerce mondial, le Japon (1) a pour l'instant ravi la primauté à la Chine. Il a développé l'élevage du ver à soie dans toutes ses îles méridionales jusqu'à Formose et dans la péninsule de Corée. Presque partout la sériciculture est devenue le fondement de l'économie rurale. Elle trouve ici et surtout dans l'île de Hondo, « la terre principale », des conditions vraiment idéales. Le climat est doux. Le pays, couvert de montagnes, est de sol ingrat et de communications difficiles. En dehors des régions côtières toute culture lucrative est impossible. Les paysans, propriétaires ou métayers, sont réduits à de très petites exploitations agricoles, car la population atteint 56 millions sur 380.000 km² (45 millions dans la seule terre de Hondo). Trop nombreux pour les ressources de leur territoire, les paysans japonais ne pourraient pas vivre sans cette occupation qui, après avoir été secondaire, tend à devenir principale.

Cependant la sériciculture du Japon est toute récente à côté des éducations chinoises. Depuis l'époque où le Chinois Koma-O, d'après les traditions japonaises, apporta dans les îles, vers l'an 200 de notre ère, les premières graines de ver à soie, les éducations connurent dans l'empire du Soleil levant des vicissitudes fâcheuses.

Empereurs et impératrices du Japon auraient d'abord suivi l'exemple de Si-lung-shi et favorisé l'élevage du ver à soie par diverses mesures : en libérant des services publics pendant la période des éducations ceux qui s'occupaient de sériciculture, en admettant les tissus de soie pour le paiement des impôts, en obligeant même chaque famille à planter un nombre de mûriers proportionnel à sa situation sociale. Mais le moyen âge fut vraiment un « âge sombre » pour la séri-

(1) Cf. Surtout *Outlines of the raw silk industry of Japan* et l'Annuaire économique et financier du Japon, année 1921.

ciculture japonaise. Quatre siècles de guerres féodales ruinèrent les plantations de mûriers et les éducations de vers à soie. L'usage des cotonnades, importées de l'Inde, supplanta les soieries. Au xvi^e siècle, le shogoun Tokugawa rétablit la paix et la prospérité économique, mais de fâcheuses lois somptuaires devaient, jusqu'à la révolution de 1868, réserver aux Samourais l'usage des étoffes de soie et paralyser ainsi la production.

C'est seulement à la fin du siècle dernier que la sériciculture japonaise a commencé à jouer un grand rôle dans le monde. Elle est d'abord venue au secours des élevages occidentaux, ravagés par la pébrine. Chaque année un million de boîtes de graines furent envoyées en Europe. Puis les Japonais sont allés s'initier en Occident aux méthodes scientifiques. Ils ne se sont pas bornés à copier les Européens, on peut dire qu'ils les ont surpassés. Ils ont réussi à industrialiser les procédés de Pasteur. Le Japon est devenu un immense laboratoire. La population japonaise, aussi propre et minutieuse que le Chinois est sale, apporte à ces travaux des qualités naturelles de soin, de persévérance, qui répondent remarquablement aux exigences de la sériciculture scientifique. L'Etat japonais d'autre part a compris dès la première heure quelle ressource précieuse cet élevage pouvait être pour les habitants et pour lui-même. Il s'est montré aussi actif que le gouvernement chinois était indolent. Ses interventions constantes et ses méthodes d'étatisme, combinées avec les initiatives privées, ont donné les résultats les plus heureux.

La Division de la Sériciculture, au ministère de l'Agriculture et du Commerce, est l'organisme supérieur et central. Cet organisme est secondé par diverses associations, de caractère officiel ou privé, par exemple la grande Association séricicole du Japon, créée en 1892, l'Association nationale des industries de la soie grège, fondée en 1915, et plusieurs associations commerciales de la soie. Ce qui montre toute l'importance de ces groupements, surtout des deux premiers, c'est qu'ils ont à leur tête les plus hautes personnalités du Japon : le prince Kan-in, le vicomte Kiyoura, le vicomte Makino, le baron Masuda. Ces initiatives, officielles ou privées, ont contribué à la création d'institutions techniques du plus haut intérêt, et dont la plupart sont récentes ;

par exemple les sept grandes Stations expérimentales de sériciculture, créées à partir de 1912 et dont la principale est à Nakano, faubourg de Tokio, les Instituts préfectoraux et les Offices d'inspection séricicole, chargés les uns et les autres de diriger les éducations, tandis que la Station expérimentale de la soie, fondée à Yokohama en 1918, étudie les propriétés physiques et chimiques de la soie.

En dehors des notions, que propagent les écoles primaires ou les conférences publiques et privées, un véritable enseignement séricicole fonctionne, qui n'a son équivalent nulle part ailleurs. Il est divisé en deux degrés, d'abord des écoles qui correspondent à peu près à notre enseignement secondaire, puis des collèges, au nombre de trois, à Tokio, à Kioto, à Uyeda, qui correspondent à notre enseignement supérieur. Les gradués de toutes ces écoles assurent le recrutement des diverses administrations, se rapportant à la soie.

Enfin les circonstances favorisèrent le Japon. Il eut seulement, pendant la dernière guerre, quelques mois de véritables opérations militaires. La sériciculture étant paralysée dans l'Asie occidentale, et en Europe, c'est en Extrême Orient que toutes les fabriques mondiales durent s'adresser.

De là les progrès extraordinaires, que le Japon a réalisés depuis quelques années. La soie est devenue la richesse par excellence du pays, la base de toute la vie politique et économique. Sans les ressources fiscales, que sa production lui procure, l'Etat ne pourrait équilibrer son budget. Sans les exportations de matières soyeuses, il ne serait pas davantage possible de payer l'importation des denrées ou objets, de plus en plus nombreux, qu'il est indispensable d'acheter au dehors.

Tandis que nous connaissons très mal la sériciculture chinoise, le détail de la production japonaise est aujourd'hui aussi bien connu que celui de l'Europe occidentale. Le mûrier ne cesse pas de s'étendre sur les pentes des montagnes comme le prouve le tableau suivant :

	Terres cultivées au Japon	Terres plantées en mûriers	Pourcentage
1908... en milliers d'hectares :	5.400	404	7,5 %
1913.....	5.700	442	7,8 %
1918.....	5.900	498	8,5 %

Les progrès sont encore plus sensibles, si l'on considère le nombre des éleveurs.

	Paysans cultivateurs	Sériciculteurs	Pourcentage
1908.....	5.408.363	1.436.805	27 %
1913.....	5.443.719	1.500.280	28 %
1918.....	5.476.784	1.910.799	35 %

La sériciculture occupe donc aujourd'hui plus du tiers des paysans japonais.

Le grainage a pris les caractères d'une véritable industrie. En 1918 près de 11.000 personnes s'occupaient à la sélection et à l'examen microscopique des graines de vers à soie. De leurs ateliers sortaient 35 millions de cartons ou boîtes, qui représentaient les œufs d'un milliard de papillons. Les statistiques japonaises calculent même le poids des feuilles de mûrier, qui servent à l'élevage.

Les éducations se prolongent pendant presque toute l'année. Les races japonaises sont annuelles ou tout au plus bivoltines, mais la science japonaise a réalisé des prodiges. Par l'usage approprié du froid, elle a échelonné l'éclosion des graines en vue de trois récoltes successives : au printemps, du début d'avril au milieu de mai; en été, c'est-à-dire en juin et juillet; en automne, plus exactement en août et septembre, sauf les variations que déterminent les différences de latitude entre les archipels japonais. La récolte de printemps, donnait, à elle seule, il y a une quinzaine d'années, les deux tiers de la production. Elle ne donne plus aujourd'hui que la moitié. Celle d'été faiblit également. Par contre celle d'automne, surtout dans les pays du sud, où le climat reste doux jusqu'en décembre, fait des progrès, qui compensent largement tout le reste. L'année séricicole commence donc et finit par deux fortes récoltes, que sépare une période plus faible, ce qui permet aux paysans de se livrer plus facilement aux travaux agricoles de l'été, indispensables à leur nourriture. Le pourcentage a varié ainsi :

	Printemps	Eté	Automne
1908.....	62 %	14	24
1918.....	52 %	9	39

Les chiffres de production de soie grège dans la phase actuelle sont les suivants :

1908..	10 millions de kilos	1919..	24 millions de kilos
1913..	14 —	1920..	22 —
1918..	22 —		

Le chiffre de 1919 représente à quelques millions près la quantité de soie mise à la disposition des fabriques mondiales. Si l'année 1920 marque un recul, ce n'est pas que la sériciculture japonaise ait subi par elle-même une crise ou rencontré des difficultés particulières ; c'est un effet de la crise universelle, de l'arrêt des fabriques. La demande s'étant brusquement restreinte, la production a dû se replier comme la consommation et, par prudence, diminuer le nombre des graines mises en incubation.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, les soies blanches avaient été l'élément exclusif. Mais les Japonais ont réussi à acclimater des races jaunes, de manière à concurrencer les espèces européennes. Ils ont obtenu surtout de bons croisements de vers italiens et de vers chinois. Ces soies jaunes représentent 5 à 6 millions de kilos par an. Enfin les vers sauvages sont représentés par l'*Antherœa Yama-maï*, — qui se nourrit de feuilles diverses, chêne, marronnier, hêtre, — et forme de gros cocons verts. La soie obtenue, de couleur vert clair, est très belle, plus brillante, mais un peu plus grosse que celle du Bombyx. C'est donc une soie sauvage d'un caractère tout particulier. Elle atteint au Japon des prix élevés et trouve emploi même à la cour du Mikado, mais elle n'est guère utilisée au dehors.

Les régions séricicoles les plus importantes (1) sont les îles de Kiou-Siou, Sikok, Hondo, surtout les districts montagneux de Hondo, situés au nord et à l'ouest du Fouzi-Yama. En 1918, la province d'Aichi avait donné environ 2 millions 600.000 kilos de soie grège, celle de Gunma, 2 millions, et celle de Nagano, de beaucoup la plus importante de toutes, plus de 6 millions à elle seule. Ces trois provinces représentent la moitié des récoltes japonaises.

Dans certaines contrées annexes, comme la Corée et Formose, un gros effort a été fait dès la période d'avant-guerre,

(1) Cf. En annexe. Carte III. Production séricicole du Japon.

avec trois éducations comme au Japon. Les progrès ont été rapides en Corée :

1909.....	69.000	familles de sériciculteurs		
1911.....	111.000	—	—	
1919.....	332.000	—	—	
1909.....	20.000	hectolitres de cocons		
1911.....	36.000	—	—	
1919.....	250.000	—	—	

Par suite de la proximité de la Chine du nord les vers sauvages sont également nombreux.

A Formose la première récolte de cocons en 1912 n'avait pas donné 3.000 kilos de grège. Dès l'année suivante on arrivait à 7.500 kilos et l'on prévoyait pour l'après-guerre des récoltes de 80 millions de yens.

Le Japon a des filatures aussi perfectionnées que les nôtres. En 1918 on comptait 4.639 usines à vapeur, avec 275.760 bassines, et la concentration était très sensible dans les grands districts de sériciculture ; Nagano, au premier rang, puis Gunma, Aïchi, Saïtama, Okaya. Mais il existe encore plus de 250.000 installations, de caractère plus ou moins familial, disposant de 300.000 bassines. Ces petites filatures travaillent avec le secours des banques. Chaque année, au printemps, celles-ci font les avances nécessaires aux achats de cocons. En 1914, on évaluait à 45 millions de yens les sommes ainsi prêtées aux petits filateurs. Le moulinage a fait des progrès identiques. En 1920 l'organsinage comptait 907 moulins, dont 788 avec force motrice et installation à l'européenne. L'exportation des ouvrées japonaises a même commencé.

La consommation intérieure emploie surtout les catégories médiocres de grèges, provenant des petites filatures. C'est la soie filée à l'européenne qui alimente l'exportation. Ces exportations japonaises ont pris un développement prodigieux. C'est vers 1910 qu'elles ont nettement distancé le commerce chinois : 8.250.000 kilos. Depuis cette époque, chaque année a marqué un nouveau progrès : 12 millions en 1915, 15 millions et demi en 1917 et 1919. En 1920 le recul est sensible : 10.890.000 kilos, car les Japonais retiennent leurs stocks, pour lutter contre la dépréciation des prix. Mais en 1921 le chiffre formidable de 18.590.000 kilos est atteint,

chiffre un peu factice, il est vrai, car il comprend non seulement les récoltes de l'année, mais les réserves de la campagne précédente.

Le grand marché d'exportation est Yokohama. Il a été doté d'une organisation commerciale tout à fait moderne et d'une Condition des soies, qui fonctionne depuis l'année 1896. Ce marché est même aujourd'hui débordé par l'intensité du trafic. Il est question d'en établir un autre à Kobé, avec une Condition, analogue à la précédente. Les provinces séricicoles de l'est continueraient à alimenter Yokohama, celles de l'ouest auraient avantage à venir à Kobé.

Ici, comme en Chine, le prix des cocons n'a pas d'importance. Les opérations commerciales ne portent que sur la soie filée. Comme type de grège japonaise, on prend d'ordinaire la soie filature 1 $\frac{1}{2}$ 13/15. La balle de 60 kilos valait en 1914 de 900 à 1.000 yens, avec un change de 2,60. Les prix ont monté plus rapidement qu'en Chine, par suite d'une demande américaine plus pressante. En 1920 ils atteignaient 1.400 et 1.500 yens, avec un change qui allait de 7 à 9. En 1921, ils ne variaient pas sensiblement, mais le change s'abaissait à 7 et à 6. En 1922, nouvelle hausse des prix, de 1.500 à 2.200, alors que le change oscillait de 6,50 à 7,50.

L'influence des grandes puissances soyeuses est très réduite au Japon. Après la révolution de 1868, le nouveau gouvernement avait fait appel à des Français. Vers 1872, Paul Brunat créa la première filature à l'européenne, devenue filature impériale de Tomiouka et qui porte aujourd'hui encore par reconnaissance le nom de son fondateur. Mais il y a longtemps que les Japonais se sont émancipés. Le commerce lyonnais s'est heurté à la concurrence d'autres puissances européennes, comme la Suisse, dont les fabriques font une grande consommation de soies japonaises. Puis les uns et les autres ont dû s'effacer devant les Etats-Unis. Ce sont les canons américains qui ont forcé le Japon à s'ouvrir. C'était un symbole dont toute la signification apparaît aujourd'hui.

Dans les exportations japonaises, la part du marché de Lyon se chiffre ainsi, en soie grège : 1.670.00 kilos en 1913, 1.360.000 en 1915, 1.080.000 en 1919, 412.000 en 1922. La diminution est donc très sensible. Le Japon, qui avant la guerre, venait immédiatement après la Chine, parmi les régions pourvoyeuses de Lyon, n'est plus aujourd'hui qu'au

troisième rang derrière l'Italie. Par contre, depuis quelques années, le Japon expédie en France des soies ouvrées, qui concurrencent non seulement les importations italiennes et suisses, mais nos propres ouvraisons : 4.700 kilos en 1919, 8.400 en 1922.

Ces chiffres sont maintenant peu de chose à côté de ce que prend l'Amérique. Sa concurrence, dangereuse en Chine, est ici écrasante. La fabrique américaine, plus rapprochée que nous, tend à monopoliser la production japonaise.

Voici quelle était avant et après la guerre la proportion de l'Europe et de l'Amérique dans le commerce japonais :

Campagne 1908-1909 :

Europe, 32.800 balles. — Amérique, 92.300 balles.

Campagne 1919-1920 :

Europe, 12.079 balles. — Amérique, 241.418 balles. (1)

Il y a donc une correspondance absolue entre la production toujours croissante du Japon et la consommation toujours plus grande des Etats-Unis. Sans les appétits démesurés de la fabrique américaine, les progrès du Japon n'auraient pas été possibles.

Toutefois les fournitures de l'Extrême-Orient, considéré dans son ensemble, restent fondamentales sur le marché de Lyon et représentent 5.600.000 kilos en 1913, 3.400.000 en 1915, 4 millions en 1919, 3 millions et demi en 1922, c'est-à-dire, suivant les années, les 2/3 ou les 3/4 des matières soyeuses, qui ont été vendues en France.

En dehors de ces grandes régions productrices, les essais de sériciculture, tentés en Afrique ou dans le nouveau monde, n'ont pour l'instant donné que des quantités insignifiantes, bien que les Américains fassent grand bruit autour de certaines expériences en Louisiane et en Californie (1).

§ 4. — LES DROITS DE SORTIE

Nous ne sommes plus au temps, où la Chine interdisait la sortie de tout ce qui était soié, graine de bombyx ou graine

(1) Statistiques de l'Union des Marchands.

(1) Témoin cet ingénieux docteur, qui aurait trouvé le moyen d'obtenir des cocons colorés par les vers en 18 teintes différentes, « du bleu gendarme au noir de jais » !

de mûrier. Aujourd'hui le commerce de ces précieuses substances ne rencontre plus d'obstacle sérieux.

La Russie, en 1914, se préparait, il est vrai, à frapper de droits élevés les soies et cocons, qui sortiraient de son territoire ou de ses dépendances, Caucasic, Turkestan, au lieu d'alimenter ses tissages. Déjà le commerce lyonnais se disposait à protester, quand la guerre a coupé court à tous ces projets. On prête actuellement à la Yougo-Slavie l'intention de prohiber l'exportation des cocons, pour mieux assurer le travail de ses filatures.

Ailleurs, la liberté d'exportation est complète. Tout au plus est-elle soumise quelquefois à des taxes légères, qui ne peuvent en aucune manière être comparées à des droits de douane. Par exemple, en Perse il existe en principe un droit de sortie qui, dans la période d'avant-guerre, quand la monnaie indigène n'avait pas un change trop désavantageux, était évalué à 0 fr. 25 par kilo de cocons secs. Mais ce droit était mal payé (1) et l'on convenait quelquefois qu'il y aurait eu intérêt à le solder, à condition que cet argent fût employé à l'amélioration de la sériciculture. C'est ce que l'on avait proposé de faire en Chine. Mais cette mesure, qui pouvait être le point de départ d'une exploitation fiscale, a été très peu goûtée des marchands étrangers.

(1) Il se compliquait d'une autre taxe, également légère, 0,12 centimes par boîte d'une once, établie, sous prétexte de contrôle, à l'entrée des graines. Mais elle était aussi mal payée que la précédente.

(D'après Lafont et Rabino : L'industrie séricicole en Perse.)

CHAPITRE VI

LES OPÉRATIONS COMMERCIALES

§ 1^{er}. — OPERATIONS D'ACHAT ET DE VENTE

Les opérations d'achat des marchands de soie sont presque aussi variées que les régions, où ils opèrent, et dans chaque contrée les choses ne se passent pas de la même manière, suivant qu'ils achètent des cocons ou de la soie grège.

Autrefois, quand le marché de Lyon dépendait surtout de nos provinces méditerranéennes, le grand événement de l'année était la récolte française des cocons. C'était la base de tout le commerce lyonnais. C'est alors que s'établissaient les cours. C'est vraiment à cette époque que les années soyeuses commençaient. Aux approches des mois de juin et juillet, on suivait anxieusement à Lyon les variations de température, car les moindres perturbations de l'atmosphère pouvaient être fatales aux vers à soie. C'est aujourd'hui un événement insignifiant.

Les achats de cocons se faisaient autrefois dans les innombrables marchés des départements séricicoles. Les paysans producteurs apportaient leurs cocons ou tout au moins quelques bruyères à titre de spécimens. Aujourd'hui ils restent chez eux. Des courtiers, gens du pays, cabaretiers ou petits marchands, opérant pour le compte des filatures, rassemblent la matière première, en prélevant une légère commission. Le rôle des marchands lyonnais diffère, suivant qu'ils

sont filateurs ou ne le sont pas. Quand ils sont filateurs, ils interviennent dans l'achat des cocons. Sinon, ils se bornent à acheter la soie filée et à l'amener sur le marché. En Italie et en Espagne les choses se passent sensiblement de la même manière.

La consignation fut un procédé jadis très employé. Le marchand de soie se bornait à vendre pour le compte du producteur. Il devait faire l'opération au prix que ce dernier avait fixé ou sur consultation, et se contenter d'une commission de 1 $\frac{1}{2}$ ou 2 %. Le marchand était donc simplement un commissionnaire en soie, de même qu'il existe à Lyon une corporation importante de commissionnaires en soieries. L'expression, très répandue autrefois, a disparu aujourd'hui.

Le procédé est encore en usage avec l'Orient, mais il a changé de caractère. En Syrie, par exemple, les marchands, pour s'assurer la clientèle des filateurs, leur consentent des avances en vue des achats de cocons, et la soie est consignée à la sortie des filatures en remboursement de ces avances. En Perse, les négociants lyonnais ont établi à Rescht des « agences de consignation », qui font de semblables avances aux nombreux commerçants grecs, arméniens, persans, qui se chargent de ramasser les cocons.

Les opérations en Extrême Orient ont aujourd'hui beaucoup plus d'intérêt. La multiplicité des récoltes orientales tient le marché en haleine pendant toute l'année. En Chine la soie destinée à l'exportation est d'abord rassemblée par les marchands indigènes, groupés en deux puissantes associations, la *Guilde de Canton*, et la *Guilde de Shanghai*. Très jaloux de leurs privilèges, très appuyés par leurs gouvernements, ces marchands sont les intermédiaires obligés du commerce de la soie.

Sur les places de Canton et de Shanghai apparaissent, formant une deuxième série d'intermédiaires, les maisons européennes d'exportation, groupées également en sociétés, qui ont gardé leurs appellations anglaises : « *Foreign Silk Association of Canton* » et « *F. S. A. of Shanghai* ». Ces comptoirs sont spécialement organisés pour l'achat, le magasinage et surtout la vérification de la matière première. Des collaborateurs chinois, les compradores, agents financiers, assurent la liaison avec les marchands indigènes.

A Shanghai, 37 grands comptoirs se sont partagés les

exportations pendant la campagne 1921-1922. On comptait 11 maisons françaises, 9 anglaises, 5 suisses, 3 italiennes, 3 hindoues (Parsis), 2 américaines, 2 japonaises. Sur une exportation totale de 67.000 balles environ, la part des maisons françaises était de 10.600 balles. Elle n'était dépassée que par les maisons anglaises et hindoues : 14.500 balles. Les Suisses venaient ensuite, puis les Japonais, les Américains, les Italiens. A Canton, sur 27 comptoirs, 9 étaient français, 9 anglais, 3 américains, 3 japonais, 2 suisses, 1 italien. Sur un total de 53.000 balles, la part de la France était de 15.000 balles et celle de l'Angleterre de 16.000. Les maisons françaises sont à la fois plus nombreuses et plus importantes qu'en 1914. Malgré la guerre, notre influence a fait des progrès en Chine (1).

C'est à ces exportateurs que s'adressent tous ceux de nos marchands lyonnais, qui sont, à titre exclusif ou à titre d'appoint, « importateurs » de soies asiatiques. Ces derniers forment ainsi un troisième échelon entre la production chinoise et la consommation européenne.

Les Japonais ont adopté les usages du grand commerce mondial. Ils ont créé à l'usage de la soie, ce qui existe ailleurs pour le coton ou la laine, la Bourse des soies de Yokohama ou Raw Silk Exchange. A cette Bourse il existe une catégorie type ou standard, le n° 1 Shinshiu filature. Des marchés à terme y sont conclus couramment pour des délais de cinq mois, ce qui permet aux filateurs de vendre longtemps à l'avance et d'éviter des imprévus fâcheux. C'est là que s'établissent les cours, du moins quand la Bourse n'est pas fermée par ordre du gouvernement.

Mais à l'exportation les choses se passent à peu près comme en Chine. Bien qu'en principe les Européens puissent faire librement du commerce, en pratique ils sont obligés de recourir à des intermédiaires japonais, les « commission merchants » ou commissionnaires en soie, qui reçoivent des filateurs les grèges en consignment, soit limitée, quand des conditions précises de vente sont imposées, soit illimitée dans le cas contraire. Ces commissionnaires vendent aux exportateurs étrangers de l'*Association of Foreign Raw and Waste Silk merchants of Yokohama*. Dans les transactions,

(1) D'après les statistiques des associations d'Extrême Orient.

le commissionnaire apporte d'abord des échantillons de sa soie et, si elle est jugée satisfaisante, un contrat provisoire fixe le prix et la quantité. Les deux parties se tapent dans la main, c'est ce qu'on appelle le *te awase*. Ensuite le commissionnaire envoie la marchandise au dépôt de l'exportateur, qui la compare avec l'échantillon. Alors seulement le contrat devient définitif (1).

Dans ce commerce avec le Japon, le rôle des intermédiaires français est beaucoup moins actif qu'à Shanghai et à Canton. En 1921-1922, il y avait, à Yokohama, 8 maisons françaises d'exportation contre 10 maisons japonaises, 5 suisses, 3 italiennes, 2 anglaises et 1 américaine seulement, bien que ce commerce fût surtout dirigé vers l'Amérique. Mais leur trafic ne dépassait guère quelques milliers de balles sur un total de 300.000, alors que les Suisses atteignaient 42.000 balles et les Japonais 235.000. Ces grandes maisons japonaises d'exportation laissent ainsi peu de place aux étrangers. Ce sont elles qui ont installé à Lyon et dans les autres marchés de consommation ces comptoirs, dont nous avons déjà parlé. A Lyon elles vendent aux marchands de soie plus encore qu'aux fabricants de soieries. Si l'on songe à la puissance financière de ces entreprises et à l'activité de leur négoce mondial qui, en 1921-1922, approchait pour l'une d'elles 80.000 balles, on se rendra compte du rôle qu'elles jouent dans l'établissement des prix (2).

Cette soie, que les marchands de Lyon rassemblent ainsi par divers procédés, se répartit entre la fabrique lyonnaise et les fabriques étrangères. Les méthodes de vente sont aussi simples que les procédés d'achat sont compliqués. Bien que les échanges aient pour objet une substance d'une grande valeur, ils ne s'accompagnent jamais de signature. Le marchand qui vend, inscrit la commande sur un carnet à souche. Le bulletin ou carton, détaché, est remis avec la marchandise ou séparément, sans accusé de réception. L'honnêteté étant un trait dominant du caractère des vendeurs, ceux-ci ne jugent pas nécessaire de s'entourer de précautions multiples et jusqu'à présent leur loyauté en a toujours imposé aux acheteurs.

(1) Outlines of the raw silk industry in Japon.

(2) Statistiques de l'Association de Yokohama.

Les marchands vendent directement aux fabricants au moyen de leurs placiers, ou bien indirectement par l'intermédiaire des courtiers. Ces courtiers en soie, groupés en un syndicat, sont devenus plus nombreux avec la prospérité d'après-guerre. Leur activité est d'ailleurs très inégale. On distingue le courtage de la fabrique et celui de spéculation. Dans le premier cas, les courtiers achètent pour le compte des fabricants. Dans le second, ils s'interposent entre les marchands eux-mêmes. Il arrive en effet que des négociants se trouvent démunis de certaines catégories de soies ou désirent faire des achats ou des ventes de caractère spéculatif. Le taux de la commission est de $\frac{1}{2}$ % avec les clients lyonnais, de 1 % avec les clients du dehors. Il est toujours à la charge du vendeur. Les courtiers peuvent aussi acheter et revendre pour leur propre compte et c'est ainsi que l'on a vu certains d'entre eux devenir marchands de soie à leur tour. Ils sont à Lyon strictement spécialisés dans le commerce des soies, tandis que leurs collègues de Marseille participent aussi bien à la vente de toutes les marchandises à quai. La fonction de courtier était autrefois une fonction publique, comme celle des notaires et autres officiers ministériels. Mais elle a été rachetée vers 1866 et désormais elle est devenue libre. Il existe cependant aujourd'hui encore quelques courtiers assermentés, inscrits près la Chambre de Commerce, et qui jouissent de certains privilèges. Ils interviennent obligatoirement, comme de vrais commissaires-priseurs, dans certains examens de marchandises, dans les ventes par licitation, les faillites et les séquestres. On les appelle courtiers inscrits.

Les foires et expositions ne présentent pas d'intérêt immédiat comme procédés de vente dans le commerce de la soie. Cependant l'Union des marchands collabore à l'œuvre de la Foire de Lyon et compte parmi les actionnaires de la Société. De même sa participation aux expositions locales, comme celle de 1914, ou aux grandes expositions universelles de Paris, a toujours eu un vif attrait de curiosité (1).

(1) Marchands de soie et fabricants de soieries participèrent à l'exposition lyonnaise de 1914. Les fabricants présentèrent une exposition rétrospective du tissu d'ameublement et du costume. Les marchands réunirent dans leurs vitrines des spécimens de cocons, de grèges et d'ouvrées de tous les pays du monde. La Con-

§ 2. — LA BANQUE ET LES MAGASINS GÉNÉRAUX

Dans toutes ces opérations d'achat et de vente, le concours de la banque est presque indispensable. Il en a toujours été ainsi. Dès les origines du commerce de la soie à Lyon, la banque intervenait et son organisation était déjà très perfectionnée, car, par suite de l'importance des foires, le change des monnaies se transforma très vite en Payements périodiques, avec compensation des lettres de change.

Aujourd'hui encore les interventions des banques sont nombreuses. D'abord les banquiers sont des intermédiaires obligés dans les opérations d'Extrême Orient, entre négociants qui opèrent presque aux antipodes les uns des autres. Les achats, dans ces régions lointaines, ont généralement pour base ce qu'on appelle la *traite documentaire* (D/P). Les transactions se faisant en monnaie indigène, les banques locales se substituent aux importateurs européens et fournissent toutes les sommes nécessaires, contre négociation de traites sur les maisons européennes, traites accompagnées de deux documents en garantie, le connaissement de la C^{ie} de navigation, qui embarque la marchandise, et le certificat d'assurances maritimes. La soie voyage donc pour le compte de la banque, qui a avancé les fonds. Ces banques d'Extrême Orient sont pour la plupart étrangères. La France n'était représentée jusqu'à présent que par la Banque Industrielle

dition des soies avait synthétisé, sous forme de leçons de choses, toutes les industries qui précèdent la fabrication des tissus : élevage du ver à soie, filature des cocons, dévidage et moulinage.

Au centre se dressait, comme symbole, l'Arbre d'or, le Mûrier. Autour étaient disposés les bustes des quatre plus grands bienfaiteurs de ces industries : Olivier de Serres (1539-1619), père de la sériciculture française ; Philippe de Lasalle (1723-1804), qui rénova l'art de la décoration des étoffes ; J.-M. Jacquard (1752-1834), inventeur de la mécanique, qui porte son nom ; L. Pasteur (1822-1895), dont les travaux sur la maladie du ver ont sauvé la sériciculture.

Des tableaux, des plans, des photographies, des moulages instruisaient les visiteurs sur tout ce qui concerne la soie. Enfin, pour compléter cet enseignement par les yeux, un cinéma faisait défiler toutes les phases principales de la production dans des pays d'inégale civilisation, France, Italie, Japon, Cambodge.

La Foire de Lyon concerne plus directement les fabricants. Par exemple ils ont profité de la réunion de printemps 1923 pour organiser une très belle exposition et même une grande fête de la soie,

de Chine et par la Banque d'Indo-Chine. Françaises ou étrangères, ces banques expédient les traites documentaires à leurs correspondants de Lyon ou plus simplement encore à leurs succursales, puisqu'on sait que la banque anglaise Hong Kong and Shanghai banking corporation et la banque japonaise Yokohama Specie bank, par exemple, ont des comptoirs à Lyon. Les traites sont alors présentées aux marchands lyonnais. Ceux-ci, en payant les sommes dues, rentrent en possession des connaissements, qui leur permettront de retirer la marchandise auprès des Compagnies de navigation, ces connaissements étant généralement au porteur. La traite documentaire est à quatre mois, à dater du jour où elle parvient à l'acheteur européen. Quand celui-ci se libère avant l'échéance, on lui fait l'escompte de ce qui reste à courir, au taux de la Banque de France.

Une autre méthode, le transfert télégraphique, a été très employée depuis la guerre, car elle permet de bénéficier dans une certaine mesure de la hausse croissante des changes asiatiques. Les marchands de Lyon ont acquis des quantités plus ou moins considérables de taëls et de yens. Pour tout achat que leurs agents signalent par télégramme, ils peuvent payer immédiatement en devises étrangères, et les banques de Lyon transmettent également par télégramme aux établissements financiers d'Extrême Orient l'ordre de verser aux vendeurs les mêmes quantités de taëls et de yens. Le mécanisme est donc inverse. Les banques de Lyon donnent des ordres au lieu d'en recevoir. Si dans l'intervalle, entre l'achat des devises asiatiques et les paiements à Shanghai ou à Yokohama, le change a subi une hausse, c'est autant de gagné pour le négociant lyonnais.

La traite documentaire n'est pas uniquement réservée à l'Extrême Orient. Mais dans les régions moins lointaines on se contente le plus souvent de la *traite contre acceptation* (D. A.). La banque, qui sert d'intermédiaire, consent à abandonner au destinataire les documents qui couvrent la marchandise. Elle n'a plus alors, comme garantie, que la signature du tireur, c'est-à-dire de l'exportateur, et celle du tiré, c'est-à-dire de l'importateur lyonnais. La traite D. A. est employée aussi en Extrême Orient, concurremment avec la traite D. P. Elle présente en effet certains avantages. Elle peut immédiatement être mise en circulation comme un

effet de commerce ordinaire, ce qui est plus pratique pour les banques, et permet le retour plus rapide de l'argent aux établissements financiers d'Extrême Orient. La diminution des garanties est largement compensée par l'honorabilité des vieilles maisons lyonnaises. Quant à la *traite libre*, qui ne laisse à la banque, comme assurance, que la signature du tireur, elles est beaucoup moins employée.

Avec la traite D/A le mécanisme est à peu près le même que pour la traite D/P, mais à l'arrivée des documents à Lyon, le connaissance est remis au tiré, contre simple acceptation. Avec la traite documentaire la banque ne donne la marchandise, soit en totalité, soit en partie, que contre le solde de la valeur. Autrement elle conserve la soie en dépôt, et si par hasard le remboursement devient impossible, elle met en vente cocons ou grèges pour son propre compte.

Les banques ont également pris l'habitude de pratiquer les avances sur marchandises. Le taux pouvait atteindre avant la guerre 75 % de la valeur des soies; en raison des prix énormes et instables d'aujourd'hui, il ne dépasse plus 50 %. Ici encore, pour se couvrir, les banques prennent les balles en dépôt, et quand le montant des avances n'est pas remboursé, elles agissent comme dans le cas de la traite documentaire.

La plupart des marchands, surtout depuis la guerre, étant en possession de capitaux considérables, n'ont pas besoin de recourir aux emprunts et travaillent par leurs propres moyens. D'autres au contraire, surtout dans les périodes précédentes, étaient obligés de solliciter les banques et même de tomber en leur pouvoir. Ils finissaient par devenir de simples placiers au service des établissements de crédit, qui les commanditaient, et dont les entrepôts emmagasinaient toute la soie, objet des transactions.

Dans toutes les situations qui précèdent, les marchands apparaissent comme clients des banques. Mais on sait que certains sont officiellement banquiers. Enfin on peut dire que tous les autres sont eux-mêmes plus ou moins banquiers, sans en avoir le titre. A l'achat ils commanditent souvent, comme on sait, des filateurs et des mouliniers, qui ne pourraient pas travailler sans ces avances et que les banques ne consentiraient pas toujours à aider. A la vente, ils sont en quelque sorte commanditaires des fabricants, leurs clients, car les

paiements sont à longue échéance et sans garantie, de telle sorte que des crises dans la fabrique peuvent avoir des conséquences graves dans le milieu commercial.

La Banque de France ne pratique pas la méthode des avances sur marchandises, sauf négociation de Warrants. Le marché de Lyon, comme tout grand marché de matière première, a ses *Magasins Généraux*, installés place Michel-Servet, au pied de la Croix-Rousse. Ces magasins ont été fondés à Lyon en 1859 par une société anonyme pour recevoir les cocons, les déchets, les soies de toute nature et toutes les matières textiles nécessaires à la fabrique lyonnaise. Deux succursales avaient été créées à Marseille et à Avignon, plus spécialement en vue des cocons et de la production de la garance, mais cette culture ayant disparu du Comtat Venaissin, la succursale d'Avignon a été supprimée. La société fondatrice a été transformée et adaptée aux termes de la loi du 24 juillet 1867. Ses statuts ont été remaniés en 1889 (1). Son capital social est de 1.800.000 francs. Elle est administrée par un conseil et surveillée par des censeurs. Administrateurs et censeurs se recrutent parmi les actionnaires, c'est-à-dire non seulement dans le commerce de la soie, mais dans la banque, l'industrie et le commerce en général.

Le rôle de ces magasins est triple : d'abord magasinage et entrepôt simple, avec paiement d'un droit de location et d'une assurance ; ensuite entrepôt réel et succursale de la douane, pour les soies ouvrées ou les tissus étrangers, qui viennent en franchise temporaire et repartent ensuite avec ou sans transformation ; enfin dépôt avec récépissé et warrant, négociables à la Banque de France, comme des effets de commerce ordinaires. La Société s'interdit expressément toute opération de commerce ou de spéculation sur les soies ou autres marchandises, toute vente privée de gré à gré et toute avance à découvert.

De ces trois fonctions, la dernière devait être en principe la plus importante. Mais si l'on excepte certaines périodes exceptionnelles, comme celle des débuts de la guerre, on constate que les avances faites ainsi sur warrants ont toujours été faibles. Les habitudes de discrétion, chères au commerce lyonnais, ne permettent pas au prêt public de se

(1) Ces statuts ont été imprimés, de même que ceux de l'Union des Marchands de soie.

développer. Personne ne veut avoir l'air d'emprunter pour faire ses affaires. On conserve une défiance instinctive à l'égard de toutes les institutions officielles. Etant donné que les autres Banques pratiquent, en cas de besoin, des opérations analogues, l'intervention de la Banque de France n'est pas indispensable et la vie des Magasins Généraux est assez difficile. On avait pensé aussi que, la pratique du magasinage simple étant entrée dans les mœurs, de véritables stocks s'accumuleraient, classés par origine et catégorie, ce qui permettrait d'avoir une idée plus nette des disponibilités et une impression plus concrète du marché (1). C'est peut-être justement pour ces raisons que la méthode a paru dangereuse, bien qu'elle présente en elle-même des avantages et qu'elle soit pratiquée sur d'autres places.

Les stocks, entreposés aux Magasins Généraux, n'ont jamais été nombreux dans ces dernières années. De 3.266 balles seulement au 30 juin 1914, ils passaient à 5.208 balles au 30 juin 1915, par suite de l'arrêt des fabriques et de la mévente, qui obligeait à chercher des capitaux. Puis, une nouvelle dépression correspondait à la reprise des affaires, et, sauf quelques fluctuations, ne cessait de s'accroître. Les stocks tombaient très au-dessous de 1.000 balles, en 1921 et 1922, les dates de juin étant d'ailleurs des minima, à la veille des grandes récoltes mondiales.

§ 3. — LE CONTROLE TECHNIQUE ET LA CONDITION DES SOIES

En raison même des caractères physiques et chimiques de la soie, les transactions ne peuvent offrir de garanties, comme on sait, que si elles s'accompagnent d'un contrôle technique sérieux.

A vrai dire, les marchands de soie, dans leurs opérations d'achat, sont souvent obligés de n'être pas très exigeants sur la qualité des matières premières. Dans les périodes où le commerce est actif, ils acceptent, à des prix d'ailleurs

(1) Albert RONDOT : Essai sur le commerce de la soie en France, p. 67.

plus ou moins réduits, tout ce qu'on leur apporte. Un contrôle rigoureux sur l'état hygrométrique de la soie, est impossible dans certaines régions, faute d'installations spéciales.

Même en Extrême Orient, l'usage du conditionnement est récent. Il vient à peine de s'introduire en Chine. Il est peu répandu au Japon, ce qui explique les chiffres extraordinairement faibles de la Condition de Yokohama, dont le mouvement, en 1921, ne représentait que 3.243.210 kilos. La vérification se fait d'ordinaire dans les maisons d'exportation, et ce service s'appelle *inspection*. Ce contrôle est indiqué par des lettres sur les balles de soie (M. F. C. : Madiet frères et Cie, inspection française. — J. M. C. : Jardine, Matheson and Co, inspection anglaise. — S. R. C. : Sulzer, Rudolph et Cie, inspection suisse.) Tel client d'Europe donne la préférence à telle marque, plutôt qu'aux autres.

Ces inspections ont souvent fort à faire en Chine, car beaucoup de soies arrivent par jonques, en tas, ou mêlées à d'autres objets. Cependant, l'outillage de vérification est quelquefois des plus sommaires. Il est vrai que les Orientaux, avec le seul secours des sens, arrivent à reconnaître les défauts d'une fibre, simplement d'après l'aspect qu'elle a à l'œil, les vibrations qu'elle donne à l'oreille, et même la saveur qu'elle présente à la bouche. A Canton, par suite de l'humidité du climat, les grèges passent, avant l'achat, dans des chambres de séchage. Il est également d'usage d'accorder une déduction de 3 % sur le poids net des balles. Le déficit atteint rarement cette proportion. Même au Japon, on ne recourt au conditionnement que dans les cas les plus suspects.

A la vente, dans les marchés de consommation, le contrôle est beaucoup plus rigoureux ou du moins il l'est devenu, car, autrefois, il laissait encore plus à désirer qu'aujourd'hui dans les centres de production. A Lyon, le conditionnement des soies est passé par trois phases essentielles.

D'abord, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, c'est le néant à peu près complet. Cet état de choses est d'autant plus extraordinaire que le marché lyonnais est, déjà à cette époque, le plus important de l'Europe et que le climat de Lyon présente des inconvénients incontestables pour la manipulation des soies. En hiver, l'atmosphère, obscurcie par le brouillard,

imprègne d'eau les vêtements, à plus forte raison la soie. En été, les chaleurs sont souvent extrêmes.

Les matières soyeuses, qui arrivaient en été des pays méditerranéens ou du Levant, prenaient une plus-value intéressante rien qu'en attendant l'hiver. On se bornait à vendre la soie au poids brut, en livres, onces, deniers, comme une autre marchandise. Depuis la fin du xvii^e siècle, un poids public de la soie garantissait l'acheteur sur le poids brut, mais pas sur le poids réel. L'usage italien du « don » corrigeait à peine cet abus. Le vendeur consentait à l'acheteur un rabais, qui représentait l'excédent possible d'eau. Alors on chicanait sur le don. L'acheteur le trouvait toujours trop faible et le vendeur toujours trop fort. Ce n'était pas une base rationnelle de discussion. On employait aussi les chambres d'aération et de séchage, c'est-à-dire que la soie restait étendue sur le carreau d'une chambre bien aérée, avant de passer au poids public. Mais les conditions hygrométriques variaient suivant le temps, et les contestations restaient vives.

Le titrage n'était pas regardé comme moins nécessaire. C'est une opération plus aisée, mais que l'on réalisait alors d'une manière assez gauche. On enroulait sur l'ourdissoir une portée de 80 fils de 120 aunes de longueur, soit 9.600 aunes. La grosseur du fil était calculée d'après le poids en deniers (1 gr. 2747).

Dans la seconde moitié du xviii^e siècle, une nouvelle phase commence. Des procédés mécaniques, plus satisfaisants, apparaissent à Lyon, importés d'Italie. Dans le titrage, on employa désormais des éprouvettes, d'un diamètre déterminé, qui tournaient en enroulant le fil de soie. Un compteur enregistrait le nombre de tours. Les longueurs de fils devenaient 24 fois plus petites, soit 400 aunes ou 476 m., et les poids 24 fois plus légers, c'est-à-dire que l'on prit comme unité le grain (0 gr. 531), au lieu du denier. C'est un mécanicien de Turin, Mathey, qui aurait apporté cette méthode à Lyon, en 1775.

A peu près à la même époque, un riche marchand de Lyon, qui s'intéressait aux sciences physiques et naturelles, comme beaucoup de ses contemporains, Jean-Louis Rast-Maupas, apportait en France des procédés moins empiriques de conditionnement. Au retour d'une exploration scientifique au

Vésuve, il visita la Condition publique des soies de Turin, qui, remarquons-le, fonctionnait à titre privé, depuis 1684, et à titre officiel, depuis 1724. La soie passait par des chambres de séchage, puis des chambres de refroidissement, où elle était censée revenir à son état normal. La méthode était rudimentaire et ne servait que pour les ouvrées, car on craignait de détériorer les fils de grège en les accrochant dans ces salles de conditionnement.

Rast-Maupas imagina quelques améliorations. Au lieu d'accrocher les soies, il les étendait dans des tiroirs grillagés, disposés eux-mêmes à l'intérieur d'armoires grillagées, où l'air circulait librement et sur lesquelles les déposants pouvaient apposer leur sceau pour plus de sécurité. Mais on ne parut pas, à Lyon, attacher beaucoup d'importance à ces nouveautés. Rast-Maupas ne put fonder qu'une Condition privée, qui rencontra des concurrents et fonctionna mal. Alors, à la demande de la Chambre de Commerce, le décret du 23 germinal an XIII (5 avril 1805), décida qu'il n'y aurait plus, à Lyon, qu'une seule Condition ; que l'entreprise, assimilée aux bureaux des poids et mesures, ne pourrait être une industrie privée, mais fonctionnerait sous la direction et la surveillance de la Chambre.

Celle-ci mit au concours la construction d'un édifice spécial, où les architectes devraient assurer un état hygrométrique aussi constant que possible, en réduisant au minimum le péril d'incendie et les possibilités d'effraction. Comme emplacement, on crut nécessaire de choisir le centre du quartier soyeux de ce temps-là, c'est-à-dire le quartier des Capucins, sur les pentes de la Croix-Rousse, dans la rue de l'Oratoire, aujourd'hui Saint-Polycarpe. Ce furent les plans de l'architecte lyonnais, Joseph Gay, qui furent adoptés. La première pierre était posée le 6 juin 1809. La construction ne fut achevée qu'en 1814.

Dans l'ensemble, la Condition de Lyon copie visiblement la redoutable architecture du palais Strozzi, de Florence. Mêmes murailles énormes, percées de rares fenêtres ; même lourde corniche. A ces caractères, qui s'adaptent assez bien à la destination du bâtiment, s'ajoutent des éléments de décoration, qui symbolisent aussi les origines italiennes et toscanes de la soierie lyonnaise et s'inspirent des motifs de l'« *Arte della Seta* », que Donatello et Andrea della Robbia

ont popularisés et que l'on retrouve au palais Carpaccio, ainsi qu'à l'église Saint-Michel. Cette construction symbolique fut vraiment la forteresse de la soie, abritant ses trésors contre les variations de température et d'humidité, contre les incendies ou même les perturbations politiques.

La méthode de conditionnement, suivie d'abord, fut celle de Rast-Maupas. Mais elle était loin de donner toute satisfaction, en raison de l'humidité du climat lyonnais. C'est seulement vers 1842 que l'on arrive à la phase décisive et vraiment scientifique, avec la méthode de l'ingénieur Léon Talabot, ou méthode à l'absolu, qui consiste à ramener, grâce à des appareils spéciaux, par une dessiccation absolue, les textiles à l'état anhydre, puis à leur restituer la quantité d'eau considérée comme normale et qui s'appelle taux de reprise : 11 % avec la soie, la schappe et les fils de tussah ; 18 $\frac{1}{4}$ % avec la laine ; 8 $\frac{1}{2}$ % avec le coton. Ainsi toute sécurité est assurée, quel que soit le textile employé et quel que soit le temps. Au lieu de procéder sur l'ensemble des écheveaux, comme précédemment, on se borne à prélever trois lots d'échantillons par balle.

Désormais, l'usage du conditionnement devient général et se complique d'autres services, destinés au contrôle des divers textiles ou des diverses opérations de filature, d'ouvraison, de teinture, de dévidage : en 1855, conditionnement de la laine ; en 1888, conditionnement du coton (1) ; décreusage de la soie, en 1855 ; titrage, en 1856 ; laboratoire de chimie, en 1876. La Condition n'est concurrencée aujourd'hui què pour le titrage. Lyon conserve, en effet, quelques essayeurs privés (2). Enfin, depuis l'année 1884, fonctionne un laboratoire d'études de la soie, doté d'un matériel d'expériences, d'une bibliothèque et d'un remarquable Musée sérrique. Les savants, attachés à ce service, ont entrepris des recherches scientifiques, d'ordre théorique et pratique, sur les insectes séricigènes, les maladies qui les menacent et les matières textiles qu'ils pro-

(1) Un service analogue a été créé à Roanne, dans la région cotonnière.

(2) Marchands de soie et fabricants de soieries avaient même créé une entreprise commune : l'Essai de soie des Fabricants et des Marchands réunis, qui devait abandonner ses profits aux deux syndicats et à leur caisse de secours, et qui rapporta ainsi à l'Union des Marchands la somme de 110.000 francs pendant la période 1890-1907. Mais la décadence fut rapide. L'organisation a disparu.

duisent, de manière à contribuer aux progrès de la sériciculture et des industries annexes. Leurs travaux sont consignés dans une collection de mémoires, qui atteint déjà son quinzième volume. C'est donc, dans la mesure du possible, un petit Institut lyonnais de la soie.

On attribue généralement une grande importance aux chiffres de conditionnement et de pesage. On les considère comme le baromètre du marché de Lyon. Il y a, toutefois, des restrictions à faire. Le conditionnement n'est pas obligatoire à Lyon, même pour les soies, qui partent à l'étranger. Souvent celles-ci sont conditionnées à Milan, Zurich ou Bâle. D'autre part, les soies de la consommation locale, qui vont à la Condition, n'y figurent qu'une fois, si elles sont employées en grèges. Mais, si elles sont transformées en ouvrées, elles passent une seconde fois. Ainsi, dans les périodes où le moulinage est actif, les chiffres de la Condition augmentent : dans le cas contraire, ils diminuent sans que la consommation ait suivi les mêmes fluctuations. La pratique du conditionnement, bien que très répandue à Lyon, l'est cependant moins qu'à Milan, mais beaucoup plus qu'à New-York. Ici, les achats portent sur des types de soie plus uniformes et sur des quantités plus considérables, 50 balles au moins (1). Le seul véritable baromètre d'un marché, c'est, comme on le verra, la balance des importations et des exportations (2).

Avant le procédé Talabot, les chiffres de conditionnement à Lyon étaient faibles et ne dépassaient pas sensiblement une moyenne de 700.000 kilos, dans les années 1836-1840. Avec le procédé Talabot, ils s'élèvent presque immédiatement à plus de 1.200.000 kilos, et les soies grèges apparaissent à côté des ouvrées. Dans les années 1876-1880, les grèges passent au premier plan et, dès lors, ne cessent pas d'accroître leur supériorité, de même que les chiffres d'ensemble ne cessent pas de grandir. Dans la période tout à fait actuelle, les résultats sont les suivants :

Années	Grèges	Ouvrées	Diverses	Total
1913	6.078.664	2.071.480	269.197	8.414.341
1915	2.850.510	821.854	86.329	3.758.693
1919	4.893.413	1.368.143	141.407	6.402.963
1921	3.080.372	767.047	109.649	3.956.068

(1) Cf. Léo DURAN : *Raw Silk*.

(2) Cf. Chapitre VII, § 1. Marchés français et marchés étrangers.

Il y aurait ainsi deux maxima, l'un avant la guerre, l'autre après, avec deux périodes de dépression. Ces fluctuations correspondent à peu près à l'allure générale du marché de Lyon.

En dehors de ces chiffres globaux, la Condition donne des indications intéressantes sur l'origine des matières premières. La proportion centésimale en poids des diverses provenances, s'établit ainsi, à certaines dates caractéristiques :

	1913	1921		1913	1921
	—	—		—	—
France	6.90	8.19	Bengale	0.92	0.44
Espagne	0.83	0.56	Cachemire	1 51	0.77
Piémont	0.80	0.76	Indo-Chine	n.	0 32
Italie	8.23	19 49	Chine	19 52	27.74
Hongrie	0.25	0.29	Canton	18.71	15.73
Brousse	4.60	2.12	Japon	22.77	16.93
Syrie	5.51	1.97	Tussah	8.55	4.69

On retrouve entre ces chiffres et le rendement des diverses productions séricicoles du monde, un certain parallélisme. Le détail des autres opérations a moins d'importance. Dans l'ensemble, l'activité de la Condition a diminué, car l'action extérieure du marché lyonnais a faibli, comme on le verra. Au contraire, les dépenses ont augmenté. Il a donc fallu relever les tarifs. Pour le conditionnement de la soie, on est passé de 0 fr. 10 par kilo à 0 fr. 14, puis à 0 fr. 20. Dans les contrats, ces frais se partagent entre acheteurs et vendeurs.

Si la Condition de Lyon a été la première à employer certains procédés scientifiques, comme le procédé Talabot, il y a longtemps que ces méthodes ont été imitées et quelquefois perfectionnées à l'étranger. Il règne aujourd'hui une grande uniformité entre les principaux marchés de la soie. Pour accroître encore cette uniformité, des congrès internationaux ont été convoqués. Celui de Paris, en 1900, s'est occupé du titrage et du numérotage. Mais alors qu'il aurait été plus rationnel de se conformer au système métrique, c'est le titre italien, qui est devenu titre international de la soie, à dater du 1^{er} janvier 1903, avec les unités suivantes : 450 m. et 0 gr. 05. De même, les directeurs des principales conditions européennes des soies, laines et cotons, ont formé une association internationale et décidé de se réunir chaque

année (1). Ils étudient en commun les perfectionnements à apporter, soit au conditionnement lui-même, soit aux opérations annexes (2). En même temps, ils prennent contact avec les marchands de soie et les fabricants de soieries de chaque pays. Ces discussions professionnelles ont permis de simplifier le commerce de la soie, de réaliser, pour le plus grand profit des transactions soyeuses internationales, une véritable unification des méthodes et règlements, plus ou moins comparable à celle des poids et mesures. Ces réunions, que la guerre avait interrompues, ont été reprises à Brünnen (Suisse), en 1922.

Ainsi, la Condition de Lyon ne travaille pas dans des conditions différentes des autres établissements du même genre, et le marché local ne peut trouver là aucune cause de supériorité. Ce qu'il faut dire, au contraire, c'est que des transformations radicales s'imposent. La Condition de Lyon ne peut plus rester sur les pentes de la Croix-Rousse, où semble la retenir le respect exagéré d'une longue tradition historique. C'est un monument incommode et insuffisant; où des services trop nombreux s'accumulent, où la place et la lumière font défaut, où les camions n'accèdent des Terreaux que par des rampes difficiles.

L'émigration est devenue nécessaire. Elle a été longtemps différée. C'est seulement en 1913 que la Chambre de Commerce a acheté, aux Brotteaux, à proximité du Rhône, sur territoire des Hospices, deux vastes emplacements complémentaires, de chaque côté de la rue de Créqui. Ce ne fut pas, d'ailleurs, sans résistances. L'opinion était hostile à ce transfert du temple de la soie au delà du Rhône, dans les faubourgs du nouveau Lyon, hors du quartier traditionnel. En attendant que la nouvelle Condition fût construite, une annexe était établie, en 1913, quai de Retz, à l'angle de la place Tolozan, en plein quartier soyeux, spécialement à l'usage des grèges asiatiques. Mais la guerre a eu le résultat fâcheux de remettre à une date indéterminée l'aménagement

(1) Soit dans un centre soyeux : Elberfeld 1898, Milan 1899, Lyon 1900, Zurich 1901... soit dans des localités quelconques : Montreux, Interlaken.

(2) Depuis l'année 1914 le décreusage est pratiqué dans toutes les Conditions à l'eau distillée, pour éviter les différences provenant de la composition variable des eaux naturelles dans chaque localité.

de la nouvelle Condition. Il est à souhaiter cependant qu'elle soit installée le plus tôt possible, moins florentine et moins artistique peut-être d'aspect, mais plus en rapport avec l'importance du marché lyonnais, et plus capable de soutenir la comparaison avec les aménagements grandioses des Italiens à Milan. Le local du quai de Retz servirait de lien entre la nouvelle installation, un peu excentrique, et la clientèle du vieux Lyon.

§ 4. — LES TRANSPORTS ET LES COMMUNICATIONS TELEGRAPHIQUES

Pour aller des marchés de production aux marchés de consommation, la soie voyage dans des conditions d'emballage assez imparfaites, même quand elle vient d'Extrême Orient.

La soie asiatique est mise en paquets de 3 à 5 kilos, enveloppés dans des carrés de cotonnade grossière ou de papier. Ces paquets, au nombre de 10 à Canton, de 15 ou 16 à Changhai, de 20 à 25 à Yokohama, sont ensuite mis dans des « saches » de coton ; puis enveloppés de nattes jaunes. C'est sous cette forme qu'on les voit sur les camions, dans les rues de Lyon. Les marchands de soie prennent donc moins de précautions que les fabricants de soieries, dont les tissus voyagent en caisses zinguées et soudées.

La soie est une substance d'un transport facile, puisqu'elle est peu encombrante. Alors que de véritables flottes, spécialement outillées, sont indispensables dans le commerce de la houille, du coton ou du pétrole, il suffirait de quelques cargos pour charger toute la production soyeuse d'une année. Mais la soie exige des transports rapides, afin de réduire au minimum les risques d'avarie et surtout de vol. D'autre part, d'après ce que l'on sait de l'échéance des traites documentaires, les marchands ont intérêt à recevoir leurs balles en même temps que leurs traites, ou du moins le plus tôt possible.

Dans l'état actuel des choses, soit que les voies terrestres ne soient pas encore bien organisées, soit que des océans séparent production et consommation, les routes de la soie sont

surtout maritimes : du Levant à l'Europe, par la Méditerranée, de l'Extrême Orient à l'Europe, par Suez. Une voie plus importante encore, mais toute récente, s'est établie à travers le Pacifique, entre la Chine, le Japon et les Etats-Unis, par San-Francisco et même Vancouver, avec, ensuite, le chemin de fer, du Pacifique à New-York (1).

Pour le marché de Lyon, les transports d'Extrême Orient sont ceux qui mettent en jeu les plus gros intérêts. Cette direction est desservie par de grands paquebots-postes, de 8 à 16.000 tonneaux, et à marche rapide. Le commerce lyonnais peut choisir entre diverses compagnies françaises ou étrangères. Les *Messageries Maritimes*, la *Peninsular and Oriental*, la *Nippon Yusen Kaisha*, assurent, entre Marseille et Yokohama, avec escales à Hong-Kong et à Shanghai, des services réguliers de quinzaine, et l'*Ellermann Line*, des services mensuels sur Hong-Kong et Shanghai. Enfin, des compagnies moins importantes, avec des vapeurs de tonnage plus faible et plus lents, comme l'*Osaka Shosen Kaisha* et l'*Holt Line*, assurent encore des services, la première sur Yokohama, la seconde sur Shanghai. La Compagnie allemande du *Nord-deutscher Lloyd*, qui faisait escale à Gênes, a disparu. Elle avait, par d'habiles dispositions, drainé une grande partie du trafic (2).

La durée du voyage, avec départ de Marseille, est de 31 à 32 jours pour Canton; de 35 à 36 pour Shanghai; de 43 à 45 pour Yokohama. Le *Bulletin des Soies* publie des avis maritimes qui permettent aux marchands de suivre, d'une escale à une autre, les précieuses cargaisons.

Avant la guerre, le fret était de 0 fr. 50 par kilo de soie brut. Avec la guerre, la Méditerranée fut infestée de sous-marins et les torpillages se multiplièrent. On a surtout gardé,

(1) L'ouverture du canal de Panama ne semble pas avoir changé ces habitudes. La nouvelle route, entièrement maritime, est forcément plus lente que le transport via San-Francisco. Elle l'est d'autant plus que, par l'isthme de Panama, les navires se rapprochent de l'Équateur et naviguent sous des cercles de latitude plus étendus qu'à la hauteur de San-Francisco et surtout de Vancouver.

Les balles de soie, comme les traites, continuent à suivre la voie la plus rapide.

(2) A la déclaration de guerre quatre vapeurs allemands du N. D. L. avaient à bord des soies, destinées au marché de Lyon : le *Gæben*, le *Dærflinger*, le *Prinz Eitel Friedrich*, le *Kleist*. Ils furent arrêtés ou s'arrêtèrent en cours de route, à Padang (Sumatra), à Port-Saïd, à Vigo.... L'Union des Marchands ne rentra en possession de ces balles qu'après de longues démarches.

à Lyon, le souvenir de la perte de certains paquebots, comme la *Ville de la Ciotat* et l'*Athos*, qui furent coulés avec d'importants stocks, destinés au marché lyonnais. Le fret subit alors des hausses énormes ; il était de 1 fr. 50 en 1916, de 5 francs en 1917. Par suite des difficultés de navigation dans la Méditerranée, les navires débarquèrent leurs cargaisons à Suez, ou firent le tour de l'Afrique par le Cap. On vit même des balles de soie parvenir à Lyon par l'intermédiaire de San-Francisco et de New-York. Enfin, le tonnage devenant insuffisant pour assurer les transports militaires ou le ravitaillement en denrées indispensables, il fallut contingenter les marchandises. Le décret du 13 août 1917 attribua au commerce de la soie un minimum de 4 millions de kilos, en provenance du Japon, de la Chine et des Indes, les importateurs étant astreints à des déclarations. En 1918, ce contingent fut rapidement atteint et le commerce de la soie sollicitait de nouvelles tolérances, quand la fin de la guerre fit disparaître toutes ces difficultés. Après l'armistice, la détente a été tellement sensible, que les grandes compagnies ont dû adhérer à un consortium international, que l'on appelle la « Conférence », et qui, pour l'Extrême Orient, établit tous les trois mois les tarifs de fret. Les taux actuels semblent faibles, car ils sont calculés en monnaie anglaise. Le prix réel se trouve donc enflé de toute la différence, qui sépare la livre sterling et le franc. Il a atteint 2 fr. 50 et même 3 fr., à mesure que le change nous devenait plus défavorable.

La soie d'Extrême Orient est expédiée sur Lyon, par connaissement à ordre, soit *franco Marseille*, soit *franco Marseille option*, soit *direct* (1). Dans le premier cas, la marchandise est débarquée et dédouanée à Marseille. Dans le second, elle attend à Marseille les instructions du destinataire. Dans le troisième cas, enfin, la marchandise est immédiatement transbordée à Marseille et mise en route par la voie ferrée, en petite vitesse. Lyon est alors considéré comme

(1) La question du Connaissement soulève depuis longtemps de grosses difficultés entre armateurs et chargeurs (cette expression désignant tous ceux qui font transporter des marchandises). On accuse les armateurs d'avoir multiplié les clauses en leur faveur. Diverses négociations ont été tentées pour arriver à un connaissement transactionnel. (Cf. Avant la guerre le projet de loi de Monzie, après la guerre la Chambre de Commerce internationale et les Règles de La Haye.)

le port de mer destinataire. C'est la compagnie des *Messageries Maritimes* qui, dans l'intérêt du marché lyonnais, pour éviter les frais et les pertes de temps, a pris l'initiative de délivrer en Chine et au Japon des connaissements directs à destination du confluent. En fait, Lyon est peuplé d'agences maritimes de toutes sortes, françaises et étrangères, absolument comme nos ports de mer, ce qui prouve l'importance du trafic qu'il entretient avec le monde entier.

Le dédouanement, c'est-à-dire le retrait de la marchandise à la douane, en payant les droits d'entrée ou tout au moins les droits accessoires de statistique..., se faisait à Marseille, en provenance de l'Orient et de l'Extrême Orient. Depuis l'application de la taxe de 1,10 % à l'importation, il a été admis, pour décongestionner les frontières et surtout le port de Marseille, que cette opération se ferait à la douane de Lyon, près de la gare de Perrache. Il y a là des améliorations sérieuses. Les transports se trouvent accélérés, les risques d'avarie et de vol diminués d'autant, alors que, pendant la guerre, le port de Marseille et les voies ferrées de Marseille à Lyon furent, à certaines dates, si encombrés que les balles de soie s'accumulaient sur les quais ou devaient emprunter la batellerie du Rhône.

Avant la guerre, on avait pensé à utiliser le Transsibérien. C'était une route toute désignée pour le transport des voyageurs et pour le service postal. Mais ces deux points de vue sont peu importants dans le commerce de la soie. Par contre, les traites avaient intérêt à prendre le chemin de fer. Plus les banques accélèrent la présentation de leurs traites, plus elles en réduisent l'échéance. Par la voie maritime, les traites, accompagnant la marchandise, ne prennent, à partir de Marseille, que quelques jours d'avance. Au contraire, par la voie ferrée, elles arrivaient en dix-sept jours. C'était donc, sur les quatre mois à courir, une perte d'un mois environ pour le destinataire, et un bénéfice équivalent pour la banque.

Le Transsibérien peut-il servir au transport des soies ? Quelque temps avant la guerre, la Russie reprenant les anciens desseins des tsars, avait projeté de ramener à travers ses immenses territoires la route de la soie et de substituer la voie continentale à la voie maritime. Des négociations s'engagèrent entre Russie et Japon, afin d'assurer un service Moscou-Yokohama. De Yokohama ou des diverses provin-

ces séricicoles japonaises, la soie devait arriver par chemin de fer ou par cabotage, au port de Tsuruga, sur la côte occidentale de Hondo, face à Vladivostock. De là, tous les vendredis, à 4 heures du soir, un navire de l'Osaka Shosen Khaisa assurait la traversée de la mer du Japon. Ensuite, le Transsibérien conduisait jusqu'en Russie, sans transbordement. Le nouveau service devait être également à l'usage de la Chine. Les soies de Shanghai et de Canton ralliaient à Kharbine, par l'intermédiaire des lignes de l'Est chinois.

On prévoyait, de Yokohama à Moscou, avec le transbordement et les stationnements à Tsuruga ou Vladivostock, une durée de 23 jours. Du Japon à l'Europe, de même qu'entre San-Francisco et New-York, la route continentale est non seulement plus rapide, mais beaucoup plus courte que la voie maritime, déviée jusqu'à Singapour, c'est-à-dire jusqu'à l'Equateur. De Shanghai et, à plus forte raison, de Canton, les avantages sont beaucoup plus contestables. Quant aux prix de transport, les organes russes de propagande les prétendaient un peu inférieurs aux tarifs maritimes. Cette affirmation était peut-être exacte pour les industries soyeuses de Moscou, dont l'approvisionnement devenait direct, sans passer par le marché de Lyon. Mais, pour l'Europe occidentale, il fallait ajouter aux tarifs du Transsibérien, calculés seulement jusqu'à Moscou, tout le prix du voyage de Moscou à Lyon. Dans ces conditions, la voie maritime était moins coûteuse que la voie ferrée et la différence de prix compensait en partie l'échéance des traites. Enfin et surtout, il fallait tenir compte des habitudes déplorables de corruption et de vol, d'autant plus générales dans les territoires russes, que, par suite des lacunes du code, les receleurs ne couraient aucun risque. Le marché de Lyon ne prévoyait pas, dans un avenir prochain, le déplacement des routes de la soie. En fait, le service direct, projeté pour le 1^{er} avril 1914, et retardé jusqu'au 5 juin, a fonctionné seulement par suite de la guerre à l'usage des industries moscovites. Il leur a permis d'échapper, pendant quelque temps, au blocus. Mais il a disparu au milieu de la désorganisation des voies ferrées et n'a pas été repris.

Avec le Levant, ce sont des Compagnies, comme les *Messageries Maritimes* et la *Compagnie Fabre*, qui assurent les transports. La *Compagnie Paquet* a réorganisé ses services

de la mer Noire et de Batoum. D'Italie, le trafic emprunte le chemin de fer du Mont-Cenis. Le dédouanement des soies est pratiqué à Lyon, et non plus à Modane.

Tout ce qui précède concerne l'achat. La vente ne fait intervenir immédiatement que les voies ferrées. Aujourd'hui, Lyon a la prétention de devenir l'une des « plaques tournantes de l'Europe ». Il communique facilement avec l'Italie par Modane, avec la Suisse par Genève, avec les pays du Rhin par Strasbourg. Il est également à portée de l'Espagne. Par l'intermédiaire de Paris, il est en relations faciles avec les pays du Nord ou les régions anglo-saxonnes. La grande ligne du 45° degré parallèle est, sauf quelques détails, réalisée de Bordeaux à Lyon, Milan, Belgrade, Bucarest. Cet autre Express-Orient assure au marché de Lyon un nouveau débouché vers l'Amérique, un lien plus étroit avec Milan, et des relations plus rapides avec le Levant, qui peuvent servir également aux achats.

Pendant la guerre, tous ces transports terrestres se trouvent désorganisés et l'Union des Marchands dut faire d'incessantes démarches pour obtenir des améliorations. Toutefois, en raison même des faibles volumes qu'il comporte, le commerce de la soie a toujours pu être assuré plus facilement que bien d'autres. Ainsi, en 1918, au point le plus aigu de la crise des transports, il suffisait de deux wagons par semaine pour les communications Milan-Lyon, et d'un groupage hebdomadaire pour la Suisse.

Il n'est pas moins essentiel qu'une marchandise aussi précieuse soit garantie contre les risques de tous genres. Par suite de la prédominance des voies océaniques, les assurances maritimes ont un rôle prépondérant. Ces assurances couvrent divers dangers : d'abord avarie ou perte de la marchandise, ensuite, vol ; enfin ce qu'on appelle avarie commune. Quand le navire est victime d'un échouement, d'un incendie ou d'une collision, la compagnie de navigation a un recours contre les chargeurs, c'est-à-dire ceux qui lui ont confié des marchandises. Les assurances maritimes ne sont pas basées sur les mêmes principes que les assurances ordinaires concernant l'incendie ou le vol. Elles remboursent la valeur de la soie d'après les chiffres fixés au contrat et non pas d'après le prix de remplacement, au jour du règlement de comptes. L'importateur est ainsi garanti contre les risques de baisse.

Pour ne pas perdre le bénéfice d'une hausse, il a toute liberté de contracter une assurance supplémentaire, visant spécialement cette éventualité.

Il existe ainsi des Compagnies françaises, suisses et surtout anglaises. Avant la guerre, les marchands payaient $\frac{1}{4}$ ou $\frac{1}{2}$ %. Avec la guerre sous-marine, il fallut payer jusqu'à 10 %, et même les Compagnies, trouvant les risques trop élevés, refusèrent d'accepter intégralement les responsabilités. Les gouvernements français et anglais durent les partager avec elles. D'ailleurs, les conditions imposées par l'Etat français (2 %) étaient plus onéreuses que celles de l'Angleterre (1,05 %), ce qui favorisa la *Peninsular and Oriental*, aux dépens des *Messageries Maritimes*. Aujourd'hui, les taux sont retombés à 0,30 et 0,35 %, suivant la longueur du voyage.

Il est d'usage d'assurer le prix coûtant, majoré de 10 %. A l'arrivée de la soie dans les magasins de Lyon, les balles sont vérifiées. S'il y a avarie, un ou deux experts sont appelés, généralement des courtiers assermentés. Le montant du dommage est fixé uniquement en pourcentage et c'est ce pourcentage qui sert de base au règlement. D'ordinaire, la liquidation est très rapide. Les compagnies d'assurances maritimes s'exécutent volontiers.

L'assurance au transport maritime est non seulement une précaution, mais, dans la plupart des cas, une obligation. Les banques, qui prennent les traites tirées sur les maisons européennes, exigent le certificat d'assurances, pour éviter toute difficulté en cas de naufrage.

A diverses reprises, l'Union des Marchands a eu l'idée de se substituer aux compagnies et d'organiser des assurances mutuelles, mais ces projets n'ont pas abouti, car les marchands ne sont pas assez nombreux, en face de risques qui peuvent atteindre des chiffres si considérables.

Ces questions d'assurances et de fret donnent lieu à des combinaisons diverses. Les marchandises importées sont achetées F. O. B. ou C. A. F. Les initiales F. O. B. correspondent à l'expression anglaise : *free on board*. Le vendeur étranger livre simplement à bord du navire. Le fret, l'assurance et toutes les autres dépenses accessoires sont à la charge de l'acheteur. L'expression C. I. F. (en anglais : *cost, insurance, freight*), ou C. A. F. veut dire coût, assurance, fret. Le vendeur étranger accepte un prix à forfait, qui englobe

ces trois éléments. Il doit la marchandise franco destination. Cette dernière méthode supprime, pour l'acheteur, tout imprévu et toute démarche supplémentaire. Cependant une campagne se dessine en France en faveur du système F. O. B, de manière que l'acheteur puisse choisir des navires français, dans l'intérêt de notre marine et de notre change. En Extrême Orient, les négociants lyonnais en soie n'utilisent guère que le système C. A. F. et il leur est difficile de faire autrement. Pour que la traite ne prenne pas une avance trop considérable sur la marchandise, il est nécessaire d'embarquer celle-ci sur le premier paquebot en partance. Or, les courriers anglais sont plus nombreux que les nôtres. Il y a donc des chances pour que le navire soit anglais.

Dans un commerce international comme celui de la soie, les télégraphes et la T. S. F. n'ont pas tardé à prendre une importance capitale. Avec l'Extrême Orient, par exemple, les relations commerciales sont presque uniquement télégraphiques. En raison du rôle décisif que la production extrême orientale joue maintenant dans la fixation des prix, il est indispensable d'être renseigné au jour le jour. Le télégramme est donc seul possible. C'est par dépêches que les maisons lyonnaises correspondent avec celles de Chine et du Japon. Les courriers ne font que donner, à dates régulières, des indications d'ensemble.

Ces télégrammes empruntent les câbles sous-marins anglais. Il ne peut être question des câbles français, puisque la France ne possède, dans l'Océan Indien et le Pacifique, que des tronçons raccordés aux réseaux étrangers. La grande Compagnie de l'*Eastern Telegraph* a groupé sous sa direction toutes les lignes anglaises du Sud-Atlantique, de la Méditerranée, de l'Océan Indien et des abords du Pacifique. Par Suez, Aden, Bombay, Madras, Singapour, les télégrammes s'acheminent en quelques heures jusqu'en Chine et jusqu'au Japon.

Le marché de Lyon est un client important de l'*Eastern Telegraph*, dont il voit souvent les représentants. Le tarif de la Compagnie anglaise est de 3 shillings par mot. Ces chiffres, traduits en francs, subissent les variations du change. Partis de l'équivalence de 3 fr. 75, ils ont atteint celle de 11 fr. 25. Les télégrammes portant la mention « urgent », ont un droit de priorité dans la transmission, mais ils supportent

une taxe triple, soit 33 fr. 75 par mot, ce qui est vraiment onéreux.

Pour diminuer ces frais, il a fallu rédiger les télégrammes en langage conventionnel. Le principe admis en pareille matière par les statuts internationaux est le suivant : les mots doivent ne pas dépasser 10 lettres et pouvoir se prononcer. Les marchands de soie procèdent donc comme les diplomates. Des codes télégraphiques ont été imaginés, pour faciliter les relations. L'ABC français, le Beutley anglais, le Lieber's américain résument dans leurs colonnes savamment établies toutes les correspondances possibles. De plus, pour assurer le secret de leurs conversations, les négociants ont imaginé des codes privés, dont les chiffres ont pour base les codes précédents (1). Avec des combinaisons aussi compliquées, les erreurs sont fréquentes. Les correspondants ont droit à la répétition gratuite du mot, mais c'est un retard ennuyeux.

Dans ces relations télégraphiques avec l'Extrême Orient, il faut encore rappeler que les heures varient dans les divers continents avec la longitude (2). Quand il est 6 heures du soir à Lyon, il est 2 heures du matin à Shanghai. Etant donné que les communications exigent en moyenne une durée de cinq ou six heures, une dépêche, câblée de Lyon à la fermeture des bureaux, arrive à Shanghai vers 8 heures du matin, à l'ouverture des comptoirs asiatiques. Si la réponse est câblée de Chine vers 10 heures, il est alors seulement 2 heures du matin à Lyon. Le marchand de soie trouvera donc, à 8 heures, en revenant à son bureau, le renseignement qu'il a demandé la veille au soir.

(1) Certains codes privés obtiennent avec des mots de 10 lettres des nombres, composés de 12 chiffres, qui se partagent en tranches, correspondant chacune à des expressions déterminées. Un seul mot peut ainsi donner une phrase de plusieurs lignes précisant la quantité, la qualité, le titre, la livraison et le prix d'une soie :

Ex. : le mot *uditonateg* donnera en chiffres

udi :	3615
to :	23
nat :	8751
eg :	47

361523875147. Ce nombre, interprété comme il doit l'être et découpé en tranches, signifiera par exemple : achetez 10 balles soie ancienne avec latitude 1 % ordre valable 4 jours qualité AB 1^{er} à 2^e choix, fr. : 200, ce qui a l'air d'une charade ou d'une plaisanterie d'almanach.

(2) Cf. les cartes et tableaux de propagande de l'*Eastern telegraph*.

Pendant la guerre, les câbles, forcément négligés, fonctionnaient mal, avec des retards de transmission d'autant plus sensibles que l'abondance des informations de presse ou des télégrammes officiels augmentait l'encombrement.

Avant la guerre, on pouvait aussi utiliser la voie télégraphique terrestre, dite du « Nord », ou du Transsibérien. De Vladivostock, les télégrammes étaient transmis par câble au Japon, par terre à Shanghai et à Canton. Cette voie était moins coûteuse, mais plus lente et surtout moins précise. Elle vient d'être rétablie, mais il semble que l'avenir soit à la T. S. F..

On peut même s'étonner que les progrès de cette nouvelle découverte ne soient pas plus rapides. La T. S. F. serait, entre Lyon et l'Extrême Orient, un moyen de communication encore plus prompt, et qui éviterait de payer une dîme à des organisations anglaises. La France possède un certain nombre de grandes stations, en particulier la Doua, près de Lyon. Il semblerait assez naturel d'utiliser ce poste dans le commerce de la soie, à destination de la Chine et du Japon.

La station de la Doua a été créée en 1914, au début de la guerre. Elle devait, en cas de besoin, suppléer la Tour Eiffel. L'installation fut agrandie à diverses reprises et les pylônes portés en dernier lieu à 180 et 200 mètres de hauteur, ce qui permit de communiquer d'abord avec la Russie, puis avec l'Amérique, enfin avec l'Australie et l'Extrême Orient.

A l'issue de la guerre, l'Union des Marchands fit des démarches instantes, pour que l'acheminement par T. S. F. des télégrammes privés fût admis à la Doua, ce qui aurait diminué d'autant l'encombrement des câblés sous-marins. Alors l'Administration décida de commencer la mise en service commerciale, mais seulement avec des communiqués de propagande et l'envoi des cotes officielles du marché de Lyon. Ce fut, d'ailleurs, l'agence japonaise Kosukaï, qui, à titre gratuit, bénéficia de ce nouveau service. Or, les inexactitudes flagrantes de la transmission ne tardèrent pas à jeter le trouble dans toutes nos maisons d'Extrême Orient. Sur les protestations de l'Union des Marchands, l'agence Havas fut admise à côté de l'agence japonaise, avec ordre pour l'une et l'autre de ne plus transmettre désormais d'autres chiffres que les cotes officielles du marché. C'était une première satisfaction donnée au commerce de Lyon.

Mais l'acheminement des télégrammes privés, chose beaucoup plus importante, se heurte à certaines difficultés. Pour qu'une correspondance par T. S. F. soit possible entre deux régions, il est nécessaire que l'une et l'autre possèdent un poste, non seulement récepteur, mais émetteur. Si l'un des postes n'est que récepteur, la communication est unilatérale. Il n'y a pas de répétition de mots, ni de conversation possible et l'installation ne présente aucun intérêt commercial. C'est ce qui s'est produit jusqu'alors avec Shanghai. Le 12 février 1921, les télégrammes privés ont été admis, mais dans un seul sens, de France à Shanghai, avec un tarif de 3 francs par mot. Puis, un violent orage, en août, a fait tomber les deux grands pylônes de la Doua, dont la portée s'est trouvée désormais très affaiblie. Depuis cette époque, c'est la station de la Croix-d'Hins, par l'intermédiaire de Paris, qui assure les correspondances, toujours unilatérales, avec Shanghai. L'installation américaine de la *Federal Telegraph Co* permettra sans doute prochainement de communiquer dans les deux sens. D'autre part, on prévoit pour l'an prochain, à la Doua, des pylônes de 250 mètres et une installation qui permettra d'assurer à nouveau les relations avec l'Extrême Orient. Dans quelques mois, la puissante station de Saïgon entrera en service et pourra travailler en « duplex » avec les stations françaises. Rien n'est encore organisé du côté de Canton et du Japon (1).

En dehors de l'Extrême Orient, des communications complètes par T. S. F. existaient au début de l'année 1923 avec un certain nombre de puissances, qui intéressent, il est vrai, moins directement que la Chine et le Japon le marché de Lyon: Angleterre, Etats-Unis, Suède, Autriche, Pologne, Roumanie, Yougo-Slavie, Maroc... à des taux qui ne différaient pas de la voie télégraphique ordinaire. Des services unilatéraux existaient aussi avec l'Afrique occidentale et équatoriale, Madagascar, l'Indo-Chine.

Le commerce de la soie subit les répercussions politiques ou économiques de nations lointaines. Une organisation très complète de relations par télégraphe ou par T. S. F. est donc nécessaire, non seulement pour assurer les correspondances

(1) Renseignements très obligeamment donnés par M. H. Ballet, directeur de la Station radiotélégraphique de La Doua.

privées, mais pour que les marchés français puissent être à l'affût de tout ce qui se passe au dehors et « sentir » en quelque sorte tous les marchés étrangers.

§ 5. — LA QUESTION DE LA BOURSE DES SOIES ET LES USAGES DE LA PLACE DE LYON

Considéré dans son organisation locale, le marché de Lyon n'est pas un marché véritable. Aucun édifice n'est spécialement chargé de l'abriter et, par cette expression un peu fictive, on englobe simplement l'ensemble des opérations effectuées à titre privé par chacun des marchands.

Il n'existe pas à Lyon de Bourse de la soie, comme il existe des Bourses du coton à Liverpool ou au Havre, des Bourses de la laine à Londres ou à Roubaix, ou même une Bourse de la soie à Yokohama.

A diverses reprises, surtout dans les périodes de faible activité du marché lyonnais, on a critiqué cette organisation et préconisé la création d'un marché à terme (1). On y voyait un moyen de donner, avec le concours de la spéculation, un nouvel élan au commerce de la soie. La question s'est posée aussi à New-York, en 1921, et l'on s'est demandé si l'existence d'une Bourse n'aurait pas atténué la crise économique d'après guerre.

Dans l'ensemble, le tempérament lyonnais est plutôt hostile à la spéculation, qu'il considère avec raison comme la meilleure et la pire des choses. Les marchés à terme et les ventes à découvert peuvent, dans des conditions normales, servir à la fois les intérêts particuliers et l'intérêt général. Ils permettent aux marchands de bénéficier des mouvements de hausse ou de baisse qu'ils auront su prévoir. Par là, ils atténuent ces oscillations et contribuent à l'équilibre d'une place, de même qu'ils facilitent les entreprises à longue échéance. Mais ils peuvent aussi devenir un simple jeu et provoquer au contraire des perturbations illogiques et inattendues, excessives et désastreuses.

(1) Cf. Divers articles au *Bulletin des Soies et Soieries*, mars-avril 1910 et une discussion à la Société d'économie politique, à propos d'un exposé de M. Francisque Aynard.

De ce fait qu'il existe des Bourses à l'usage des textiles communs, il ne s'ensuit pas forcément qu'une Bourse de la soie devienne nécessaire. Les conditions commerciales sont en effet très différentes, surtout si l'on envisage le coton. Les récoltes cotonnières sont très instables. Les filateurs, s'ils veulent avoir une production régulière et continue, sont donc obligés d'assurer l'avenir par des commandes faites souvent fort à l'avance. Ils achètent à terme. Si la récolte est faible, la marchandise étant rare et d'un prix élevé, ils font une bonne affaire. Si, au contraire, la récolte est abondante, ils ont encore le moyen de se dégager ou d'atténuer leurs risques par d'autres opérations, qui constituent de véritables assurances, mais supposent une Bourse sagement organisée.

Une autre différence est à noter. Les Bourses de textiles communs ne traitent que le coton brut ou les laines brutes, et non pas les laines ou les cotons filés. Avec des produits bruts, sans caractéristiques multiples et variées, il est facile de déterminer un nombre très restreint de types standards, qui serviront de base à la spéculation. Or, la soie n'est pas une matière brute, surtout quand elle est ouvrée. La seule matière brute est le cocon. Avec la multiplicité des provenances et des qualités de soie, que l'on rencontre à Lyon, il faudrait distinguer autant de types que d'origines, ce qui serait d'autant plus malaisé qu'il n'existe pas de rapport invariable entre les prix des diverses catégories de soie, puisque tout dépend de la mode.

Mais, dira-t-on, il existe une Bourse de la soie à Yokohama. Sans doute, mais ici encore les conditions ne sont pas identiques. La spéculation à Yokohama n'a pour objet que la production japonaise qui, malgré son extrême abondance, est dominée par un type fondamental de soie blanche. D'ailleurs, depuis quelques années, l'exemple du Japon démontre plutôt les inconvénients que les avantages d'une telle méthode. La guerre ayant ajouté au tempérament naturellement joueur de l'Oriental des causes nouvelles de déséquilibre, il s'est produit des variations prodigieuses, qui enlevaient au commerce toute sécurité. Des éléments étrangers au monde des affaires pratiquaient un jeu désordonné de hausse et de baisse. Il a fallu, fermer à diverses reprises la Bourse de Yokohama.

Enfin, dernier argument, une Bourse n'est utile que si l'on

a. chance d'influer sur l'établissement des prix, or nous verrons qu'à ce point de vue le rôle du marché de Lyon a sensiblement diminué (1).

Aujourd'hui, l'idée d'une Bourse est à peu près abandonnée. D'ailleurs, certains usages en tiennent lieu. Par exemple, il existe une cote officielle du marché de la soie, établie chaque vendredi à la Chambre de Commerce, par l'Union des Marchands, le Syndicat des Courtiers et celui de la Fabrique, cote qui distingue toutes les variétés de soies grèges et ouvrées, vendues sur le marché (2). D'autre part, le marché à terme est pratiqué dans une certaine mesure sous un autre nom, car on distingue les marchandises « disponibles » et les marchandises « à livrer ». Dans le commerce d'Europe, on vend très souvent d'avance la production à des dates plus ou moins éloignées de la récolte. Plus souvent encore, dans le commerce d'Extrême Orient, on achète des marchandises qui sont encore en mer ou qui même ne sont pas encore entrées dans les dépôts des comptoirs européens de Canton ou de Shanghai, afin de s'assurer longtemps à l'avance des prix déterminés. Mais le marché est fortement discipliné. Tout marchand qui ferait de la spéculation un jeu serait très sévèrement jugé par ses confrères et sa situation à l'Union deviendrait très difficile.

Quant aux agioteurs étrangers, en l'absence d'une Bourse, ils sont à peu près exclus. Marchands et fabricants voient d'un mauvais œil tous ceux qui n'appartiennent pas à leurs corporations et refusent presque toujours de faire des affaires avec eux. C'est à peine si quelques intrus ont réussi, en 1919-1920, pendant la grande hausse des soies, à spéculer sur quelques balles, dont ils s'étaient assuré la possession. Aussitôt que la baisse est survenue, on s'est fait un plaisir de les étrangler. Ainsi le commerce lyonnais a les avantages d'une Bourse, sans en avoir les inconvénients.

Les usages de Lyon diffèrent sur bien des points de ceux des autres marchés soyeux : Milan, Canton, Shanghai... Pour atténuer les sujets de contestations, soit entre nationaux, soit avec des étrangers, contestations d'autant plus fâcheuses, que les moindres divergences d'opinion se chiffrent par des

(1) Cf. Chapitre VII, § 2 : Les Prix. La Physionomie du marché.

(2) Cf. Chapitre VII, § 1^{er} : Marchés français et marchés étrangers.

sommes considérables, les marchands lyonnais ont procédé, en 1892, à la rédaction de leurs coutumes. Quelques revisions partielles ont remanié certains points. Les dernières en date sont du 27 décembre 1916 et du 11 juin 1919.

Cette codification s'inspire des règles fondamentales du droit civil, du droit commercial et maritime, mais son grand principe est un principe d'équité, diviser les risques et les pertes dans une juste proportion entre acheteurs et vendeurs, et surtout empêcher que les différends ne soient subordonnés à des questions de hausse ou de baisse, de fluctuations des cours.

Elle comprend des règles générales, applicables à toutes les catégories de soies et des règles particulières, à l'usage des soies asiatiques. D'une manière générale, on n'admet guère, entre soyeux, la méthode du laisser pour compte, qui rejette sur l'une des parties tous les torts et tous les ennuis. Dans la reconnaissance de la marchandise, reconnaissance qui doit être faite pendant les trois jours qui suivent la conclusion des pourparlers, jours fériés non compris, on s'est efforcé de prévoir les principales causes de défectuosité et d'établir des coefficients de tolérance. Le laisser pour compte fait place à des indemnités ou rabais.

La vérification de la qualité, ainsi que toutes les questions techniques se rapportant au conditionnement, au titre, au décreusage, sont subordonnées aux décisions de la Condition, dont les bulletins font foi. Sur le vice caché, la codification des marchands de soie se conforme en principe à l'article 1.641 du Code civil, c'est-à-dire que le vendeur est tenu de la garantie à raison des défauts cachés de la chose vendue et que le marché est résolu d'office, mais une solution un peu différente est admise avec « l'arté ». On appelle ainsi le dommage causé par la morsure d'un insecte, le *dermeste lardarius*, qui perce les cocons ou pénètre en profondeur dans les ballots de soie, coupant tous les fils sur son passage. Le dégât n'est pas toujours perceptible au début, mais il prend avec le temps une ampleur désastreuse. De là une distinction nécessaire. L'acheteur peut n'avoir pas reconnu l'arté, qui était à peine perceptible à l'époque de la reconnaissance. Mais d'autre part, si le ballot, une fois acheté, n'est pas immédiatement utilisé, il peut devenir hors d'usage sans que le vendeur, qui n'a peut-être rien vu, lui non plus, soit responsable.

Il a donc été décidé que la réclamation pour arté ne serait recevable que dans le délai de 30 jours après la livraison.

De même, certaines tolérances sont admises, non sur la qualité mais sur la quantité. Le poids d'un ballot de soie est chose difficile à apprécier, tant qu'il n'a pas été officiellement fixé à la Condition des soies. Il serait donc abusif d'exiger un compte rigoureusement exact. Mais, d'autre part, la tolérance elle-même serait une source d'abus. En période de hausse, le vendeur serait tenté de diminuer la quantité et de l'augmenter au contraire en période de baisse. Une tolérance fixe de 3 %, en plus ou en moins, a été accordée.

Enfin, toujours dans les questions de livraison, le même paragraphe s'écarte de l'article 1.657 du Code civil. Dans le commerce de la soie, la résolution de la vente n'aura pas lieu de plein droit et sans sommation au profit du vendeur, à l'expiration du terme convenu pour le retraitement. Il faut une mise en demeure par écrit, de manière que le vendeur ne soit pas tenté d'utiliser à son profit une période de hausse, pour ne pas livrer.

Les marchandises vendues aux usages de Lyon s'entendent payables par kilo, à Lyon, en francs, à 90 jours de la date de la facture, escomptables à 6 % l'an. Un escompte supplémentaire de 10 jours est accordé pour les paiements au comptant. Le « prompt » est un délai de livraison d'un mois, non escomptable. Le crédit est moins large qu'à New-York par exemple et ces restrictions donnent plus de sécurité au commerce.

Les soies asiatiques sont vendues soit aux conditions d'origine, c'est-à-dire suivant les usages d'Extrême Orient, soit aux usages de Lyon, soit encore à forfait. Plusieurs cas sont encore à distinguer : 1° marchandise disponible en Europe; 2° marchandise en mer ; 3° marchandise traitée sur les marchés d'origine ; 4° marchandise à livrer en Europe à dates déterminées.

Il suffira de dire que par l'expression de marchandise en mer on entend des soies qui peuvent être réellement à bord d'un navire ou en débarquement à Marseille, ou même en transit de Marseille à Lyon. Les contrats sont valables sur « bonne arrivée » des balles. Un naufrage annule les conventions. Les soies asiatiques doivent être reconnues dans les huit jours qui suivent la livraison. La tolérance de quantité

peut, dans certains cas, atteindre 5 %. Les erreurs ou les retards télégraphiques sont également prévus. Seules, les dates de départ font foi et non celles d'arrivée. Par contre, l'acheteur n'est tenu de prendre livraison que de ce qu'il a commis.

Même pendant la guerre, ces usages ont été maintenus dans la mesure du possible. Une circulaire du 14 septembre 1914 rappelait à tous les membres de l'Union certaines décisions prises dans l'Assemblée générale du 5 août : « Malgré l'état de guerre, les contrats conservent toute leur validité ; l'exécution peut seulement en être provisoirement suspendue, jusqu'à ce que les conditions économiques et financières soient redevenues normales ».

L'Union se conformait, d'ailleurs, dans l'acceptation ou l'envoi des traites et des factures, au décret du 29 août sur le moratorium.

Toutes les transactions du marché de Lyon sont réputées régies par ces usages, quand il n'est stipulé aucune condition contraire. Tout récemment encore, en 1921, une maison lyonnaise avait vendu 20 balles de soie grège du Japon à une maison américaine ayant une succursale à Lyon. Les acheteurs mirent un mois, au lieu d'une semaine, à pratiquer les essais, puis refusèrent la livraison comme non conforme, en déclarant qu'ils n'étaient pas obligés de connaître les usages de Lyon. Le Tribunal de commerce, saisi, affirma au contraire l'autorité des codifications locales. La Cour d'appel confirma ce jugement.

Les conflits, quand ils se produisent, peuvent être résolus de diverses manières, avec le Tribunal de commerce, avec le bureau de l'Union des marchands, avec un arbitre amiable, choisi parmi les négociants en soie. Les marchands préfèrent ces deux dernières solutions, qui leur permettent de s'arranger entre eux. Les affaires litigieuses sont d'ailleurs peu fréquentes. Cependant, elles ont augmenté avec la période de perturbation qui a suivi la guerre. A l'actif de l'Union, on en comptait 7 en 1917, 5 en 1918, 14 en 1919, 27 en 1920. Les plaideurs doivent s'engager préalablement à accepter les sentences. Ils ont toujours tenu parole.

Encouragée par les bons résultats que donnent ces méthodes, l'Union des marchands a songé à établir une codification analogue des usages en matière d'ouvraison. De gra-

ves difficultés ont éclaté souvent entre le commerce de la soie et le moulinage. On se rappelle le fameux procès, dit des mouliniers, en 1911. La fabrique lyonnaise accusa de vol et poursuivit 28 mouliniers de la région de Privas, qui avaient gardé les excédents de leurs ouvraisons. Mais le tribunal correctionnel et la Cour d'appel donnèrent raison aux ouvriers et leur conservèrent la possession des excédents, au prix de la soie et en quantité modérée, comme conforme à la tolérance de charge, qui atténue les contrats « à grande façon ».

Avec le concours de la fabrique, des projets de codification ont été établis, mais il a été difficile de concilier des intérêts si contraires et d'apporter un peu de clarté dans ces discussions confuses. La question est encore à l'étude.

CHAPITRE VII

**LE ROLE DE LYON DANS LE COMMERCE
MONDIAL**

**§ 1^{er}. — LES QUANTITES. — CONSOMMATION ET
REPARTITION. — MARCHES FRANÇAIS ET MAR-
CHES ETRANGERS. — DOUANES ETRANGERES.**

Le marché de Lyon n'est pas le seul marché français de la soie. Marseille et Paris font aussi le commerce des matières soyeuses, mais leur activité ne peut se comparer à celle de Lyon.

Depuis un demi-siècle, Marseille n'a pas cessé de décliner en tant que marché de la soie. En 1861, les marchands marseillais avaient vendu jusqu'à 5.377 balles. En 1878, ils n'en vendaient plus que 3.483. Aujourd'hui, le trafic est très faible. Il est vrai que les circonstances actuelles sont très défavorables. Marseille achetait de la soie dans les pays du Levant et dans les territoires russes. Or, les relations commerciales, longtemps interrompues, sont à peine reprises. Quelques maisons marseillaises subsistent, mais les succursales lyonnaises dominent. Les soies ne font plus que passer à Marseille. Elles gagnent directement Lyon. Comme le disait très bien Marius Morand : « Ce ne sont ni les capitaux, ni

l'intelligence commerciale qui ont manqué à Marseille, mais cette place a lutté en vain contre cette force économique, qui tend à rapprocher les marchés de matières premières des centres de consommation ».

Cette vérité a été cependant contestée. En 1889 (1) un lyonnais illustre, Edouard Aynard, s'inspirant de ce fait que le marché du coton est à Liverpool et non à Manchester, au Havre et non à Rouen, écrivait ces lignes : « Théoriquement, le marché de la soie devrait être à Marseille, porte de l'Orient, point d'arrivée des soies de Chine et du Japon ». A Lyon, les fabricants voient, paraît-il, de trop près les stocks des marchands; ils sont trop sollicités; ils sont toujours tentés de pratiquer une politique de baisse.

En réalité, cette affirmation est basée sur une équivoque. Théoriquement, le marché de la soie doit être à Lyon, à côté de la fabrique lyonnaise. Autrement, cette collaboration indispensable et si féconde entre marchands de soie et fabricants de soieries serait impossible. Les inconvénients d'une telle séparation étaient manifestes dans le temps où les Lyonnais devaient aller aux docks de Londres acheter aux enchères les ballots de soie. On ne saurait comparer les distances, relativement considérables, qui séparent Lyon et Marseille avec les trajets infimes du Havre à Rouen, de Liverpool à Manchester. Enfin, il en est de cette question comme du marché à terme. Les influences locales sur l'établissement des prix sont aujourd'hui complètement dominées par des faits d'ordre mondial.

Mais, théoriquement aussi, Marseille doit être le marché des cocons. A ce point de vue, son rôle est exactement le même que celui de Liverpool. Le port anglais est le marché du coton brut, matière première du coton filé et des cotonnades. Marseille est le centre des cocons, véritable matière première de la soie filée et des soieries. Cette fonction est très logique. Marseille est en effet le centre le mieux placé pour procéder à la répartition des cocons étrangers entre les diverses filatures françaises ou italiennes de la vallée du Rhône ou du Pô.

Toutefois, même dans cette fonction, le marché marseillais

(1) Edouard AYNARD. Lyon en 1889. Rapport rédigé à l'occasion de l'exposition universelle.

a faibli. La concurrence de Milan a fait du tort à Marseille autant qu'à Lyon. Les filatures italiennes ont attiré par Gênes les cocons du Levant. Puis la guerre a limité les facultés d'approvisionnement. Vers 1880, on vendait, à Marseille, de un million à un million et demi de kilos de cocons secs, avec des stocks variant de 500.000 à 800.000 kilos. Ces stocks n'étaient plus que de 82.000 kilos au 31 août 1920, de 178.000 kilos au 31 août 1921, c'est-à-dire à des dates où les grandes récoltes étaient achevées. Quand l'ordre sera rétabli en Orient, on peut espérer que le marché marseillais prendra une activité nouvelle et se mettra en mesure de fournir à nos filatures les cocons qui leur manquent.

Enfin, il faudrait ajouter, pour être complet, que certaines soies fermes de Chine, soies jaunes, destinées à la confection de tapis, burnous..., à l'usage de l'Afrique du nord, s'arrêtent à Marseille et repartent à destination d'Alger et de Casablanca.

Quant au marché de Paris, il approvisionne en principe les centres textiles de l'ouest et du nord : Calais, Caudry, Roubaix, Amiens, Reims, Troyes, Tours, ainsi que les industries parisiennes de passementerie et de soies à coudre. Il existe quelques maisons parisiennes du commerce de la soie, indépendantes de Lyon et capables de s'approvisionner directement dans les pays producteurs. L'une d'elles a même, comme on sait, son siège social à Paris et une succursale à Lyon. Mais l'inverse est plus fréquent. Ce commerce parisien n'est souvent qu'un commerce de détail. La guerre a jeté la perturbation dans sa clientèle du nord et la soie artificielle tend à supplanter dans les milieux parisiens la vente de la soie naturelle.

La supériorité écrasante de Lyon sur les autres marchés français apparaît clairement, si l'on compare le travail des diverses Conditions françaises, qui reçoivent de la soie. La plupart sont très faibles et même quelques-unes ont depuis la guerre fermé leurs portes, soit dans les départements séricicoles, par insuffisance de production, soit dans les départements industriels du nord, par insuffisance de tissage (1).

(1) Tous les chiffres de conditionnement sont empruntés aux statistiques de la *Condition des Soies de Lyon*.

	1913	1921
Amiens	677	»
Aubenas	86.472	»
Avignon	103.023	38.824
Calais	83.859	32.237
Caudry	19.910	23.093
Lyon	8.414.341	3.956.068
Marseille	92.286	43.695
Paris..	114.161	17.542
Roubaix	45.210	4.273
Saint-Chamond	256.711	49.606
Saint-Etienne	1.508.308	456.653
Tourcoing	1.384	»
Valence	103.293	»

Sur un total de 10.809.725 kilos en 1913 et 4.622.081 en 1921, Lyon, avec les deux centres voisins de Saint-Chamond et Saint-Etienne, représente 10.179.360 et 4.462.327, c'est-à-dire presque la totalité. On peut donc, aujourd'hui comme autrefois, mettre à l'actif du marché de Lyon tout le commerce français des soies grèges et ouvrées.

Ce commerce a toujours été considérable. Dès la fin du ^{xvii}^e siècle, le mémoire de l'intendant Lambert d'Herbigny évalue à 6.000 balles de 160 livres les quantités de soies vendues annuellement à Lyon : 1.400 balles du Levant, surtout du Ghilan, 1.600 de Sicile, 1.500 d'Italie, 1.200 des régions séréricoles françaises. La fabrique lyonnaise employait la moitié de ces stocks, 2.000 balles, des meilleures qualités italiennes, pour les tissus, 1.000 balles de qualités inférieures, françaises ou orientales, pour les « fils d'or et d'argent, rubans, passements, tapisserie, broderie ». Le reste était alors expédié dans les autres fabriques françaises, plus encore qu'à l'étranger : 1.500 balles à Tours, 700 balles à Paris, 200 à Rouen, autant en Picardie, et 500 balles « presque toutes soies à coudre » dans tout le royaume.

A la veille de la Révolution, l'importance du marché avait doublé. Il entrait en France de 10.000 à 12.000 balles de soie, savoir 4.500 à 5.000 balles de soies italiennes, par Pont-de-Beauvoisin ; 2.250 à 2.500 balles du Comtat Venaissin, de

(1) Cf. Marius MORAND. Le Commerce des Soies.

Sicile et du Levant, par Marseille; 900 à 1.000 balles de soies asiatiques, sans compter 3.000 à 3.500 balles produites en France. La fabrique lyonnaise consommait la plus grande partie de ces stocks, ne laissant que 2.500 ou 3.000 balles aux fabriques françaises et étrangères.

Vers 1850, le mouvement du marché lyonnais, largement distancé par Londres, ne dépassait pas 20.000 balles de 85 kilos environ, mais depuis cette époque, la progression a été rapide. Au début du xx^e siècle, la moyenne de 100.000 balles était dépassée, dont 75.000 balles d'Extrême Orient, 11.000 du Levant et 16.500 d'Europe. La supériorité des soies asiatiques était donc écrasante.

A l'époque tout à fait actuelle, le commerce lyonnais des soies grèges et ouvrées a évolué ainsi (1) :

1909	1913	1915	1919	1921
—	—	—	—	—
<i>Production française</i>				
674.000	350.000	130.000	180.000	195.000
<i>Soie filée en France avec des cocons étrangers</i>				
135.000	115.000	40.000	87.645	98.900
<i>Importation de grèges</i>				
7.651.800	7.168.500	4.764.000	5.798.325	2.350.000
<i>Importation de soies ouvrées</i>				
4.400	4.300	1.800	410.600	126.900
<i>Total général</i>				
8.465.200	7.637.800	4.935.800	6.476.570	2.770.800

Il faut encore, pour être complet, donner les chiffres des admissions temporaires de soies ouvrées étrangères, qui viennent à Lyon pour profiter de l'incomparable main-d'œuvre de nos industries de finissage et repartent ensuite.

1909	1913	1915	1919	1921
—	—	—	—	—
<i>Soies importées</i>				
268.351	250.426	278.910	92.754	50.477
<i>Soies réexportées</i>				
578.815	558.056	564.406	280.729	101.751

(1) Ces chiffres, empruntés aux rapports de la Commission permanente des valeurs de douanes, sont des chiffres rectifiés, c'est-à-dire calculés, toutes taxes déduites. Ils sont donc un peu inférieurs à ceux des statistiques douanières habituelles.

On constate que les chiffres au retour sont toujours très supérieurs à ceux d'arrivée, car les soies prennent, au cours des opérations d'apprêt des suppléments très appréciables de poids (1).

Ces admissions mises à part, nous retrouvons, dans ce commerce global, deux maxima: l'un avant la guerre, l'autre immédiatement après, avec deux minima, qui correspondent, le premier, à l'ouverture des hostilités, l'autre à la crise universelle de 1920. Ces fluctuations sont parallèles à celles des fabriques. Il est naturel que le commerce de la soie se trouve commandé par l'industrie des soieries.

Ces chiffres du commerce lyonnais, si importants qu'ils paraissent, sont aujourd'hui largement dépassés. Mais il est une chose qui n'a pas été égalée, c'est la diversité des marchandises qu'il rassemble. La cote officielle du marché de Lyon englobe à peu près toutes les catégories de soies récoltées dans le monde.

La liste des organsins comprend ceux de France : Cévennes et autres variétés ; d'Italie : Piémont, Messine et autres provenances ; d'Espagne ; du Levant : Brousse et Syrie ; du Bengale et de Cachemire ; de Ghine (2) ; filatures à l'européenne, blanches ou jaunes, natives tours comptés, tussah filatures ; de Canton : filatures à l'européenne ; du Japon : filatures à l'européenne blanches et jaunes, en distinguant, dans toutes ces variétés, non seulement divers titres, mais divers genres, extra, premier, deuxième et troisième ordre.

La liste des trames n'est guère moins complète : France, Italie, Bengale ou Cachemire, Chine : filatures blanches ou jaunes, natives tours comptés, tussah natives ou filatures ; Canton : filatures deux bouts ; Japon : filatures tours comptés ou non comptés.

Les grèges d'Europe, du Levant, de l'Inde et de l'Extrême Orient sont encore plus nombreuses, marques ordinaires, marques privilégiées, titres spéciaux.

(1) Depuis l'établissement de la taxe de 1,10 % à l'importation, un autre genre d'admission temporaire est en usage à l'égard des grèges. Beaucoup de ces soies entrent en franchise. Si elles sont vendues en France, elles sont alors inscrites aux importations et paient la taxe. Si au contraire elles sont vendues à l'étranger, elles échappent définitivement au droit de 1,10 et sont comptées dans le transit. Ces combinaisons ont pour conséquence d'embrouiller singulièrement les statistiques douanières de ces dernières années.

(2) On sait que l'on appelle soies de Chine les soies de Shanghai.

Toutes ces catégories ne défilent pas tous les jours au marché de Lyon, mais toutes y ont leur place. Les soies asiatiques sont de beaucoup les plus couramment traitées, ensuite les soies italiennes, puis celles du Levant, enfin celles de France (1). On peut dire que Lyon a cessé d'être un marché de production et c'est évidemment une cause de faiblesse.

Les statistiques douanières aux exportations (commerce spécial), permettent de préciser l'action du marché lyonnais comme centre de répartition entre les fabriques étrangères.

Soies grèges : Chiffres d'ensemble

1909	1913	1915	1919	1921 (2)
2.626.100	2.436.800	2.494.100	1.232.800	277.700

Principaux clients

	1909	1913	1915	1919	1921
Italie	1.475.500	1.331.000	1.395.600	703.800	40.200
Suisse	450.600	461.900	697.900	197.500	64.600
Allemagne.	45.600	33.300		25.800	
Belgique	28.100	68.300			
Grande Bretagne ..	103.600	121.400	34.600	22.900	3.500
Etats-Unis.	71.300	131.200	3.100	18.700	
Espagne.	59.100		74.200	28.000	12.100
Maroc.....	71.300	62.200	73.500		
Algérie.	12.600	10.900	43.400	120.900	
Tunisie.	24.700	12.600	29.900	39.600	

Les principaux clients du marché de Lyon sont donc

(1) Cf. Les chiffres des chapitres IV et V. Production française. Production mondiale. Rappel des Importations de soies grèges en

	1913	1921
Chine	3.813.000 kilos	1.009.800 kilos
Japon	1.670.000 —	388.900 —
Italie	1.075.000 —	808.200 —
Levant	620.000 —	107.900 —
Autres pays	375.000 —	159.200 —

Chiffres non rectifiés et calculés, tares non déduites.

(2) Les statistiques douanières de 1921 étant peu précises, il n'est pas inutile de les compléter avec celles de 1922, qui marquent d'ailleurs une reprise sensible, 350.600 kilos.

Italie	90.900	Espagne	30.200
Suisse	65.900	Algérie	46.500
Angleterre	17.800	Tunisie	20.600
Etats-Unis	45.900		

l'Italie, la Suisse et les Etats-Unis. On ne saurait non plus passer sous silence un autre débouché important : nos possessions de l'Afrique du nord : Tunisie, Algérie, Maroc.

Soies ouvrées : Chiffres d'ensemble

1909	1913	1915	1919	1921
—	—	—	—	—
1.042.500	1.195.600	235.000	512.300	436.700

Principaux clients

	1909	1913	1915	1919	1921
	—	—	—	—	—
Italie.....	77.500	129.300	39.900	36.200	—
Suisse.....	902.800	993.800	177.200	191.100	284.700
Allemagne.....	49.900	6.270	—	150.800	—
Grande Bretagne.	2.500	2.500	—	35.600	—
Espagne.....	—	200	5.700	86.100	—

Le fait essentiel à noter c'est que maintenant les exportations de soies ouvrées deviennent plus importantes que celles de grèges, ce qui tendrait à prouver que le moulinage français a fait de grands progrès. D'autre part, la Suisse reste notre principal client. L'Allemagne elle-même est obligée de s'approvisionner chez nous.

Les quantités totales expédiées hors de France sont donc les suivantes (grèges et ouvrées) :

1909	1913	1915	1919	1921
—	—	—	—	—
3.668.600	3.632.400	2.729.100	1.745.100	714.400

La conclusion qui s'impose évidemment, c'est que le rôle de Lyon comme centre de répartition à l'égard des fabriques étrangères diminue avec une inquiétante régularité.

Y aurait-il à l'étranger une politique douanière plus rigoureuse, qui arrêterait les soies du marché de Lyon ? Après comme avant la guerre, les tarifs restent modérés à l'égard des matières premières soyeuses, comme le prouvent quelques exemples. Les cocons venus de Marseille ou de Lyon entrent en franchise en Italie et aux Etats-Unis. Ils paient en Espagne seulement peseta : 0,10 par kilo brut, paiement

(1) Chiffres de 1922. — Total : 638.600 kg.
 Italie : 138.700 ; Suisse : 339.700 ; Allemagne : 53.500 ;
 Espagne : 41.700.

en or (tarif de février 1922, minimum) et en Suisse, fr. 1 (franc suisse) par quintal (tarif du 1^{er} juillet 1921).

Les soies grèges entrent également en franchise en Itaie et aux Etats-Unis, à condition toutefois qu'elles n'aient subi d'autre façon que celle de la filature et ne soient ni blanchies ni teintées. Elles acquittent un droit de peseta : 0,25 en Espagne et de fr. : 2 en Suisse.

Seules les soies moulinées sont traitées avec quelque sévérité, en raison des préparations industrielles qu'elles subissent. Encore exemptes en Italie, quand elles ne sont pas teintées, et dans le cas contraire astreintes comme les grèges à un droit de liras : 50 par quintal, conformément au tarif de 1910, qui reste provisoirement en usage avec la France ; elles paient en Suisse 2 francs en organsins et 50 francs en trame ; en Espagne, 5 ou 6 pesetas, d'après l'accord commercial du 8 juillet 1922. Aux Etats-Unis, d'après le récent tarif Fordney de 1922, toutes les soies ouvrées sont frappées d'un droit minimum de 25 % ad valorem, sans compter de nombreuses surtaxes, quand elles ont reçu d'autres façons accessoires. En Angleterre, la franchise est, comme on le sait, complète, et presque complète en Belgique.

† En somme, les franchises restent encore aujourd'hui nombreuses et les augmentations de droits sur la période d'avant guerre, relativement faibles au milieu du déchainement actuel de protectionnisme, ne sont pas, même avec les changes et les paiements en or, de nature à bouleverser le commerce de la soie, à nuire au marché de Lyon, plus spécialement qu'à d'autres.

Pendant la guerre, les entraves furent beaucoup plus sérieuses. Il y eut non seulement arrêt du commerce avec les pays ennemis, mais prohibition théorique aux exportations comme aux importations et contingentement de certains neutres, qui, en raison de leur voisinage, pouvaient servir de couloirs à nos ennemis. C'est ainsi que des précautions ont été prises à l'égard de la Suisse. Une conférence interalliée, réunie à Paris, lui demanda des garanties, qui furent accordées. En novembre 1915, était organisée la *Société suisse de surveillance économique* (S. S. S.), chargée d'arrêter les fuites du côté de l'Allemagne, tout en permettant à ses nationaux, dont la charité était inépuisable envers nos blessés et nos prisonniers, de s'approvisionner en denrées et mar-

chandises indispensables à leur consommation et provenant de France ou transitant par notre pays. L'Union des marchands et la Chambre de Commerce de Lyon donnèrent leur avis sur les chiffres de contingentement. En 1917, les quantités annuelles d'exportations françaises, tolérées à destination de la Suisse, étaient fixées à 400.000 kilos de soies ouvrées et 250.000 kilos de grèges.

Or, malgré ces difficultés, le marché de Lyon faisait encore au dehors un trafic important. Il a surtout faibli alors que ces restrictions tombaient. Mais cet affaiblissement est tout de même une conséquence de la guerre. Les fabriques européennes, qui s'approvisionnaient à Lyon, ont été profondément troublées et ne sont pas près de retrouver leur équilibre. Zurich et Bâle n'ont plus la même activité, car leur trafic est contrarié par le change trop élevé du franc suisse. Les autres centres de l'Europe centrale ou orientale, Vienne, Crefeld, la Pologne, la Russie ne sont plus des acheteurs appréciables. L'Italie s'alimente maintenant dans sa propre production, plutôt que d'acheter des grèges asiatiques, dont le change lui est trop défavorable. Avec l'Espagne, des conflits douaniers ont gêné les relations commerciales. L'Angleterre enfin souffre du chômage. Un indice, toutefois, est encourageant. En 1922, les exportations de soies grèges et ouvrées étaient remontées aux environs d'un million de kilos.

Pour apprécier la deuxième fonction du marché lyonnais, il suffit de retrancher les chiffres d'exportation du commerce total. On obtient alors les quantités approximatives qui suivent :

1909	1913	1915	1919	1921
—	—	—	—	—
4.800.000	4.000.000	2.200.000	4.700.000	2.000.000

et qui représentent la consommation des fabriques françaises, plus spécialement, comme on sait, des fabriques de Lyon et de Saint-Etienne. Nous retrouvons ici des fluctuations très analogues à celles des soieries lyonnaises, avec parfois un décalage d'une année, par suite de l'intervalle qui sépare l'achat des soies et le tissage des soieries. C'est ainsi que la fabrique n'a atteint son maximum d'après guerre qu'en 1920, alors que dans le commerce des soies, la crise avait déjà commencé. Dans cette seconde fonction, le marché de Lyon, soli-

dement appuyé sur les fabricants, a conservé beaucoup plus de stabilité. Il a même, en 1919, dépassé les chiffres d'avant guerre. Le marché de Lyon se borne donc de plus en plus à approvisionner la fabrique lyonnaise.

On s'est même demandé, depuis quelques années, s'il s'acquittait bien de ses obligations à l'égard de la consommation locale. On constate en effet, non seulement une diminution générale des chiffres, mais une diminution très sensible et même une disparition des stocks. Par suite de la discrétion excessive qui le caractérise, le marché lyonnais ne publie pas ses stocks, alors que cette coutume est en usage à Milan et à New-York. Pour les évaluer, il faut additionner tant bien que mal trois éléments :

1° Les balles de soie déposées aux Magasins généraux ou à la Condition ;

2° Celles que détiennent les marchands dans leurs propres dépôts, en quantités généralement égales ;

3° Celles que détiennent les banques et dont on évalue d'ordinaire le nombre à la moitié de ceux qui précèdent.

En prenant pour base les chiffres déjà cités des Magasins généraux, dans la période juin-juillet, qui représentent, il est vrai, les approvisionnements les moins importants de l'année, on obtient les chiffres de 8.000 balles en 1914; 15.000 en 1915 ; 2.900 en 1916, pour tomber à 1.000 ou 1.200 balles en 1921 et 1922. C'est donc en 1916 que cette pénurie de stocks a été sensible pour la première fois. Depuis cette époque, elle s'est constamment accentuée, mais pour des raisons diverses. Dans les dernières années de la guerre, les stocks ont fait défaut par suite des difficultés de toutes sortes que les marchands éprouvaient à s'approvisionner. Immédiatement après la guerre, la demande a dépassé l'offre. La fabrique lyonnaise absorbait sans arrêt toutes les matières premières qu'on pouvait lui donner, quel que fût leur prix. Enfin, en 1921, les réserves ont complètement disparu. Jamais, de mémoire d'homme, une pareille disette ne s'était vue sur le marché de Lyon. Cependant, la demande était alors réduite au minimum. Mais l'offre était plus restreinte encore. C'était une conséquence de la politique prudente du commerce local, qui devant le marasme des affaires, puis devant les répercussions inquiétantes du change, se tenait sur l'expectative et n'achetait plus qu'au jour le jour.

Les acheteurs et surtout les fabricants s'inquiétaient déjà en 1916 de cet état de choses. Leurs appréhensions sont devenues encore plus vives en 1921.

Tel est le bilan de l'activité du marché lyonnais. On ne peut le juger que par comparaison avec les marchés rivaux. Celui de Milan est le principal concurrent européen. Vers 1880, son trafic ne dépassait pas encore une moyenne de 33.000 balles de 85 kilos par an. Mais la moyenne décennale est montée à 47.000 balles avec le percement du Saint-Gothard, à 70.000 avec les tarifs protectionnistes français. Dans les premières années du siècle actuel, Milan dépassait aussi bien que Lyon les 100.000 balles (1). Quelle est la situation actuelle ?

Pour la préciser, il faut considérer trois points de vue : les chiffres de conditionnement, la balance des importations et des exportations, les stocks. Aux dates suivantes, les deux Conditions de Milan (Société anonyme et Condition Oriani) accusaient un mouvement de :

1913	1915	1919	1921
—	—	—	—
9.496.985	8.559.065	7.285.964	5.000.056

Ces chiffres sont évidemment supérieurs à ceux de la Condition de Lyon. Ils reflètent d'ailleurs une diminution d'activité identique. Mais la comparaison est faussée au profit de Milan par ce fait qu'en Italie le conditionnement des soies exportées est obligatoire avant le départ. De plus, il suffirait d'ajouter aux chiffres de Lyon ceux de Saint-Etienne et de Saint-Chamond pour obtenir en 1913 et 1919 des ensembles de 10.179.360 kilos et de 7.603.266, supérieurs à ceux de Milan. Quoi qu'en disent les Italiens, les chiffres de conditionnement, dont ils sont si fiers, ne sont pas probants.

Le second terme de comparaison leur est-il plus favorable ? (2)

En mille kg.	1913	1915	1919	1921
—	—	—	—	—
Prod. italienne	3.540	2.880	1.835	3.205
Importations de grèges	2.605	1.883	1.048	339
— d'ouvrées.	272	101	108	140

(1) Marius MORAND, op. cit.

(2) D'après les tableaux de la Chambre de Commerce de Lyon, qui reproduisent eux-mêmes les statistiques italiennes.

A ces chiffres s'ajoute un grand commerce de cocons étrangers :

En mille kg.	1913	1915	1919	1921
	—	—	—	—
Importation	4.900	880	1.100	1.000
Export.	265	55	néant	75
Soie filée.....	1.200	200	300	230

Total des soies grèges et ouvrées mises à la disposition du marché de Milan :

1913	1915	1919	1921
—	—	—	—
7.600	5.000	3.200	4.000

Ces chiffres sont très inférieurs à ceux de Lyon en 1919. Ils sont à peu près égaux en 1913 et 1915 et ne deviennent sensiblement supérieurs qu'en 1921.

Les difficultés deviennent inextricables, quand on passe aux exportations. Les statistiques du Commerce spécial (Direzione generale delle Gabelle) sont ainsi faites que les exportations de soies grèges et ouvrées dépassent en moyenne de 2 millions de kilos, les chiffres précédents. Voici quelles seraient les exportations (cocons non compris) :

En 1.000 kilos :	1913	1915	1919	1921
	—	—	—	—
Grèges	4.526	3.604	2.039	2.544
Ouvrées	2.973	3.352	2.857	2.713
	7.499	6.956	4.896	5.257

Les stocks sont, il est vrai, beaucoup plus importants que ceux de Lyon et de Marseille, mais ils sont, eux aussi, en diminution sensible et permettent d'autant moins de combler la différence, que la fabrique de Côte a pris depuis la guerre une certaine activité et qu'elle a donc absorbé une partie des soies du marché.

Stocks milanais au 30 septembre des années 1919 et 1921 (1) :

(1) Ces chiffres représentent plutôt des maxima, au lendemain des grandes récoltes mondiales. Ils sont empruntés au *Bulletin des Soies*.

	Entrepôts de la Caisse d'Epargne		Entrepôts des Conditions	
	1919	1921	1919	1921
Soies grèges.....	460.000	4.500	926.000	42.000
Soies ouvrées.....	114.000	377	255.000	16.000
Cocons et déchets...	557.000	530.000	580.000	1.238.000

De toutes ces données, un peu confuses, et même contradictoires, que faut-il conclure ? En apparence, le marché de Milan semble, depuis 1914, s'être assez bien défendu. Il est plus complet que celui de Lyon : il cumule des attributions, qui se partagent chez nous entre Lyon et Marseille. Il rassemble non seulement des soies, mais des cocons et même des déchets. En tant que marché de cocons il dépasse de très loin Marseille. En tant que marché de grèges et d'ouvrées, il a comme Lyon une double fonction : consommation, répartition. Mais sa situation est inverse. Son rôle à la consommation est très inférieur à celui de Lyon et, bien qu'il soit en progrès, il ne dépasse pas sensiblement 1 million de kilos. C'est la fonction de répartition qui prédomine. Or, c'est évidemment en soi la fonction essentielle, puisque c'est elle qui donne à un marché son caractère européen ou mondial. A combien doit-on l'évaluer ? Même si l'on néglige les statistiques douanières de sortie et si l'on se borne à retrancher la consommation intérieure des quantités mises à la disposition du commerce milanais, on obtient encore plusieurs millions de kilos par an, ce qui est très supérieur aux chiffres de Lyon. Milan semble aujourd'hui le grand centre répartiteur de l'Europe.

La réalité n'est peut-être pas aussi brillante. Les quantités exportées ont diminué. Depuis la guerre elles sont très inférieures à celles de 1913 ou même de 1915. La clientèle extérieure du marché italien s'est restreinte, comme celle de Lyon. L'Europe centrale ou orientale a limité ses commandes en Italie comme en France. Milan n'a plus que trois grands acheteurs : la Suisse, les Etats-Unis et la France. Pourquoi ces nations vont-elles à ce marché ? Est-ce à cause de la supériorité de son organisation commerciale ou de la variété de ses approvisionnements ? Pas le moins du monde. Elles vont à Milan, parce qu'elles sont obligées d'y aller cher-

cher ce qu'elles ne peuvent pas trouver ailleurs, des soies italiennes.

C'est à cet article, à peu près unique, que le marché de Milan est aujourd'hui réduit. Il y a donc restriction dans les variétés de soies plus encore que dans les quantités exportées. Ce phénomène est à souligner. Déjà, avant la guerre, les soies asiatiques tenaient peu de place dans le commerce milanais. Pendant la première décade du présent siècle, on comptait seulement 36.000 balles de soies asiatiques, y compris les tussah, contre 2.700 balles de soies du Levant et 64.000 balles de soies européennes, surtout italiennes. Depuis la guerre, les importations de soies étrangères sont tombées à des chiffres insignifiants. Par suite de la faiblesse de ses moyens financiers, Milan a dû renoncer à faire des affaires avec l'Extrême Orient, où la hausse exorbitante des changes exigeait la mise en œuvre de capitaux toujours plus élevés. Il a dû, comme autrefois, recourir à la collaboration du commerce lyonnais. Les tentatives d'émancipation, qui avaient marqué la période d'avant-guerre, ont pris fin.

Cette pauvreté des espèces se reflète dans la Cote officielle de Milan. A la place d'honneur, on voit toute la série des soies italiennes, grèges, organsins, trames à deux bouts. Les soies étrangères sont assez mal représentées par quelques échantillons du Levant, de Canton, de Chine, du Japon, ou par quelques Tussah. A cette liste s'ajoutent des variétés plus nombreuses de cocons : cocons jaunes d'Italie, jaunes ou blancs des Balkans, du Levant ou du Turkestan. En somme ce que l'on trouve, c'est essentiellement la production locale. Sur ce point, le marché de Milan n'a pas grand mérite à maintenir ses positions. Il est à classer maintenant parmi les centres de production, plus encore que parmi les centres de répartition. Il est à cet égard, plus voisin des marchés japonais et chinois que des marchés français. Ici encore son évolution actuelle est inverse de Lyon. Il n'est pas exagéré de dire que sans la sériciculture italienne, il aurait presque cessé d'exister. Il a donc été éprouvé par la guerre autant que le marché de Lyon.

En dehors de Lyon et de Milan, les autres marchés européens ont aujourd'hui moins d'importance que jamais. Les marchés autrichien et allemand sont à négliger depuis la

guerre. Le marché suisse est lui-même très affaibli, comme le prouvent les chiffres qui suivent :

En mille kilos :	1913	1919	1921
Conditionnement à Bâle et à Zurich.	2.231	1.511	1.310
Importation	2.819	1.800	1.099
Exportation	847	400	325
Consommation	1.972	1.400	684

Ces chiffres reflètent la décadence des industries suisses. D'autre part, bien que des organisations suisses importantes existent aujourd'hui, même en Extrême Orient, le marché de Zurich reste tributaire en grande partie de Lyon et de Milan.

En Angleterre, les docks de Londres sont bien déçus (1). Il fut un temps, vers 1860, où ils réunirent jusqu'à 65 et 70.000 balles, chiffres extraordinaires pour l'époque et qui représentaient le double du trafic lyonnais. Mais après l'ouverture du canal de Suez le trafic tombait déjà au-dessous de 50.000 balles. Au début du siècle actuel il n'arrivait plus qu'à 7 ou 8.000. En 1921 les importations étaient seulement de 200.000 kilos de soies grèges et 175.000 kilos d'ouvrées, avec des exportations insignifiantes de 35.000 kilos au total. Si les docks de Londres reçoivent encore directement des maisons anglaises d'Extrême Orient quelques soies de Chine et du Japon, ils sont tributaires de l'étranger pour tout le reste.

On voit ainsi combien la part de l'Europe devient faible dans le commerce mondial de la soie. Le temps n'est plus où les deux marchés de Lyon et de Milan rassemblaient à eux seuls les trois quarts des soies livrées au transit ou à la consommation. En 1913 ils ne recevaient déjà plus que 15 millions de kilos sur 27. En 1919 les quantités s'abaissaient à 10 millions de kilos sur 27, en 1921 à 7 millions sur 29.

Hors de l'Europe, épuisée par une guerre de quatre ans, les choses changent d'aspect avec le marché de New-York, dont l'activité se résume dans les chiffres déjà connus de la consommation américaine, jusqu'à dépasser 20 millions de kilos en 1921. Ce sont des données formidables, qui écrasent

(1) Cf. Marius MORAND, *op. cit.*

les marchés européens et dont on est loin de retrouver l'équivalent au conditionnement, ce qui prouve que l'on commettrait de singulières méprises, en se basant uniquement sur ces chiffres. En 1913 la Condition de New-York n'avait pas enregistré 1.500.000 kilos. En 1921 elle arrivait à peine à 3 millions.

Par contre les stocks ont en Amérique une importance, que l'on ne soupçonne plus en Europe. Au début de l'année 1920, à l'époque de la grande activité des manufactures et de la hausse prodigieuse des prix, le marché de New-York se livra à une véritable rafle des soies. On prétendait alors qu'il y avait à New-York plus de 100.000 balles de soie en dépôt, représentant une valeur de 250 millions de dollars. On cria à l'accaparement. L'opinion publique s'émut et la justice intervint. Les accusations n'étaient pas complètement dénuées de fondement, puisqu'une enquête de la *Silk Association* admit l'existence de plus de 93.000 balles, représentant une valeur, qui approchait 200 millions de dollars. Dans la suite, la fièvre de spéculation s'est calmée et les stocks sont retombés à des chiffres plus raisonnables : 50.000 balles au début de l'année 1921, 20.000 au début de 1922.

En face de ce géant du commerce de la soie, on ne manque pas de dire qu'il ne suffit pas d'aligner des chiffres, pour établir une juste comparaison entre Lyon et New-York. On prétend souvent que pour étaler sur le marché de Lyon une gamme aussi variée de matières premières, il faut un effort autrement plus considérable que pour réaliser l'inondation du marché américain par les soies blanches du Japon. De même l'activité et les capitaux des négociants lyonnais ont rayonné dans tous les pays du monde, zones de production ou de consommation, et c'est là un travail qui n'est pas près d'être égalé.

Sans doute, mais du côté de New-York, certains indices sont déjà très suggestifs. Par exemple si l'on examine les principales provenances du marché américain :

En 1000 kg.	1913	1921	En 1000 kg.	1913	1921
France	35	300 (1)	Chine.....	2.700	4.000
Italie.....	1.100	1.400	Japon.....	8.500	14.300

(1) Ce chiffre représente des soies achetées à Lyon, mais qui, naturellement, ne sont pas toutes françaises.

on est obligé de constater qu'il n'y a pas que des soies japonaises en Amérique. Les fabricants achètent aussi des soies filatures chinoises pour leurs tulles et mousselines, des tsatlées, pour leurs soies à coudre, des tussah pour les tapis et les mélanges de coton, des Canton pour leurs crêpes de Chine et leurs velours, des grèges d'Italie jaunes, pour leurs bons tissus, par exemple leurs satins, et même des italiennes blanches, filées avec des cocons du Levant, pour leurs étoffes légères (1).

Le marché de New-York n'a pas seulement pour lui la quantité, il a maintenant une certaine diversité de types qui, sans approcher de Lyon, le met au-dessus de Milan. Il peut s'imposer dans tous les centres de production, car il a pour lui la supériorité que lui donnent ses dollars, d'autant plus puissants que leur valeur n'a pas baissé et qu'ils servent d'étalon à tous les changes.

Il est encore vrai que, jusqu'à ce jour, New-York reste, malgré ses allures formidables, un simple marché de consommation. Son rôle à la répartition est très faible. Mais il entend déjà se réserver la clientèle du continent américain, et si cette clientèle est bien peu de chose, peut-être dans l'avenir étendra-t-il son action plus loin. Voici que déjà, sur leur chemin, les négociants lyonnais rencontrent partout les agents des Etats-Unis. En face de l'Europe en déclin, des mondes nouveaux se lèvent.

§ 2. — LES PRIX. — LA PHYSIONOMIE DU MARCHÉ DE LYON

Les conditions de prix sont beaucoup plus uniformes. Le commerce de la soie, en raison des intérêts qu'il engage dans tous les pays du monde et des moyens de correspondance dont il dispose aujourd'hui, se caractérise par un équilibre remarquable entre les marchés, sauf naturellement la marge qui sépare les grands centres de production, comme ceux d'Extrême Orient et les marchés de consommation qu'ils alimentent.

(1) D'après Léo DURAN : Raw Silk.

Les prix de vente sur un marché, comme celui de Lyon, constituent le total de plusieurs éléments : prix d'achat des cocons ou prix-matière ; frais de main-d'œuvre industrielle, nécessaires à la transformation de ces cocons en soies grèges ou ouvrées ; enfin, dépenses commerciales variées : emballage, magasinage, transport, assurance, conditionnement, courtage et crédit de cent jours, conformément aux usages de Lyon, taxe sur le chiffre d'affaires, intérêts des sommes immobilisées par ces achats de matières premières, commissions des intermédiaires et du marchand de soie.

De ces trois éléments, le plus considérable est le prix-matière. En supposant une grège de France à 350 francs le kilo, il représente à lui seul de 285 à 290 francs (1), et la filature de 35 à 40 francs. Il reste donc peu de chose pour les dépenses commerciales et les commissions.

Avec les soies ouvrées, il faut encore ajouter les frais de moulinage, soit aujourd'hui une moyenne de 15 francs. Mais il n'y a pas de rapport fixe entre le prix des grèges et celui des ouvrées. Quand la mode favorise les ouvraisons, les prix dépassent facilement ce taux. Dans le cas contraire, le marchand de soie, qui se voit acculé à la mévente, n'hésite pas à faire des sacrifices, afin de ne pas prolonger l'immobilisation de son argent. La marge entre soies grèges et soies moulinées se réduit alors à peu de chose.

Le marchand de soie-filateur, qui achète lui-même ses cocons, est obligé de faire le détail de tous les éléments qui précèdent. Quand il prend la soie sous la forme grège ou ouvrée, les choses sont beaucoup plus simples. Une grège de Chine, vendue à Lyon 350 fr. le kilo, usages (2), représente d'abord un chiffre d'environ 315 fr., qui est, au change de 11 fr. par taël, la « parité » au kilo, d'un prix de 1.700 taëls pour un picul chinois (environ 60 kilos). La différence, 35 fr.

(1) Ces chiffres ne s'établissent pas simplement sur les cours des cocons frais, précédemment indiqués (Cf. chapitres IV et V), mais aussi et surtout sur les marchés de cocons secs, très variables d'une campagne à l'autre suivant les circonstances, et qui peuvent s'écarter ainsi très sensiblement du prix initial des cocons frais. Une boutade du métier dit : « cocons chers, soie bon marché » (il s'agit des cocons frais), ce qui signifie qu'un marchand peut se trouver obligé de vendre sa soie au-dessous du prix de revient. L'expression symbolise tous les risques et toutes les craintes de la profession. Naturellement l'inverse est également vrai.

(2) C'est l'expression consacrée.

environ, correspond aux frais de transport, assurances, taxes, usages et commissions des intermédiaires.

Quels sont maintenant les facteurs, qui influent sur l'établissement des prix, et plus spécialement du prix-matière ? C'est d'abord la qualité des matériaux. Des soies filées à l'euro péenne ont plus de valeur que des soies natives. D'autre part toutes les grèges n'ont pas les mêmes qualités physiques et chimiques, de telle sorte qu'une grège d'Italie est généralement considérée comme supérieure à une grège du Japon, et plus encore, à une grège de Canton. Mais il ne faut pas exagérer ces différences, car tout est subordonné à l'usage que prévoient les fabricants. Ici encore, quand la mode favorise tel genre de soieries, les soies les mieux appropriées font prime sur les marchés. Plus tard, avec une autre mode, il est possible qu'elles ne retiennent plus l'attention des acheteurs.

Une action plus importante est ici, comme partout, celle de l'offre et de la demande. Mais ces deux forces n'ont plus aucun caractère local. Elles sont devenues mondiales. Toutefois, certains centres, plus importants que d'autres, ont l'initiative des mouvements de hausse ou de baisse. Ils ont un rôle directeur, tandis que les autres sont obligés de subir, d'une manière plus ou moins passive, leur influence.

Enfin, depuis la guerre, le facteur essentiel sur des marchés, comme celui de Lyon, est le change. Pour le démontrer, il suffira de dire que si le yen était resté au pair, la grège du Japon n'aurait pas dépassé, à Lyon, le prix de 170 francs en 1920, à l'époque de la plus forte hausse, au lieu de 430 francs. De même, elle n'aurait coûté que 109 francs au 15 mars 1923, au lieu de 345 francs. Le supplément, formidable, puisqu'il arrive à dépasser les deux tiers du prix effectif, représente la différence des changes et intervient uniquement pour racheter la dépréciation de notre monnaie.

Déjà avant la guerre le change intervenait dans une certaine mesure. Par exemple, il y a toujours eu une légère dépréciation de la devise italienne, par suite de l'abus du papier-monnaie au delà des Alpes. De même, en Extrême Orient, dans l'Inde, la Chine et l'Indo-Chine, l'usage du monométallisme à base d'argent obligeait le commerce étranger à tenir compte des variations de valeur de ce métal. La base de ce change était le cours du métal argent à Londres,

exprimé en pences, par once. On tenait grand compte à Lyon de ces cours, qu'il était nécessaire de connaître pour établir les prix d'achat.

Tous ces mouvements étaient peu de chose à côté des fluctuations actuelles. D'autre part, en Extrême Orient, le change, au lieu de nous être favorable, nous est devenu tout à fait contraire. Bien que la valeur du métal argent, après avoir subi, comme toutes choses, en 1919-20, une forte augmentation, (90 pences), soit retombée à des prix assez voisins de l'avant guerre (32 ou 33 pences contre 25 et 28), une monnaie d'argent vaut encore mieux qu'une monnaie de papier. Par là même, ce qui domine aujourd'hui, c'est la relation de monnaie saine à monnaie dépréciée, avec le dollar américain et la livre sterling pour base, la valeur du métal argent n'ayant plus actuellement qu'une influence secondaire sur les variations des changes orientaux.

L'influence de ces changes s'est répercutée dans le monde entier. L'Extrême Orient donnant aujourd'hui plus des quatre cinquièmes de la production mondiale, il est évident que le prix des autres soies est obligé de se mettre à l'unisson. Autrefois, les soies asiatiques avaient entraîné tous les prix vers la baisse. Depuis la guerre, elles les ont entraînés vers une hausse fantastique.

Dans l'évolution des prix (1), retracer les fluctuations du marché de Lyon, c'est donc résumer en quelque sorte tout le commerce de la soie. L'ère vraiment moderne commence avec la maladie du ver à soie. D'abord l'anéantissement des récoltes européennes provoqua un violent mouvement de hausse. De 1861 à 1868, les organsins d'Italie, par exemple, passent de 74 francs à 140 francs le kilo. Puis l'arrivée, en grandes quantités, des soies asiatiques, d'abord par Londres, puis par Lyon, détermina une baisse, qui devait se prolonger jusqu'aux environs de l'année 1892. Il y eut bien quelques accidents, comme la crise de 1876, provoquée par une mauvaise récolte italienne. Les organsins d'Italie, partis de 62 francs le kilo en avril, montèrent à 121 francs et retombèrent brusquement à 71 francs l'année suivante. Mais, dans l'ensemble, pendant cette période, les prix se sont caractérisés par une diminution lente et régulière, de moitié ou même des

(1) D'après les chroniques du *Bulletin des Soies* et les publications de la maison Chabrières, Morel et C^{ie}.

trois quarts. En 1892, l'organsin de France, premier ordre, 10/12, était à 50 francs ; la grège d'Italie à 42 francs ; celle du Japon filature 1/2 13/15 à 41 francs ; celle de Canton à 36 francs. Cette longue période, qui correspond à la suprématie incontestée de Lyon dans le commerce mondial, fut dans l'ensemble assez heureuse et Lyon pouvait se féliciter d'avoir donné la soie au monde à meilleur marché.

De 1892 à 1914, la baisse est enrayée. Si les récoltes grandissent avec le développement du Japon, la progression de la demande n'est pas moins rapide. Au-dessus de la fabrique lyonnaise et de la fabrique allemande apparaît la fabrique américaine. Une stabilité très réelle va refléter cet état d'équilibre entre la production et la consommation, avec une légère tendance à la hausse, qui provoque les secousses successives de 1893, 1895, 1899 et surtout de 1907. Mais chaque fois, après un mouvement d'ascension plus ou moins accentué, les prix étaient retombés brusquement, non sans faire des victimes dans le commerce de la soie. En 1914, à la veille de la guerre, les prix n'étaient pas sensiblement supérieurs à ceux de l'année 1892 : organsin de France, 58 francs ; grège d'Italie, 54 francs ; grège du Japon, 48 francs ; grège de Canton, 40 francs.

Pour le marché de Lyon, toute cette période, et plus spécialement les années d'avant guerre, ont laissé le souvenir de temps assez durs. A l'extérieur, dans leur travail de répartition, les marchands lyonnais se heurtaient à la concurrence de Milan. Même sur leur propre place, les circonstances avaient cessé d'être favorables. Longtemps, la mode fut aux costumes de laine. Quand elle revint enfin aux étoffes de soie, l'espoir d'une forte consommation fut déçu par ce qu'on a appelé la crise de l'aunage. La haute couture de Paris avait lancé des robes courtes et peu étoffées. Dans le détail, la mode devenait capricieuse et instable. Le grand article de fond avait disparu. Il n'était plus possible de fabriquer en placard. Les fabricants ne s'approvisionnaient plus qu'au jour le jour. La prudence paraissait d'autant plus nécessaire que les alertes de la politique internationale devenaient continuelles avec l'attitude agressive des empires centraux et qu'en 1912 éclataient les guerres orientales, prélude menaçant de la grande guerre mondiale. Cet état de choses avait un retentissement fâcheux sur les industries de la fila-

ture et du moulinage, obligées de se transformer au cours d'une période de crise. D'ailleurs, ces années d'avant guerre furent difficiles pour toute la vie économique en France.

Avec la guerre commence une phase anormale, une rupture d'équilibre prodigieuse. Ce fut d'abord une véritable panique. Il y eut un moment où tout manqua à la fois : mobilisation des moyens de transport sur terre et sur mer, appel sous les armes de tous les hommes valides, fermeture des grandes Bourses, prorogation des échéances, suppression des avances et des opérations d'escompte, abolition du crédit. L'immense courant habituel des transactions se trouvait comme congelé d'un jour à l'autre dans le monde entier, car les pays neutres eux-mêmes subissaient le contrecoup de ce cataclysme. Le commerce de la soie, plus que tout autre, en raison de son caractère international, devait être victime de ces bouleversements. Il fallut un certain temps pour que les mesures prises par les banques et les gouvernements rendissent aux échanges quelque certitude.

Mais alors, quand on eut compris que la guerre ne serait pas une affaire de quelques mois, et qu'il était impossible d'en prévoir la fin, il y eut à Lyon une période de prévisions très sombres, de pessimisme aigu. Les fabricants, dont la plupart des tissages étaient arrêtés, faute de main-d'œuvre, estimaient que le marché intérieur allait manquer entièrement. La mobilisation et la réduction supposée des gains devaient diminuer les facultés d'achat. Les deuils, frappant un si grand nombre de familles, mettraient fin aux réunions mondaines, indispensables au développement de la mode féminine. Il ne fallait pas davantage compter sur l'exportation, principal ressort du commerce des soieries, car ou bien les clients de la fabrique lyonnaise étaient également en guerre, ou bien les communications avec eux devenaient difficiles. C'est à peine si l'on pouvait prévoir la fabrication de quelques crêpes et de quelques tissus en noir.

En août 1914 commence donc une brusque dépression des prix, qui atteint son minimum dans les premiers mois de l'année 1915, avec les chiffres suivants : organsin de France, 46 francs ; grège d'Italie, 44 francs ; grège du Japon, 38 francs ; grège de Canton, 30 francs.

Toutefois, dès le début de l'année 1915, on se rendit compte que le plus mauvais moment était passé. Si la con-

somation, accablée par les deuils et l'anxiété, était réduite à peu de chose, les approvisionnements diminuaient dans des proportions identiques. L'entrée de la Turquie en guerre suspendait les arrivages du Levant et de l'Asie centrale. L'intervention de l'Italie faisait présager un affaiblissement analogue des récoltes au delà des Alpes. L'Extrême Orient, et surtout le Japon, ne se souciaient pas de livrer une marchandise à trop bas prix. L'état nippon et les banques se mettaient en devoir d'organiser un groupement semi-gouvernemental, destiné à lutter contre la dépréciation des prix. Un véritable resserrement de la matière première était donc très sensible. La conséquence obligatoire fut, au cours de l'année 1915, une stabilisation des prix. Mais la confiance ne revenait que lentement. On ne pouvait croire qu'un avenir prochain ménageât une hausse violente au milieu d'événements aussi graves. Les plus optimistes n'osaient pas espérer mieux que le maintien des cours.

Cependant, les derniers mois de l'année 1915 voyaient s'amorcer une reprise qui allait, en plusieurs étapes, se prolonger pendant toute la guerre. Si la production faisait des progrès sensibles et, sous l'influence des stocks des années précédentes, atteignait le chiffre de 27 millions de kilos, en 1916, la consommation reprenait une activité nouvelle. La mode restait favorable à la soie et ramenait des costumes féminins plus amples. Si les soieries de luxe n'étaient plus de saison, les articles classiques, les velours, les taffetas, les mousselines et surtout les différents genres de crêpes allaient être d'autant plus demandés que, par suite du renchérissement des textiles communs, les soieries devenaient presque des objets de grande consommation. Les industries de guerre édifiaient des fortunes. Les salaires énormes, qu'elles distribuaient aux ouvriers, déterminaient une faculté insoupçonnée de dépenses. A mesure que la guerre se prolongeait, le luxe reparaisait, timide d'abord, puis sans vergogne.

S'il en était ainsi chez les belligérants, à plus forte raison chez les neutres. L'Amérique était dans une situation extraordinaire de prospérité, car l'arrêt des industries européennes multipliait les commandes au dehors. Le rôle des Etats-Unis devenait écrasant dans le commerce de la soie et la fabrication des soieries. Maintenant, ils raflaient presque toute la production d'Extrême Orient.

En même temps, une véritable paralysie des transports était de plus en plus sensible à destination des marchés européens. Les torpillages de navires, chargés de soie, impressionnaient fâcheusement le commerce. Il fallait contingerter les importations. On parlait même d'arrêter tout trafic avec la Chine et le Japon. La réserve même qui, au début de la guerre, avait réduit à l'extrême les engagements et les stocks, devenait un puissant levier de hausse avec le retour à l'activité. Le ralentissement ou la cessation des transports étaient de nature à donner le même résultat que l'absence de récoltes. Si la soie ne manquait pas, elle arrivait au prix de difficultés inouïes et l'on pouvait même craindre qu'elle n'arrivât plus. La perspective d'une famine de la soie, analogue à la fameuse famine du coton en 1860, inquiétait les esprits et précipitait la hausse.

D'ailleurs, cette hausse correspondait aussi à une augmentation considérable de tous les prix de revient : progression ininterrompue du fret et des assurances maritimes, dépréciation croissante du franc, particulièrement sensible à partir de 1916. Les changes d'Extrême Orient font alors un véritable bond. Le taël, qui n'avait pas dépassé 4 en 1914, atteignait 5 et 6 ; le dollar mexicain montait de 2,50 à 3,46 et le yen de 2,60 à 3,20. Le marché lyonnais, obligé de payer en yens, en taëls, en dollars mexicains, était ainsi victime d'un renchérissement factice, qui lui enlevait le bénéfice de la stabilité, que les prix avaient gardée, en monnaie indigène. Il est vrai que, dans les mêmes délais, le change français en Italie passait de 105,70 à 118,18, mais ce n'était pas une compensation suffisante. Enfin, les prix de toutes choses montaient avec l'insuffisance générale des moyens de production et l'inflation monétaire.

La plupart des causes économiques agissaient donc dans le sens de la hausse. D'autres, il est vrai, agissaient en sens contraire, à savoir toutes les restrictions gouvernementales à la liberté des importations et surtout des exportations, les menaces de mainmise par l'Etat sur tout le commerce des matières premières, les méthodes de guerre économique, destinées à empêcher le ravitaillement des ennemis, à travers les territoires neutres, par exemple le contingentement de la Suisse. Mais l'effet de ces mesures fut toujours atténué par des dérogations et d'ailleurs il n'était pas toujours facile

de se mettre d'accord entre alliés. Par exemple, le contingentement de la Suisse en 1917 provoquait des résistances de la part de l'Italie, qui prétendait que l'arrêt des exportations vers Zurich et Bâle pouvait être à l'égard de Milan un coup terrible et provoquer une baisse dangereuse. On décidait alors qu'un *Bureau d'achat interallié* achèterait les soies, quand le prix de l'organsin d'Italie, qualité classique, reculerait à 90 francs. Les cours effleurèrent un instant ce crai d'arrêt, mais ils remontèrent vite, de telle sorte que le bureau d'achat n'eut pour ainsi dire pas à intervenir. L'influence de ces éléments économiques de baisse était ainsi facilement neutralisée.

Quant aux faits d'ordre politique ou militaire, ils influaient tour à tour dans l'un ou l'autre sens. L'entrée en guerre de l'Amérique, discutée pendant longtemps, prêtait à des interprétations diverses. A côté des chances de salut qu'elle nous apportait, ne serait-elle pas une cause d'arrêt ou de ralentissement des tissages de Paterson, et par suite de crise économique générale ? Chaque victoire des alliés était un réconfort, qui donnait confiance au commerce et consolidait les progrès des cours. Au contraire, les succès des empires centraux, le désastre italien de Caporetto en 1917 et l'invasion des provinces séricicoles du nord de l'Italie, les formidables menaces allemandes sur Paris, en 1918, l'évolution de la Russie vers le bolchevisme et la paix séparée, provoquaient des oscillations marquées, mais passagères vers la baisse.

En définitive, le courant ascensionnel, brisant toutes les résistances, porta d'abord les prix aux chiffres suivants, en avril 1916 : organsin de France, 95 francs ; grège d'Italie, 85 francs ; grège du Japon, 78 francs ; grège de Canton, 65 francs. Puis, en décembre 1916, les cours de 100 francs étaient atteints et même dépassés, ce qui ne s'était pas vu depuis la crise de 1876. En septembre 1917, on cotait 120, 110, 102, 90 ; enfin, aux environs de l'armistice, 145, 135, 110 et 95. Ce fut pour le commerce de la soie une période de gros bénéfices et de grande sécurité. Mais si l'on songe aux difficultés inouïes que marchands et fabricants durent surmonter pour alimenter et mettre en marche les tissages, on admettra que ces gains, arrivant après une longue période de travail ingrat, étaient la juste récompense de leurs efforts.

L'armistice victorieux mettait fin brusquement à quatre années de misère, mais si la joie était d'autant plus intense que l'échéance avait été plus inattendue, une certaine inquiétude se manifestait dans le monde des affaires. Comme en 1914, les prévisions étaient pessimistes. Désormais, la disette de soie n'était plus à craindre. Les arrivages d'Extrême Orient allaient se faire librement. Les communications avec le Proche et le Moyen Orient pouvaient être rétablies à bref délai. La liberté des importations et des exportations était proche. Une brusque diminution du fret, des assurances et de toutes les dépenses accessoires semblait certaine. Une perturbation analogue troublait les changes. On escomptait une reprise du franc et, par contrecoup, un affaiblissement des monnaies orientales. Avec le retour à l'état normal, la baisse paraissait inévitable. La prudence s'imposait donc.

Du côté de la consommation, l'épidémie de grippe sévissait dans le monde entier et prolongeait dans les familles les deuils, que la paix avait interrompus. D'autre part, l'opinion des acheteurs était unanime à croire que les prix de guerre n'étaient pas destinés à se maintenir. La fabrique de soieries éprouvait de réelles difficultés à faire respecter les engagements d'une partie de sa clientèle, qui cherchait à se dégager par tous les moyens. Les cours tombèrent en mars-avril 1919 à 115 francs (organsin de France), 105 francs (grège d'Italie), 75 francs (grège du Japon) et 65 francs (grège de Canton).

Cependant, au mois d'avril 1919, allait commencer une seconde vague de hausse, moins prolongée que la première, mais plus extraordinaire encore. C'est peut-être la page la plus brillante des annales soyeuses. L'explication d'un tel phénomène, lié du reste à un mouvement général de tous les prix, ne doit pas être cherchée plus que précédemment dans une diminution des récoltes. L'année 1919, avec ses 27.300.000 kilos, était en effet très supérieure à l'année précédente. Des stocks étaient connus, par exemple en Italie. Dans la crainte que le mouvement de baisse, déclenché par l'armistice, ne se transformât en débâcle, et ne ruinât les deux richesses nationales du pays, sériciculture et filature, le gouvernement italien avait créé un *Office national d'achat*, qui devait ramasser la production à des prix sensiblement supérieurs au taux de sûreté, que l'Office interallié avait établi pour les achats

éventuels de soies ouvrées. L'écoulement de ces stocks italiens était une menace pour l'avenir.

Mais, en 1919, les marchés vont manifester une indifférence complète pour les résultats des récoltes mondiales. Qu'importe l'intensité de la production, si la demande est plus active encore. L'ampleur démesurée de la demande, tel sera le trait dominant de cette période. La fin victorieuse de cette guerre de quatre ans provoque en France et chez tous les alliés une véritable frénésie de luxe et de bien-être. Il faut à tout prix et le plus vite possible rattraper le temps perdu, prendre sa revanche des heures mauvaises et savourer le plaisir de vivre. Les vaincus eux-mêmes, si longtemps privés de beaux tissus, se rouvrent au commerce et paraissent affamés de soie. Mais surtout les Etats-Unis vont continuer à faire sentir leur action bienfaisante sur les marchés soyeux. En 1919, leurs importations représentent les trois quarts de la production mondiale. Non seulement ils accaparent la récolte du Japon et même de la Chine; mais, à la faveur des nouvelles défaillances de la lire, ils envahissent le marché de Milan, de telle sorte que le gouvernement italien peut liquider ses stocks avec une facilité qui dérouta toutes les prévisions.

Les éléments de hausse l'emportent d'autant plus que les conditions économiques générales restent mauvaises, par suite de tous les impedimenta que la guerre a laissés, et dont on ne se débarrasse qu'avec une extrême lenteur. Si la mer est devenue libre, la crise des transports se prolonge avec l'embouteillage de toutes les lignes de chemin de fer et se complique d'une crise de combustible. La journée de huit heures et les grèves ralentissent le travail des industries. Les salaires, les frais de production et de transformation augmentent, à mesure que tous les prix tendent à s'élever. Enfin et surtout, le change fait en 1919 un nouveau bond formidable. La première année d'après guerre est en France une année de politique financière néfaste : emprunts à des conditions exorbitantes, émission démesurée de papier-monnaie, balance commerciale, où les importations écrasent les exportations. Toutes les conditions se trouvent réalisées pour amener une inflation des prix à l'intérieur, une dépréciation de notre devise à l'étranger. Après avoir faibli pendant quelque temps, le yen remonte, en 1919, de 3 à 7, le dollar mexicain de

4,27 à 12,08, le taël de 6,235 à 15. Par contre, en Italie, le change français continue ses progrès et passe à 132,50. Un parallélisme remarquable s'établit ainsi entre le cours de la soie sur le marché de Lyon et le cours des changes, surtout des changes orientaux.

En moins d'un an, une hausse ininterrompue portait les cours du marché de Lyon, en février-mai 1920, à 475 francs (organsin de France), 455 francs (grège d'Italie), 430 francs (grège du Japon), 375 francs (grège de Canton). Certains contrats arrivèrent même au cours invraisemblable de 500 francs. C'était donc de 8 à 10 fois les cours d'avant guerre. Il est vrai que les textiles communs avaient marché plus vite encore et atteint des progressions de 10 à 12. Ce fut pour le commerce de la soie, comme pour tous les commerces, une période bénie, un véritable âge d'or. Les soucis et les ennuis de la guerre avaient disparu. Les affaires, faciles et fructueuses, se traitaient dans une atmosphère de hausse journalière, le vendeur imposant toutes ses conditions à l'employeur, qui achetait à n'importe quel prix.

Mais à toute période de prospérité excessive succède inévitablement une crise, qui est une sorte de reflux nécessaire. Tôt ou tard, les grandes lois naturelles reprennent leurs droits. Les premiers signes précurseurs parurent aux Etats-Unis. Dès le 12 novembre 1919, une panique se produisait à la Bourse de New-York, provoquée par une avalanche de titres, jetés soudain sur le marché. La baisse fut enrayée, mais elle était fatale à bref délai, par l'exagération même de la hausse. Il arrive un moment où la consommation doit s'arrêter en face de prix trop élevés. D'autre part, un élément psychologique eut également son rôle. Aussitôt qu'on parla de vague de baisse, chacun cessa d'acheter ou même essaya d'annuler ses commandes.

C'est aux Etats-Unis que la crise se développa tout d'abord. Il fallut arrêter les deux tiers des métiers et cesser les achats sur les marchés japonais, où, par contre-coup, éclata une crise non moins redoutable. En présence de l'accumulation des stocks, les détenteurs japonais, qui s'étaient laissés aller à la Bourse de Yokohama à des spéculations effrénées, furent obligés de faire des concessions. A partir du mois de mai 1920, une baisse vertigineuse se répercute rapidement d'Orient en Occident sur tous les marchés. C'était la ruine

du Japon, si le gouvernement de Tokio n'avait pris des mesures énergiques : fermeture de la Bourse et surtout organisation, sur le modèle du Bureau d'achat italien, d'un Syndicat officiel, l'*Imperial Raw Silk C°*, chargé de rassembler, pendant deux ans, tous les stocks à un prix standard, qui ne devait pas être inférieur à 1.500 yens pour la grège filature 1 $\frac{1}{2}$ 13/15. Tout l'Extrême Orient résista comme il put. Les départs à Shanghai se trouvèrent diminués de 52 %, à Canton de 56 %, à Yokohama de 64 %, de telle sorte que les quantités mises à la disposition des fabriques, en 1920, n'atteignirent pas 21 millions de kilos. Cette action, jointe à des bruits tendancieux sur la prétendue faiblesse des récoltes orientales, enrayèrent un instant les cours, de juillet à septembre. Une reprise passagère se dessina sur le marché de Lyon, aux environs de 275 francs (organsin de France), 270 francs (grège d'Italie), 215 francs (grège du Japon), 180 francs (grège de Canton). Puis la baisse reprit, irrésistible. Vers le milieu de l'année 1921, les prix étaient retombés à 130 francs (organsin de France), 123 francs (grège d'Italie), 120 francs (grège du Japon), 118 francs (grège de Canton). La descente de l'année 1920 n'était pas moins mémorable que la montée de l'année 1919. Jamais on n'avait vu de telles variations.

A côté de cette débâcle, les oscillations de 1876 et de 1907 paraissent insignifiantes et cependant elles avaient été plus dangereuses. En 1920, il n'y eut pas le moindre accident sur le marché de Lyon. Pas une maison n'a faibli, malgré la baisse des prix, le relèvement du taux de l'escompte et le resserrement des crédits en banque, tandis que des chutes retentissantes ébranlaient d'autres commerces ou d'autres industries. Dès la fin de l'année 1919, les affaires, sur le marché de Lyon, avaient cessé d'être fébriles. Les marchands de soie n'arrivaient plus à proportionner leurs moyens financiers aux exigences d'une matière première dont le prix devenait formidable. Les cours exagérés finissaient par être un frein salutaire. D'autre part, à côté de ce facteur matériel, un facteur moral intervenait aussi. Les vieilles qualités de prudence et de modération, que le caractère lyonnais sait si bien allier à des initiatives souvent audacieuses, ne pouvaient manquer d'être mises en éveil par tout ce qu'il y avait d'anormal dans la situation économique. L'expérience du passé avait appris que les désastres suivent de près les

grandes hausses. A la louange des marchands de soie de Lyon, on peut dire qu'à partir du jour où l'on atteignit les taux de 500 francs, ils furent d'accord désormais pour refuser toute affaire. L'absence de stock rendit la situation intrinsèque du marché absolument saine. La baisse ne pouvait plus avoir aucune conséquence néfaste.

Cette baisse, on l'espérait complète, avec un nivellement général des prix vers la situation d'avant guerre. Mais ce retour à l'équilibre était impossible, car les conditions économiques restaient défavorables, surtout en Europe. La liquidation de la guerre était d'autant plus difficile que les résistances des vaincus rendaient l'avenir incertain. Depuis le milieu de l'année 1921, la tendance générale est à la hausse et la soie n'a pas fait exception.

A part les inévitables oscillations de détail, et une assez forte dépression dans les premiers mois de l'année 1922, un nouveau mouvement ascensionnel s'est poursuivi en deux étapes principales, portant les cours, dès la fin de l'année 1921, à 260 francs (organsin de France), 255 francs (grège d'Italie), 225 francs (grège du Japon), 240 francs (grège de Canton) ; puis, au 15 mars 1923, respectivement à 350, 355, 345 et 325, c'est-à-dire avec quelques inversions en faveur des grèges d'Italie et de Canton, que certaines modes, comme la vogue des crêpes de Chine, ont particulièrement favorisées.

L'avalissement des prix, que l'on avait escompté dans les pays d'origine et surtout au Japon, a été enrayé en 1921. L'intervention de l'*Imperial Raw Silk* a fini par être efficace. Ses ressources, évaluées à 100 millions de yens, lui permirent de retenir des stocks considérables, qui montèrent jusqu'à 56.000 balles. Pour bien marquer leur intention de ne pas capituler, les Japonais mirent ces soies dans des emballages métalliques, de manière qu'elles pussent attendre, en cas de besoin, sans se détériorer. Ils firent ainsi la loi aux acheteurs. La fabrique américaine, sur une nouvelle poussée d'activité, fut obligée de subir leurs conditions. Les stocks de Yokohama, qui avaient donné tant d'inquiétude au gouvernement nippon et à tout le commerce de la soie en général, se liquidèrent avec autant de facilité que précédemment ceux du Bureau d'achat italien. Vers le milieu de l'année 1922, le I. R. S. pouvait se séparer. Il avait non seulement tiré d'un

mauvais pas la production japonaise, mais réalisé des bénéfices considérables (8 millions de yens), en revendant à 1.900 et même 2.000 yens ce qu'il avait acheté à 1.500.

Dans les conditions actuelles, tout dépend des facultés d'absorption de l'Amérique à l'égard du grand réservoir de matière soyeuse qu'est l'Asie. L'Amérique fait les prix avec le Japon. Ces deux puissances ont plus que jamais la maîtrise sur l'échiquier du commerce mondial de la soie. La marche de Lyon a perdu son rôle régulateur, car que représentent, à côté des stocks de New-York, les quantités de soie qui passent à Lyon ? Notre marché ne fait qu'enregistrer des influences étrangères. Ses pulsations ne sont que des secousses venues du dehors. Il est ballotté au gré des vents qui soufflent du Japon ou des Etats-Unis. De là des sautes de plus en plus accentuées d'activité ou d'accalmie, ainsi qu'une difficulté de prévision toujours plus grande.

Enfin, les fluctuations du change, encore plus énigmatiques, achèvent de rendre les affaires difficiles. L'un des caractères essentiels de l'année 1922 est la nouvelle dépréciation du franc. A la fin de cette année, le yen s'élève à 7 et 7,50 ; la piastre à 8 ; le taël à 10 et même à 12, et voici que la lire se raffermir brusquement et regagne une partie du terrain perdu.

Après cette nouvelle poussée des changes, un ralentissement est toujours à craindre et pourrait causer de grands ravages avec des taux revenus à une si forte altitude. Voilà pourquoi les marchands de soie restent circonspects et refusent de constituer des stocks. Ces craintes ne sont pas chimériques. C'est ainsi que, du 15 au 30 mars dernier, les prix sont retombés soudains à fr. : 340, 330, 315, 300, par suite d'une brusque amélioration de notre devise.

Les fluctuations, que nous venons d'énumérer à propos de Lyon, se retrouvent dans les autres marchés de consommation. A New-York, par exemple, la courbe des prix, de 1910 à 1922, est très analogue à celle de Lyon, avec peut-être une légère avance dans les dénivellations, comme il convient à un marché qui est devenu le centre régulateur. La grège filature du Japon était, en 1910, à 3 dollars et demi. Une légère hausse, en 1913, la porte au-dessus de 4. En 1914, le contrecoup de la guerre européenne la fait descendre un peu au-dessous de 3, mais avec le début de l'année

1915 elle se relève, pour atteindre, dès le milieu de l'année 1917, un niveau de 7, qui ne sera pas dépassé l'année suivante, contrairement à ce qui se passe en Europe, par suite de la mobilisation américaine. En 1919, nouvelle hausse. La grège du Japon arrive à 16 dollars au début de l'année 1920. Elle revient aux environs de 5 avant la fin de cette même année et depuis cette époque un nouveau mouvement de hausse l'entraîne. Le sens des oscillations est donc le même qu'à Lyon, mais on est frappé des différences d'amplitude. A New-York, les prix de 1920 sont à peine quatre fois plus élevés que ceux d'avant guerre. C'est ce qui se serait produit à Lyon, sans le change. La grège du Japon aurait valu 170 francs en 1920 contre 45 francs en 1914. On voit par là toute la stabilité que donne à la vie économique d'une nation une monnaie qui est saine.

Le change a introduit des différences apparentes entre les cours des divers marchés, mais, au fond, l'uniformité reste identique, après comme avant la guerre (1).

(1) A condition de calculer sur des unités de poids analogues. Ainsi les prix du marché de New-York, change déduit, semblent deux fois moins élevés qu'à Lyon, car ils sont basés non pas sur le kilo, mais sur la livre anglaise de 453 grammes.

CHAPITRE VIII

LES MATIÈRES PREMIÈRES AUTRES
QUE LA SOIE§ 1^{er}. — **DECHETS DE SOIE. SCHAPPE ET BOURRETTE**

En marge du commerce de la soie, il est impossible de ne pas mentionner certains éléments, qui interviennent dans la fabrication des soieries et dont l'influence ne cesse pas de grandir, soit à cause des quantités qu'ils ajoutent à la soie proprement dite, soit à cause de l'action qu'ils exercent dans l'établissement des prix. Ce sont d'abord les déchets de soie et les filés qui en dérivent après transformation industrielle, c'est-à-dire les schappes et bourrettes.

Ces déchets sont de plusieurs sortes et proviennent tantôt des cocons, tantôt de la soie elle-même. Les premiers sont appelés déchets à la magnanerie. Ce sont d'abord les cocons ouverts ou percés, provenant du grainage ou des vers sauvages, les chiques ou cocons inachevés, les cocons doubles ou douppions. Sauf que le fil est coupé ou enchevêtré, ces cocons donnent une soie absolument analogue à la soie grège ordinaire. Ce ne sont donc pas des déchets, au sens véritable du mot. Il s'agit plutôt d'un défaut de structure qui rend difficile ou impossible le dévidage par les procédés ordinaires.

D'autres cocons sont réellement défectueux et la soie avariée pour diverses raisons : cocons tachés, négronés ou

(1) Cf. VIGNON et BAY. La soie au point de vue scientifique et industriel.

rouillés, muscardinés, c'est-à-dire couverts de taches noires, jaunes ou blanches, provenant soit de l'humidité des locaux, soit de la décomposition de la chrysalide, mal étouffée ou atteinte par les maladies. Certains cocons sont soufrés, par suite des fumigations d'acide sulfureux, que l'on emploie encore dans certaines éducations. Le passage de tous ces éléments à la bassine achèverait de les détériorer.

Enfin, il faut signaler la bourrasse ou blaze, c'est-à-dire le réseau soyeux qui entoure les cocons. C'est un déchet normal, et non plus exceptionnel, comme dans les cas précédents (1).

La production séricicole a tout intérêt à vendre ses cocons au prix fort pour la filature de grège et non pas au rabais pour les déchets. Le grand principe des méthodes modernes est de diminuer autant que possible les cocons defectueux. Ils ne sont abondants que dans les régions de civilisation inférieure.

C'est l'inverse avec les déchets à la filature. Plus les méthodes de travail se perfectionnent et plus ces déchets sont abondants, car on s'efforce de séparer le fil proprement dit de tous les éléments étrangers. Comme les procédés de filature à l'européenne se propagent dans toutes les régions du monde, les quantités ne cessent pas de croître. Ces déchets à la filature comprennent essentiellement les frisons : c'est-à-dire les couches superficielles du cocon, relativement grossières, qui se séparent du fil de grège pendant le battage, les telettes, c'est-à-dire au contraire les dernières couches ou vestes, précédant la chrysalide. Enfin certains cocons cessent de se dévider. Ce sont les bassinés. Les frisons sont de beaucoup les plus importants des déchets à la filature et même de tous les déchets. Quant à ceux qui proviennent du moulinage et du tissage, ils sont peu abondants et présentent moins d'intérêt.

On voit ainsi combien ces matériaux sont nombreux et

(1) On s'est même préoccupé de tirer parti des chrysalides. Il ne peut être question d'imiter certaines provinces chinoises, où les indigents, paraît-il, se nourrissent quelquefois des grosses chrysalides de cocons tussah. Mais cet emploi est tout indiqué pour le bétail et la volaille. De plus nos chimistes ont imaginé des emplois industriels. Les chrysalides peuvent donner un excellent engrais azoté, ou bien encore une huile acide, de couleur brun rougeâtre, utilisable dans la fabrication des savons inférieurs. On calculait ainsi que l'Italie serait capable d'extraire 9 à 10.000 quintaux de cette huile. Cf. Columbo.

variés. Ils dérivent non seulement des soies domestiques, mais des soies sauvages, qui dans bien des cas, en raison de leurs caractères spéciaux, ne peuvent être employées que comme déchets. L'ensemble de tous ces éléments forme ce qu'on appelle la bourre de soie en masse.

Que représente en volume et en poids toute cette bourre, comparée à la soie grège ? Des chiffres sensiblement égaux. On admet que 100 kg. de cocons secs représentent en moyenne 60 kg. de chrysalide et 40 kg. de matière soyeuse, dont 25 de grège et 15 de déchets. Les déchets à la filature, plus ou moins abondants, comme on sait, suivant le procédé employé, européen ou indigène, atteindraient en moyenne une proportion de 60 % du poids de soie grège. Les déchets à la magnanerie, quand ils existent, donnent des chiffres encore bien plus élevés, car il faut additionner tout le poids mort, que représentent les chrysalides. A tous ces éléments s'ajoutent les poussières et les matières terreuses, que les producteurs ne se font pas faute d'amasser, pour augmenter leurs bénéfices, ce qui enfle d'autant les statistiques.

Le poids brut total des déchets produits dans le monde ne serait guère inférieur à celui de la grège, mais il s'en faut que tout soit utilisé. Des quantités considérables seraient perdues par négligence. Il y a quelques années on signalait que, dans les pays du Caucase, on employait les bourres de soie, en guise d'étoupes, pour nettoyer les machines ou boucher les fentes des toitures. Toutefois les industries de la schappe sont devenues si actives, qu'elles ont été obligées de se livrer à une véritable chasse de la matière première, et que partout où elles étendent leur action, on ne néglige plus rien de ce qui peut fournir seulement un atome de soie.

Ces déchets viennent des mêmes régions que la soie grège. Ils passent généralement par les mêmes routes et les mêmes marchés. La production française est devenue insignifiante. En Italie elle dépasse 3 millions de kilos, dont 150.000 pour les seules bourres de moulinage. La dernière guerre a restreint la production levantine des déchets, comme celle de la soie, de telle sorte que c'est l'Extrême Orient surtout qui compte. Vers 1875, les exportations de Chine (1) (Shanghai

(1) D'après les statistiques des associations de marchands étrangers en Extrême Orient.

et Canton) ne dépassaient guère 500.000 kg. et celles de Yokohama 300.000. Depuis cette époque elles ont réalisé des progrès énormes. Dans la campagne 1913-14, Shanghai a donné 8.132.700 kg., Canton 2.540.468 et Yokohama 5.102.820. Les campagnes d'après-guerre ont été sensiblement plus faibles, surtout 1920-21. (Shanghai 3.679.980 kg., Canton 1.131.245, Yokohama 3.246.300).

La similitude avec la soie grège n'est donc pas absolue. C'est la Chine qui est en tête des régions de production. Les exportations japonaises ne sont pas les plus importantes, car de grandes industries locales ont été créées, qui retiennent la matière première, tandis que l'accaparement par l'Amérique est beaucoup moins sensible que pour la soie proprement dite.

Les exportateurs d'Extrême Orient, qui expédient la soie grège, peuvent également faire le commerce des déchets. Toutefois certaines maisons sont spécialisées. A Yokohama, pendant la campagne 1921-22, sur 12 entreprises principales d'exportation des déchets, une seule était française, contre 3 suisses, 2 italiennes, 2 anglaises, 3 japonaises, 1 américaine. La maison française exportait à destination de Marseille 5.633 balles, tandis que les maisons suisses, qui étaient largement en tête du trafic, exportaient à elles seules 16.500 balles, dont 2.000 environ à destination de l'Amérique et le reste à destination de l'Europe. Au total, sur 24.600 balles de trois piculs (environ 180 kg.), plus de 19.000 balles prenaient la direction de l'Europe et 5.000 seulement celle de l'Amérique.

Dans les pays d'origine, la sortie est généralement libre, comme pour les autres matières soyeuses. Les prix varient suivant les qualités et les origines. A la fin du siècle dernier ils avaient, comme ceux de la soie grège, tendance à baisser. Mais ils sont aujourd'hui trois ou quatre fois plus élevés qu'avant la guerre.

		1912	1921
		—	—
Prix moyens :	Italie	7 95	30 »
	Turquie	5 80	26 80
	Chine	7 75	31 20
	Japon	6 50	17 85 (1)

(1) Commission permanente des valeurs de douanes.

Les cours sont d'autant plus soutenus que le développement universel des fabriques détermine, comme pour la soie grège, une demande supérieure à l'offre.

Les déchets sont expédiés sous forme de gros ballots, dont l'emballage, encore moins soigné que celui des soies grèges, se réduit d'ordinaire à une seule enveloppe. D'Extrême Orient, ils arrivent sous forme de balles de 180 à 200 kg. comprimées à la presse hydraulique et cerclées de fer.

La France reçoit des quantités considérables de ces déchets. Elle conserve dans ce commerce une prépondérance qu'elle a perdue dans celui de la soie. Elle reste le principal centre d'absorption ou de redistribution. En 1911, les importations de bourres de soie en masse ont atteint leur chiffre le plus élevé : 12.300.000 kg. En 1913, elles étaient encore de 10.801.700 kg. Avec la guerre, ces quantités ont diminué, 4.250.000 kg. seulement en 1915, pour revenir à 8.500.000 en 1920, à 5.500.000 en 1921, à 7.273.600 en 1922. Elles dépassent de loin les importations de soie grège, mais elles sont un peu factices, comme tous les chiffres de déchets.

En 1913, les principales provenances étaient les suivantes (1) :

Chine	3.736.800 kg.	Russie	680.000 kg.
Japon	2.649.600	Indes	328.100
Italie	2.065.300	Espagne	97.700
Turquie	696.300	Indo-Chine	70.800

En 1922 :

Chine	3.275.100 kg.	Italie	609.700 kg.
Japon	2.335.500		

Elles correspondent aux grandes régions de production.

A vrai dire, les exportations faiblissent. Elles étaient de 2.400.000 kg. en 1911, de 2.608.300 en 1913, de 1.100.000 en 1915, de 1.030.000 en 1920 et de 300.000 seulement en 1921. Elles sont remontées à 830.300 kg. en 1922.

La Suisse est de beaucoup la principale cliente et aux quantités, qu'elle reçoit du commerce français, s'ajoutent les quantités, qui transitent pour son compte à travers notre territoire.

(1) D'après les statistiques des douanes.

En 1913, les principales destinations étaient les suivantes :

Suisse	1.057.900 kg.	Angleterre ...	178.800 kg.
Zones franches.	55.100	Italie	158.700
Belgique	626.300	Etats-Unis	51.700
Allemagne	434.100		

En 1922 :

Suisse	418.900 kg.	Italie	33.600 kg.
Angleterre	206.100	Etats-Unis	29.700
Belgique	160.600		

L'Italie est un centre de production plus encore que de redistribution. Les quantités importées, originaires surtout du Levant, sont beaucoup plus faibles qu'en France. Le chiffre le plus élevé de la période actuelle a été atteint en 1918 avec 850.000 kg. et le plus faible a été celui de 1921 avec 120.000. Une fois de plus, nous constatons que le rôle du marché de Milan se réduit à écouler une production surtout locale. En septembre 1922, les stocks de déchets à Milan se décomposaient ainsi : cocons doubles, 78.000 kg., frisons et autres déchets de l'Italie ou du Levant, 110.000. Mais comme dans le commerce de la soie, les exportations ont moins fléchi que chez nous. Elles ont atteint leurs chiffres les plus élevés en 1911 avec 3.200.000 kg., en 1919 avec 2.500.000, et leurs chiffres les plus faibles en 1917 avec 720.000 kg., en 1921 avec 1.700.000. Ce trafic était dirigé surtout vers la frontière française.

En Europe, les Etats qui, avec la France, absorbent les plus grandes quantités de déchets, sont l'Angleterre et surtout la Suisse. A vrai dire, la Suisse, malgré l'activité de ses industries, n'importait en 1919 que 1.750.000 kg. de déchets et 1 million en 1921, mais, comme elle se distingue mal des organisations françaises, il faut mettre en réalité au compte de la Suisse une bonne partie des quantités absorbées par la France.

Hors d'Europe les importations de bourres sont encore loin d'atteindre aux Etats-Unis les mêmes proportions que celles des soies grèges et ouvrées : 1.125.000 kg. en 1909, 2.800.000 en 1913, 4.500.000 en 1919, 3 millions en 1921. Mais les Américains ont déjà pris l'habitude de s'approvisionner eux-mêmes, sans recourir aux marchés européens.

C'est en France que l'on trouve, sauf la restriction en faveur de la Suisse, les plus grandes quantités absorbées : 10 millions de kilos en 1911, 3.200.000 en 1915, 7.750.000 en 1920, 5.400.000 en 1921, 6.500.000 en 1922.

Certains marchands de Lyon vendent les déchets aussi bien que la soie. Cependant ce commerce est surtout aux mains des organisations industrielles, qui transforment ces déchets en filés. D'ordinaire elles achètent directement leurs matières premières d'Extrême Orient aux exportateurs des marchés de Yokohama, Shanghai et Canton, sans recourir à d'autres intermédiaires. Quant aux déchets du Proche et du Moyen Orient, elles les prennent à Marseille, où les amènent les marchands levantins, marseillais ou lyonnais, généralement consignataires des filateurs ou des producteurs. Le marché de Marseille est ainsi un centre de distribution des bourres en masse, aussi bien que des cocons. Mais en réalité, son rôle se trouve restreint, comme dans le commerce de la soie, par ce fait que la plupart des déchets gagnent directement les centres de transformation et échappent ainsi au trafic marseillais.

Dans les tarifs douaniers, les bourres de soie en masse, comme toutes les matières premières plus ou moins brutes, sont accueillies avec autant de libéralisme que les cocons ou les grèges. Elles entrent en franchise en France, en Italie, en Amérique. Elles ne paient en Suisse qu'un droit de 0 fr. 50 par quintal (franc suisse). En Espagne elles paient au kilo brut un droit de peseta 0,15.

D'après Natalis Rondot (1), l'emploi de la bourre de soie serait très ancien. Il aurait même précédé l'utilisation rationnelle de la soie proprement dite. Avant la domestication du bombyx, les cocons n'étaient utilisés que percés par le papillon. Il fallait donc les réduire en étoupe, les filer à la quenouille et au fuseau, absolument comme les textiles communs, la laine par exemple.

Plus tard, avec les progrès de la domestication, on distingua la soie véritable, obtenue en dévidant les cocons, et le produit des déchets, filés au fuseau. Ce procédé, comme le premier, se propagea de proche en proche de la Chine vers l'Occident. Perses, Grecs, Latins ou Arabes connurent deux

(1) Rapport sur l'Exposition universelle de 1878.

sortes de fils de soie, les fils de grège continus, et ceux des déchets, formés d'une multitude de fragments rattachés. Ulpien appelle les premiers « serica » et les autres « bom-bucina ».

Dans l'Europe occidentale du moyen âge l'utilisation des déchets fut d'abord très limitée, car les mélanges de grège et de déchets étaient prohibés, pour éviter les malfaçons. Le « Livre des Métiers » d'Etienne Boileau interdit de mêler « fil ou flourine » avec soie, parce que l'œuvre ainsi obtenue est « fausse et mauvaise ». Elle doit être « arse », c'est-à-dire brûlée. La Fabrique de Lyon n'est pas moins sévère pendant tout l'ancien régime. Les règlements, approuvés par lettres-patentes du 13 mai 1667, interdisent aussi les mélanges. En 1721, les échevins prohibent, sous peine d'amende et de confiscation, l'emploi des fils de déchets dans la trame « des satins, des damas, des brocarts, des persiennes et des lustrines ».

L'utilisation vraiment industrielle des déchets ne pouvait se développer qu'à la fin du XVIII^e siècle, quand toutes ces prohibitions tombèrent avec les idées révolutionnaires françaises et quand la révolution économique anglaise eut apporté aux grandes industries modernes le machinisme qui leur était nécessaire. A ce point de vue seulement on peut dire qu'elle est toute récente et qu'elle est le produit des civilisations occidentales.

Mais on n'est pas d'accord sur ses origines immédiates. On en attribue le mérite tantôt à la France, tantôt avec plus de vraisemblance à la Suisse (1) ou à l'Angleterre, et il est assez rationnel de penser que cette industrie a grandi à proximité de centres déjà bien outillés pour le travail des textiles communs. Dès le XVIII^e siècle, en Angleterre, des filateurs de déchets de soie prenaient à leur compte les procédés employés dans les filatures de coton et utilisaient les mull-jenny. Chez nous il faut attendre la période suivante. En 1815, la Société française d'encouragement pour l'industrie nationale institue un prix pour le cardage et la filature mécanique des déchets. A l'exposition nationale de Paris, en 1819, apparaissent les premiers choix de filés de bourre.

(1) Les Suisses invoquent souvent en leur faveur le caractère germanique du mot *schappe*.

Mais c'est seulement dans la seconde moitié du siècle que l'emploi de la bourre filée se généralise, avec la démocratisation des modes et l'extension des tissus à bon marché. A l'exposition universelle de 1878 on a pu se rendre compte pour la première fois des immenses progrès, qui avaient été réalisés. Dans l'industrie et le commerce modernes, bien loin de repousser comme au temps des jurandes et de Colbert tout ce qui peut ressembler à des contrefaçons, on encourage au contraire tout ce qui permet d'abaisser les prix de vente. De même toutes les industries s'efforcent de récupérer leurs résidus. A plus forte raison est-il naturel de ne laisser de côté aucune substance soyeuse.

Toutefois la transformation des bourres en masse est beaucoup plus difficile que la filature de la soie et ne lui ressemble en rien. La filature de la grège est relativement simple par suite de la continuité du fil. Au contraire le filé de schappe est le produit de filaments de toute sorte, de nature, de dimensions et de texture différentes. La technique de cette industrie est celle des textiles communs, laine, coton et lin. Elle est même encore plus compliquée, en raison de l'extrême diversité des produits qu'elle traite. C'est elle qui comporte le plus grand nombre d'opérations intermédiaires. C'est elle qui exige l'outillage le plus perfectionné et le plus onéreux. Elle n'est praticable qu'en raison du prix très élevé des matières soyeuses. Tandis que les industries de la soie et surtout des soieries peuvent s'accommoder de petits ateliers et même d'installations familiales, celles des bourres de soie sont obligées de prendre les formes de la grande industrie avec une concentration toujours plus grandes des capitaux et des usines.

Cette transformation des déchets suppose un traitement à la fois chimique et mécanique : d'abord élimination des matières étrangères et décreusage, avec macération et fermentation, pour ramollir les fibres et éliminer la gomme, ensuite peignage et cardage, pour démêler tous les filaments enchevêtrés, filature enfin avec des métiers à broches, comme dans les industries cotonnières. Ces diverses opérations ne sont pas forcément réunies. Certaines usines ne s'occupent que du peignage, d'autres seulement de la filature.

On obtient ainsi des bourres de soie peignées et cardées, puis des bourres de soie filées, qui se divisent elles-mêmes en

fil de fantaisie et fil de schappe. Les premiers sont blancs, à peu près complètement décreusés au savon, tandis que les autres conservent une certaine quantité de grès. Le nom de filosellé, ainsi que d'autres appellations usitées autrefois, s'appliquent aujourd'hui à des catégories inférieures de schappe. On distingue aussi les fils simples ou cannettes, utilisés de préférence dans les trames ; les fils doubles, utilisés dans les chaînes ; les fils retors, destinés aux passementeries et aux fils à coudre.

Ces diverses opérations de peignage et de filature donnent elles-mêmes des déchets, à fibres généralement très courtes, que l'on appelle bourrettes, et que l'on travaille encore pour obtenir de nouveaux filés.

On désigne communément sous le nom de schappe et de bourrette tous les produits de ces transformations. On admet qu'en moyenne 100 kilos de déchets produisent 45 kilos de schappe et 10 kilos de bourrette.

Ces filés sont loin de valoir les fils de soie grège. Leurs propriétés dynamométriques sont inférieures. Cependant leur finesse, et par suite les numéros qui les désignent, n'ont pas cessé d'augmenter (1), à mesure que l'outillage industriel se perfectionnait. Les numéros de base sont aujourd'hui de 100 pour les cannettes, de 200 pour les doublés.

Les prix de vente varient avec le titre et les catégories de fils. Ils ont depuis la guerre subi les mêmes perturbations que la soie proprement dite. En 1912, la Commission permanente des valeurs de douane évaluait à 20 fr. le kilo le prix moyen des fils de schappe et à 5 fr. 20 celui des fils de bourrette. En 1914, les fils de schappe, 1^{er} trait, valaient 23 francs en cannettes et 26 francs en doublés. Ensuite, après une ascension ininterrompue, ils atteignaient en avril 1920 des taux maxima, qui s'échelonnaient de 300 à 350 francs. Entraînés par la hausse de la soie et surtout des textiles communs, ils réalisaient ainsi une avance plus formidable que celle de la soie elle-même. En 1921, ils retombaient au-dessous de 90 francs. A la fin de l'année 1922, les tarifs à Lyon étaient les suivants : en cannettes, de 80 à 104 francs (fantaisie), de 70 à 100 francs (schappe) ; en doublés, de 100 à 124 francs (fantaisie), de 95 à 120 francs (schappe). Dans l'ensemble ces

(1) Car ces filés sont comptés comme les textiles communs, à l'inverse de la soie.

prix sont tout de même sensiblement inférieurs à ceux de la soie grège et c'est ce qui explique le succès toujours croissant de ces filés.

Leurs emplois sont devenus aussi nombreux que variés, car les tissus qui les utilisent, soit seuls, soit mélangés à la soie ou aux textiles communs, ont l'apparence soyeuse avec plus de solidité et une moindre valeur. Schappe et bourrette ont ainsi contribué à la démocratisation de la soie. Elles s'introduisent aujourd'hui, à côté de la soie grège et de la soie ouvrée, dans tous les genres d'étoffes : peluches, satins, crêpes, rubans, foulards, velours communs et tentures. Le rôle de ces velours et de ces tissus d'ameublement est aujourd'hui prépondérant, mais au siècle dernier les fabricants de foulards furent les grands inspirateurs du progrès dans les industries de la schappe, et si les perfectionnements furent plus rapides en France que partout ailleurs, c'est que le tissage des foulards y fut le mieux conduit et le plus actif. La passementerie, pour ses franges, chenilles et cordonnets, la bonneterie, pour ses divers tricotages et ses tissus élastiques, ceintures ou bretelles, la chapellerie et la ganterie utilisent de grandes quantités de bourre de soie. On a même créé de beaux articles entièrement tissés en schappe.

Enfin les bourrettes ne sont pas seulement employées comme ouates de soie ou comme feutres isolants, la fibre sérique étant l'un des meilleurs isolants connus, elles peuvent servir aussi à la fabrication de l'amiantine des gargouses. C'est un emploi qui, pendant la guerre, prit une extension considérable et rendit nécessaire la réquisition de diverses usines.

Dans la liste des pays producteurs de schappe et de bourrette, l'Europe occidentale conserve une avance très sensible. En France, la production semble présenter trois caractères essentiels. D'abord peignages et filatures ne se localisent pas toujours dans les régions de sériciculture ou d'industrie soyeuse, mais se dispersent aussi bien dans les régions cotonnières et lainières, par suite des analogies de technique. Ensuite, tout au moins dans les grandes entreprises, les usines sont spécialisées, les unes dans le peignage, les autres dans la filature. Enfin une véritable collaboration s'est établie par delà les frontières entre nations voisines, comme la France, l'Italie et la Suisse. Cette collaboration est facilitée par le

nombre très restreint et l'importance très inégale de ces industries, qui d'ailleurs tendent à fusionner et à devenir moins nombreuses encore.

Lyon est le grand centre français de la schappe. Dans la région lyonnaise peignages et filatures de schappe ou de bourrette forment deux groupes principaux. L'un, à l'est, est le plus important. De l'Ain à l'Isère, surtout dans le département de l'Ain, c'est-à-dire en somme à proximité de la Suisse, il correspond à une zone de tissage de la soie. Une douzaine d'usines s'échelonnent de Bellegarde et Pont-d'Ain à Pontcharra-sur-Bréda, en passant par Saint-Rambert, Ambérieu, Saint-Denis, Torcieu, Chaley, Tenay... Au total, plus de 4.000 ouvriers (2.750 femmes et enfants), plus de 70.000 broches, et une force motrice de 2.435 HP électriques, 520 hydrauliques, et 1.520 à vapeur. L'autre groupe se développe à l'ouest, à travers le département du Rhône, de Lyon à Thizy et à Bourg-de-Thizy, dans une zone où l'on travaille non seulement la soie, mais le coton. Cinq usines y occupent actuellement plus de 1.300 ouvriers, dont 850 femmes et enfants, avec environ 40.000 broches et une force motrice de 1.700 HP (dont 1.000 à vapeur et 700 électriques) (1).

Mais la fabrication de la schappe s'étend aussi très loin du Rhône, avec des maisons, qui n'ont pas leur centre à Lyon, ou qui ont essaimé dans tout le territoire français et même à l'étranger.

Par exemple, la *Société anonyme de filatures de schappe*, la grande firme lyonnais et française ne possède à Lyon ou dans les environs que deux de ses usines, aux Charpennes (Villeurbanne) et à Pierre-Bénite. D'autres installations se rencontrent à Saint-Rambert-en-Bugey, à Entraigues, à Amplepuis, au Vigan (2), dans la zone soyeuse, mais plus ou moins à proximité de centres lainiers et cotonniers. Ce caractère est encore plus net avec les usines de Troyes, dans les pays de la laine ; de la Croix-aux-Mines, dans la région cotonnière de l'Est. Enfin des succursales sont à signaler à Rozzano, en Italie, à Kriens et à Emmenbrücke, près de

(1) Tous ces chiffres sont empruntés à l'inspection divisionnaire du travail de Lyon.

(2) La présence d'usines de schappe au Vigan ou, comme on le verra, à Briançon, s'expliquerait par la proximité des maisons centrales de Nîmes et d'Embrun, où les entrepreneurs des prisons auraient introduit le peignage et le cardage des déchets.

Lucerne, en Suisse. Avant la guerre, une société anonyme de filatures de schappe, filiale de la précédente, s'était même constituée en Russie. Une filature fonctionnait à Moscou.

En face de Lyon, la ville de Bâle est une autre capitale européenne de la schappe, de même qu'elle est un centre de fabrication des rubans. Deux grandes firmes suisses, la *Société industrielle de schappe* et la *Société anonyme de schappe Ringwald*, ont leur siège social à Bâle, mais leurs installations se dispersent en territoire suisse et en territoire français. La première a des usines non seulement à Bâle, à Schoren, à Grellingen, mais aussi à Villars et Argis (Ain), à Briançon. L'autre se partage entre Nieder-Schönthal (Bâle campagne), le Vigan et Lure. Elles sont donc presque aussi françaises que suisses. D'une manière générale on peut dire que les usines établies en France pratiquent le peignage plus que la filature et celles qui sont en Suisse la filature plutôt que le peignage (1).

Avant la guerre, Bâle était aussi un centre d'attraction du côté de l'Alsace et de l'Allemagne. Dans cette région alsacienne, qui de bonne heure travailla la laine et surtout le coton, il était naturel que l'en entreprit le peignage des déchets de soie. La *Société Industrielle de Mulhouse*, fondée en 1825, et qui a tant fait pour l'essor économique de l'Alsace, s'intéressa à tous les textiles. Si les filatures de schappe de Haguenau, Guebwiller, du Logelbach durent bientôt fermer leurs portes, d'autres furent plus heureuses, à Soultzmatt et à Colmar. La filature de Soultzmatt, créée en 1858 et achetée en 1900 par la *Société Industrielle* de Bâle, s'est spécialisée dans la préparation des cannettes, celle de Colmar prépare les cordonnets.

Les Allemands avaient annexé une filature de schappe à l'Ecole de tissage de Crefeld, la production de la bourre filée étant nécessaire à la prospérité des fabriques de velours de la région rhénane, mais leurs principales usines qui, d'ailleurs, n'étaient en rien comparables à celles de la Suisse et de la France, se trouvaient dans le grand duché de Bade, c'est-à-dire dans le rayon de Bâle.

(1) Par conséquent les statistiques des broches, que l'on a établies pour certaines époques, donnent une idée fautive de l'activité de ces industries. Elles sont tout en faveur de la Suisse. Inversement, les bourres de soie en masse passant d'abord au peignage, les chiffres d'importation sont tout en faveur de la France.

Une telle situation ne pouvait manquer de soulever des difficultés pendant la guerre (1). Par surcroît, les filés de schappe étaient très recherchés, en raison de leurs utilisations militaires. Il y eut donc des restrictions plus sévères sur les bourres en masse ou les bourres filées que sur les soies proprement dites. Dès l'année 1914, le gouvernement français interdisait la sortie des bourres de soie, ainsi que des tissus qui en dérivent, de manière que les empires centraux n'eussent pas la possibilité de venir chercher sur les marchés de Marseille et de Lyon des matériaux nécessaires à leurs industries de guerre. Toutefois, des dérogations en faveur des alliés ou de certains neutres furent admises, sous le contrôle rigoureux de la Chambre de Commerce de Lyon.

En 1915, une question non moins importante était posée, celle du transit des bourres de soie, surtout à l'état brut, à travers la France, à destination de pays étrangers, en particulier de la Suisse. La Chambre de Commerce de Lyon faisait remarquer que ce transit pouvait rendre vaines les prohibitions d'exportation. Elle ajoutait que si des mesures étaient prises en France pour limiter ce transit, il était essentiel que l'Italie prît des précautions identiques, sinon le commerce des déchets risquerait de passer aux mains des négociants italiens, travaillant pour le compte des Suisses et tout le trafic serait désormais détourné de Marseille et de Lyon vers Gênes et Milan. En 1916, la Suisse fut contingentée pour les déchets, comme pour les soies, avec le concours de la S. S. S., non seulement sur les quantités que la France pouvait lui expédier, mais sur celles qui passaient chez nous en simple transit.

Toutefois, ces diverses mesures n'empêchèrent pas le fonctionnement des admissions et exportations temporaires. Par exemple, les peignés, sortant des usines françaises, passaient en Suisse, à charge de réimportation en France, sous acquits-à-caution des fils issus de ces peignés, avec déduction du déchet de filature et dans les délais de 3 mois. A la fin de l'année 1915, on avait songé à supprimer ces usages. La Chambre de Commerce dut intervenir une fois de plus, mais pour faire constater que les organisations françaises et suisses étant rigoureusement complémentaires, une politique de prohibi-

(1) Cf. Sur toutes ces questions les comptes rendus de la Chambre de Commerce de Lyon, années de guerre.

tion absolue, sous prétexte de nuire à l'ennemi, aurait mis l'industrie française dans l'impossibilité d'exécuter les contrats passés avec l'arsenal de Lyon. A plus forte raison, ces méthodes d'admission et d'exportation temporaire rendent-elles des services aujourd'hui en Alsace et dans le reste du territoire français.

A l'issue de la guerre, en décembre 1918, un *Syndicat des filateurs de schappe et de bourrette de France* s'est constitué à Lyon. Parmi les adhérents, qui sont au nombre de 8, on compte non seulement toutes les maisons françaises : Société anonyme de filatures de schappe (Lyon), Société anonyme de Russie, Filatures de schappe et bourrette, à Thizy (Rhône), Moncorgé, à Bourg-de-Thizy, Filatures comtoises de schappe et de cordonnet, à Melisey (Haute-Saône), Filature de schappe de Chaley (Ain), mais aussi les représentants lyonnais des deux grandes firmes suisses : Société Industrielle de schappe de Bâle et Filature de schappe Ringwald.

Dans ces conditions, la production respective de chacune des deux nations, France et Suisse, est assez difficile à distinguer. En 1910, la fabrication française de filés était évaluée à 2.500.000 kilos, alors qu'en 1895, elle était seulement de 1 million. Pendant la guerre, l'usine de la Croix-au-Mines fut arrêtée, de même que les Suisses perdaient celles de Soultzmatt, de Reims et de Roubaix. La fabrication s'orienta surtout vers les gargousses. La main-d'œuvre était insuffisante en dehors des usines réquisitionnées. Aujourd'hui la production, malgré la reprise d'activité, serait seulement de 2 millions de kilos. En Suisse, les chiffres ne semblent pas très différents. La crise du change serait moins sensible dans les industries de la schappe que dans celles des soieries, puisque leur action s'exerce en territoire français autant qu'en territoire suisse.

En dehors de ce groupe, l'Angleterre est le concurrent le plus ancien et le plus sérieux. Les principaux centres sont dans le Yorkshire, à Manningham et à Brighouse. La production avant la guerre était évaluée à 1 million de kilos. Plus actives que les tissages de soieries, ces usines ont aussi quelque peine à lutter contre les concurrences étrangères et l'absence de douanes. Elles se cantonnent surtout dans certaines spécialités, comme les peluches et les beaux filés blancs, nécessaires aux tulles et dentelles.

Hors d'Europe, les Etats-Unis ont aujourd'hui la prétention d'avoir de grandes filatures de schappe, comparables à leurs tissages de soieries. Mais ce travail n'est encore qu'à ses débuts. Les progrès du Japon sont plus rapides et inquiétants. Les Allemands prétendaient que les premières filatures de schappe, au Japon, avaient été l'œuvre d'un ancien maître des écoles de Crefeld, suisse d'origine. Ils en suivaient les progrès avec peu de sympathie et trouvaient que les Européens avaient agi beaucoup trop à la légère avec les Orientaux. La guerre a permis au Japon de développer ses usines, surtout à partir de 1916, et de les multiplier avec une vitesse déconcertante, de telle sorte, que cette production de schappe marcherait plus vite encore que celle des habutai et des tissus de soie. La schappe japonaise est de qualité souvent médiocre, mais à bon marché. C'est pour l'avenir une concurrence redoutable. Il est à prévoir que l'Amérique et surtout le Japon seront bientôt aussi dangereux sur ce terrain que sur les autres.

La production mondiale de schappe et bourrette, que l'on évaluait, vers 1900, à 2 millions seulement de kilos, et vers 1914 à 6 millions, dépasserait aujourd'hui 10 millions. La production de l'Europe est restée sensiblement stationnaire, mais l'appoint de l'Amérique et de l'Asie est maintenant très sensible. Ces chiffres considérables et en progression rapide renforcent d'autant les quantités de soie grège et ouvrée, mises à la disposition des fabriques. On n'en tient pas toujours suffisamment compte dans les études concernant les soieries.

Plus encore que le commerce des déchets, la vente des fils de schappe et bourrette est aux mains des organisations industrielles, qui les produisent. Celles-ci vendent directement leurs filés aux fabricants de soieries ou par l'intermédiaire de représentants. Il faut remarquer toutefois qu'à Lyon, la *Société Anonyme de filature de schappe* est inscrite à l'*Union des Marchands de Soie* et que les représentants des autres entreprises françaises ou étrangères sont choisis parmi les membres de l'*Union*.

La consommation est surtout intérieure. La fabrique lyonnaise absorberait dans la période actuelle plus d'un million de kilos par an. Le marché parisien, les centres textiles du nord et de l'est sont des clients beaucoup plus modestes.

Nous expédions aussi des filés dans les territoires voisins et même en Amérique. Nous en recevons de Suisse, d'Angleterre, d'Italie et du Japon, mais dans une faible mesure. Les exportations l'emportent de beaucoup sur les importations : 600.000 kilos aux exportations, 200.000 aux importations en 1913, 700.000 et 100.000 en 1921.

Dans les tarifs douaniers français, les bourres de soie cardées, peignées ou filées sont considérées comme des produits industriels et frappées de droits sensiblement plus élevés que les autres matières soyeuses. Les taux, dérivés des lois de 1892, ont été révisés après la guerre et doublés de coefficients. Ils sont proportionnels au degré de préparation industrielle. Les chiffres actuels sont les suivants par 100 kilos :

	Tarif général	T. minimum	Coefficient
Bourre peignée ou cardée.....	10	10	1,8
Bourre filée (schappe).....			3,6
a) Fils écrus, blanchis, azurés :			
1° simples: 80.500 ^m ou moins	300	75	
plus de 80.500 ^m ..	480	120	
2° retors: 80.500 ^m ou moins	340	85	
plus de 80.500 ^m ..	560	140	
b) Fils teints : mêmes droits..	+ 200	+ 50	
Bourrette :			3
a) Fils simples.....	100	25	
b) — retors	120	30	

Ces tarifs avaient suivi jusqu'à l'an dernier une marche ascendante, mais en décembre 1922 les coefficients sur les bourres peignées et les bourrettes ont été légèrement diminués.

En Europe la politique douanière à l'égard des bourres de soie est généralement modérée, même si l'on tient compte du change et du paiement en or. Les bourres filés sont à rapprocher ici des soies ouvrées. En Italie, d'après le tarif provisoire de 1910, les bourres peignées et cardées sont admises avec un droit de 10 liras par 100 kilos et les bourres filées avec 50 liras sans coefficient. En Suisse, d'après le tarif de 1921, les droits sont ainsi gradués : bourres peignées et cardées 1 franc par 100 kilos ; filées, écruës 2 francs, moulinées 10 francs, teintes 100 francs ; à coudre ou à broder,

écruës 10 francs, teintes 300 francs. En Espagne (tarif 1922), la taxe d'entrée sur les bourres peignées ou cardées n'est que de peseta 0,15 au kilo brut, comme sur les bourres en masse. Elle est de 0,15 au kilo net sur les bourres filées, quand elles ne sont ni moulinées ni teintes, de 2 quand elles sont moulinées et non teintes, de 4,40 quand elles sont teintes, moulinées ou non.

Hors d'Europe les conditions sont beaucoup moins libérales. Aux Etats-Unis les droits les moins élevés sont encore de 35 et 40 % *ad valorem* et au Japon de 30 %.

§ 2. — LA SOIE ARTIFICIELLE

Le rôle d'appoint et de modérateur des prix, que les schappes et bourrettes jouent dans les industries soyeuses, est aujourd'hui largement dépassé par un produit d'origine toute récente, la soie artificielle.

Il était naturel que l'on cherchât à reproduire artificiellement un textile de grande valeur, comme la soie. La synthèse de la bave du bombyx n'est pas impossible, mais elle est subordonnée à celle des matières albuminoïdes, qui la composent et qui ne sont pas d'une reconstitution facile. Sous le nom de soie artificielle (1), on désigne en réalité des produits très divers, qui n'ont rien de commun avec la soie naturelle et dont les catégories les plus importantes sont à base de cellulose. Ce sont donc des contrefaçons de textiles végétaux, à rapprocher du coton plutôt que de la soie.

C'est Réaumur qui, en 1743, aurait lancé cette idée. Mais c'est seulement vers le milieu du siècle dernier, en Suisse, en Suède et en Angleterre, que des précurseurs montrèrent la possibilité de rendre la cellulose soluble et de la passer dans des filières très fines. Vers 1885 le comte de Chardonnet tira de ces découvertes les premiers résultats pratiques et fonda à Besançon la première usine, qui ait produit dans le monde de la soie artificielle, de telle sorte que l'on peut considérer cette découverte comme française.

(1) Cf. Egalement Vignon et Bay, *op. cit.*

Depuis cette époque plusieurs méthodes ont été essayées. Le procédé Chardonnet est à base de nitrocellulose ou collodion. Il utilise le bois ou mieux le coton, transformé d'abord en coton-poudre, puis en collodion dans un mélange d'alcool et d'éther. La soie au collodion se tisse facilement, mais elle est d'un prix relativement élevé en raison de l'évaporation inévitable de l'alcool et de l'éther, qu'on ne parvient pas à récupérer complètement. On lui préféra bientôt les soies au cuivre, c'est-à-dire des celluloses de coton, traitées avec un réactif cupro-ammoniacal. Le prix de revient était plus faible. Enfin, vers 1892, les Anglais Cros et Bewan découvrirent la viscose, en traitant la cellulose par un alcali. La soie de viscose, simplement issue de la pâte de bois, valait avant la guerre de 9 à 12 francs le kilo, la soie au cuivre de 11 à 13 francs, la soie au collodion de 13 à 15 francs. La soie de viscose, moins chère que les autres, tendait à dominer le marché.

Ces produits artificiels n'ont pas la prétention de valoir la soie naturelle. Ils ont un éclat plus accentué, mais métallique et criard. Ils sont plus lourds et moins souples. La finesse des fibres est bien moindre. Alors que le diamètre des fils du bombyx est seulement de 9 à 15 millièmes de millimètre, celui de la soie artificielle atteint souvent 45 et 50. La ténacité et l'élasticité n'ont rien de comparable. Enfin et surtout, les premières soies artificielles craignaient l'humidité et s'accommodaient très mal de la transpiration. De même elles s'enflammaient facilement et certaines opérations de teinture donnaient des résultats désastreux.

On s'est efforcé d'atténuer ces défauts, de rapprocher le plus possible la fibre artificielle de la fibre naturelle. Si, pendant la guerre, les recherches des chimistes ont été généralement interrompues, elles ont été reprises ensuite et presque chaque jour on annonce de nouveaux procédés, qui ne dépassent pas toujours, il est vrai, les limites du laboratoire. L'un de ceux, qui font le plus de bruit à l'heure actuelle, est le procédé par l'acétate de cellulose. Cette nouvelle soie se rapproche de la soie naturelle. Elle est plus fine et plus souple que les variétés précédentes. Son éclat est moins métallique. Elle résiste à l'humidité. Mais son prix de revient est assez élevé et elle « garnit » moins les étoffes, en raison même de sa finesse. Des méthodes plus perfectionnées encore

peuvent apparaître dans l'avenir. D'autre part on utilise maintenant les déchets de la soie artificielle, comme ceux de la soie naturelle.

L'emploi de tous ces produits artificiels, a pris, surtout depuis la guerre, une formidable extension, à mesure que les prix de la soie devenaient plus excessifs et plus instables. Il s'est développé non seulement dans les tissus à mailles lâches, où leur manque de souplesse présentait peu d'inconvénients, par exemple dans la broderie, les garnitures et tous les articles de tricot, mais dans les rubans et les tissus, où ils ont formé la trame de certaines étoffes de soie naturelle, de laine ou de coton. Plus encore que la schappe, la soie artificielle permet d'élargir le nombre des articles à bon marché et de satisfaire l'appétit de luxe ou de faux luxe, déchaîné par la guerre. Elle peut s'employer, soit mélangée à d'autres textiles, soit absolument seule, et tend à remplacer les soies de Chine de qualité inférieure. Mais dans l'état actuel des choses, elle ne peut avoir la prétention de supplanter la véritable soie. Il y a juxtaposition plutôt que substitution. La vogue du textile artificiel est d'ailleurs, comme toutes choses, soumise aux caprices de la mode.

La soie artificielle a soulevé dans nos régions séricicoles des colères, qui ne sont pas près de s'apaiser. Les populations rhodaniennes et leurs représentants au Parlement aiment à parler de la « concurrence déplorable et déloyale » que ce nouveau textile fait à leurs éducations. Ils ont demandé à diverses reprises de prohiber l'appellation de soie artificielle et sont toujours d'avis de gêner le plus possible l'arrivée en France des fils de fabrication étrangère.

Il n'est pas plus surprenant de constater que la fabrique lyonnaise, toujours préoccupée d'obtenir de beaux tissus et de bon aloi, ait d'abord fait grise mine à la soie artificielle. Nombreux sont les fabricants, qui avaient juré que jamais elle n'entrerait dans leurs tissages. Mais, depuis la guerre, avec les prix si élevés et si variables des matières soyeuses, le textile artificiel a rendu de grands services. La production lyonnaise en tissus entièrement artificiels a progressé rapidement dans ces dernières années: 4 millions de francs en 1913, 40 en 1919, 80 en 1920 et 1921. La soie artificielle a été plus envahissante encore à Saint-Etienne et surtout à Saint-Chamond. Elle est aujourd'hui employée, à titre exclusif, dans les

lacets et garnitures de vêtements, à tel point que ces fabrications sont maintenant entièrement perdues pour les marchands de soie de Lyon.

Le marché de Paris s'est tourné plus vite que Lyon du côté de la soie artificielle. De même les centres textiles du nord et de l'est, centres soyeux comme Calais, cotonniers ou lainiers, comme Mulhouse, Roubaix ou Troyes, utilisent autant que Lyon, et même davantage, le filament artificiel dans tous leurs tissus mélangés, de telle sorte que cet article est loin d'être en France du domaine exclusif du marché de Lyon.

Il a fallu se préoccuper de recevoir la soie artificielle dans les Conditions, au même titre que les autres textiles. C'est d'ailleurs un problème compliqué, le pouvoir hygrométrique étant très variable suivant les modes de fabrication. Il a donc fallu rechercher les coefficients d'humidité constitutive de chaque produit. C'est ce que les directeurs des Conditions ont décidé de faire dans leur réunion de Brünnen en 1922. Des études sont en cours dans les laboratoires de Lyon et de Milan. La fibre artificielle peut subir aux mains des mouliniers des torsions analogues à la fibre naturelle.

Plus encore que son emploi, la fabrication de la soie artificielle n'a rien de spécialement lyonnais. La première usine fut celle de Besançon. Ensuite la fabrique de Givet employa le procédé cupro-ammoniacal. Puis celle d'Arques la bataille produisit la viscose. Toutefois plusieurs usines ont été créées dans la région lyonnaise, utilisant soit le procédé cupro-ammoniacal, comme à Izieux et à Saint-Chamond, soit la viscose, comme à Vals. La *Société chimique des Usines du Rhône* vient de constituer une nouvelle organisation pour la fabrication de la soie *Rhodiaseta*, à base d'acétate de cellulose (1). Enfin, on annonce la formation d'une *Société lyonnaise de soie artificielle* qui doit s'installer dans la banlieue de Lyon. Des marchands de soie sont intéressés dans cette entreprise. C'est un signe des temps.

La production française, avant la guerre, était évaluée à 1.500.000 kilos. La guerre a fait tomber l'usine de Givet aux mains des Allemands et désorganisé les autres centres, dont tout le personnel spécialiste a été enrôlé dans les fabrica-

(1) En Angleterre un produit identique a été appelé « célanèse ».

tions de guerre. Cinq usines sur sept furent d'abord fermées. Seuls les deux centres d'Izieux et de Saint-Chamond travaillaient avec une main-d'œuvre très réduite. Puis la consommation devenant intense, la plupart des fabriques ont repris le travail. En 1916 la production était inférieure de moitié à celle de 1913. En 1920 seulement on est arrivé à égalité. En 1921 le chiffre de 2 millions et demi était atteint. Il était très inférieur aux besoins toujours croissants de la consommation. Certains tissages ont manqué de soie artificielle. Il a fallu faire appel aux usines étrangères. Après avoir eu l'initiative de la fabrication, cette industrie française n'occupe actuellement dans le monde qu'un rang secondaire et n'est plus en rapport avec l'importance de nos industries textiles (1).

Aujourd'hui toutes les grandes puissances ont une production plus ou moins considérable de soie artificielle. L'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, la Suisse, ont été les premières à concurrencer et à distancer la France. Puis, la Hollande, l'Autriche, l'Italie, l'Espagne, l'Amérique et même le Japon ont suivi, empruntant l'une ou l'autre des trois méthodes principales de fabrication, surtout la seconde et la troisième. Avant la guerre la production de l'Angleterre était évaluée à plus de 5 millions de kilos et celle de l'Allemagne à plus de 2 millions. Ces deux nations, en raison de leur forte organisation industrielle, nous avaient rapidement dépassés. Actuellement l'Allemagne, à défaut de la soie naturelle, qu'elle ne peut plus acheter qu'à des prix exorbitants, aurait atteint le chiffre de 3 millions et demi de kilos. En Belgique, les usines de Tubize, annihilées pendant la guerre, font un gros effort et par le cumul des différents modes de fabrication, portent leur production à 6.000 kilos par jour. En Amérique les progrès sont rapides : 700.000 kilos en 1913, 2 millions en 1916, 3.600.000 en 1919, 6.750.000 en 1921.

La production totale de soie artificielle dans le monde, qui était avant la guerre d'une dizaine de millions de kilos, serait aujourd'hui de 30 millions, chiffre égal à celui de la soie naturelle, mais avec un volume inférieur, la fibre artificielle étant plus lourde que la fibre naturelle. C'est un renfort énorme qui dépasse en quantité les déchets de soie et qui tend à dépasser la soie du bombyx elle-même.

(1) Cf. les comptes rendus de la Chambre de Commerce.

Ces fabriques forment des groupements nationaux ou internationaux. Des communautés de brevets facilitent les ententes, destinées en principe à régler la production et en pratique à soutenir les prix. En France un *Comptoir des Textiles artificiels* unit les usines, qui emploient le procédé cupro-ammoniacal.

Dans la vente aux fabricants de soieries, les industries de la soie artificielle peuvent employer deux procédés. Ou bien elles ont recours à l'intermédiaire de marchands de soie, qui sont leurs représentants. Certains marchands de Lyon représentent ainsi des marques françaises ou étrangères. Ou bien elles ont des agents et des comptoirs qui opèrent directement. C'est le cas du *Comptoir des Textiles artificiels*. Le trafic échappe alors complètement au commerce de la soie.

En France la soie artificielle a valu jusqu'à 34 francs le kilo. A la veille de la guerre, elle valait de 9 à 15 francs, suivant les catégories. Depuis cette époque, si l'on prend comme type la viscosa 1^{re} choix, titre 150, on constate des fluctuations sensiblement analogues à celles de la soie. Une hausse continue a fait monter les prix à 125 francs en mars-avril 1920, puis en août 1921 ils retombaient à 40 francs, pour revenir aux environs de 70 francs à la fin de l'année 1922. Ce sont des taux, inférieurs même à ceux de la schappe, ce qui explique la vogue de la soie artificielle.

Au point de vue douanier, ce textile présente cette particularité en France, qu'il n'est pas considéré comme une matière première. Les droits, établis en 1892, approchaient 10 francs par kilo. C'était une protection qui atteignait le tiers de la valeur et qui arrêta toute importation. Ils ont été réduits, dans les années qui ont précédé la guerre, à 7 fr. 50 (tarif général) et 5 francs (tarif minimum). Depuis 1914, il y a eu des fluctuations. D'abord augmentation. Le coefficient 4,7 a même été appliqué à toutes les catégories de fils artificiels. Ensuite diminution, avec le décret du 5 avril 1922 :

	Tarif général		Tarif minimum	Coefficient
Fils purs simples écrus.	2.000 fr. par 100 kg.		500 fr.	2,5
— — — teints.	2.600 »	—	650 »	3
— — — moulinés	2.600 »	—	650 »	3,5
— mélangés : régime et coefficients de la partie du mélange la plus imposée.				

A l'étranger, la soie artificielle est assimilée généralement aux soies grèges et ouvrées. Sauf dans certains pays comme l'Amérique, les droits sont faibles. Par exemple, en Italie, le tarif provisoire de 1910 admet en franchise la soie artificielle, simple, moulinée ou torse, pourvu qu'elle ne soit pas teinte. Dans ce dernier cas seulement elle est frappée d'une taxe de lres 50 par quintal. Le tarif de 1921 n'impose aux diverses catégories de fils artificiels qu'un droit de lire 1 par kilo, avec le coefficient 0,5. Ainsi les Italiens redoutaient moins que nous la concurrence que ces produits pouvaient faire à leurs récoltes, cependant plus abondantes et d'un intérêt plus national que les nôtres.

L'allure des importations et exportations a beaucoup varié en France depuis une dizaine d'années. Avant la guerre, les importations étaient faibles: 2.000 kilos en 1913, contre 360.000 kilos aux exportations. Aujourd'hui au contraire les importations l'emportent, en raison de l'activité de la demande intérieure et de l'abaissement des droits de douane: 430.000 kilos aux importations en 1921 contre 292.300 kilos aux exportations, soit 140.000 kilos, qui ont profité à la consommation intérieure.

Par suite de l'insuffisance de la production française, il a même fallu en 1921, surtout à la demande des industriels du nord et de l'est, autoriser l'admission temporaire des soies artificielles belges pour les tissus destinés à l'exportation, afin d'éviter l'arrêt de certains tissages. Ces mesures, indispensables, ont cependant rencontré l'opposition, non seulement des fabricants de soie artificielle, mais des représentants au Parlement des régions séricicoles, qui s'imaginent qu'en entravant l'emploi de ces matières premières annexes ils arrêteront le déclin de la sériciculture française.

§ 3. — LAINES ET COTONS

Les laines et cotons se mêlent de plus en plus à la soie dans les tissus. Le coton est même susceptible d'emplois très particuliers. Sous l'action de la soude ou de la potasse caustique, agissant sur la cellulose qui est le principal élément des fibres végétales, il prend une transparence et un brillant,

qui le rapprochent de la soie artificielle. C'est ce qu'on appelle le coton mercerisé.

Pendant la guerre, de véritables industries lainières ont été organisées à Lyon, par des réfugiés du nord, dont la plupart, il est vrai, ont, après l'armistice, regagné leurs pays avec leurs installations. Il y eut même au syndicat des Fabricants de Soieries une catégorie nouvelle : des lainages. Les tissus de laine pure ont fait, comme les tissus de soie artificielle, de grands progrès dans ces dernières années. En 1913 ils n'apparaissaient pas encore dans les statistiques lyonnaises. Or, ils représentaient une valeur de 10 millions en 1915, puis de 100 millions en 1919, de 150 en 1920. Ils retombaient à 60 millions en 1921.

Laines et cotons, insignifiants avant la guerre dans le mouvement de la Condition des soies, ont pris depuis 1914 une certaine importance.

	1913	1915	1918	1919	1920	1921
	—	—	—	—	—	—
Laines ..	4.438	10.296	192.205	129.018	40.255	87.080
Cotons ..	14.401	12.282	40.358	28.903	21.833	15.315

A la demande de l'intendance militaire de Vienne, afin de permettre le contrôle des nombreux marchés de laines en suint passés par l'armée, la Condition de Lyon a même employé pendant quelque temps le procédé en usage à Mazamet pour le conditionnement des laines grasses et leur dégraissage, bien que le matériel ne fût pas facile à trouver et que la place fit défaut.

Certains marchands de soie de Lyon vendent aussi des filés de cotons, mais il est évident que ce trafic est tout à fait en dehors de leur commerce habituel.

CONCLUSIONS

Marius MORAND écrivait en 1906 : « Le marché des soies de Lyon est encore le grand marché cosmopolite, le vrai marché universel, en un mot le marché-synthèse de la soie. Et s'il venait à s'éclipser un jour, non seulement la fabrique de soieries perdrait, avec lui, l'un des principes de sa vitalité séculaire, mais il y aurait quelque chose d'essentiel de changé dans le commerce international de la soie. »

Après comme avant la guerre, il est certain que Lyon, avec son marché et sa fabrique, reste, de l'aveu même de ses concurrents, la cité par excellence de la soie (1), la métropole mondiale, dont le rayonnement économique et moral est le plus considérable. Il est certain que la réputation d'aucun centre soyeux ne peut lui être comparée. Cependant il est indiscutable aussi que depuis 20 ou 30 ans le rôle de Lyon dans le monde a diminué.

Comme marché de consommation, il ne peut que suivre le rythme de la fabrique lyonnaise. Sans doute cette fabrique reste « la plus haute personnification de l'industrie des soieries, des plus modestes aux plus somptueuses ». Un instant menacée avant la guerre par des concurrences européennes, elle a repris de très loin la tête du mouvement soyeux en Europe et de beaux jours lui sont encore assurés pour longtemps. Mais elle est maintenant largement dépassée en quantité par la fabrique américaine. Elle n'est plus l'élément essentiel de la consommation mondiale, et si le marché de Lyon, grâce à elle, est sûr de ne pas décliner en tant que mar-

(1) Léo DURAN, *Raw Silk*, p. 80.

ché de consommation, il ne peut pas non plus, avec le seul secours de la fabrique lyonnaise, dominer le monde.

Peut-il du moins s'assurer, en tant que centre de répartition, la fourniture des fabriques rivales en Europe et dans les autres continents ? Avant la guerre le marché de Milan grandissait dans la tutelle de Lyon, pour mieux s'assimiler ses méthodes et mieux accaparer sa clientèle. Mais, en même temps le commerce de la soie, comme la plupart des autres grands commerces, entrait dans une phase nouvelle. Les fabriques européennes, complètement organisées, prétendaient conquérir leur indépendance commerciale. Au lieu de s'astreindre à payer le courtage d'un grand marché de distribution, elles cherchaient à s'alimenter elles-mêmes. Elles allaient jusqu'en Extrême Orient s'initier à l'importation des soies et des déchets. On était en marche vers un état de choses nouveau, où des marchés nationaux de consommation se substituaient aux grands marchés internationaux de distribution.

La guerre a paralysé cette évolution en Europe. Le marché de Milan, réduit à ses soies italiennes, n'est plus vraiment un centre répartiteur, bien que ses exportations de grèges et d'ouvrées soient encore considérables. Le trafic des soies asiatiques, élément fondamental du commerce de la soie, passe plus que jamais par la France. Mais en raison même de ce fait que la guerre a porté un coup sensible à certaines fabriques, en particulier aux industries suisses et allemandes, le marché de Lyon, lui-même, se trouve atteint au milieu d'une Europe affaiblie et dont les capacités d'achat ne sont plus aussi grandes qu'autrefois.

En admettant que Lyon puisse redevenir le grand marché européen de distribution de la soie et que les fabriques du continent réalisent dans l'avenir de nouveaux progrès, il n'en est pas moins vrai que dans l'histoire du commerce de la soie, la phase européenne, qui était tout à l'avantage de Lyon est dès maintenant terminée et qu'une phase américaine a commencé.

Le marché de New-York est devenu pleinement indépendant et la dernière guerre a accéléré cette indépendance. Lyon ne pouvait avoir la prétention de l'alimenter en soies d'Extrême Orient, et de lui expédier par les voies européennes des marchandises qui avaient avantage à traverser direc-

tement le Pacifique. Une fois initiés à ce trafic, les Américains ont pris l'habitude d'acheter eux-mêmes dans toutes les régions de production, y compris l'Europe.

Non seulement New-York s'est émancipé, mais il s'est élevé au premier rang. Obligés de subvenir aux appétits formidables d'une fabrication démesurée, les Américains sont devenus les plus grands acheteurs de soie du globe. Par là même, sans avoir à déployer des qualités et des initiatives particulières, ils ont joué le rôle d'arbitres du commerce universel de la soie, en face du plus grand pays producteur, le Japon. Entre cet orient et cet occident, que pouvait faire le marché de Lyon ? Il ne pouvait que voir diminuer son importance relative dans le monde.

Une telle évolution était fatale, car qui peut empêcher les nations étrangères de s'émanciper, de se créer les rouages commerciaux et les organisations industrielles qui leur manquent, à l'abri des barrières de douanes, ou à la faveur du change ? Il arrive à Lyon ce qui est arrivé par exemple à Londres, en tant que grand marché mondial des laines. Les nations étrangères venaient s'approvisionner dans les docks de la Tamise. Puis elles se sont émancipées. Des marchés nationaux sont apparus : Roubaix, Tourcoing, en France ; Anvers, en Belgique ; Hambourg en Allemagne... Si le marché de Lyon a perdu son hégémonie, ce n'est pas la faute des marchands lyonnais, c'est le résultat de circonstances, contre lesquelles ils ne pouvaient rien.

Il est inutile de dire qu'une telle évolution est fâcheuse. Elle l'est d'autant plus qu'elle s'est compliquée d'éléments qui ont un caractère moins obligatoire et qui, tarissant des sources précieuses de leur approvisionnement, obligent les négociants lyonnais à subir plus durement la loi de l'étranger. La production séricicole française a presque disparu. Le marché de Lyon est devenu complètement tributaire de régions lointaines.

Au point de vue national, les inconvénients d'un tel état de choses sont graves. En raison du prix toujours croissant des matières premières, il y a là chaque année un chiffre formidable de millions, qui passent nos frontières, au lieu d'enrichir nos populations paysannes du Midi et d'assurer du travail à nos filatures et à nos moulinages. Sans prétendre ressusciter les anciennes théories du mercantilisme, il est cepen-

dant clair qu'il vaudrait mieux retenir en France cet argent et ce travail. Les conditions actuelles du change, en doublant ou triplant les dettes contractées à l'étranger, ont donné à ces théories vieilles une valeur nouvelle. D'ailleurs partout nous assistons à des tentatives systématiques de toutes les nations pour vivre d'une vie économique autonome et indépendante. La théorie de l'économie nationale est à la mode, reprise de List plus encore que du mercantilisme.

Au point de vue lyonnais, les inconvénients ne sont pas moindres. Le fait d'être ainsi tributaire de nations étrangères et lointaines n'est pas sans danger. Une matière première, qui vient de si loin, peut être facilement interceptée. On imagine ce qui serait arrivé, si pendant la dernière guerre les Alliés n'avaient pas eu la maîtrise des mers, ou si les sous-marins avaient coupé toutes leurs communications. Qu'une révolution éclate au Japon, qu'une véritable guerre de sécession mette aux prises en Chine les provinces du Sud avec celles du Nord. Qu'arriverait-il ? Une famine de la soie sur les marchés d'Europe, analogue à la famine du coton de 1860. Dans la seconde moitié du siècle dernier les industries cotonnières se sont efforcées de créer des centres nouveaux de culture pour échapper aux dangers de la domination américaine. Une tactique analogue s'impose aujourd'hui à l'égard de la soie.

A supposer que ces craintes de famine soient chimériques, il n'est pas contestable que la suprématie écrasante du Japon à la production et des Etats-Unis à la consommation enlève au commerce de la soie toute sécurité. Les négociants de Lyon sont obligés de prendre sur les marchés d'origine ce que les Américains veulent bien leur laisser. Ils n'ont plus le choix ni sur les quantités ni sur les qualités. Les Américains enlèvent au prix fort tout ce qu'il y a de meilleur. De même, par suite du change, la soie atteint des cours excessifs sur le marché de Lyon. Les prix sont trop élevés et leur instabilité, qui est une menace à toute heure, empêche la formation de stocks. Les fabricants de soieries ne peuvent plus choisir leurs soies grèges et ouvrées. Ils doivent adapter à tous les usages des soies de Chine souvent inférieures ou mal classées, qui leur font amèrement regretter les belles soies de France. Ils se débattent contre des prix de revient qui grèvent lourdement la vente de leurs tissus. Il est incontestable qu'une cer-

taine mauvaise humeur apparaît aujourd'hui dans la fabrique lyonnaise à l'égard du commerce de la soie. On lui reproche de ne plus remplir aussi bien qu'autrefois ses obligations.

L'emploi de la schappe, de la soie artificielle et des textiles communs, atténue ces inconvénients et c'est la principale cause de leur succès. Mais l'usage intensif de ces produits annexes ne serait pas sans danger pour l'industrie lyonnaise. Elle risquerait de perdre cette supériorité artistique, qui fait sa réputation, et lui permet de dominer ses adversaires.

Quels remèdes faut-il donc chercher ? Alors même que la guerre était en cours, une méthode radicale fut préconisée. Elle consistait à se passer des marchands de soie. Une grande compagnie, fondée en 1917, résolut de mettre directement en contact les fabricants de soieries et la production soyeuse d'Extrême Orient. La fabrique lyonnaise devait demander aux Orientaux ses matières premières et leur vendre ses tissus, en bénéficiant de tout l'argent qui profitait jusque-là aux intermédiaires. Ce n'était d'ailleurs qu'une partie d'un programme plus vaste, comportant l'échange de toutes sortes de marchandises et de fabrications, métallurgie, textiles. La Compagnie aurait servi de lien entre l'Extrême Orient et toute l'industrie française.

Ce programme trop grandiose a échoué. Il n'aboutissait à rien moins qu'à supprimer le marché de Lyon, puisqu'il supprimait les marchands. A supposer que cette Société ait su jouer son rôle d'agent de liaison, comment aurait-elle pu diriger l'œuvre de transformation séricicole qui s'impose, comme on le verra, en Chine et dans les autres pays du monde, c'est ce que l'on conçoit mal. La conséquence la plus claire de cette tentative aurait été sans doute l'émigration du marché de Lyon dans un autre centre, Milan par exemple.

En réalité le remède ne doit pas être cherché en dehors des marchands de soie. Dans des temps difficiles, comme ceux d'après-guerre, ils sont moins que jamais des intermédiaires inutiles. Leur concours est indispensable pour apporter une solution à un problème qui se pose en ces termes. Si Lyon ne peut plus dominer le reste du monde, il faut obtenir qu'il ne soit pas écrasé par lui. Si les quantités, que dans l'avenir il manipulera, doivent être relativement restreintes, il faut que la qualité compense la quantité, et

surtout il faut que, les cours devenant plus stables, il puisse, comme autrefois, fournir à la fabrique lyonnaise de la soie à bon marché. Un grand travail d'ensemble s'impose, analogue à celui que la génération de 1860 a si brillamment accompli. La plupart des marchands de soie en admettent aujourd'hui la nécessité et des plans s'élaborent (1). L'heure est favorable. C'est au lendemain des grands bouleversements, provoqués par la guerre, que des initiatives heureuses ont chance d'aboutir.

Le premier article de la politique soyeuse de l'avenir doit être la rénovation de la sériciculture française. Ici pas de change qui puisse fausser l'établissement des prix. Pas de communications lointaines, avec les frais et les risques de tous genres qu'elles entraînent. Rien que des soies de bonne qualité, dérivant de cocons minutieusement classés et permettant la confection des plus belles soieries. Si l'on songe que le marché de Milan n'existe aujourd'hui qu'en fonction des récoltes italiennes, on comprendra toute la vitalité que le marché de Lyon puiserait dans une production, qui se développerait ainsi à ses portes.

Cette rénovation est une tâche difficile. Elle est presque décourageante, si l'on envisage les résultats de ces dernières années et certains marchands de soie ne sont pas loin de la déclarer chimérique. Elle vaut cependant la peine d'être tentée. Serait-il donc impossible de réaliser en France une œuvre qui a si bien prospéré en Italie ? Evidemment il ne faut pas chercher à restaurer les éducations dans les riches régions rhodaniennes. Les primeurs, les vignobles excluent le ver à soie. C'est dans les pays pauvres et montagneux des Alpes, du Massif central et des Pyrénées que la propagande a chance d'aboutir, bien que nos populations soient loin d'être aussi nombreuses qu'en Italie et que leurs exigences sociales soient beaucoup plus grandes. Dans quelques départements, Basses-Alpes, Alpes-Maritimes, Corse, Lozère, l'élevage ne diminue pas ou même il augmente légèrement. C'est une indication.

Quels sont les procédés à employer ? Depuis longtemps

(1) Cf. des indications d'ensemble dans un rapport de M. Terrail à la Chambre de Commerce de Lyon : Développement de la sériciculture en France et dans les colonies, 8 mars 1923.

Les services séricicoles les indiquent et prêchent la bonne parole. La première chose à faire est d'assurer le maintien de cours rémunérateurs, les problèmes économiques étant avant tout des problèmes financiers. Avant la guerre on calculait qu'avec les prix, cependant si médiocres de 3 francs, l'éducateur, qui n'avait à payer ni la main-d'œuvre, ni les feuilles de mûrier, gagnait encore 160 francs par once de graines (1). Aujourd'hui, avec l'augmentation du prix des cocons, un éducateur peut, en quelques semaines, gagner 750 francs par once, à condition de réduire les frais au minimum.

Or diverses méthodes très simples permettent d'obtenir ce résultat. Les grandes chambrées, conduites à l'aide d'ouvriers salariés, avec achat de feuilles de mûrier, qui ont fait autrefois la fortune des Cévennes, ne correspondent plus aux conditions économiques actuelles. Elles doivent céder la place aux éducations familiales du petit cultivateur, qui possède ses mûriers et dont la femme et les enfants surveillent les vers à soie. Pour les mêmes raisons, économie de la main-d'œuvre, simplification de l'élevage, il faut vulgariser le procédé employé dans tous les pays du Levant et qui consiste à donner aux insectes, à partir de la 4^e mue, non plus des feuilles détachées, mais des rameaux entiers. Enfin, comme il ne peut y avoir de sériciculture sans mûriers, il faut le plus vite possible reconstituer les plantations à l'aide de mûriers nains. Avec les mûriers ordinaires à haute tige, dix années sont nécessaires, avant que la production des feuilles soit suffisante. Au contraire, les mûriers nains et en cordons donnent un plein rendement au bout de trois ans. D'autre part les feuilles et les branches sont plus faciles à cueillir.

Ce programme, les marchands de soie-filateurs de Lyon, plus directement intéressés que les autres au maintien d'une production française, ont entrepris de l'appliquer. Au début de l'année 1922, ils ont constitué un *Comité national pour le relèvement de la sériciculture*. Ce Comité s'est mis à l'œuvre. Il serait prématuré d'apprécier ses résultats. Souhaitons que sa propagande soit moins administrative et plus pratique. Le paysan ne cherche vraiment à imiter que ce qu'il a sous les yeux et qui lui paraît lucratif.

(1) MAILLOT et LAMBERT : traité de sériciculture.

Si la sériciculture française donnait un nouvel appoint, du même coup la filature et le moulinage se trouveraient soutenus. Mais pour que ces trois branches de la production séricicole revivent, il faut qu'elles évoluent en sens contraire, après avoir eu la même origine et pendant longtemps une même destinée. La sériciculture doit reprendre sa place au foyer du paysan et du montagnard. Elle ne peut être qu'une humble occupation agricole. Au contraire, la filature et le moulinage doivent se transformer en industries modernes, avec un outillage aussi perfectionné que possible, sous la direction de quelques entreprises capitalistes.

A supposer que la rénovation de la sériciculture française soit une chimère (1), le marché de Lyon possède encore un moyen de s'émanciper grâce aux colonies françaises. Ici non plus le change n'interviendra pas pour provoquer une hausse factice des prix. Il y a bien, il est vrai, un change de la piastre indo-chinoise, mais une politique douanière appropriée donnerait facilement l'avantage au commerce lyonnais. L'argent, consacré aux achats de matières premières, profiterait à des colons français ou à des entreprises françaises.

Ce programme devrait être d'autant plus facile à réaliser que Lyon est un grand centre colonial, si extraordinaire que cela puisse paraître de la part d'une ville foncièrement terrienne et très éloignée de la mer (2). Ce caractère, que les missions catholiques de la Propagation de la Foi ont contribué à développer, est très ancien. Il peut revendiquer au XVIII^e siècle des précurseurs, tels que Pierre Poivre, de la Compagnie des Indes. La Chambre de Commerce l'entretient aujourd'hui à l'aide d'un enseignement colonial très prospère. Des entreprises lyonnaises ont rayonné partout en Algérie, en Tunisie, au Maroc, à Madagascar, en Ethiopie, en Indo-Chine. Les principales personnalités soyeuses appartiennent au Conseil économique des Colonies et la Condition des soies est en relations constantes avec les tentatives séricicoles des administrateurs coloniaux.

Mais à vrai dire, le problème ne se présente pas sous le

(1) On me signale que, cette année, les éducations, encouragées par des prix avantageux, ont été très actives, et que même on a manqué de graines, ce qui semble prouver que le relèvement de la sériciculture en France n'est pas aussi chimérique qu'on le prétend parfois.

(2) Cf. ZIMMERMANN : *Lyon Colonial*. In *Lyon en 1906*. Tome II.

même aspect, suivant que l'on envisage nos diverses colonies et nos divers protectorats. Dans certaines régions, telles que Madagascar, qui n'ont jamais eu de sériciculture, tout est à créer, ce qui revient à dire que c'est une œuvre difficile et de longue haleine.

Ailleurs, comme dans l'Afrique du Nord, les Musulmans avaient encore au début du siècle dernier des éducations prospères, mais l'épidémie de pébrine a tout anéanti. Il faut donc tout reprendre. De vieux mûriers existent à chaque pas au Maroc, mais il n'est déjà plus possible de rencontrer un seul indigène qui ait conservé le souvenir de l'élevage du ver à soie. Une production séricicole serait ici d'autant plus précieuse qu'elle se développerait aux portes mêmes de la France et que les cocons ramassés, après étouffage, pourraient être expédiés sur le marché de Marseille, et de là dans nos filatures, si dépourvues de matières premières. D'après un rapport de M. Levrat, directeur du Laboratoire d'Etudes de la Condition des soies (1), que la Chambre de Commerce envoyait au Maroc dès l'année 1916, le développement de la sériciculture trouve ici des conditions de sol et de climat extrêmement favorables. La région de Sefrou, entre Fez et les grandes chaînes de montagnes, dans la Meseta marocaine, pourrait être le point de départ d'une organisation, que l'on étendrait ensuite à divers cantons de l'Atlas tellien, habités par des tribus berbères, intelligentes et travailleuses, sédentaires et prolifiques et qui s'adapteraient facilement aux plantations de mûriers, à l'éducation du ver à soie.

Avec d'autres territoires, comme la Syrie et l'Indo-Chine, la tradition séricicole est non seulement ancienne mais n'a jamais été abandonnée. Des résultats immédiats sont donc certains. En Syrie, malgré les ravages causés par les dernières guerres, l'œuvre de reconstruction serait facile dans un délai assez bref, ainsi que l'a démontré M. Pelosse, que la Chambre de Commerce envoyait l'an dernier en mission (2). Diverses mesures appropriées sont de nature à produire les meilleurs résultats : reconstitution des mûriers, suppression de la dime, que les Turcs avaient établie sur les éducations, et qui permet aux fermiers de l'impôt de pressurer les fel-

(1) La sériciculture au Maroc, son état actuel et son avenir. *In* Laboratoire d'études de la soie, 1918.

(2) PELOSSE : Rapport sur la sériciculture en Syrie.

lahs, réorganisation du grainage, qui provoque des fraudes scandaleuses, car on vend des graines de mauvaise qualité dans les boîtes banderolées qui ont servi les années précédentes aux bonnes graines d'origine française, reconstruction des filatures. Non seulement la Syrie doit, dans un avenir très prochain, donner des millions de kilos de cocons, mais en raison de sa situation géographique au carrefour des routes, qui rayonnent autour de la Méditerranée orientale, elle devrait permettre au commerce français de drainer facilement la sériciculture des territoires turcs, dans la mesure où leur pénétration sera possible. Le marché de Lyon regagnerait ainsi tout le terrain, qu'il a perdu dans les pays du Levant au profit de Milan.

En Indo-Chine, plus encore qu'en Syrie, il faut non seulement perfectionner les méthodes d'élevage, mais intensifier et moderniser l'industrie. Avec les récoltes multiples de ces régions tropicales et l'extrême éloignement de la métropole, il est nécessaire de filer immédiatement les cocons sur place et dans les meilleures conditions, si l'on veut que ces grèges aient une valeur marchande. La période des tâtonnements semble maintenant terminée. Une organisation séricicole existe et des filatures à l'européenne fonctionnent. Les résultats actuels sont encourageants. Il suffira de les développer en s'inspirant de ce que le Japon accomplit avec une si grande aisance dans d'autres territoires de civilisation ou d'influence chinoise, comme la Corée ou Formose. Des études récentes (1) indiquent les mesures à prendre : création d'un service séricicole unique pour toutes les subdivisions de l'Indo-Chine, plantations de mûriers dans les terrains communaux, pour donner aux éducateurs la feuille dont ils sont trop souvent dépourvus, distribution de graines sélectionnées, primes à la filature, uniquement basées sur les quantités de soie filée.

Ainsi le marché de Lyon recevrait des catégories variées de soie, avec de bonnes qualités et des prix stables. Il s'acquitterait mieux de son rôle de marché de consommation à l'égard de la fabrique lyonnaise et par là il aurait des chances de ramener à lui toute la clientèle européenne.

(1) PELOSSE et VANEY : La soie et la sériciculture en Indo-Chine : *In* Lyon colonial 1920. — A. COTTE : Rapport sur la sériciculture et l'industrie en Indo-Chine. *In* Congrès de la production coloniale. Marseille, 1922.

Même à l'égard des grands centres soyeux d'Extrême Orient, il est encore possible de rendre les événements favorables aux intérêts français, au lieu d'en subir avec passivité les répercussions. Il existe un moyen relativement commode de neutraliser la prépondérance du Japon, c'est de développer celle de la Chine. Il suffirait pour cela d'accentuer et d'accélérer l'œuvre de l'Institut international chinois. Si l'on parvenait à réaliser de proche en proche à l'intérieur de la Chine, ce qui a été accompli déjà dans les régions de Canton et de Shanghai, amélioration des éducations, filature à l'euro-péenne, les quantités disponibles pour l'exportation seraient immédiatement doublées et triplées.

Mais encore ne faut-il pas se laisser devancer par des concurrences étrangères et laisser drainer ces soies vers d'autres marchés. L'Amérique fait aujourd'hui le même raisonnement que nous. Elle aussi a tout intérêt à ne pas rester sous la domination économique du Japon. Elle est déjà très active en Chine. Or, il serait imprudent d'objecter qu'en travaillant pour eux les Etats-Unis travaillent pour tout le monde. La fabrique américaine, plus mécanique et plus industrielle qu'artistique, fonctionne avec des types de soie qui ne conviennent pas à la fabrique lyonnaise. Elle emploie du 14/16 ou du 20/22, alors que Lyon demande surtout du 13/15 ou du 18/20.

Cette transformation de la Chine aurait des conséquences incalculables. Que l'on imagine dans un avenir prochain les exportations chinoises atteignant des dizaines de millions de kilos. Ce serait la fin de la prépondérance japonaise. Sur les marchés de la soie, l'offre se trouverait démesurément accrue (1). Ce serait l'abaissement rapide des prix. La soie deviendrait en quelque sorte un textile commun et à bon marché. Par là même les déchets et la soie artificielle perdraient beaucoup de leur intérêt, et peut-être alors n'aurait-on pas plus d'avantage à les utiliser qu'à fabriquer aujourd'hui des laines ou des cotons artificiels. Ces événements équivalaient à une nouvelle ouverture de la Chine. Les perturba-

(1) Il semble que déjà la progression des récoltes soit très sensible. Les chiffres rectifiés de l'année 1921 (statistiques de l'Union des Marchands) dépassent 29 millions de kilos, avec 25 millions pour l'Extrême Orient. Les chiffres provisoires de l'année 1922 sont supérieurs à 32 millions et l'on prévoit pour cette année une récolte mondiale encore plus importante.

tions dans le commerce de la soie seraient encore plus profondes que vers le milieu du siècle dernier, avec l'arrivée en Europe des premières grandes cargaisons de soies asiatiques.

Vu :

Le Président de la Thèse :

ANTONELLI

Lyon, le 17 Mars 1923.

Vu :

Le Doyen :

le 19 Mars 1923

JOSSERAND

Vu et permis d'imprimer :

le 20 Mars 1923.

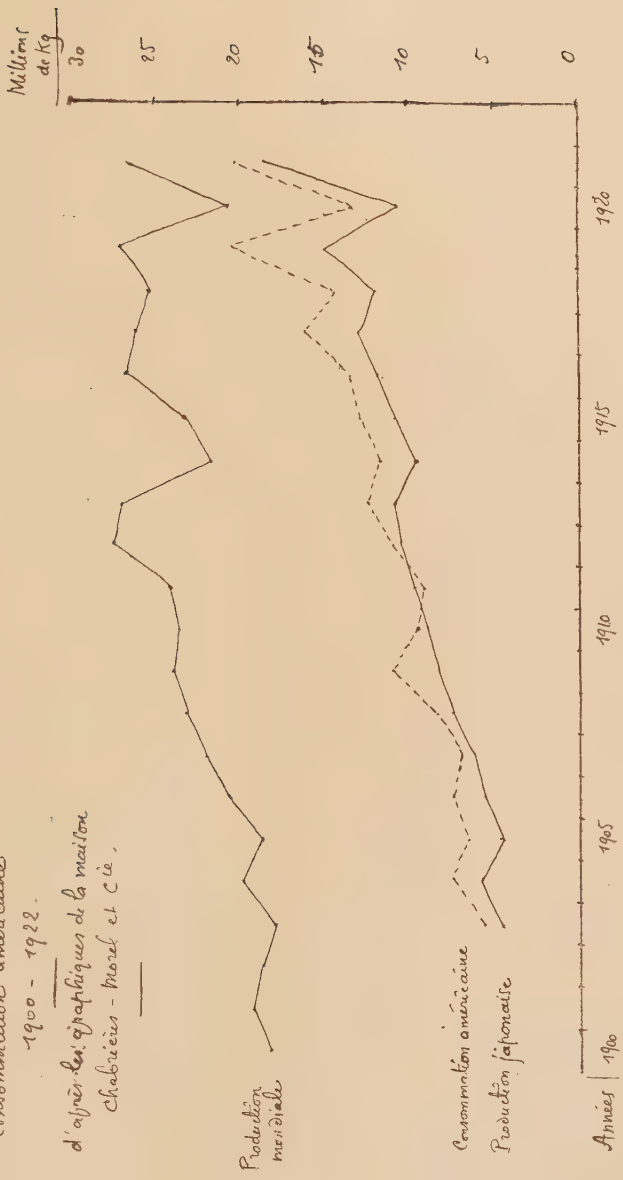
Le Recteur de l'Académie,

CAVALIER

Graphique I.

Production mondiale de la Soie
 Production japonaise
 Consommation américaine
 1900 - 1922.

d'après les graphiques de la maison
 Chabrier - Morel et Cie.



Graphique II.

Les Prix de la Soie (de 1900 à 1923).

Organsin de France

grège de Canton

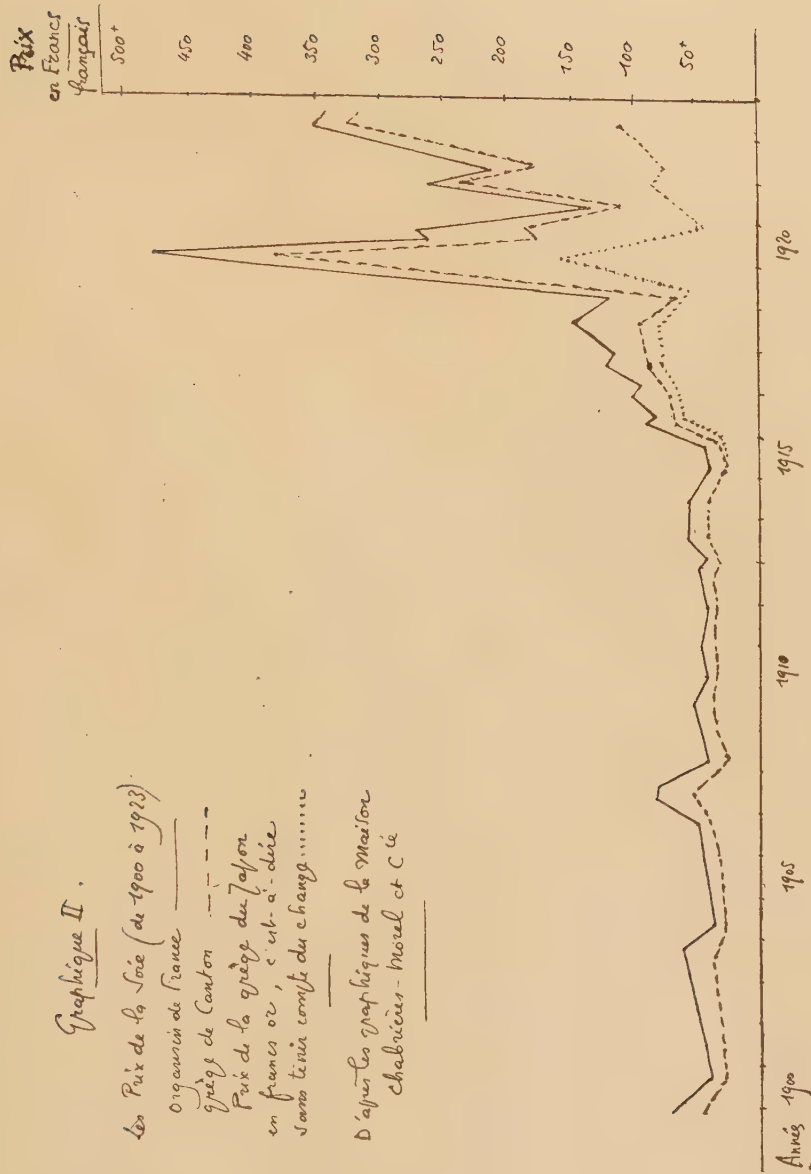
Prix de la grège du Japon

en francs or, c'est-à-dire

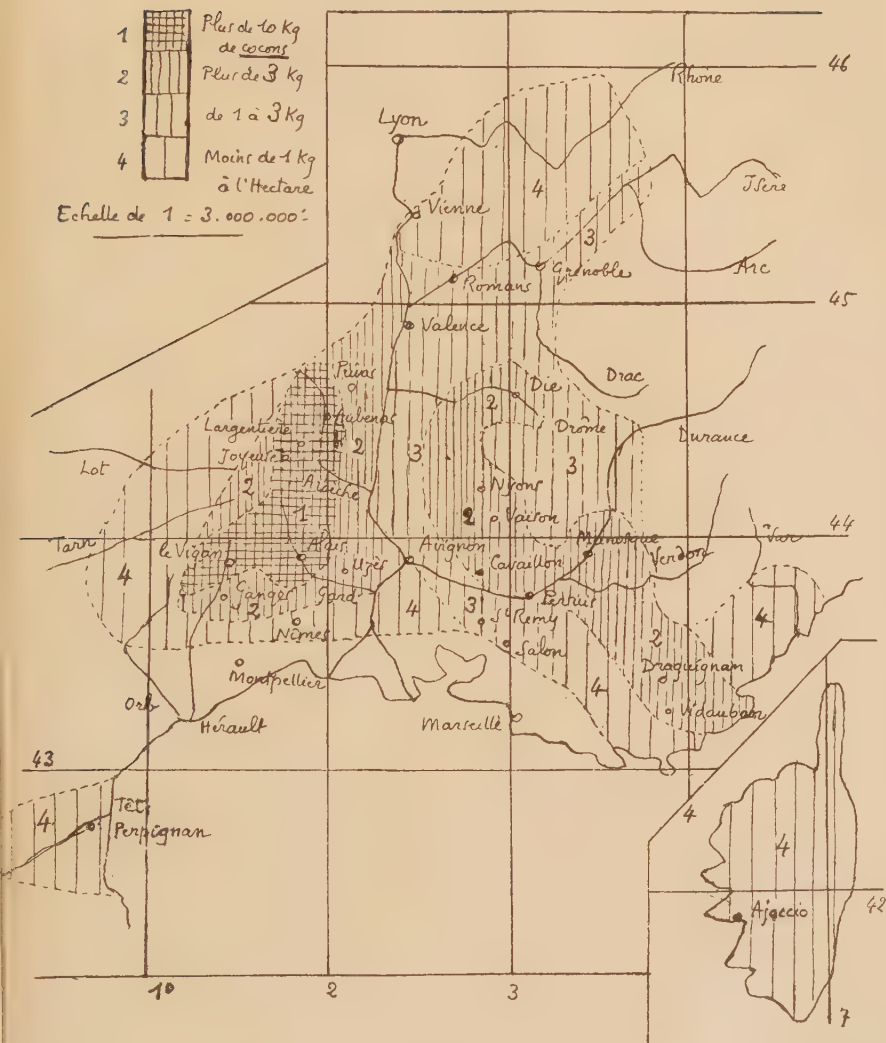
sans tenir compte du change.

D'après les graphiques de la Mission

Chabriès-Morel et C^{ie}



Carte I - France - d'après la carte de V. Grouffier
et les statistiques actuelles.



Carte II - Italie - d'après Colombo:

Tecnologia dei Bozzoli.

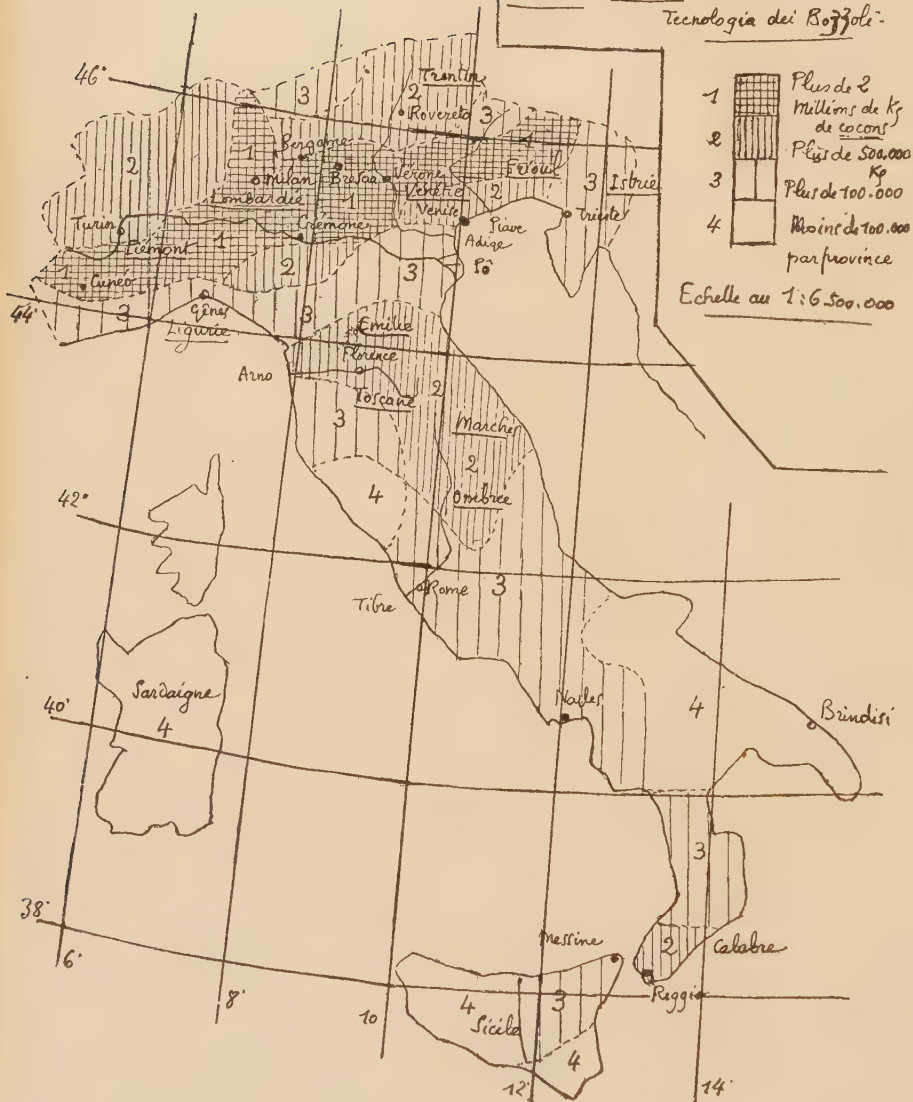


TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
SOURCES	9
CHAPITRE I. — <i>Notions techniques générales</i>	17
§ 1 ^{er} . — La soie et les autres textiles.....	17
§ 2. — La production et la consommation de la soie	20
§ 3. — Le commerce de la soie.....	31
CHAPITRE II. — <i>Notions historiques générales</i>	41
§ 1 ^{er} . — La production.....	41
§ 2. — La consommation.....	48
§ 3. — Le commerce.....	61
CHAPITRE III. — <i>Les Marchands de soie de Lyon</i>	71
§ 1 ^{er} . — L'Union des Marchands.....	71
§ 2. — Les Maisons de commerce.....	78
§ 3. — Quelques grandes figures de marchands de soie	92
CHAPITRE IV. — <i>La production française</i>	101
§ 1 ^{er} . — Sériciculture, filature, moulinage.....	101
§ 2. — L'action du marché de Lyon. Tarifs doua- niers français. Primes à la production.....	118
CHAPITRE V. — <i>La production mondiale</i>	127
§ 1 ^{er} . — L'Europe occidentale	127
§ 2. — L'Europe orientale, le Proche et le Moyen Orient	132
§ 3. — L'Extrême Orient.....	140
§ 4. — Les droits de sortie.....	160

CHAPITRE VI. — <i>Les opérations commerciales</i>	162
§ 1 ^{er} . — Les opérations d'achat et de vente.....	162
§ 2. — La Banque et les Magasins généraux.....	167
§ 3. — Le Contrôle technique et la Condition des soies	171
§ 4. — Les transports et les communications télé- graphiques	179
§ 5. — La question de la Bourse des Soies et les usages de la place de Lyon.....	190
CHAPITRE VII. — <i>Le rôle de Lyon dans le commerce mondial</i>	197
§ 1 ^{er} . — Les quantités. Consommation et répartiti- on. Marchés français et marchés étrangers. Douanes étrangères	197
§ 2. — Les prix, la physionomie du marché.....	214
CHAPITRE VIII. — <i>Les matières premières autres que la soie</i>	230
§ 1 ^{er} . — Déchets de soie. Schappe et bourrette....	230
§ 2. — Soie artificielle.....	247
§ 3. — Laines et cotons.....	253
CONCLUSIONS	255

DOCUMENTS ANNEXES :

- Graphique I. — La production mondiale de la soie.
 II. — Les prix de la soie.
- Carte I. — Production séricicole de la France.
 — II. — — — — de l'Italie.
 — III. — — — — du Japon.

